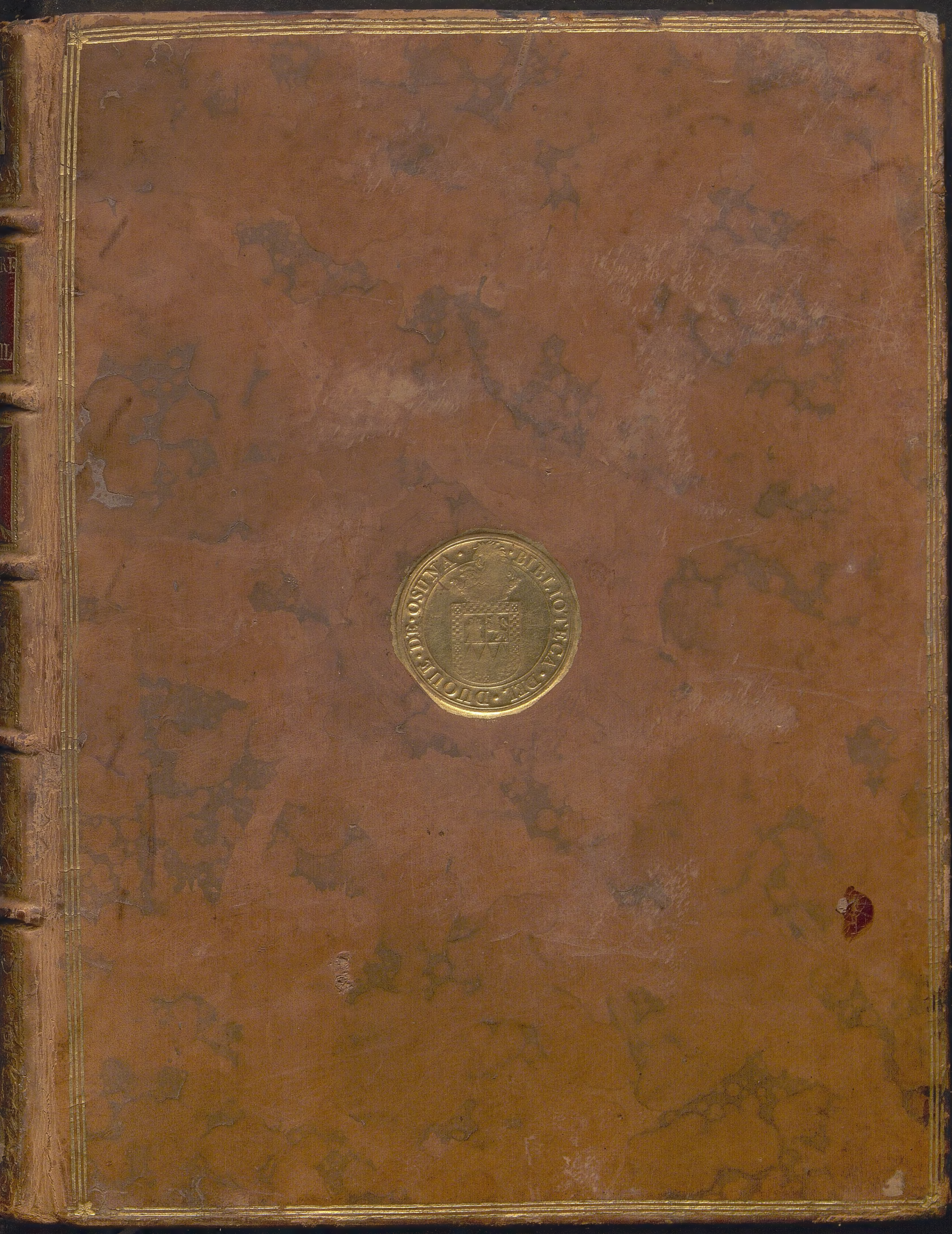

BIBLIOTECA · DEL · DUQUE · DE · OSUNA







THÉATRE

DE

P. CORNEILLE,

AVEC

DES COMMENTAIRES,

ET AUTRES MORCEAUX INTÉRESSANS.

Nouvelle Edition, augmentée.

TOME CINQUIEME.

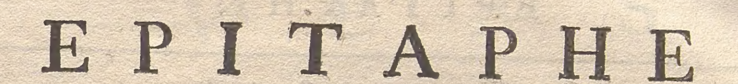
GENEVE,

M. DCC. LXXIV.

ŒDIPE,

TRAGÉDIE.

1659.



EPITAPHE

Sur la mort de Damoiselle Elisabeth Ranquet, femme de Monsieur du Chevreul, Ecuyer, Seigneur d'Esturnville. *

SONNET.

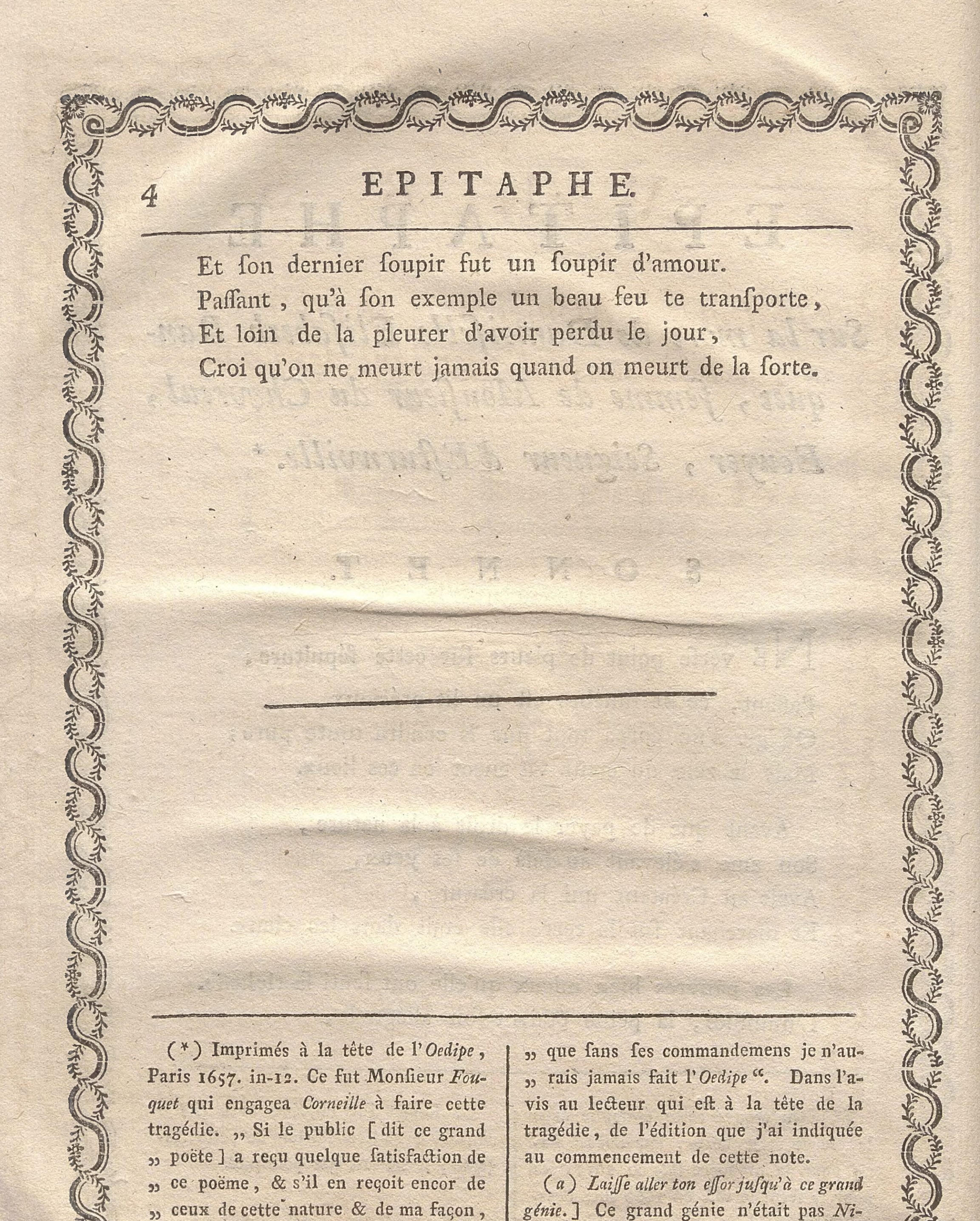
NE verse point de pleurs sur cette sépulture,
Passant, ce lit funèbre est un lit précieux,
Où git d'un corps tout pur la cendre toute pure;
Mais le zèle du cœur vit encor en ces lieux.

Avant que de payer le droit à la nature,
Son ame s'élevant au-delà de ses yeux,
Avait au Créateur uni la créature,
Et marchant sur la terre elle était dans les cieux.

Les pauvres bien mieux qu'elle ont senti sa richesse.
L'humilité, la peine étaient son allégresse;

(*) On trouve cette épitaphe dans la vie de cette béate, imprimée à Paris pour la première fois en 1655, & pour la seconde fois en 1660 chez *Charles Savreux*.

Ce sonnet fut imprimé avec *Oedipe* dans la première édition de cette tragédie, je ne sais pas pourquoi.



Et ſon dernier ſoupir fut un ſoupir d'amour.
Paſſant, qu'à ſon exemple un beau feu te tranſporte,
Et loin de la pleurer d'avoir perdu le jour,
Croi qu'on ne meurt jamais quand on meurt de la ſorte.

(*) Imprimés à la tête de l'*Oedipe*, Paris 1657. in-12. Ce fut Monſieur *Fouquet* qui engagea *Corneille* à faire cette tragédie. „ Si le public [dit ce grand „ poëte] a reçu quelque ſatisfaction de „ ce poëme, & s'il en reçoit encor de „ ceux de cette nature & de ma façon, „ qui pourront le ſuivre, c'eſt à lui „ qu'il en doit imputer le tout, puiſ- „ que ſans ſes commandemens je n'au- „ rais jamais fait l'*Oedipe*". Dans l'avis au lecteur qui eſt à la tête de la tragédie, de l'édition que j'ai indiquée au commencement de cette note.

(*a*) *Laiſſe aller ton eſſor juſqu'à ce grand génie.*] Ce grand génie n'était pas *Nicolas Fouquet*, c'était *Pierre Corneille* malgré *Pertharite*, & malgré quelques pié-



VERS

*Présentés à Monseigneur le procureur général Fouquet, surintendant des finances.**

a) LAISSE aller ton essor jusqu'à ce grand génie,
Qui te rapelle au jour dont les ans t'ont bannie,
Muse, & n'opose plus un silence obstiné
A l'ordre surprenant que sa main t'a donné.
b) De ton âge importun la timide faiblesse
A trop & trop longtems déguisé ta paresse,
Et fourni des couleurs à la raison d'état,
c) Qui mutine ton cœur contre le siécle ingrat.
L'ennui de voir toujours ses loüanges frivoles
Rendre à tes grands travaux *d*) paroles pour paroles,
e) Et le stérile honneur d'un éloge impuissant
Terminer son accueil le plus reconnaissant;
Ce légitime ennui qu'au fond de l'ame excite
L'excusable fierté d'un peu de vrai mérite,

---

ces assez faibles, & malgré *Oedipe* même.

b) *De ton âge importun la timide faiblesse.*] Il avait 56 ans; c'était l'âge où *Milton* faisait son poëme épique.

c) *Qui mutine ton cœur contre le siécle ingrat.*] Il eût dû dire que le peu de justice qu'on lui avait rendu l'avait dégouté. *Ploravere suis non respondere favorem, Speratum meritis:* mais le dégout d'un poëte n'est pas une raison d'état.

d) *Paroles pour paroles.*] Il se plaint qu'ayant trafiqué de la parole on ne lui a donné que des louanges. *Boileau* a dit bien plus noblement:

Apollon ne promet qu'un nom & des lauriers &c.

e) *Et le stérile honneur d'un éloge im-*

Par un juste dégoût, ou par ressentiment,
Lui pouvait de tes vers envier l'agrément:
Mais aujourd'hui qu'on voit un héros magnanime
Témoigner pour ton nom une toute autre estime,
Et répandre l'éclat de sa propre bonté
Sur l'endurcissement de ton oisiveté;
Il te serait honteux d'affermir ton silence
Contre une si pressante & douce violence;
Et tu ferais un crime à lui dissimuler
Que ce qu'il fait pour toi te condamne à parler.
Oui, généreux apui de tout notre Parnasse,
Tu me rens ma vigueur lorsque tu me fais grace;
Et je veux bien aprendre à tout notre avenir,
f) Que tes regards benins ont sû me rajeunir.
Je m'élève sans crainte avec de si bons guides:
Depuis que je t'ai vû, je ne vois plus mes rides:
Et plein d'une plus claire & noble vision,
Je prens mes cheveux gris pour une illusion.
Je sens le même feu, je sens la même audace,
Qui fit plaindre le Cid, qui fit combattre Horace;
Et je me trouve encor la main qui crayonna
L'ame du grand Pompée, & l'esprit de Cinna.

---

puissant &c.] Il se plaint que les éloges du public n'ont pas contribué à sa fortune. „ Mais à présent que le grand „ *Fouquet* héros magnanime répand l'é- „ clat de sa propre bonté sur l'endur- „ cissement de l'oisiveté de l'auteur, il „ lui serait honteux d'affermir son si- „ lence contre cette douce violence". Que dire sur de tels vers? plaindre la faiblesse de l'esprit humain, & admirer les beaux morceaux de *Cinna*.

f) *Que tes regards benins &c.*] On est fâché des *regards benins*, & de la *claire vision*, & que dans le tems qu'il fait de si étranges vers, il dise qu'il se sent encor la main qui crayonna l'ame du grand *Pompée*.

Choisi moi seulement quelque nom dans l'histoire
Pour qui tu veuilles place au temple de la gloire,
g) Quelque nom favori qu'il te plaise arracher
A la nuit de la tombe, aux cendres du bucher.
Soit qu'il faille ternir ceux d'Enée & d'Achille,
Par un noble attentat sur Homère & Virgile;
Soit qu'il faille obscurcir par un dernier effort
Ceux que j'ai sur la scène affranchis de la mort;
Tu me verras le même, & je te ferai dire,
Si jamais pleinement ta grande ame m'inspire,
Que dix lustres & plus n'ont pas tout emporté
Cet assemblage heureux de force & de clarté,
Ces prestiges secrets de l'aimable imposture
Qu'à l'envi m'ont prêtée & l'art & la nature.
h) N'atten pas toutefois que j'ose m'enhardir,
Ou jusqu'à te dépeindre, ou jusqu'à t'aplaudir;
Ce serait présumer que d'une seule vûe
J'aurais vû de ton cœur la plus vaste étendue;
Qu'un moment suffirait à mes débiles yeux
Pour démêler en toi ces dons brillans des cieux,
De qui l'inépuisable & perçante lumière,
Si-tôt que tu parais fait baisser la paupière.

g) *Quelque nom favori &c.*] Il eût falu que ces noms favoris eussent été célébrés par des vers tels que ceux des *Horaces* & de *Cinna*.

h) *N'atten pas toutefois que j'ose m'enhardir &c.*) On est bien plus fâché encor qu'un homme tel que *Corneille* n'ose s'enhardir *jusqu'à aplaudir* un autre homme, & que la *plus vaste étendue* du cœur d'un procureur général de Paris, *ne puisse être vue d'une seule vue*. Il eût mieux valu, à mon avis, pour l'auteur de *Cinna*, vivre à Rouen avec du pain bis & de la gloire, que de recevoir de l'argent d'un sujet du roi, & de lui faire de si mauvais vers pour son argent. On ne peut trop exhorter les hommes de génie à ne jamais prof-

J'ai déja vû beaucoup en ce moment heureux:
Je t'ai vû magnanime, affable, généreux;
Et ce qu'on voit à peine après dix ans d'excuſes,
Je t'ai vû tout d'un coup libéral pour les Muſes.
Mais pour te voir entier il faudrait un loiſir,
Que tes délaſſemens daignaſſent me choiſir.
C'eſt lors que je verrais la ſaine politique
Soutenir par tes ſoins la fortune publique;
Ton zèle infatigable à ſervir ton grand roi,
Ta force & ta prudence à régir ton emploi;
C'eſt lors que je verrais ton courage intrépide
Unir la vigilance & la vertu ſolide;
Je verrais cet illuſtre & haut diſcernement,
Qui te met au-deſſus de tant d'accablement;
Et tout ce dont l'aſpect d'un aſtre ſalutaire
Pour le bonheur des lys t'a fait dépoſitaire.
Juſques-là ne crain pas que je gâte un portrait,
Dont je ne puis encor tracer qu'un premier trait;
Je dois être témoin de toutes ces merveilles,
Avant que d'en permettre une ébauche à mes veilles;
Et ce flatteur eſpoir fera tous mes plaiſirs,
Juſqu'à ce que l'effet ſuccède à mes deſirs.
Hâte toi cependant de rendre un vol ſublime
Au génie amorti que ta bonté ranime,
Et dont l'impatience attend pour ſe borner,
Tout ce que tes faveurs lui voudront ordonner.

AVIS

tituer ainſi leurs talens. On n'eſt pas toujours le maître de ſa fortune, mais on l'eſt toujours de faire reſpecter ſa médiocrité, & même ſa pauvreté.

AVIS
DE CORNEILLE
AU LECTEUR.

Ce n'eſt pas ſans raiſon que je fais marcher ces vers à la tète de l'Œdipe, puiſqu'ils ſont cauſe que je vous donne l'Œdipe. Ce fut par eux que je tâchai de témoigner à M. le Procureur général quelque ſentiment de reconnaiſſance pour une faveur ſignalée que j'en venais de recevoir; & bien qu'ils fuſſent remplis de cette préſomption ſi naturelle à ceux de notre métier, qui manquent rarement d'amour propre, il me fit cette nouvelle grace d'accepter les offres qu'ils lui faiſaient de ma part, & de me propoſer trois ſujets pour le théatre, dont il me laiſſa le choix. Chacun ſait que ce grand miniſtre n'eſt pas moins le ſurintendant des belles lettres que des finances, que ſa maiſon eſt auſſi ouverte aux gens d'eſprit qu'aux gens d'affaires, & que ſoit à Paris, ſoit à la campagne, c'eſt dans les bibliothéques qu'on attend ces précieux momens qu'il dérobe aux occupations qui l'accablent, pour en gratifier ceux qui ont quelque talent d'écrire avec ſuccès. Ces vérités ſont connues de tout le monde; mais tout le monde ne ſait pas que ſa bonté s'eſt étendue juſqu'à reſſuſciter les muſes enſevelies dans un long ſilence, & qui étaient comme mortes au monde, puiſque le monde les avait oubliées. C'eſt donc à moi à le publier après qu'il a daigné m'y faire revivre ſi avantageuſement: non que de-là j'oſe prendre l'occaſion de faire ſes éloges. Nos dernières années ont produit peu de livres conſidé-

rables, ou pour la profondeur de la doctrine, ou pour la pompe & la netteté de l'expreſſion, ou pour les agrémens & la juſteſſe de l'art, dont les auteurs ne ſe ſoient mis ſous une protection ſi glorieuſe, & ne lui ayent rendu les hommages que nous devons tous à ce concert éclatant & merveilleux de rares qualités, & de vertus extraordinaires, qui laiſſent une admiration continuelle à ceux qui ont le bonheur de l'aprocher. Les téméraires efforts que j'y pourrais faire après eux ne ſerviraient qu'à montrer combien je ſuis au-deſſous d'eux : la matière eſt inépuiſable, mais nos eſprits ſont bornés ; & au lieu de travailler à la gloire de mon protecteur, je ne travaillerais qu'à ma honte. Je me contenterai de vous dire ſimplement, que ſi le public a reçu quelque ſatisfaction de ce poëme, & s'il en reçoit encor de cette nature, & de ma façon, qui pouront le ſuivre, c'eſt à lui qu'il en doit imputer le tout, puiſque ſans ſes commandemens je n'aurais jamais fait l'Œdipe, & que cette tragédie a plû aſſez au roi pour me faire recevoir de véritables & ſolides marques de ſon aprobation ; je veux dire ſes libéralités, que j'oſe nommer des ordres tacites, mais preſſans, de conſacrer aux divertiſſemens de ſa majeſté, ce que l'âge & les vieux travaux m'ont laiſſé d'eſprit & de vigueur.

---

a) *Cette éloquente deſcription* réuſſirait ſans doute beaucoup, ſi elle était de ce ſtile mâle & terrible, & en même tems pur & exact, qui caractériſe *Sophocle*. Je ne ſais même ſi aujourd'hui que la ſcène eſt libre, & dégagée de tout ce qui la défigurait, on ne pourrait pas faire paraître *Oedipe* tout ſanglant, comme il parut ſur le théâtre d'Athènes. La diſpoſition des lumières, Œdipe ne paraiſſant que dans l'enfoncement pour ne pas trop offenſer les yeux, beaucoup de patétique dans l'acteur, & peu de déclamation dans l'auteur, les cris de Jocaſte, & les douleurs de tous les Thébains, pourraient former un ſpec-

Au reste, je ne vous dissimulerai point qu'après avoir arrêté mon choix sur ce sujet, dans la confiance que j'aurais pour moi les suffrages de tous les savans, qui l'ont regardé comme le chef-d'œuvre de l'antiquité, & que les pensées de ces grands génies qui l'ont traité en grec & en latin, me faciliteraient les moyens d'en venir à bout assez tôt pour le faire représenter dans le carnaval, je n'ai pas laissé que de trembler quand je l'ai envisagé de près, & un peu plus à loisir que je n'avais fait en le choisissant. J'ai connu que ce qui avait passé pour miraculeux dans ces siécles éloignés, pourrait sembler horrible au nôtre, & que *a*) cette éloquente & curieuse description de la manière dont ce malheureux prince se créve les yeux, & le spectacle de ces mêmes yeux crevés dont le sang lui distille sur le visage, qui occupe tout le cinquiéme acte chez ces incomparables originaux, ferait soulever la délicatesse de nos dames qui composent la plus belle partie de notre auditoire, & dont le dégoût attire aisément la censure de ceux qui les accompagnent; & qu'enfin l'amour n'ayant point de part dans ce sujet, ni les femmes d'emploi, il était dénué des principaux ornemens qui nous gagnent d'ordinaire la voix publique. J'ai tâché de remédier à ces desordres au moins mal que j'ai pû, en épargnant d'un côté à mes auditeurs ce dangereux

tacle admirable. Les magnifiques tableaux dont *Sophocle* a orné son *Oedipe*, feraient sans doute le même effet que les autres parties du poëme firent dans Athènes. Mais du tems de *Corneille*, nos jeux de paume étroits, dans lesquels on représentait ses piéces, les vêtemens ridicules des acteurs, la décoration aussi mal entendue que ces vêtemens, excluaient la magnificence d'un spectacle véritable, & réduisaient la tragédie à de simples conversations, que *Corneille* anima quelquefois par le feu de son génie.

ſpectacle ; & y ajoutant de l'autre *l'heureux épiſode* des amours de Théſée & de Dircé, que je fais fille de Laïus, & ſeule héritière de ſa couronne, ſupoſé que ſon frère qu'on avait expoſé aux bêtes ſauvages en eût été dévoré comme on le croyait. J'ai retranché le nombre des oracles qui pouvait être importun, & donner trop de jour à Œdipe pour ſe connaître. J'ai rendu la réponſe de Laïus évoqué par Tiréſie, aſſez obſcure dans ſa clarté pour faire un nouveau nœud, & qui peut-être n'eſt pas moins beau que celui de nos anciens. J'ai cherché même des raiſons pour juſtifier ce qu'Ariſtote y trouve ſans raiſon, & qu'il excuſe en ce qu'il arrive au commencement de la fable ; & j'ai fait enſorte qu'Œdipe, encor qu'il ſe ſouvienne d'avoir combattu trois hommes au lieu même où fut tué Laïus, & dans le même tems de ſa mort, bien loin de s'en croire l'auteur, la croit avoir vengée ſur trois brigands, à qui le bruit commun l'attribue. Cela m'a fait perdre l'avantage que je m'étais promis, de n'être ſouvent que le traducteur de ces grands hommes qui m'ont précédé. Comme j'ai pris une autre route que la leur, il m'a été impoſſible de me rencontrer avec eux : mais en récompenſe j'ai eu l'honneur de faire avouer à la plûpart de mes auditeurs, que je n'ai fait

---

b) *Ouvrage de deux mois.* —] Il eût bien mieux valu que c'eût été l'ouvrage de deux ans, & qu'il ne fût reſté preſque rien de ce qui fut fait en deux mois.

Travaillez à loiſir, quelque ordre qui vous preſſe,
Et ne vous piquez point d'une folle viteſſe.

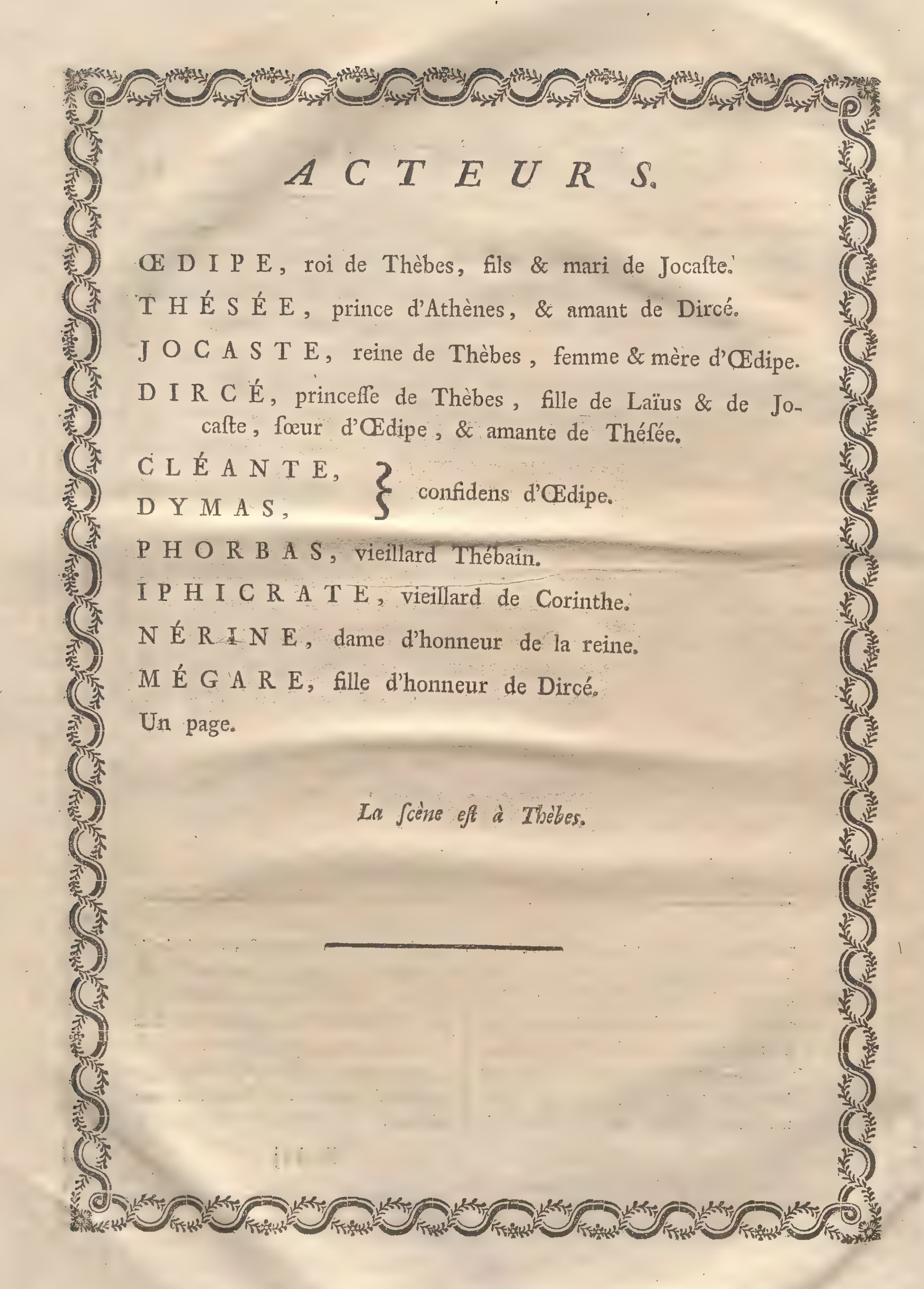
Il ſemble que *Fouquet* ait commandé à *Corneille* une tragédie pour lui être rendue dans deux mois, comme on commande un habit à un tailleur, ou une table à un menuiſier. N'oublions pas ici de faire ſentir une grande vérité ; *Fouquet* n'eſt plus connu aujourd'hui que par un malheur éclatant, & qui

aucune piéce de théatre où se trouve tant d'art qu'en celle-ci, bien que ce ne soit qu'un ouvrage *b*) de deux mois, que l'impatience française m'a fait précipiter, par un juste empressement d'exécuter les ordres favorables que j'avais reçus.

---

même n'a été célèbre que parce que tout le fut dans le siécle de *Louis XIV.* L'auteur de *Cinna*, au contraire, sera connu à jamais de toutes les nations, & le sera même, malgré ses dernières piéces & malgré ses vers à *Fouquet*, & j'ose dire encor malgré Œdipe. C'est une chose étrange que le difficile & concis la Bruiere dans son parallele de Corneille & de Racine, ait dit les *Horaces & Oedipe*, mais il dit aussi *Phèdre & Penélope.* Voila comme l'or & le plomb sont confondus souvent.

On disait *Mignard & le Brun.* Le tems seul apprecie, & souvent ce tems est long.



ACTEURS.

ŒDIPE, roi de Thèbes, fils & mari de Jocaste.

THÉSÉE, prince d'Athènes, & amant de Dircé.

JOCASTE, reine de Thèbes, femme & mère d'Œdipe.

DIRCÉ, princesse de Thèbes, fille de Laïus & de Jocaste, sœur d'Œdipe, & amante de Thésée.

CLÉANTE, } confidens d'Œdipe.
DYMAS, }

PHORBAS, vieillard Thébain.

IPHICRATE, vieillard de Corinthe.

NÉRINE, dame d'honneur de la reine.

MÉGARE, fille d'honneur de Dircé.

Un page.

La scène est à Thèbes.



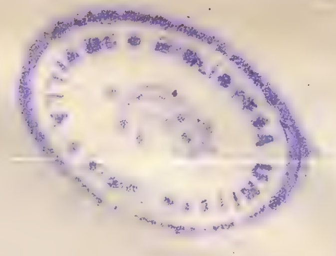
Gravelot inven. *N. le Mire Sculp.*

IPHICRATE

C'est lui même

PHORBAS

Lui même





ŒDIPE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

THÉSÉE, DIRCÉ.

THÉSÉE.

N'ÉCOUTEZ plus, madame, une pitié cruelle,
Qui d'un fidèle amant vous ferait un rebelle :
a) La gloire d'obéïr n'a rien qui me ſoit doux,
Lorſque vous m'ordonnez de m'éloigner de vous.
Quelque ravage affreux qu'étale ici la peſte,
b) L'abſence aux vrais amans eſt encor plus funeſte;
Et d'un ſi grand péril l'image s'offre en vain,
Quand *c*) ce péril douteux épargne un mal certain.

a) *La gloire d'obéir &c.*] Jamais la malheureuſe habitude de tous les auteurs français de mettre ſur le théâtre des converſations amoureuſes, & de rimer les phraſes des romans, n'a paru plus condamnable que quand elle force *Corneille* à débuter dans la tragédie d'*Oedipe*, par faire dire à *Théſée* qu'il eſt *un fidèle amant*, mais qu'il ſera un rebelle aux ordres de ſa maîtreſſe, ſi elle lui ordonne de ſe ſéparer d'elle.

b) *L'abſence aux vrais amans.*] On ne revient point de ſa ſurpriſe, à cette abſence qui eſt pour les vrais amans pire que la peſte. On ne peut concevoir ni comment *Corneille* a fait ces vers, ni comment il n'eut point d'amis pour les lui faire rayer, ni comment les comédiens oſérent les dire.

c) *Ce péril douteux*,] c'eſt la peſte; *ce mal certain*, c'eſt l'abſence de l'objet aimé.

DIRCÉ.

Le trouvez-vous douteux, quand toute votre ſuite
Par cet affreux ravage à Phædime eſt réduite,
De qui même le front déja pâle & glacé
Porte empreint le trépas dont il eſt menacé ?
Seigneur, toutes ces morts dont il vous environne
Sont des avis preſſans que de grace il vous donne ;
Et tant lever le bras avant que de fraper,
C'eſt vous dire aſſez haut qu'il eſt tems d'échaper.

THÉSÉE.

Je le vois comme vous, mais alors qu'il m'aſſiège,
Vous laiſſe-t-il, madame, un plus grand privilège ?
Ce palais par la peſte eſt-il plus reſpecté ?
Et l'air auprès du trône eſt-il moins infecté ?

DIRCÉ.

Ah, ſeigneur, quand l'amour tient une ame allarmée,
Il l'attache aux périls *d)* de la perſonne aimée.
Je vois aux pieds du roi chaque jour des mourans ;
J'y vois tomber du ciel les oiſeaux expirans ;
Je me vois expoſée à ces vaſtes miſères ;
J'y vois mes ſœurs, la reine, & les princes mes frères.
Je ſais qu'en ce moment je puis les perdre tous,
Et mon cœur toutefois ne tremble que pour vous :

Tant

d) De la perſonne aimée.) C'eſt aſſez qu'on débite de ces maximes d'amour; pour bannir tout intérêt d'un ouvrage. Cette ſcène eſt une conteſtation entre deux amans, qui reſſemble aux converſations de *Clélie;* rien ne ferait plus froid, même dans un ſujet galant; à plus forte raiſon dans le ſujet le plus terrible de l'antiquité. Y a-t-il une plus forte preuve de la néceſſité où étaient les auteurs d'introduire toujours l'amour dans leurs piéces, que cet épiſode de *Théſée* & de *Dircé*, dont *Corneille* même a le malheur de s'aplaudir dans ſon examen d'*Oedipe ?* encor ſi au lieu d'un amour galant & raiſonneur,

Tant de cette frayeur les profondes atteintes
Repoussent fortement toutes les autres craintes.

THÉSÉE.

Souffrez donc que l'amour me fasse même loi,
Que je tremble pour vous, quand vous tremblez pour moi;
Et ne m'imposez pas cette indigne faiblesse,
De craindre autres périls que ceux de ma princesse:
J'aurais en ma faveur le courage bien bas,
Si je fuyais des maux que vous ne fuyez pas.
Votre exemple est pour moi la seule règle à suivre;
Eviter vos périls c'est vouloir vous survivre;
Je n'ai que cette honte à craindre sous les cieux.
Ici je puis mourir, mais mourir à vos yeux;
Et si, malgré la mort de tous côtés errante,
Le destin me réserve à vous y voir mourante,
Mon bras sur moi du moins enfoncera les coups
Qu'aura son insolence élevés jusqu'à vous;
Et saura me soustraire à cette ignominie,
De souffrir après vous quelques momens de vie,
Qui dans le triste état où le ciel nous réduit,
Seraient de mon départ l'infame & le seul fruit.

---

il eut peint une passion aussi funeste que la désolation ou Thèbe était plongée; si cette passion eut été théâtrale, si elle avait été liée au sujet! mais un amour qui n'est imaginé que pour remplir le vide d'un ouvrage trop long, n'est pas suportable. Racine même y aurait échoué avec ses vers élégans; comment donc put-on suporter une si platte galanterie débitée en si mauvais vers! & comment reconnaître la même nation qui aiant applaudi aux morceaux admirables du *Cid* d'*Horace* de *Cinna* & de *Polieucte*, n'avait pu souffrir ni *Pertharite* ni *Theodore*?

DIRCÉ.

Quoi! Dircé par ſa mort deviendrait criminelle,
Juſqu'à forcer Théſée à mourir après elle!
Et ce cœur intrépide au milieu du danger
Se défendrait ſi mal d'un malheur ſi léger!
M'immoler une vie à tous ſi précieuſe,
Ce ſerait rendre à tous ma mémoire odieuſe,
Et par toute la Grèce animer trop d'horreur
Contre une ombre chérie avec tant de fureur.
Ces infames brigands dont vous l'avez purgée,
Ces ennemis publics dont vous l'avez vengée,
Après votre trèpas à l'envi renaiſſans,
Pilleraient ſans frayeur les peuples impuiſſans;
Et chacun maudirait, en les voyant paraître,
La cauſe d'une mort qui les ferait renaître.
e) Oſerai-je, ſeigneur, vous dire hautement
Qu'un tel excès d'amour n'eſt pas d'un tel amant?
S'il eſt vertu pour nous, que le ciel n'a formées
Que pour le doux emploi d'aimer, & d'être aimées,
Il faut qu'en vos pareils les belles paſſions
Ne ſoient que l'ornement des grandes actions.
Ces hauts emportemens qu'un beau feu leur inſpire
Doivent les élever, & non pas les détruire;

e). Jugez quel effet ferait aujourd'hui au théâtre une princeſſe inutile diſſertant ſur l'amour, & voulant prouver en forme que ce qui ferait vertu dans une femme ne le ferait pas dans un homme. Je ne parle pas du ſtile & des fautes contre la langue, & de l'*horreur animée par toute la Grece* & des *hauts emportemens qu'un beau feu inſpire*. Ce galimatias froid & bourſouflé eſt aſſez condamné aujourd'hui.

Et quelque désespoir que leur cause un trépas,
Leur vertu seule a droit de faire agir leurs bras.
Ces bras que craint le crime à l'égal du tonnerre,
Sont des dons que le ciel fait à toute la terre ;
Et l'univers en eux perd un trop grand secours,
Pour souffrir que l'amour soit maître de leurs jours.
Faites voir, si je meurs, une entière tendresse ;
Mais vivez après moi pour toute notre Grèce ;
Et laissez à l'amour conserver par pitié
De ce tout désuni la plus digne moitié.
Vivez, pour faire vivre en tous lieux ma mémoire,
Pour porter en tous lieux vos soupirs & ma gloire,
Et faire partout dire : *Un si vaillant héros*
Au malheur de Dircé donne encor des sanglots ;
Il en garde en son ame encor toute l'image,
Et rend à sa chère ombre encor ce triste hommage.
Cet espoir est le seul dont j'aime à me flatter,
Et l'unique douceur que je veux emporter.

THÉSÉE.

f) Ah, madame, vos yeux combattent vos maximes ;
Si j'en crois leur pouvoir, vos conseils sont des crimes.
Je ne vous ferai point ce reproche odieux,
Que si vous aimiez bien, vous conseilleriez mieux :

f) Et que dirons nous de ce Thésée qui lui répond galamment que ses yeux combattent ses maximes, que si elle aimait bien, elle conseillerait mieux, & qu'auprès de sa princesse aux seuls devoirs d'amant un héros s'interesse ! disons la vérité, cela ne ferait pas supporté aujourd'hui dans le plus plat de nos romans.

Je dirai ſeulement qu'auprès de ma princeſſe,
Aux ſeuls devoirs d'amant un héros s'intéreſſe,
Et que de l'univers fût-il le ſeul apui,
Aimant un tel objet il ne doit rien qu'à lui.
Mais ne conteſtons point, & ſauvons l'un & l'autre;
L'hymen juſtifira ma retraite, & la vôtre.
Le roi me pourrait-il en refuſer l'aveu,
Si vous en avouez l'audace de mon feu ?
Pourrait-il s'opoſer à cette illuſtre envie
D'aſſurer ſur un trône une ſi belle vie,
Et ne point conſentir que des deſtins meilleurs
Vous exilent d'ici pour commander ailleurs ?

DIRCÉ.

Le roi, tout roi qu'il eſt, ſeigneur, n'eſt pas mon maître ;
Et le ſang de Laïus, dont j'eus l'honneur de naître,
Diſpenſe trop mon cœur de recevoir la loi
D'un trône que ſa mort n'a dû laiſſer qu'à moi.
Mais comme enfin le peuple, & l'hymen de ma mère,
Ont mis entre ſes mains le ſceptre de mon père,
Et qu'en ayant ici toute l'autorité,
Je ne puis rien pour vous contre ſa volonté,
Poura-t-il trouver bon qu'on parle d'hyménée
Au milieu d'une ville à périr condamnée,
Où le couroux du ciel changeant l'air en poiſon,
Donne lieu de trembler pour toute ſa maiſon ?

SCENE II.

DIRCÉ, THÉSÉE, MÉGARE.

MÉGARE *bas à Dircé.*

Madame.

DIRCÉ.

Adieu, seigneur, la reine qui m'apelle
M'oblige à vous quitter pour me rendre auprès d'elle;
Et d'ailleurs le roi vient.

THÉSÉE.

Que ferai-je?

DIRCÉ.

Parlez,
Je ne puis plus vouloir que ce que vous voulez.

SCENE III.

ŒDIPE, THÉSÉE, CLÉANTE.

ŒDIPE.

Au milieu des malheurs que le ciel nous envoie,
Prince, nous croiriez-vous capables d'une joie,
Et que nous voyant tous sur les bords du tombeau,
Nous puissions d'un hymen allumer le flambeau?
C'est choquer la raison, peut-être, & la nature;
Mais mon ame en secret s'en forme un doux augure,

Que Delphes, dont j'attens réponſe en ce moment,
M'enverra de nos maux le plein ſoulagement.

THÉSÉE.

Seigneur, ſi j'avais cru que parmi tant de larmes
La douceur d'un hymen pût avoir quelques charmes,
Que vous en euſſiez pû ſuporter le deſſein,
Je vous aurais fait voir *g*) un beau feu dans mon ſein,
Et tâché d'obtenir cet aveu favorable,
Qui peut faire un heureux d'un amant miſérable.

ŒDIPE.

Je l'avais bien jugé, qu'un intérêt d'amour
Fermait ici vos yeux aux périls de ma cour:
Mais je croirais me faire à moi-même un outrage,
Si je vous obligeais d'y tarder davantage,
Et ſi trop de lenteur à ſeconder vos feux
Hazardait plus longtems un cœur ſi généreux.

g) *Théſée* qui fait voir *un beau feu dans ſon ſein*, & qui s'apelle *amant miſérable*; *Oedipe* qui devine qu'un intérêt d'amour retient *Théſée* au milieu de la peſte; l'offre d'une fille, la demande d'une autre fille, l'aveu qu'*Antigone* eſt *parfaite*; *Iſmène admirable*, & que *Dircé* n'a rien de *comparable*; en un mot, ce ſtile d'un froid comique qui revient toujours, ces ironies, ces diſſertations ſur l'amour galant, tant de petiteſſes groſſiéres dans un ſujet ſi ſublime, font voir évidemment que la rouille de notre barbarie n'était pas encor enlevée, malgré tous les efforts que *Corneille* avait faits dans les belles ſcènes de *Cinna* & d'*Horace*. Le ſujet d'*Oedipe* demandait le ſtile d'*Athalie*; & celui dont *Corneille* s'eſt ſervi n'eſt pas à beaucoup près auſſi noble que celui du *Miſantrope*. Cependant *Corneille* avait montré dans pluſieurs ſcènes de *Pompée*, qu'il ſavait orner ſes vers de toute la magnificence de la poëſie. Le ſujet d'*Oedipe* n'eſt pas moins poëtique que celui de *Pompée*; pourquoi donc le langage eſt-il dans *Oedipe* ſi opoſé au ſujet? *Corneille* s'était trop accoutumé à ce ſtile familier, à ce ton de diſſertation. Tous ſes perſonnages, dans preſque tous ſes ouvrages, raiſonnent ſur l'amour, & ſur la politique. C'eſt non-

Le mien fera ravi que de fi nobles chaînes
Uniffent les états de Thèbes & d'Athènes.
Vous n'avez qu'à parler, vos vœux font exaucés.
Nommez ce cher objet, grand prince, & c'eft affez.
Un gendre tel que vous m'eft plus qu'un nouveau trône;
Et vous pouvez choifir d'Ifmène, ou d'Antigone;
Car je n'ofe penfer que le fils d'un grand roi,
Un fi fameux héros, aime ailleurs que chez moi,
Et qu'il veuille en ma cour, au mépris de mes filles,
Honorer de fa main de communes familles.

THÉSÉE.

Seigneur, il eft tout vrai, j'aime en votre palais;
Chez vous eft la beauté qui fait tous mes fouhaits.
Vous l'aimez à l'égal d'Antigone, & d'Ifmène:
Elle tient même rang chez vous, & chez la reine:
En un mot, c'eft leur fœur, la princeffe Dircé,
Dont les yeux ....

---

feulement l'opofé de la tragédie, mais de toute poëfie; car la poëfie n'eft guères que peinture, fentiment & imagination. Les raifonnemens font néceffaires dans une tragédie, quand on délibère fur un grand intérêt d'état; il faut feulement qu'alors celui qui raifonne ne tienne point du fophifte; mais des raifonnemens fur l'amour font partout hors de faifon.

L'abbé d'*Aubignac* écrivit contre l'*Oedipe* de *Corneille*; il y reprend plufieurs fautes avec lefquelles une piéce pourrait être admirable, fautes de bienféance, duplicité d'action, violation des règles. *D'Aubignac* n'en favait pas affez pour voir que la principale faute eft d'être froid dans un fujet intéreffant, & rempant dans un fujet fublime. Cette fcène dans laquelle il n'eft queftion que de favoir fi *Théfée* époufera *Antigone* qui eft parfaite, ou *Ifmène* qui eft admirable, ou *Dircé* qui n'a rien de comparable, eft une vraie fcène de comédie, mais de comédie trèsfroide.

Je ne relève pas les fautes contre la langue elles font en trop grand nombre.

ŒDIPE.

Quoi, ſes yeux, prince, vous ont bleſſé?
Je ſuis fâché pour vous que la reine ſa mère
Ait ſû vous prévenir pour un fils de ſon frère.
Ma parole eſt donnée, & je n'y puis plus rien;
Mais je crois qu'après tout ſes ſœurs la valent bien.

THÉSÉE.

Antigone eſt parfaite, Iſmène eſt admirable,
Dircé, ſi vous voulez, n'a rien de comparable,
Elles ſont l'une & l'autre un chef-d'œuvre des cieux;
Mais où le cœur eſt pris, on charme en vain les yeux.
Si vous avez aimé, vous avez ſû connaître
Que l'amour de ſon choix veut être le ſeul maître;
Que s'il ne choiſit pas toujours le plus parfait,
Il attache du moins les cœurs au choix qu'il fait;
Et qu'entre cent beautés dignes de notre hommage,
Celle qu'il nous choiſit plait toujours davantage.
Ce n'eſt pas offenſer deux ſi charmantes ſœurs,
Que voir en leur ainée auſſi quelques douceurs.
J'avoûrai, s'il le faut, que c'eſt un pur caprice,
Un pur aveuglement qui leur fait injuſtice;
Mais ce ſerait trahir tout ce que je leur doi,
Que leur promettre un cœur quand il n'eſt plus à moi.

ŒDIPE.

Mais c'eſt m'offenſer, moi, prince, que de prétendre
A des honneurs plus hauts que le nom de mon gendre.
Je veux toutefois être encor de vos amis;
Mais ne demandez plus un bien que j'ai promis.

Je

Je vous l'ai déja dit, que pour cet hyménée
Aux vœux du prince Æmon ma parole est donnée:
Vous avez attendu trop tard à m'en parler,
Et je vous offre assez de quoi vous consoler.
La parole des rois doit être inviolable.

THÉSÉE.

Elle est toujours sacrée, & toujours adorable;
Mais ils ne sont jamais esclaves de leur voix,
Et le plus puissant roi doit quelque chose aux rois.
Retirer sa parole à leur juste prière,
C'est honorer en eux son propre caractère;
Et si le prince Æmon ose encor vous parler,
Vous lui pouvez offrir de quoi se consoler.

ŒDIPE.

Quoi, prince, quand les dieux tiennent en main leur foudre,
Qu'ils ont le bras levé pour nous réduire en poudre,
J'oserai violer un serment solemnel,
Dont j'ai pris à témoin leur pouvoir éternel?

THÉSÉE.

C'est pour un grand monarque avoir bien du scrupule.

ŒDIPE.

C'est en votre faveur être un peu bien crédule,
De présumer qu'un roi, pour contenter vos yeux,
Veuille pour ennemis les hommes & les dieux.

THÉSÉE.

Je n'ai qu'un mot à dire après un si grand zèle.
Quand vous donnez Dircé, Dircé se donne-t-elle?

ŒDIPE.

Elle sait son devoir.

THÉSÉE.

Savez-vous quel il eſt?

ŒDIPE.

L'aurait-elle réglé ſuivant votre intérêt?
A me déſobéir l'auriez-vous réſolue?

THÉSÉE.

Non, je reſpecte trop la puiſſance abſolue;
Mais lorſque vous voudrez ſans elle en diſpoſer,
N'aura-t-elle aucun droit, ſeigneur, de s'excuſer?

ŒDIPE.

Le tems vous fera voir ce que c'eſt qu'une excuſe.

THÉSÉE.

Le tems me fera voir juſques où je m'abuſe,
Et ce ſera lui ſeul qui ſaura m'éclaircir
De ce que pour Æmon vous ferez réuſſir.
Je porte peu d'envie à ſa bonne fortune;
Mais je commence à voir que je vous importune.
Adieu, faites, ſeigneur, de grace, un juſte choix,
Et ſi vous êtes roi, conſidérez les rois.

---

b) Que veut dire *le ſang a peu de droits ſur le ſexe imbécille?* C'eſt une injure très déplacée & très groſſière fort mal exprimée. L'auteur entend-il que

SCENE IV.

ŒDIPE, CLÉANTE.

ŒDIPE.

SI je suis roi, Cléante, & que me croit-il être ?
Cet amant de Dircé déja me parle en maître !
Voi, voi ce qu'il ferait s'il était son époux.

CLÉANTE.

Seigneur, vous avez lieu d'en être un peu jaloux.
Cette princesse est fière ; &, comme sa naissance
Croit avoir quelque droit à la toute-puissance,
Tout est au dessous d'elle à moins que de régner,
Et sans doute qu'Æmon s'en verra dédaigner.

ŒDIPE.

h) Le sang a peu de droits dans le sexe imbécille ;
Mais c'est un grand prétexte à troubler une ville ;
Et lorsqu'un tel orgueil se fait un fort apui,
Le roi le plus puissant doit tout craindre de lui.
Toi, qui né dans Argos, & nourri dans Mycènes,
Peux être mal instruit de nos secrettes haines,
Voi-les jusqu'en leur source, & juge entr'elle & moi,
Si je règne sans titre, & si j'agis en roi.
On t'a parlé du *i*) sphynx, dont l'énigme funeste
Ouvrit plus de tombeaux que n'en ouvre la peste.

les femmes ont peu de droits au trône ? Entend-il que le sang a peu de pouvoir sur leurs cœurs ?

i) *Oedipe* raconte l'histoire du sphynx à un confident qui doit en être instruit ; c'est un défaut très commun, & très

Ce monſtre à voix humaine, aigle, femme & lion,
Se campait fiérement ſur le mont Cytheron,
D'où chaque jour ici devait fondre ſa rage,
A moins qu'on n'éclaircit un ſi ſombre nuage.
Ne porter qu'un faux jour dans ſon obſcurité,
C'était de ce prodige enfler la cruauté;
Et les membres épars des mauvais interprètes
Ne laiſſaient dans ces murs que des bouches muettes.
Mais, comme aux grands périls le ſalaire enhardit,
Le peuple offre le ſceptre, & la reine ſon lit;
De cent cruelles morts cette offre eſt tôt ſuivie;
J'arrive, je l'aprens, j'y hazarde ma vie.
Au pied du roc affreux ſemé d'os blanchiſſans,
Je demande l'énigme, & j'en cherche le ſens;
Et ce qu'aucun mortel n'avait encor pû faire,
J'en dévoile l'image, & perce le myſtère.
Le monſtre furieux de ſe voir entendu,
Venge auſſi-tôt ſur lui tant de ſang répandu,
Du roc ſe lance en bas, & s'écraſe lui-même.
La reine tint parole, & j'eus le diadème.
Dircé fourniſſait lors à peine un luſtre entier,
Et me vit ſur le trône avec un œil altier.
J'en vis frémir ſon cœur, j'en vis couler ſes larmes;
J'en pris pour l'avenir dès-lors quelques allarmes;
Et ſi l'âge en ſecret a pû la révolter,
Voi ce que mon départ n'en doit point redouter.

difficile à éviter. Ce récit a de la force & des beautés : on l'écoutait avec plaiſir, parce que tout ce qui forme un tableau plaît toujours plus que les conteſtations qui ne ſont pas ſublimes, & que l'amour qui n'eſt pas attendriſſant.

La mort du roi mon père à Corinthe m'apelle ;
J'en attens aujourd'hui la funeſte nouvelle ;
Et je hazarde tout à quitter les Thébains,
Sans mettre ce dépôt en de fidèles mains.
Æmon ſerait pour moi digne de la princeſſe ;
S'il a de la naiſſance, il a quelque faibleſſe ;
Et le peuple du moins pourrait ſe partager,
Si dans quelque attentat il oſait l'engager :
Mais un prince voiſin, tel que tu vois Théſée,
Ferait de ma couronne une conquête aiſée,
Si d'un pareil hymen le dangereux lien
Armait pour lui ſon peuple, & ſoulevait le mien.
Athènes eſt trop proche, & durant une abſence,
L'occaſion qui flatte anime l'eſpérance ;
Et quand tous mes ſujets me garderaient leur foi,
Déſolés comme ils ſont, que pourraient-ils pour moi ?
La reine a pris le ſoin d'en parler à ſa fille.
Æmon eſt de ſon ſang, & chef de ſa famille ;
Et l'amour d'une mère a ſouvent plus d'effet,
Que n'ont... Mais la voici, ſachons ce qu'elle a fait.

SCENE V. (k)

JOCASTE, ŒDIPE, CLÉANTE, NÉRINE.

JOCASTE.

J'Ai perdu tems, ſeigneur, & cette ame embraſée
Met trop de différence entre Æmon & Théſée.
Auſſi je l'avoûrai, bien que l'un ſoit mon ſang,
Leur mérite diffère encor plus que leur rang;
Et l'on a peu d'éclat auprès d'une perſonne
Qui joint à de hauts faits celui d'une couronne.

ŒDIPE.

Théſée eſt donc, madame, un dangereux rival?

JOCASTE.

Æmon eſt fort à plaindre, ou je devine mal.
J'ai tout mis en uſage auprès de la princeſſe,
Conſeil, autorité, reproche, amour, tendreſſe;
J'en ai tiré des pleurs, arraché des ſoupirs,
Et n'ai pû de ſon cœur ébranler les déſirs.
J'ai pouſſé le dépit de m'en voir ſéparée
Juſques à la nommer fille dénaturée.

k) *Jocaſte* raiſonne ſur l'amour de *Dircé*, ſur lequel *Théſée* n'a déja raiſonné que trop. Elle dit que *Dircé* eſt amante à bon titre, & princeſſe aviſée. Prenez cette ſcène iſolée, on ne devinera jamais que c'eſt là le ſujet d'*Oedipe*.

Le ſang royal n'a point ces bas attachemens,
Qui font les déplaiſirs de ces éloignemens;
Et les ames, dit-elle, *au trône deſtinées,*
Ne doivent aux parens que les jeunes années.

ŒDIPE.

Et ces mots ont ſoudain calmé votre couroux?

JOCASTE.

Pour les juſtifier elle ne veut que vous.
Votre exemple lui prête une preuve aſſez claire,
Que le trône eſt plus doux que le ſein d'une mère.
Pour régner en ces lieux vous avez tout quitté.

ŒDIPE.

Mon exemple & ſa faute ont peu d'égalité.
C'eſt loin de ſes parens qu'un homme aprend à vivre.
Hercule m'a donné ce grand exemple à ſuivre;
Et c'eſt pour l'imiter que par tous nos climats
J'ai cherché comme lui la gloire & les combats.
Mais bien que la pudeur par des ordres contraires
Attache de plus près les filles à leurs mères,
La votre aime une audace où vous la ſoutenez.

JOCASTE.

Je la condamnerai, ſi vous la condamnez;
Mais à parler ſans fard, ſi j'étais en ſa place,
J'en uſerais comme elle; & j'aurais même audace.
Et vous-même, ſeigneur, après tout, dites moi,
La condamneriez-vous ſi vous n'étiez ſon roi?

ŒDIPE.

Si je condamne en roi ſon amour, ou ſa haine,
Vous devez comme moi les condamner en reine.

JOCASTE.

Je ſuis reine, ſeigneur, mais je ſuis mère auſſi.
Aux miens, comme à l'état, je dois quelque ſouci.
Je ſépare Dircé de la cauſe publique:
Je vois qu'ainſi que vous elle a ſa politique.
Comme vous agiſſez en monarque prudent,
Elle agit de ſa part en cœur indépendant,
En amante à bon titre, en princeſſe aviſée,
Qui mérite ce trône où l'apelle Théſée.
Je ne puis vous flatter, & croirais vous trahir,
Si je vous promettais qu'elle pût obéir.

ŒDIPE.

Pourrait-on mieux défendre un eſprit ſi rebelle?

JOCASTE.

Parlons-en comme il faut; nous nous aimons plus qu'elle;
Et c'eſt trop nous aimer, que voir d'un œil jaloux
Qu'elle nous rend le change, & s'aime plus que nous.
Un peu trop de lumière à nos deſirs s'opoſe.
Peut-être avec le tems nous pourrions quelque choſe;
Mais n'eſpérons jamais qu'on change en moins d'un jour,
Quand la raiſon ſoutient le parti de l'amour.

ŒDIPE.

Souſcrivons donc, madame, à tout ce qu'elle ordonne;
Couronnons cet amour de ma propre couronne;
Cédons de bonne grace, & d'un eſprit content,
Remettons à Dircé tout ce qu'elle prétend.
A mon ambition Corinthe peut ſuffire,
Et pour les plus grands cœurs c'eſt aſſez d'un empire.
Mais vous ſouvenez-vous que vous avez deux fils,
Que le couroux du ciel a fait naître ennemis,

Et qu'il vous en faut craindre un exemple barbare,
A moins que pour régner leur destin les sépare ?

JOCASTE.

Je ne vois rien encor fort à craindre pour eux :
Dircé les aime en sœur, Thésée est généreux ;
Et si pour un grand cœur c'est assez d'un empire,
A son ambition Athènes doit suffire.

ŒDIPE.

Vous mettez une borne à cette ambition !

JOCASTE.

J'en prens, quoi qu'il en soit, peu d'apréhension ;
Et Thèbes & Corinthe ont des bras comme Athènes.
Mais nous touchons peut-être à la fin de nos peines :
Dymas est de retour, & Delphes a parlé.

ŒDIPE.

Que son visage montre un esprit désolé !

SCENE VI. (1)

ŒDIPE, JOCASTE, DYMAS, CLEANTE, NERINE.

ŒDIPE.

Hé bien, quand verrons-nous finir notre infortune?
Qu'aportez-vous, Dymas? quelle réponse?

DYMAS.

Aucune.

ŒDIPE.

Quoi, les dieux sont muets!

DYMAS.

Ils sont muets & sourds.
Nous avons par trois fois imploré leur secours,
Par trois fois redoublé nos vœux, & nos offrandes,
Ils n'ont pas daigné même écouter nos demandes.
A peine parlions-nous, qu'un murmure confus
Sortant du fond de l'antre expliquait leur refus;
Et cent voix tout à coup, sans être articulées,
Dans une nuit subite à nos soupirs mêlées,
Faisaient avec horreur soudain connaître à tous
Qu'ils n'avaient plus ni d'yeux, ni d'oreilles pour nous.

---

1) Cette scène paraît la plus mauvaise de toutes, parce qu'elle détruit le grand intérêt de la piéce; & cet intérêt est détruit, parce que le malheur, & le danger public dont il s'agit, ne sont présentés qu'en épisodes, & comme une affaire presque oubliée. C'est qu'il n'a été question jusqu'ici que du mariage de *Dircé*; c'est qu'au lieu de ce tableau si grand & si touchant de *Sophocle*, c'est

ŒDIPE.

Ah, madame !

JOCASTE.

Ah, ſeigneur, que marque un tel ſilence ?

ŒDIPE.

Que pourrait-il marquer qu'une juſte vengeance ?
Les dieux, qui tôt ou tard ſavent ſe reſſentir,
Dédaignent de répondre à qui les fait mentir.
Ce fils dont ils avaient prédit les avantures,
Expoſé par votre ordre, a trompé leurs augures ;
Et ce ſang innocent, & ces dieux irrités,
Se vengent maintenant de vos impiétés.

JOCASTE.

Devions-nous l'expoſer à ſon deſtin funeſte,
Pour le voir parricide, & pour le voir inceſte ;
Et des crimes ſi noirs étouffés au berceau
Auraient-ils ſû pour moi faire un crime nouveau ?
Non, non, de tant de maux Thébes n'eſt aſſiégée,
Que pour la mort du roi que l'on n'a pas vengée ;
Son ombre inceſſamment me frape encor les yeux ;
Je l'entens murmurer à toute heure, en tous lieux,
Et ſe plaindre en mon cœur de cette ignominie
Qu'imprime à ſon grand nom cette mort impunie.

ŒDIPE.

Pourrions-nous en punir des brigands inconnus,
Que peut-être jamais en ces lieux on n'a vûs ?

---

un confident qui vient aporter froidement des nouvelles ; c'eſt qu'*Oedipe* cherche une raiſon du couroux du ciel, laquelle n'eſt pas la vraie raiſon ; c'eſt qu'enfin, dans ce premier acte de tragédie, il n'y a pas quatre vers tragiques, pas quatre vers bien faits.

Si vous m'avez dit vrai, peut-être ai-je moi-même
Sur trois de ces brigands vengé le diadème ;
Au lieu même, au tems même, attaqué ſeul par trois,
J'en laiſſai deux ſans vie, & mis l'autre aux abois.
Mais ne négligeons rien, & du royaume ſombre
Faiſons par Tiréſie évoquer ſa grande ombre.
Puiſque le ciel ſe tait, conſultons les enfers ;
Sachons à qui de nous ſont dûs les maux ſoufferts ;
Sachons-en, s'il ſe peut, la cauſe & le remède.
Allons tout de ce pas réclamer tous ſon aide.
J'irai revoir Corinthe avec moins de ſouci,
Si je laiſſe plein calme & pleine joye ici.

Fin du premier acte.

---

a) Toutes les fois que dans un ſujet patétique & terrible, fondé ſur ce que la religion a de plus auguſte & de plus effrayant, vous introduiſez un intérêt d'état, cet intérêt ſi puiſſant ailleurs devient alors petit & faible. Si au milieu d'un intérêt d'état, d'une conſpiration, ou d'une grande intrigue politique qui attache l'ame, (ſupoſé qu'une intrigue politique puiſſe attacher) ſi, dis-je, vous faites entrer la terreur, & le ſublime tiré de la religion ou de la fable, dans ces ſujets ce ſublime déplacé perd toute ſa grandeur, & n'eſt plus qu'une froide déclamation. Il ne faut jamais détourner l'eſprit du but principal. Si vous traitez *Iphigénie*, ou *Electre*, ou *Pélope*, n'y mêlez point de petite intrigue de cour. Si votre ſujet eſt un intérêt d'état, un droit au trône diſputé, une conjuration découverte, n'allez pas y

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ŒDIPE, DIRCÉ, CLÉANTE, MÉGARE.

ŒDIPE.

Je ne le céle point, cette hauteur m'étonne.
Æmon a du mérite, on chérit ſa perſonne :
Il eſt prince, & de plus étant offert par moi . . . ?

DIRCÉ.

Je vous ai déja dit, ſeigneur, qu'il n'eſt pas roi.

ŒDIPE.

Son hymen toutefois ne vous fait point deſcendre :
S'il n'eſt pas dans le trône, il a droit d'y prétendre;

méler les dieux, les autels, les oracles, les ſacrifices, les prophéties. *Non erat his locus.*

S'agit-il de la guerre & de la paix? raiſonnez. S'agit-il de ces horribles infortunes que la deſtinée ou la vengeance céleſte envoyent ſur la terre? effrayez, touchez, pénétrez. Peignez-vous un amour malheureux? faites répandre des larmes. Ici *Dircé* brave *Oedipe*, & l'avilit; défaut trop ordinaire de toutes nos anciennes tragédies, dans leſquelles on voit preſque toujours des femmes parler arrogamment à ceux dont elles dépendent, & traiter les empereurs, les rois, les vainqueurs comme des domeſtiques dont on ſerait mécontent.

Cette longue ſcène ne finit que par un petit reſſouvenir du ſujet de la piéce; *mais il faut aller voir ce qu'a fait Tiréſie.* Ce n'eſt donc que par occaſion qu'on dit un mot de la ſeule choſe dont on aurait dû parler.

Et comme il eſt ſorti de même ſang que vous,
Je crois vous faire honneur d'en faire votre époux.

DIRCÉ.

Vous pouvez donc ſans honte en faire votre gendre;
Mes ſœurs en l'épouſant n'auront point à deſcendre;
Mais pour moi, vous ſavez qu'il eſt ailleurs des rois,
Et même en votre cour, dont je puis faire choix.

ŒDIPE.

Vous le pouvez, madame, & n'en voudrez pas faire,
Sans en prendre mon ordre, & celui d'une mère.

DIRCÉ.

Pour la reine, il eſt vrai qu'en cette qualité
b) Le ſang peut lui devoir quelque civilité;
Je m'en ſuis acquittée, & ne puis bien comprendre,
Etant ce que je ſuis, quel ordre je dois prendre.

ŒDIPE.

Celui qu'un vrai devoir prend des fronts couronnés,
Lorſqu'on tient auprès d'eux le rang que vous tenez.
Je penſe être ici roi.

DIRCÉ.

Je ſais ce que vous êtes;
Mais ſi vous me comptez au rang de vos ſujettes,
Je ne ſais ſi celui qu'on vous a pû donner
Vous aſſervit un front qu'on a dû couronner.
Seigneur, quoi qu'il en ſoit, j'ai fait choix de Théſée;
Je me ſuis à ce choix moi-même autoriſée.
J'ai pris l'occaſion que m'ont faite les dieux,
De fuir l'aſpect d'un trône où vous bleſſez mes yeux,

b) *Quelque civilité.* Cette princeſſe eſt un peu mal appriſe.

Et de vous épargner cet importun ombrage,
Qu'à des rois comme vous peut donner mon visage.

ŒDIPE.

Le choix d'un si grand prince est bien digne de vous,
Et je l'estime trop pour en être jaloux;
Mais le peuple au milieu des colères célestes
Aime encor de Laïus les adorables restes,
Et ne poura souffrir qu'on lui vienne arracher
Ces gages d'un grand roi qu'il tint jadis si cher.

DIRCÉ.

De l'air dont jusqu'ici ce peuple m'a traitée,
Je dois craindre fort peu de m'en voir regrettée.
S'il eût eu pour son roi quelque ombre d'amitié,
Si mon sexe, ou mon âge eût émû sa pitié,
Il n'aurait jamais eu cette lâche faiblesse
De livrer en vos mains l'état, & sa princesse;
Et me verra toujours éloigner sans regret,
Puisque c'est l'affranchir d'un reproche secret.

ŒDIPE.

Quel reproche secret lui fait votre présence?
Et quel crime a commis cette reconnaissance, *c*)
Qui par un sentiment, & juste, & relevé,
L'a consacré lui-même à qui l'a conservé?
Si vous aviez du sphynx vû le sanglant ravage . . .

DIRCÉ.

d) Je puis dire, seigneur, que j'ai vû davantage:

---

c) La reconnaissance qui n'a point commis de crime & qui par un sentiment & juste & relevé a consacré le peuple lui même à qui a conservé le peuple!

d) Elle a vu plus que la mort de

J'ai vû ce peuple ingrat que l'énigme ſurprit,
Vous payer aſſez bien d'avoir eu de l'eſprit.
Il pouvait toutefois avec quelque juſtice
Prendre ſur lui le prix d'un ſi rare ſervice :
Mais quoiqu'il ait oſé vous payer de mon bien,
En vous faiſant ſon roi, vous a-t-il fait le mien ?
En ſe donnant à vous, eut-il droit de me vendre ?

ŒDIPE.

Ah, c'eſt trop me forcer, madame, à vous entendre.
La jalouſe fierté qui vous enfle le cœur,
Me regarde toujours comme un uſurpateur ;
Vous voulez ignorer cette juſte maxime,
Que le dernier beſoin peut faire un roi ſans crime,
Qu'un peuple ſans défenſe, & réduit aux abois . . .

DIRCÉ.

e) Le peuple eſt trop heureux quand il meurt pour ſes rois.
Mais, ſeigneur, la matière eſt un peu délicate.
Vous pouvez vous flatter, peut-être je me flatte.
Sans rien aprofondir, parlons à cœur ouvert.
Vous régnez en ma place, & les dieux l'ont ſouffert :
Je dis plus, il vous ont ſaiſi de ma couronne :
Je n'en murmure point, comme eux je vous la donne ;
J'oublirai qu'à moi ſeule ils devaient la garder ;
Mais ſi vous attentez juſqu'à me commander,
Juſqu'à prendre ſur moi quelque pouvoir de maître,
Je me ſouviendrai lors de ce que je dois être ;

Et

tout un peuple, elle a vu un homme élu roi pour avoir eu de l'eſprit.

e) *Trop heureux* ! ah madame, la maxime eſt un peu violente. Il paraît à votre humeur que le peuple a très bien fait de ne vous pas choiſir pour reine.

Et ſi je ne le ſuis pour vous faire la loi,
Je le ſerai du moins pour me choiſir un roi.
Après cela, ſeigneur, je n'ai rien à vous dire;
J'ai fait choix de Théſée, & ce mot doit ſuffire.

ŒDIPE.

Et je veux à mon tour, madame, à cœur ouvert,
Vous aprendre en deux mots que ce grand choix vous perd,
Qu'il vous remplit le cœur d'une attente frivole,
Qu'au prince Æmon pour vous j'ai donné ma parole,
Que je perdrai le ſceptre, ou ſaurai la tenir.
Puiſſent, ſi je la romps, tous les dieux m'en punir!
Puiſſent de plus de maux m'accabler leur colère,
Qu'Apollon n'en prédit jadis pour votre frère! *f*)

DIRCÉ.

N'inſultez point au ſort d'un enfant malheureux,
Et faites des ſermens qui ſoient plus généreux.
On ne ſait pas toujours ce qu'un ſerment hazarde;
Et vous ne voyez pas ce que le ciel vous garde.

ŒDIPE.

On ſe hazarde à tout, quand un ſerment eſt fait.

DIRCÉ.

Ce n'eſt pas de vous ſeul que dépend ſon effet.

ŒDIPE.

Je ſuis roi, je puis tout.

f) Quoique cette imprécation ſoit peu naturelle, & amenée de trop loin, cependant elle fait effet, elle eſt tragique; elle ramene du moins pour un moment au ſujet de la piéce, & montre qu'il ne fallait jamais le perdre de vue.

DIRCÉ.

Je puis fort peu de chofe;
Mais enfin de mon cœur moi feule je difpofe;
Et jamais fur ce cœur on n'avancera rien,
Qu'en me donnant un fceptre, ou me rendant le mien.

ŒDIPE.

Il eft quelques moyens de vous faire dédire.

DIRCÉ.

Il en eft de braver le plus injufte empire;
Et de quoi qu'on menace en de tels différens,
Qui ne craint point la mort ne craint point les tyrans. *g)*
Ce mot m'eft échapé, je n'en fais point d'excufe;
J'en ferai, fi le tems m'aprend que je m'abufe.
Rendez vous cependant maître de tout mon fort;
Mais n'offrez à mon choix que Théfée, ou la mort.

ŒDIPE.

On poura vous guérir de cette frénéfie;
Mais il faut aller voir ce qu'a fait Tiréfie:
Nous faurons au retour encor vos volontés.

DIRCÉ.

Allez favoir de lui ce que vous méritez.

---

g) Le mot de tyran eft ici très mal placé, car fi *Oedipe* ne mérite pas ce titre, *Dircé* n'eft qu'une impertinente; & s'il le mérite, plus de compaffion pour fes malheurs. La pitié & la crainte les deux pivots de la tragédie ne fubfiftent plus. *Corneille* a fouvent oublié ces deux refforts du théatre tragique. Il a mis à la place des converfations dans lefquelles on trouve fou-

SCENE II.

DIRCÉ, MÉGARE.

DIRCÉ.

MÉgare, que dis-tu de cette violence? h)
Après s'être emparé des droits de ma naiſſance,
Sa haine opiniâtre à croître mes malheurs,
M'oſe encor envier ce qui me vient d'ailleurs.
Elle empèche le ciel de m'être enfin propice,
De réparer vers moi ce qu'il eut d'injuſtice,
Et veut lier les mains au deſtin adouci,
Qui m'offre en d'autres lieux ce qu'on me vole ici.

MÉGARE.

Madame, je ne ſais ce que je dois vous dire.
La raiſon vous anime, & l'amour vous inſpire:
Mais je crains qu'il n'éclate un peu plus qu'il ne faut,
Et que cette raiſon ne parle un peu trop haut.
Je crains qu'elle n'irrite un peu trop la colère
D'un roi qui juſqu'ici vous a traitée en père,
Et qui vous a rendu tant de preuves d'amour,
Qu'il eſpère de vous quelque choſe à ſon tour.

DIRCÉ.

S'il a crû m'éblouïr par de fauſſes careſſes,
J'ai vû i) ſa politique en former les tendreſſes;

---

vent des idées fortes, mais qui ne vont point au cœur.

h) *Mégare* n'a rien à dire de cette violence. Sinon que *Dircé* eſt un perſonnage très-étranger & très-inſipide dans cette tragédie.

i) *Sa politique, politique nouvelle, politique partout.*] Je n'inſiſte pas ſur le

Et ces amuſemens de ma captivité
Ne me font rien devoir à qui m'a tout ôté.

MÉGARE.

Vous voyez que d'Æmon il a pris la querelle,
Qu'il l'eſtime, chérit.

DIRCÉ.

i) Politique nouvelle.

MÉGARE.

Mais comment pour Théſée en viendrez-vous à bout?
Il le mépriſe, hait.

DIRCÉ.

i) Politique partout.
Si la flamme d'Æmon en eſt favoriſée,
Ce n'eſt pas qu'il l'eſtime, ou mépriſe Théſée,
C'eſt qu'il craint dans ſon cœur que le droit ſouverain
(Car enfin il m'eſt dû) ne tombe en bonne main.
Comme il connait le mien, ſa peur de me voir reine
Diſpenſe à mes amans ſa faveur ou ſa haine,
Et traiterait ce prince ainſi que ce héros,
S'il portait la couronne, ou de Sparte, ou d'Argos.

MÉGARE.

Si vous en jugez bien, que vous êtes à plaindre!

DIRCÉ.

Il fera de l'éclat, il voudra me contraindre;
Mais quoi qu'il me prépare à ſouffrir dans ſa cour,
Il éteindra ma vie avant que mon amour.

---

comique de cette répétition & de ce tour; mais il faut remarquer que toute femme paſſionnée qui parle de politique, eſt toujours très froide, & que l'amour de *Dircé*, dans de telles circonſtances, eſt plus froid encore.

MÉGARE.

Espérons que le ciel vous rendra plus heureuse;
Cependant je vous trouve assez peu curieuse.
Tout le peuple accablé de mortelles douleurs,
Court voir ce que Laïus dira de nos malheurs;
Et vous ne suivez point le roi chez Tirésie,
Pour savoir ce qu'en juge une ombre si chérie.

DIRCÉ.

J'ai tant d'autres sujets de me plaindre de lui,
Que je fermais les yeux à ce nouvel ennui.
Il aurait fait trop peu de menacer la fille,
Il faut qu'il soit tyran de toute la famille;
Qu'il porte sa fureur jusqu'aux ames sans corps,
Et trouble insolemment jusqu'aux cendres des morts.
Mais ces manes sacrés qu'il arrache au silence,
Se vengeront sur lui de cette violence;
Et les dieux des enfers justement irrités
Puniront l'attentat de ses impietés.

MÉGARE.

Nous ne savons pas bien comme agit l'autre monde;
Il n'est point d'œil perçant dans cette nuit profonde;
Et quand les dieux vengeurs laissent tomber leur bras,
Il tombe assez souvent sur qui n'y pense pas.

DIRCÉ.

Dût leur décret fatal me choisir pour victime,
Si j'ai part au couroux, je n'en ai point au crime.
Je veux m'offrir sans tache à leur bras tout-puissant,
Et n'avoir à verser que du sang innocent.

SCENE III.

DIRCÉ, NÉRINE, MÉGARE.

NÉRINE.

AH! madame, il en faut de la même innocence,
Pour apaiſer du ciel l'implacable vengeance:
Il faut une victime, & pure, & d'un tel rang,
Que chacun la voudrait racheter de ſon ſang.

DIRCÉ.

Nérine, que dis-tu? ſerait-ce bien la reine?
Le ciel ferait-il choix d'Antigone, ou d'Iſmène?
Voudrait-il Ethéocle, ou Polinice, ou moi?
Car tu me dis aſſez que ce n'eſt pas le roi;
Et ſi le ciel demande une victime pure,
k) Apréhender pour lui, c'eſt lui faire une injure.
Serait-ce enfin Théſée? hélas! ſi c'était lui . . .
Mais nomme, & di quel ſang le ciel veut aujourd'hui.

NÉRINE.

L'ombre du grand Laïus, qui lui ſert d'interprète,
De honte, ou de dépit, ſur ce nom eſt muette;

---

k) *Apréhender pour lui, c'eſt lui faire une injure.*] Ce vers ſeul ſuffirait pour faire un grand tort à la piéce, pour en bannir tout intérêt. Il ne faut jamais tâcher de rendre odieux un perſonnage qui doit attirer ſur lui la compaſſion; c'eſt manquer à la première règle. J'avertis encor que je ne remarque point dans cette piéce les fautes de langage, elles ſont à peu près les mêmes que dans les piéces précédentes. *Corneille* n'écrivit preſque jamais purement. La langue françaiſe ne ſe perfectionna que lorſque *Corneille* ayant

Je n'ose vous nommer ce qu'elle nous a tû;
Mais préparez, madame, une haute vertu,
Prêtez à ce récit une ame généreuse,
Et vous-même jugez si la chose est douteuse.

DIRCÉ.

Ah, ce sera Thésée, ou la reine.

NÉRINE.

Ecoutez,
Et tâchez d'y trouver quelques obscurités.
Tirésie a longtems perdu ses sacrifices,
Sans trouver ni les dieux, ni les ombres propices;
Et celle de Laïus évoqué par son nom,
S'obstinait au silence aussi-bien qu'Apollon.
Mais la reine en la place à peine est arrivée,
Qu'une épaisse vapeur s'est du temple élevée,
D'où cette ombre aussi-tôt sortant jusqu'en plein jour,
A surpris tous les yeux du peuple, & de la cour.
L'impérieux orgueil de son regard sévère
Sur son visage pâle avait peint la colère;
Tout menaçait en elle, & des restes de sang
Par un prodige affreux lui dégoutaient du flanc.
A ce terrible aspect la reine s'est troublée,
La frayeur a couru dans toute l'assemblée;

---

déja donné plusieurs piéces, s'était formé un stile dont il ne pouvait plus se défaire.

Mais voici une observation plus importante. *Dircé* se croit destinée pour victime, elle se prépare généreusement à mourir; c'est une situation très belle, très touchante par elle-même. Pourquoi ne fait-elle nul effet? pourquoi ennuie-t-elle? C'est qu'elle n'est point préparée, c'est que *Dircé* a déja révolté les spectateurs par son caractère, c'est qu'enfin on sent bien que ce péril n'est pas véritable.

Et de vos deux amans j'ai vû les cœurs glacés
A ces funestes mots que l'ombre a prononcés.
Un grand crime impuni cause votre misère;
Par le sang de ma race il se doit effacer;
Mais à moins que de le verser,
Le ciel ne se peut satisfaire:
Et la fin de vos maux ne se fera point voir,
Que mon sang n'ait fait son devoir.
Ces mots dans tous les cœurs redoublent les alarmes:
L'ombre qui disparaît laisse la reine en larmes,
Thésée au désespoir, Æmon tout hors de lui;
Le roi même arrivant partage leur ennui;
Et d'une voix commune ils refusent une aide,
Qui fait trouver le mal plus doux que le remède.

DIRCÉ.

Peut-être craignent-ils que mon cœur révolté
Ne leur refuse un sang qu'ils n'ont pas mérité;
Mais ma flamme à la mort m'avait trop résolue,
Pour ne pas y courir quand les dieux l'ont voulue.
Tu m'as fait sans raison concevoir de l'effroi;
Je n'ai point dû trembler, s'ils ne veulent que moi.
Ils m'ouvrent une porte à sortir d'esclavage,
Que tient trop précieuse un généreux courage:
Mourir pour sa patrie est un sort plein d'apas
Pour quiconque à des fers préfère le trépas.
Admire, peuple ingrat, qui m'as déshéritée,
Quelle vengeance en prend ta princesse irritée,
Et connai dans la fin de tes longs déplaisirs
Ta véritable reine à ses derniers soupirs.
Voi comme à tes malheurs je suis toute asservie.

L'un

L'un m'a coûté mon trône, & l'autre veut ma vie.
Tu t'es ſauvé du ſphynx aux dépens de mon rang,
Sauve toi de la peſte aux dépens de mon ſang.
Mais après avoir vû dans la fin de ta peine,
Que pour toi le trépas ſemble doux à ta reine,
Fai toi de ſon exemple une adorable loi;
Il eſt encor plus doux de mourir pour ſon roi.

MÉGARE.

Madame, aurait-on crû que cette ombre d'un père,
D'un roi dont vous tenez la mémoire ſi chère,
Dans votre injuſte perte eût pris tant d'intérêt,
Qu'elle vint elle-même en prononcer l'arrêt?

DIRCÉ.

N'apelle point injuſte un trépas légitime:
Si j'ai cauſé ſa mort, puis-je vivre ſans crime?

NÉRINE.

Vous, madame?

DIRCÉ.

Oui, Nérine, & tu l'as pû ſavoir.
L'amour qu'il me portait eut ſur lui tel pouvoir,
Qu'il voulut ſur mon ſort faire parler l'oracle;
Mais comme à ce deſſein la reine mit obſtacle,
De peur que cette voix des deſtins ennemis
Ne fût auſſi funeſte à la fille qu'au fils,
Il ſe déroba d'elle, ou plûtôt prit la fuite,
Sans vouloir que Phorbas & Nicandre pour ſuite.
Hélas! ſur le chemin il fut aſſaſſiné. *l*)
Ainſi ſe vit pour moi ſon deſtin terminé;

l) Voilà une raiſon bien forcée, bien peu naturelle, & par conſéquent nullement intéreſſante. *Dircé* ſuppoſe qu'elle a cauſé la mort de ſon père, parce qu'il fut tué en allant conſulter l'oracle par amitié pour elle. Juſqu'à préſent elle

Ainſi j'en fus la cauſe.

MÉGARE.

Oui, mais trop innocente,
Pour vous faire un ſuplice où la raiſon conſente;
Et jamais des tyrans les plus barbares loix...

DIRCÉ.

Mégare, tu ſais mal ce que l'on doit aux rois.
Un ſang ſi précieux ne ſaurait ſe répandre,
Qu'à l'innocente cauſe on n'ait droit de s'en prendre;
Et de quelque façon que finiſſe leur ſort,
On n'eſt point innocent quand on cauſe leur mort.
C'eſt ce crime impuni qui demande un ſuplice;
C'eſt par là que mon père a part au ſacrifice;
C'eſt ainſi qu'un trépas qui me comble d'honneur,
Aſſure ſa vengeance, & fait votre bonheur;
Et que tout l'avenir chérira la mémoire
D'un châtiment ſi juſte où brille tant de gloire.
Mais que vois-je?

---

n'en a point encor parlé. Elle invente tout d'un coup cette fauſſe raiſon pour faire parade d'un ſentiment filial & héroïque. Ce ſentiment n'eſt point du tout touchant; parce qu'elle n'a été occupée juſqu'ici que de dire des injures à *Oedipe*.

m) Cette ſcène devrait encor échauffer le ſpectateur, & elle le glace. Rien de plus attendriſſant que deux amans dont l'un va mourir; rien de plus inſipide, quand l'auteur n'a pas eu l'art de rendre ces perſonnages aimables & intéreſſans. *Dircé* a pris tout d'un coup la réſolution de mourir ſur un oracle équivoque?

Que mon ſang n'ait fait ſon devoir.

Et il ſemble qu'elle ne veut mourir que

SCENE IV. (m)

THÉSÉE, DIRCÉ, MÉGARE, NÉRINE.

DIRCÉ.

Ah, seigneur, quels que soient vos ennuis,
Que venez-vous me dire en l'état où je suis?

THÉSÉE.

Je viens prendre de vous l'ordre qu'il me faut suivre;
Mourir, s'il faut mourir; & vivre, s'il faut vivre.

DIRCÉ.

Ne perdez point d'efforts à m'arrêter au jour,
Laissez faire l'honneur.

THÉSÉE.

Laissez agir l'amour.

DIRCÉ.

Vivez, prince, vivez.

THÉSÉE.

Vivez donc, ma princesse.

DIRCÉ.

Ne me ravalez point jusqu'à cette bassesse.

---

par vanité, elle avait débité plus haut cette maxime atroce & ridicule

Un peuple est trop heureux quand il
meurt pour ses rois

& elle dit le moment d'après,

Ne perdez point d'efforts à m'arrêter
au jour.
Ne me ravalez point jusqu'à cette bassesse.

Les exemples abjets de ces petites ames
Règlent-ils de leurs rois les glorieuses trames?

Quels vers! quel langage! & la scène dégenere en une longue dissertation; *quæstio in utramque partem* s'il faut mourir ou non.

Retarder mon trépas c'eſt faire tout périr,
Tout meurt ſi je ne meurs.

THÉSÉE.

Laiſſez moi donc mourir.

DIRCÉ.

Hélas! qu'oſez-vous dire?

THÉSÉE.

Hélas! qu'allez-vous faire?

DIRCÉ.

Finir les maux publics, obéïr à mon père,
Sauver tous mes ſujets.

THÉSÉE.

Par quelle injuſte loi
Faut-il les ſauver tous pour ne perdre que moi?
Eux, dont le cœur ingrat porte les juſtes peines
Du rebelle mépris qu'ils ont fait de vos chaînes!
Qui dans les mains d'un autre ont mis tout votre bien!

DIRCÉ.

Leur devoir violé doit-il rompre le mien?
Les exemples abjets de ces petites ames
Règlent-ils de leurs rois les glorieuſes trames?
Et quel fruit un grand cœur pourrait-il recueillir
A recevoir du peuple un exemple à faillir?
Non, non, s'il m'en faut un, je ne veux que le vôtre;
L'amour que j'ai pour vous n'en reçoit aucun autre.
Pour le bonheur public, n'avez-vous pas toujours
Prodigué votre ſang, & hazardé vos jours?
Quand vous avez défait le Minotaure en Crète,
Quand vous avez puni Damaſte, & Périphète,

Sinnis, Phæa, Scirron, que faisiez-vous, seigneur,
Que chercher à périr pour le commun bonheur?
Souffrez que pour la gloire une chaleur égale
D'une amante aujourd'hui vous fasse une rivale.
Le ciel offre à mon bras par où me signaler;
S'il ne sait pas combattre, il saura m'immoler;
Et si cette chaleur ne m'a point abusée,
Je deviendrai par là digne du grand Thésée.
Mon sort en ce point seul du vôtre est différent,
Que je ne puis sauver mon peuple qu'en mourant,
Et qu'au salut du vôtre un bras si nécessaire
A chaque jour pour lui d'autres combats à faire.

THÉSÉE.

J'en ai fait, & beaucoup, & d'assez généreux,
Mais celui-ci, madame, est le plus dangereux.
J'ai fait trembler partout, & devant vous je tremble.
L'amant & le héros s'accordent mal ensemble.
Mais enfin après vous tous deux veulent courir.
Le héros ne peut vivre, où l'amant doit mourir;
La fermeté de l'un par l'autre est épuisée,
Et si Dircé n'est plus, il n'est plus de Thésée.

DIRCÉ.

Hélas! c'est maintenant, c'est lorsque je vous voi,
Que ce même combat est dangereux pour moi.
Ma vertu la plus forte à votre aspect chancelle;
Tout mon cœur aplaudit à sa flamme rebelle;
Et l'honneur, qui charmait ses plus noirs déplaisirs,
N'est plus que le tyran de mes plus chers désirs.
Allez, prince, & du moins par pitié de ma gloire,
Gardez vous d'achever une indigne victoire;

Et ſi jamais l'honneur a ſû vous animer. . .

THÉSÉE.

Hélas! à votre aſpect je ne ſais plus qu'aimer.

DIRCÉ.

Par un preſſentiment j'ai déja ſû vous dire.
Ce que ma mort ſur vous ſe réſerve d'empire:
Votre bras de la Grèce eſt le plus ferme apui.
Vivez pour le public, comme je meurs pour lui.

THÉSÉE.

Périſſe l'univers pourvû que Dircé vive!
Périſſe le jour même avant qu'elle s'en prive!
Que m'importe la perte, ou le ſalut de tous?
Ai-je rien à ſauver, rien à perdre que vous?
Si votre amour, madame, était encor le même,
Si vous ſaviez encor aimer comme on vous aime . . .

DIRCÉ.

Ah, faites moins d'outrage à ce cœur affligé,
Que preſſent les douleurs où vous l'avez plongé.
Laiſſez vivre du peuple un pitoyable reſte,
Aux dépens d'un moment que m'a laiſſé la peſte,
Qui peut-être à vos yeux viendra trancher mes jours,
Si mon ſang répandu ne lui tranche le cours.
Laiſſez moi me flatter de cette triſte joie,
Que, ſi je ne mourais, vous en feriez la proie;
Et que ce ſang aimé, que répandront mes mains,
Sera verſé pour vous plus que pour les Thébains.
Des dieux mal obéis la majeſté ſuprême
Pourrait en ce moment s'en venger ſur vous-même;
Et j'aurais cette honte, en ce funeſte ſort,
D'avoir prêté mon crime à faire votre mort.

THÉSÉE.

Et ce cœur généreux me condamne à la honte
De voir que ma princeſſe en amour me ſurmonte,
Et de n'obéir pas à cette aimable loi,
De mourir avec vous, quand vous mourez pour moi!
Pour moi, comme pour vous, ſoyez plus magnanime,
Voyez mieux qu'il y va même de votre eſtime,
Que le choix d'un amant ſi peu digne de vous,
Souillerait cet honneur qui vous ſemble ſi doux;
Et que de ma princeſſe on dirait d'âge en âge,
Qu'elle eut de mauvais yeux pour un ſi grand courage.

DIRCÉ.

Mais, ſeigneur, je vous ſauve en courant au trépas;
Et mourant avec moi, vous ne me ſauvez pas.

THÉSÉE.

La gloire de ma mort n'en deviendra pas moindre;
Si ce n'eſt vous ſauver, ce ſera vous rejoindre;
Séparer deux amans, c'eſt tous deux les punir;
Et dans le tombeau même il eſt beau de s'unir.

DIRCÉ.

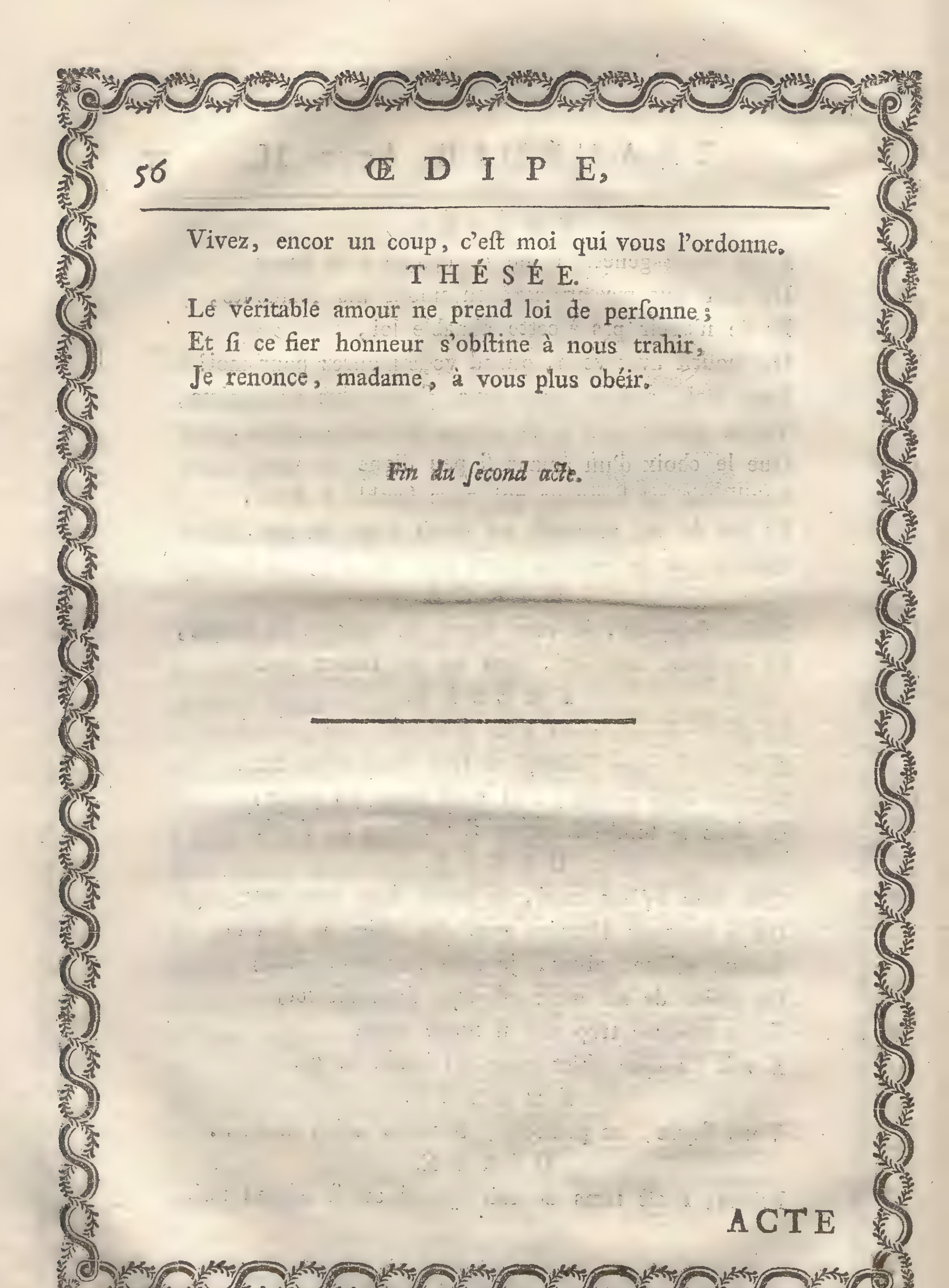
Que vous m'êtes cruel, de jetter dans mon ame
Un ſi honteux déſordre avec des traits de flamme!
Adieu, prince, vivez, je vous l'ordonne ainſi;
La gloire de ma mort eſt trop douteuſe ici;
Et je hazarde trop une ſi noble envie
A voir l'unique objet pour qui j'aime la vie.

THÉSÉE.

Vous fuyez, ma princeſſe, & votre adieu fatal . . .

DIRCÉ.

Prince, il eſt tems de fuir quand on ſe défend mal.



Vivez, encor un coup, c'eſt moi qui vous l'ordonne.

THÉSÉE.

Le véritable amour ne prend loi de perſonne;
Et ſi ce fier honneur s'obſtine à nous trahir,
Je renonce, madame, à vous plus obéir.

Fin du ſecond acte.

ACTE

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

DIRCÉ.

a) IMPITOYABLE ſoif de gloire,
Dont l'aveugle & noble tranſport
Me fait précipiter ma mort,
Pour faire vivre ma mémoire;
Arrête pour quelques momens
Les impétueux ſentimens
De cette inexorable envie;
Et ſouffre qu'en ce triſte & favorable jour,
Avant que de donner ma vie,
Je donne un ſoupir à l'amour.
Ne crain pas qu'une ardeur ſi belle
Oſe te diſputer un cœur,
Qui de ton illuſtre rigueur
Eſt l'eſclave le plus fidelle.

a) Ces ſtances de *Dircé* ſont bien différentes de celles de *Polieucte*. Il n'y a que de l'eſprit, & encor de l'eſprit alambiqué. Si *Dircé* était dans un véritable danger, ces épigrammes déplacées ne toucheraient perſonne. Jugez quel effet elles doivent produire quand on voit évidemment que *Dircé* à laquelle perſonne ne s'intéreſſe, ne court aucun riſque.

Ce regard tremblant & confus,
Qu'attire un bien qu'il n'attend plus,
N'empêche pas qu'il ne ſe domte.
Il eſt vrai qu'il murmure, & ſe domte à regret;
Mais s'il m'en faut rougir de honte,
Je n'en rougirai qu'en ſecret.
L'éclat de cette renommée,
Qu'aſſure un ſi brillant trépas,
Perd la moitié de ſes apas,
Quand on aime, & qu'on eſt aimée.
L'honneur en monarque abſolu
Soûtient ce qu'il a réſolu
Contre les aſſauts qu'on te livre.
Il eſt beau de mourir pour en ſuivre les loix;
Mais il eſt aſſez doux de vivre,
Quand l'amour a fait un beau choix.
Toi qui faiſais toute la joie
Dont ſa flamme oſait me flatter,
Prince, que j'ai peine à quitter,
A quelques honneurs qu'on m'envoie,
Accepte ce faible retour,
Que vers toi d'un ſi juſte amour
Fait la douloureuſe tendreſſe.
Sur les bords de la tombe, où tu me vois courir,
Je crains les maux que je te laiſſe,
Quand je fais gloire de mourir.
J'en fais gloire, mais je me cache
Un comble affreux de déplaiſirs;
Je fais taire tous mes deſirs;
Mon cœur à moi-même s'arrache.

Cher prince, dans un tel aveu,
Si tu peux voir quel eſt mon feu,
Voi combien il ſe violente.
Je meurs l'eſprit content, l'honneur m'en fait la loi;
Mais j'aurais vécu plus contente,
Si j'avais pû vivre pour toi.

SCENE II.

JOCASTE, DIRCÉ.

DIRCÉ.

TOut eſt-il prêt, madame, & votre Tiréſie
Attend-il aux autels la victime choiſie?

JOCASTE.

Non, ma fille, & du moins nous aurons quelques jours
A demander au ciel un plus heureux ſecours.
On prépare à demain exprès d'autres victimes.
Le peuple ne veut pas que vous payiez ſes crimes;
Il aime mieux périr qu'être ainſi conſervé;
Et le roi même, encor que vous l'ayez bravé,
Senſible à vos malheurs autant qu'à ma prière,
Vous offre ſur ce point liberté toute entière.

DIRCÉ.

C'eſt aſſez vainement qu'il m'offre un ſi grand bien,
Quand le ciel ne veut pas que je lui doive rien;
Et ce n'eſt pas à lui de mettre des obſtacles
Aux ordres ſouverains que donnent ſes oracles.

JOCASTE.

L'oracle n'a rien dit.

DIRCÉ.

Mais mon père a parlé ;
L'ordre de nos destins par lui s'est révélé ;
b) Et des morts de son rang les ombres immortelles
Servent souvent aux dieux de truchemens fidelles.

JOCASTE.

Laissez la chose en doute, & du moins hésitez,
Tant qu'on ait par leur bouche apris leurs volontés.

DIRCÉ.

Exiger qu'avec nous ils s'expliquent eux-mêmes,
C'est trop nous asservir ces majestés suprêmes.

JOCASTE.

Ma fille, il est toujours assez tôt de mourir.

DIRCÉ.

Madame, il n'est jamais trop tôt de secourir ;
Et pour un mal si grand, qui réclame notre aide,
Il n'est point de trop sûr, ni de trop promt remède.
Plus nous le différons, plus le mal devient grand.
J'assassine tous ceux que la peste surprend ;
Aucun n'en peut mourir qui ne me laisse un crime.
Je viens d'étouffer seule, & Sostrate, & Phœdime.

b) C'est toujours le même défaut d'intérêt & de chaleur qui règne dans toutes ces scènes. C'est une chose bien singuliere que l'obstination de *Dircé* à vouloir mourir de sang froid, sans nécessité & par vanité. Mon père a parlé obscurément, mais un *mort de son rang* est un truchement des Dieux. Cela ressemble à cette dame qui disait que Dieu y regarde à deux fois quand il s'agit de damner une femme de qualité.

c) *Jocaste* conseille à *Dircé* de s'enfuir avec Thésée, & de s'aller marier où elle voudra. Elle ajoûte que l'a-

Et durant ce refus des remèdes offerts,
La Parque se prévaut des momens que je perds.
Hélas! si sa fureur dans ces pertes publiques
Envelopait Thésée après ses domestiques!
Si nos retardemens. . .

JOCASTE.

Vivez pour lui, Dircé.
Ne lui dérobez point un cœur si bien placé.
Avec tant de courage ayez quelque tendresse;
Agissez en amante, aussi-bien qu'en princesse. c)
Vous avez liberté toute entière en ces lieux;
Le roi n'y prend pas garde, & je ferme les yeux.
C'est vous en dire assez; l'amour est un doux maître;
Et quand son choix est beau, son ardeur doit paraître.

DIRCÉ.

d) Je n'ose demander si de pareils avis
Portent des sentimens que vous ayez suivis.
Votre second hymen put avoir d'autres causes;
Mais j'oserai vous dire, à bien juger des choses,
Que pour avoir reçû la vie en votre flanc,
J'y dois avoir sucé fort peu de votre sang.
Celui du grand Laïus, dont je m'y suis formée,
Trouve bien qu'il est doux d'aimer, & d'être aimée;

---

mour est un doux maître. Le conseil n'est pas mauvais en tems de peste. Mais cela tient un peu trop de la farce.

d) La réponse de *Dircé* est d'une insolence révoltante. *Des avis qui portent des sentimens*, bien *juger des choses*, du *sang succé dans un flanc*, & toutes ces expressions vicieuses sont de faibles défauts, en comparaison de cette indécence intolérable avec laquelle cette *Dircé* parle à sa mère, toute cette scène est aussi odieuse & aussi mal faite qu'inutile.

Mais il ne peut trouver qu'on ſoit digne du jour,
Quand aux ſoins de ſa gloire on préfère l'amour.
Je ſais ſur les grands cœurs ce qu'il ſe fait d'empire;
J'avoue, & hautement, que le mien en ſoupire;
Mais quoi qu'un ſi beau choix puiſſe avoir de douceurs,
Je garde un autre exemple aux princeſſes mes ſœurs.

JOCASTE.

Je ſouffre tout de vous en l'état où vous êtes.
Si vous ne ſavez pas même ce que vous faites,
Le chagrin inquiet du trouble où je vous voi,
Vous peut faire oublier que vous parlez à moi;
Mais quittez ces dehors d'une vertu ſévère,
Et ſouvenez vous mieux que je ſuis votre mère.

DIRCÉ.

Ce chagrin inquiet, pour ſe juſtifier,
N'a qu'à prendre chez vous l'exemple d'oublier.
Quand vous mîtes le ſceptre en une autre famille,
Vous ſouvint-il aſſez que j'étais votre fille?

JOCASTE.

Vous n'étiez qu'un enfant.

DIRCÉ.

J'avais déja des yeux,
Et ſentais dans mon cœur le ſang de mes ayeux,
C'était ce même ſang dont vous m'avez fait naître,
Qui s'indignait dès-lors qu'on lui donnât un maître,
Et que vers ſoi Laïus aime mieux rapeller,
Que de voir qu'à vos yeux on l'oſe ravaler.
Il opoſe ma mort à l'indigne hyménée
Où par raiſon d'état il me voit deſtinée;

Il la fait glorieuſe, & je meurs plus pour moi,
Que pour ces malheureux qui ſe ſont fait un roi.
Le ciel en ma faveur prend ce cher interprète,
Pour m'épargner l'affront de vivre encor ſujette;
Et s'il a quelque foudre, il ſaura le garder
Pour qui m'a fait des loix où j'ai dû commander.

JOCASTE.

Souffrez qu'à ſes éclairs votre orgueil ſe diſſipe.
Ce foudre vous menace un peu plutôt qu'Œdipe;
Et le roi n'a pas lieu d'en redouter les coups,
Quand parmi tout ſon peuple ils n'ont choiſi que vous.

DIRCÉ.

Madame, il ſe peut faire encor qu'il me prévienne.
S'il fait ma deſtinée, il ignore la ſienne.
Le ciel poura venger ſes ordres retardés.
Craignez ce changement que vous lui demandez.
Souvent on l'entend mal, quand on le croit entendre;
L'oracle le plus clair ſe fait le moins comprendre.
Moi-même je le dis ſans comprendre pourquoi;
Et ce diſcours en l'air m'échape malgré moi.
Pardonnez cependant à cette humeur hautaine;
Je veux parler en fille, & je m'explique en reine.
Vous qui l'êtes encor, vous ſavez ce que c'eſt,
Et juſqu'où nous emporte un ſi haut intérêt.
Si je n'en ai le rang, j'en garde la teinture.
Le trône a d'autres droits que ceux de la nature.
J'en parle trop peut-être alors qu'il faut mourir.
Hâtons nous d'empêcher ce peuple de périr;
Et ſans conſidérer quel fut vers moi ſon crime,
Puiſque le ciel le veut, donnons lui ſa victime.

JOCASTE.

Demain ce juste ciel poura s'expliquer mieux;
Cependant vous laissez bien du trouble en ces lieux:
Et si votre vertu pouvait croire mes larmes,
Vous nous épargneriez cent mortelles alarmes.

DIRCÉ.

Dussent avec vos pleurs tous vos Thébains s'unir,
Ce que n'a pû l'amour, rien ne doit l'obtenir.

SCENE III.

ŒDIPE, JOCASTE, DIRCÉ.

DIRCÉ.

A Quel propos, seigneur, voulez-vous qu'on diffère. *e*)
Qu'on dédaigne un remède à tous si salutaire?
Chaque instant que je vis vous enlève un sujet,
Et l'état s'affaiblit par l'affront qu'on me fait.
Cette ombre de pitié n'est qu'un comble d'envie.
Vous m'avez envié le bonheur de ma vie;
Et je vous vois par là jaloux de tout mon sort,
Jusques à m'envier la gloire de ma mort.

Qu'on

---

e) Cette scène est encor aussi glaçante, aussi inutile, aussi mal écrite que toutes les précédentes. On parle toujours mal quand on n'a rien à dire. Presque toutes nos tragédies sont trop longues, le public voulait pour ses dix sous avoir un spectacle de deux heures. Et il y avait trop souvent une heure & demie d'ennui. Ce n'était pas des *Archontes* qui donnaient des jeux aux peuples d'*Athène*. Ce n'était pas des édiles qui assemblaient le peuple Romain.

ŒDIPE.
Qu'on perd de tems, madame, alors qu'on vous fait grace!
DIRCÉ.
Le ciel m'en a trop fait pour souffrir qu'on m'en fasse.
JOCASTE.
Faut-il voir votre esprit obstinément aigri,
Quand ce qu'on fait pour vous doit l'avoir attendri?
DIRCÉ.
Faut-il voir son envie à mes vœux oposée,
Quand il ne s'agit plus d'Æmon, ni de Thésée?
ŒDIPE.
Il s'agit de répandre un sang si précieux,
Qu'il faut un second ordre, & plus exprès des dieux.
DIRCÉ.
Doutez-vous qu'à mourir je ne sois toute prête,
Quand les dieux par mon père ont demandé ma tête?
ŒDIPE.
Je vous connais, madame, & je n'ai point douté
De cet illustre excès de générosité;
Mais la chose, après tout, n'est pas encor si claire,
Que cet ordre nouveau ne nous soit nécessaire.
DIRCÉ.
Quoi, mon père tantôt parlait obscurément?

C'était une société d'Histrions qui moyennant quelque argent qu'ils donnaient au clerc d'un lieutenant civil, obtenaient la permission de jouer dans un jeu de paume. Les décorations étaient peintes par un barbouilleur, les habits fournis par un fripier. Le parterre voulait des épisodes d'amour; & celle qui jouait les amoureuses voulait absolument un rôle. Ce n'est pas ainsi que l'*Oedipe* de *Sophocle* fut représenté sur le théâtre d'Athènes.

ŒDIPE.

Je n'en ai rien connu que depuis un moment.
C'eſt un autre que vous peut-être qu'il menace.

DIRCÉ.

Si l'on ne m'a trompée, il n'en veut qu'à ſa race.

ŒDIPE.

Je ſais qu'on vous a fait un fidèle raport;
Mais vous pourriez mourir, & perdre votre mort:
Et la reine ſans doute était bien inſpirée,
Alors que par ſes pleurs elle l'a différée.

JOCASTE.

Je ne reçois qu'en trouble un ſi confus eſpoir.

ŒDIPE.

Ce trouble augmentera peut-être avant ce ſoir.

JOCASTE.

Vous avancez des mots que je ne puis comprendre.

ŒDIPE.

Vous vous plaindrez fort peu de ne les point entendre;
Nous devons bientôt voir le myſtère éclairci.
Madame, cependant vous êtes libre ici;
La reine vous l'a dit, ou vous a dû le dire;
Et ſi vous m'entendez, ce mot vous doit ſuffire.

DIRCÉ.

Quelque motif ſecret qui vous ait excité
A ce tardif excès de généroſité,

Je n'emporterai point de Thèbes dans Athènes
La colère des dieux, & l'amas de leurs haines,
Qui pour premier objet pourraient choisir l'époux
Pour qui j'aurais osé mériter leur couroux.
Vous leur faites demain offrir un sacrifice?

ŒDIPE.

J'en espère pour vous un destin plus propice.

DIRCÉ.

J'y trouverai ma place, & ferai mon devoir.
Quant au reste, seigneur, je n'en veux rien savoir.
J'y prens si peu de part, que sans m'en mettre en peine,
Je vous laisse expliquer votre énigme à la reine.
Mon cœur doit être las d'avoir tant combattu,
Et fuit un piége adroit qu'on tend à sa vertu.

SCENE IV. *f*)

JOCASTE, ŒDIPE, Suite.

ŒDIPE.

MAdame, quand des dieux la réponſe funeſte,
De peur d'un parricide, & de peur d'un inceſte,
Sur le mont Cythéron fit expoſer ce fils,
Pour qui tant de forfaits avaient été prédits,
Sûtes-vous faire choix d'un miniſtre fidèle ?

JOCASTE.

Aucun pour le feu roi n'a montré plus de zèle ;
Et quand par des voleurs il fut aſſaſſiné,
Ce digne favori l'avait accompagné.
Par lui ſeul on a ſû cette noire avanture ;
On le trouva percé d'une large bleſſure,
Si baigné dans ſon ſang, & ſi près de mourir,
Qu'il falut une année, & plus, pour l'en guérir.

ŒDIPE.

Eſt-il mort ?

JOCASTE.

Non, ſeigneur, la perte de ſon maître
Fut cauſe qu'en la cour il ceſſa de paraître :
Mais il reſpire encor, aſſez vieil, & caſſé,
Et Mégare ſa fille eſt auprès de Dircé.

---

f) C'eſt ici que commence la piéce. Le ſpectateur eſt remué dès les premiers vers que dit *Oedipe*. Cela ſeul fait voir combien d'*Aubignac* était mauvais juge de l'art dont il donna des règles. Il ſoutient que le ſujet d'*Oedipe* ne peut intéreſſer, & dès les premiers vers où ce ſujet eſt traité, il intéreſſe

ŒDIPE.

Où fait-il sa demeure ?

JOCASTE.

Au pied de cette roche,
Que de ces tristes murs nous voyons la plus proche.

ŒDIPE.

Tâchez de lui parler.

JOCASTE.

J'y vais tout de ce pas.
Qu'on me prépare un char pour aller chez Phorbas.
Son dégoût de la cour pourrait sur un message
S'excuser par caprice, & prétexter son âge.
Dans une heure au plus tard je saurai vous revoir.
Mais que dois-je lui dire, & qu'en faut-il savoir ?

ŒDIPE.

Un bruit court depuis peu *g*) qu'il vous a mal servie,
Que ce fils qu'on croit mort est encor plein de vie.
L'oracle de Laïus par là devient douteux,
Et tout ce qu'il a dit peut s'étendre sur deux.

JOCASTE.

Seigneur, ou sur ce bruit je suis fort abusée,
Ou ce n'est qu'un effet de l'amour de Thésée.
Pour sauver ce qu'il aime, & vous embarrasser,
Jusques à votre oreille il l'aura fait passer :
Mais Phorbas aisément convaincra d'imposture
Quiconque ose à sa foi faire une telle injure.

---

malgré le froid de tout ce qui précède.

g) *Un bruit court depuis peu.*] *Oedipe* devrait donc en avoir déja parlé au premier acte. Il ne devait donc pas dire dans ce premier acte que c'était le sang innocent de cet enfant, qui était la cause des malheurs de Thèbes.

ŒDIPE.

L'innocence de l'âge aura pû l'émouvoir.

JOCASTE.

Je l'ai toujours connu ferme dans ſon devoir;
Mais ſi déja ce bruit vous met en jalouſie,
Vous pouvez conſulter *b*) le devin Tiréſie,
Publier ſa réponſe, & traiter d'impoſteur
De cette illuſion le téméraire auteur.

ŒDIPE.

Je viens de le quitter, & de-là vient ce trouble,
Qu'en mon cœur alarmé chaque moment redouble.
Ce prince, m'a-t-il dit, *reſpire en votre cour;*
Vous pourez le connaître avant la fin du jour;
Mais il poura vous perdre en ſe faiſant connaître.
Puiſſe-t-il ignorer quel ſang lui donne l'être!
Voilà ce qu'il m'a dit d'un ton ſi plein d'effroi,
Qu'il l'a fait réjaillir juſqu'en l'ame d'un roi.
Ce fils qui devait être inceſte, & parricide,
Doit avoir un cœur lâche, un courage perfide;
Et par un ſentiment facile à deviner,
Il ne ſe cache ici que pour m'aſſaſſiner:

b) *Le devin Tiréſie.*] Quelle différence entre ce froid récit de la conſultation, & les terribles prédictions que fait *Tiréſie* dans *Sophocle*? Pourquoi n'a-t-on pu faire paraître ce *Tiréſie* ſur le théâtre de Paris? J'oſe croire que ſi on avait eu du tems de *Corneille* un théâtre tel que nous l'avons depuis peu d'années, grace à la généroſité éclairée de M. le comte de *Lauragais*, le grand *Corneille* n'eût pas héſité à produire *Tiréſie* ſur la ſcène, à imiter le dialogue admirable de *Sophocle*. On eût connu alors la raiſon pour laquelle les arrêts des dieux veulent qu'*Oedipe* ſe prive lui-même de la vue, c'eſt qu'il a re-

C'eſt par là qu'il aſpire à devenir monarque,
Et vous le connaîtrez bientôt à cette marque.
Quoi qu'il en ſoit, madame, allez trouver Phorbas;
Tirez-en, s'il ſe peut, les clartés qu'on n'a pas.
Tâchez en même tems de voir auſſi Théſée;
Dites lui qu'il peut faire une conquête aiſée,
Qu'il oſe pour Dircé, que je n'en verrai rien.
J'admire un changement ſi confus que le mien:
Tantôt dans leur hymen je croyais voir ma perte,
J'allais pour l'empêcher juſqu'à la force ouverte;
Et ſans ſavoir pourquoi, je voudrais que tous deux
Fuſſent loin de ma vûe au comble de leurs vœux,
Que les emportemens d'une ardeur mutuelle
M'euſſent débarraſſé de ſon amant, & d'elle.
Bien que de leur vertu rien ne me ſoit ſuſpect,
Je ne ſais quelle horreur me trouble à leur aſpect;
Ma raiſon la repouſſe, & ne m'en peut défendre;
Moi-même en cet état je ne puis me comprendre;
Et l'énigme du ſphynx fut moins obſcur pour moi,
Que le fond de mon cœur ne l'eſt dans cet effroi.
Plus je le conſidère, & plus je m'en irrite:
Mais ce prince paraît, ſouffrez que je l'évite;

proché à l'interprête des dieux ſon aveuglement. Je ſais bien qu'à la farce, dite Italienne, on repréſenterait *Tiréſie* habillé en quinze-vingt, une taſſe à la main, & que cela divertirait la populace; mais ceux *quibus eſt equus & pater & res*, aplaudiraient à une belle imitation de *Sophocle*. Si ce ſujet n'a jamais été traité parmi nous comme il a dû l'être, accuſons-en encor une fois la conſtruction malheureuſe de nos théâtres, autant que notre habitude mépriſable, d'introduire toujours une intrigue d'amour, ou plutôt de galanterie, dans les ſujets qui excluent tout amour.

Et ſi vous vous ſentez l'eſprit moins interdit,
Agiſſez avec lui comme je vous ai dit.

SCENE V. i)

JOCASTE, THÉSÉE.

JOCASTE.
PRince, que faites-vous ? Quelle pitié craintive,
Quel faux reſpect des dieux tient votre flamme oiſive ?
Avez-vous oublié comme il faut ſecourir ?

THÉSÉE.
Dircé n'eſt plus, madame, en état de périr ;
Le ciel vous rend un fils, & ce n'eſt qu'à ce prince
Qu'eſt dû le triſte honneur de ſauver ſa province.

JOCASTE.
C'eſt trop vous aſſurer ſur l'éclat d'un faux bruit.

THÉSÉE.
C'eſt une vérité dont je ſuis mieux inſtruit.

JOCASTE.
Vous le connaiſſez donc ?

THÉSÉE.
A l'égal de moi-même.

JOCASTE.

i) Cette ſcène de *Jocaſte* & de *Théſée* détruit l'intérêt qu'*Oedipe* commençait d'inſpirer. Le ſpectateur voit trop bien que *Théſée* n'eſt pas le fils de *Jocaſte*. On connait trop l'hiſtoire de *Théſée*, on aperçoit trop aiſément l'inutilité de cet artifice. De plus il faut bien obſerver qu'une mépriſe eſt toujours inſipide au théâtre, quand ce n'eſt qu'une mépriſe, quand elle n'amene pas une

JOCASTE.

De quand?

THÉSÉE.

De ce moment.

JOCASTE.

Et vous l'aimez?

THÉSÉE.

Je l'aime,
Jusqu'à mourir du coup dont il sera percé.

JOCASTE.

Mais cette amitié cède à l'amour de Dircé?

THÉSÉE.

Hélas, cette princesse à mes désirs si chère,
En un fidèle amant trouve un malheureux frère,
Qui mourrait de douleur d'avoir changé de sort,
N'était le promt secours d'une plus digne mort;
Et qu'assez tôt connu pour mourir au lieu d'elle,
Ce frère malheureux meurt en amant fidelle.

JOCASTE.

Quoi, vous seriez mon fils!

THÉSÉE.

Et celui de Laïus.

JOCASTE.

Qui vous a pû le dire?

---

catastrophe attendrissante. *Thésée* se croit fils de *Jocaste*, & cela, dit-il *sans en avoir la preuve manifeste*. Cela ne produit pas le plus petit événement. *Thésée* s'est trompé & voilà tout. Cette aventure ressemble (s'il est permis d'employer une telle comparaison) à Arlequin qui se dit curé de Domfront. Qui en est quitte pour dire, je croyais l'être.

THÉSÉE.

Un témoin qui n'eſt plus,
Phædime qu'à mes yeux vient de ravir la peſte:
Non qu'il m'en ait donné la preuve manifeſte,
Mais Phorbas, ce vieillard qui m'expoſa jadis,
Répondra mieux que lui de ce que je vous dis,
Et vous éclaircira touchant une avanture
Dont je n'ai pû tirer qu'une lumière obſcure.
Ce peu qu'en ont pour moi les ſoupirs d'un mourant,
Du grand droit de régner ſerait mauvais garant:
Mais ne permettez pas que le roi me ſoupçonne,
Comme ſi ma naiſſance ébranlait ſa couronne;
Quelque honneur, quelques droits qu'elle ait pû m'acquérir,
Je ne viens diſputer que celui de mourir.

JOCASTE.

Je ne ſais ſi Phorbas avoûra votre hiſtoire;
Mais qu'il l'avoue, ou non, j'aurai peine à vous croire.
Avec votre mourant Tiréſie eſt d'accord,
A ce que dit le roi, que mon fils n'eſt point mort;
C'eſt déja quelque choſe, & toutefois mon ame
Aime à tenir ſuſpecte une ſi belle flamme.
Je ne ſens point pour vous l'émotion du ſang,
Je vous trouve en mon cœur toujours en même rang.
J'ai peine à voir un fils, où j'ai crû voir un gendre;
La nature avec vous refuſe de s'entendre,
Et me dit en ſecret, ſur votre emportement,
Qu'il a bien peu d'un frère, & beaucoup d'un amant;
Qu'un frère a pour des ſœurs une ardeur plus remiſe,
A moins que ſous ce titre un amant ſe déguiſe,

Et qu'il cherche en mourant la gloire & la douceur
D'arracher à la mort ce qu'il nomme ſa ſœur.

THÉSÉE.

Que vous connaiſſez mal ce que peut la nature!
Quand d'un parfait amour elle a pris la teinture,
Et que le déſeſpoir d'un illuſtre projet
Se joint aux déplaiſirs d'en voir périr l'objet,
Il eſt doux de mourir pour une ſœur ſi chère.
Je l'aimais en amant, je l'aime encor en frère:
C'eſt ſous un autre nom le même empreſſement;
Je ne l'aime pas moins, mais je l'aime autrement.
L'ardeur ſur la vertu fortement établie,
Par ces retours du ſang ne peut être affaiblie;
Et ce ſang qui prètait la tendreſſe à l'amour,
A droit d'en emprunter les forces à ſon tour.

JOCASTE.

Hé bien, ſoyez mon fils, puiſque vous voulez l'être,
Mais donnez moi la marque où je le dois connaître.
Vous n'ètes point ce fils, ſi vous n'ètes méchant;
Le ciel ſur ſa naiſſance imprima ce penchant:
J'en vois quelque partie en ce déſir inceſte;
Mais pour ne plus douter, vous chargez-vous du reſte?
Etes-vous l'aſſaſſin & d'un père & d'un roi?

THÉSÉE.

Ah, madame, ce mot me fait pâlir d'effroi.

JOCASTE.

C'était là de mon fils la noire deſtinée;
Sa vie à ces forfaits par le ciel condamnée,
N'a pû ſe dégager de cet aſtre ennemi,
Ni de ſon aſcendant s'échaper à demi.

Si ce fils vit encor, il a tué ſon père,
C'en eſt l'indubitable, & le ſeul caractère;
Et le ciel qui prit ſoin de nous en avertir,
L'a dit trop hautement pour ſe voir démentir.
Sa mort ſeule pouvait le dérober au crime.
Prince, renoncez donc à toute votre eſtime;
Dites que vos vertus ſont crimes déguiſés;
Recevez tout le ſort que vous vous impoſez;
Et pour remplir un nom dont vous êtes avide,
Acceptez ceux d'inceſte, & de fils parricide;
J'en croirai ces témoins que le ciel m'a preſcrits,
Et ne vous puis donner mon aveu qu'à ce prix.

THÉSÉE.

k) Quoi! la néceſſité des vertus & des vices,
D'un aſtre impérieux doit ſuivre les caprices,
Et Delphes malgré nous conduit nos actions
Au plus bizarre effet de ſes prédictions?
L'ame eſt donc toute eſclave; une loi ſouveraine
Vers le bien ou le mal inceſſamment l'entraîne;
Et nous ne recevons, ni crainte, ni deſir,
De cette liberté qui n'a rien à choiſir:
Attachés ſans relâche à cet ordre ſublime,
Vertueux ſans mérite, & vicieux ſans crime.

k) *Quoi! la néceſſité des vertus & des vices &c.*] Ce morceau contribua beaucoup au ſuccès de la piéce. Les diſputes ſur le libre arbitre agitaient alors les eſprits. Cette tirade de *Théſée*, belle par elle-même, acquit un nouveau prix par les querelles du tems, & plus d'un amateur la ſait encore par cœur.

Il y a dans ce beau morceau quelques expreſſions impropres & vicieuſes, comme, une néceſſité de vertus & de vices qui ſuit les caprices d'un aſtre impérieux, un bras qui précipite d'en haut une volonté, rendre aux actions leur peine, enfoncer un œil dans un abîme. Mais le beau prédomine.

Qu'on massacre les rois, qu'on brise les autels,
C'est la faute des dieux, & non pas des mortels:
De toute la vertu sur la terre épandue,
Tout le prix à ces dieux, toute la gloire est dûe;
Ils agissent en nous quand nous pensons agir;
Alors qu'on délibère, on ne fait qu'obéir;
Et notre volonté n'aime, hait, cherche, évite,
Que suivant que d'en-haut leur bras la précipite.
D'un tel aveuglement daignez me dispenser.
Le ciel juste à punir, juste à récompenser,
Pour rendre aux actions leur peine, ou leur salaire,
Doit nous offrir son aide, & puis nous laisser faire.
N'enfonçons toutefois ni votre œil, ni le mien,
Dans ce profond abîme où nous ne voyons rien;
Delphes a pû vous faire une fausse réponse;
L'argent put inspirer la voix qui les prononce;
Cet organe des dieux put se laisser gagner.
A ceux que ma naissance éloignait de régner;
Et par tous les climats on n'a que trop d'exemples,
Qu'il est ainsi qu'ailleurs des méchans dans les temples.
Du moins puis-je assurer que dans tous mes combats,
Je n'ai jamais souffert de seconds que mon bras;

Ce couplet même n'est pas une déclamation étrangère au sujet, au contraire, des réflexions sur la fatalité ne peuvent être mieux placées que dans l'histoire d'*Oedipe*. Il est vrai que *Thésée* condamne ici les dieux qui ont prédestiné *Oedipe* au parricide & à l'inceste.

Il y aurait de plus belles choses à dire pour l'opinion contraire à celle de *Thésée*. Les idées de la toute-puissance divine, l'inflexibilité du destin, le portrait de la faiblesse des vils mortels, auraient fourni des images fortes & terribles. Il y en a quelques-unes dans *Sophocle*.

Que je n'ai jamais vû ces lieux de la Phocide,
Où fut par des brigands commis ce parricide;
Que la fatalité des plus preſſans malheurs
Ne m'aurait pû réduire à ſuivre des voleurs;
Que j'en ai trop puni pour en croître le nombre...

JOCASTE.

Mais Laïus a parlé, vous en avez vû l'ombre;
De l'oracle avec elle on voit tant de raport,
Qu'on ne peut qu'à ce fils en imputer la mort;
Et c'eſt le dire aſſez, qu'ordonner qu'on efface
Un grand crime impuni, par le ſang de ſa race.
Attendons toutefois ce qu'en dira Phorbas;
Autre que lui n'a vû ce malheureux trépas;
Et de ce témoin ſeul dépend la connaiſſance,
Et de ce parricide, & de votre naiſſance.
Si vous êtes coupable, évitez-en les yeux,
Et de peur d'en rougir, prenez d'autres ayeux.

THÉSÉE.

Je le verrai, madame, & ſans inquiétude.
Ma naiſſance confuſe a quelque incertitude;
Mais pour ce parricide, il eſt plus que certain
Que ce ne fut jamais un crime de ma main.

Fin du troiſiéme acte.

a) Tout retombe ici dans la langueur. Ce n'eſt plus ce *Théſée* qui croyait être fils de *Laïus*; il avoue que tout cela n'eſt qu'un ſtratagême. Ces malheureuſes fineſſes détournent l'eſprit de l'objet principal. On ne s'intéreſſe plus à rien. Les grandes idées du ſalut public, de la découverte du meurtrier de *Laïus*, de la deſtinée d'*Oedipe*, des crimes involontaires auxquels il ne peut échaper, ſont toutes diſſipées; à peine a-t-il attiré ſur lui l'attention; il ne peut plus ſe reſſaiſir du cœur des ſpectateurs, qui l'ont oublié. *Corneille* a

ACTE IV.

SCÈNE PREMIERE. a)

THÉSÉE, DIRCÉ, MÉGARE.

DIRCÉ.

OUI, déja ſur ce bruit l'amour m'avait flattée ;
Mon ame avec plaiſir s'était inquiétée ;
Et ce jaloux honneur qui ne conſentait pas
Qu'un frère me ravit un glorieux trépas,
Après cette douceur fiérement refuſée,
Ne me refuſait point de vivre pour Théſée,
Et laiſſait doucement corrompre ſa fierté
A l'eſpoir renaiſſant de ma perplexité.
Mais ſi je vois en vous ce déplorable frère,
Quelle faveur du ciel voulez-vous que j'eſpère,
S'il n'eſt pas en ſa main de m'arrêter au jour,
Sans faire ſoulever, & l'honneur, & l'amour ?

voulu intriguer ce qu'il falait laiſſer dans la ſimplicité majeſtueuſe : tout eſt perdu dès ce moment. Et *Théſée* n'eſt plus qu'un perſonnage intriguant, qu'un valet de comédie, qui a imaginé un très plat menſonge pour tirer la piéce en longueur. Il eſt très inutile de remarquer toutes les fautes de diction, & le ſtile obſcur entortillé de toutes ces ſcènes ou *Théſée* joue un ſi froid & ſi aviliſſant perſonnage. Nous avons déja vu que toutes les ſcènes qui péchent par le fonds, péchent auſſi par le ſtile.

S'il dédaigne mon ſang, il accepte le vôtre;
Et ſi quelque miracle épargne l'un & l'autre,
Poura-t-il détacher de mon ſort le plus doux,
L'amertume de vivre, & n'être point à vous?

THÉSÉE.

Le ciel choiſit ſouvent de ſecrettes conduites,
Qu'on ne peut démêler qu'après de longues ſuites;
Et de mon ſort douteux l'obſcur événement
Ne défend pas l'eſpoir d'un ſecond changement.
Je chéris ce premier qui vous eſt ſalutaire.
Je ne puis en amant ce que je puis en frère;
J'en garderai le nom tant qu'il faudra mourir:
Mais ſi jamais d'ailleurs on peut vous ſecourir,
Peut-être que le ciel me faiſant mieux connaître,
Si-tôt que vous vivrez, je ceſſerai de l'être;
Car je n'aſpire point à calmer ſon couroux,
Et ne veux, ni mourir, ni vivre que pour vous.

DIRCÉ.

Cet amour mal éteint ſied mal au cœur d'un frère:
Où le ſang doit parler, c'eſt à lui de ſe taire;
Et ſi-tôt que ſans crime il ne peut plus durer,
Pour ſes feux les plus vifs il eſt tems d'expirer.

THÉSÉE.

Laiſſez lui conſerver ces ardeurs empreſſées,
Qui vous faiſaient l'objet de toutes mes penſées,
J'ai mêmes yeux encor, & vous, mêmes apas:
Si mon ſort eſt douteux, mon ſouhait ne l'eſt pas.
Mon cœur n'écoute point ce que le ſang veut dire,
C'eſt d'amour qu'il gémit, c'eſt d'amour qu'il ſoupire;

Et pour pouvoir ſans crime en goûter la douceur,
Il ſe révolte exprès contre le nom de ſœur.
De mes plus chers déſirs ce partiſan ſincère
En faveur de l'amant tyranniſe le frère,
Et partage à tous deux le digne empreſſement
De mourir comme frère, & vivre comme amant.

DIRCÉ.

Oh du ſang de Laïus preuves trop manifeſtes!
Le ciel vous deſtinant à des flammes inceſtes,
A ſû de votre eſprit déraciner l'horreur
Que doit faire à l'amour le ſacré nom de ſœur:
Mais ſi ſa flamme y garde une place uſurpée,
Dircé dans votre erreur n'eſt point envelopée;
Elle ſe défend mieux de ce trouble inteſtin,
Et ſi c'eſt votre ſort, ce n'eſt pas ſon deſtin.
Non qu'enfin ſa vertu vous regarde en coupable;
Puiſque le ciel vous force, il vous rend excuſable;
Et l'amour pour les ſens eſt un ſi doux poiſon,
Qu'on ne peut pas toujours écouter la raiſon.
Moi-même en qui l'honneur n'accepte aucune grace,
J'aime en ce douteux ſort tout ce qui m'embarraſſe;
Je ne ſais quoi m'y plaît qui n'oſe s'exprimer,
Et ce confus mélange a de quoi me charmer.
Je n'aime plus qu'en ſœur, & malgré moi j'eſpère.
Ah, prince, s'il ſe peut, ne ſoyez point mon frère;
Et laiſſez moi mourir avec les ſentimens
Que la gloire permet aux illuſtres amans.

THÉSÉE.

Je vous ai déja dit, princeſſe, que peut-être
Si-tôt que vous vivrez, je ceſſerai de l'être:

Faut-il que je m'explique, & toute votre ardeur
Ne peut-elle fans moi lire au fond de mon cœur?
Puifqu'il eft tout à vous, pénétrez-y, madame;
Vous verrez que fans crime il conferve fa flamme.
Si je fuis defcendu jufqu'à vous abufer,
Un jufte défefpoir m'aurait fait plus ofer;
Et l'amour pour défendre une fi chère vie,
Peut faire vanité d'un peu de tromperie.
J'en ai tiré ce fruit, que ce nom décevant
A fait connaître ici que ce prince eft vivant.
Phorbas l'a confeffé; Tiréfie a lui-même
Apuyé de fa voix cet heureux ftratagême;
C'eft par lui qu'on a fû qu'il refpire en ces lieux.
Souffrez donc qu'un moment je trompe encor leurs yeux;
Et puifque dans ce jour ce frère doit paraître,
Jufqu'à ce qu'on l'ait vû permettez-moi de l'être.

DIRCÉ.

Je pardonne un abus que l'amour a formé,
Et rien ne peut déplaire alors qu'on eft aimé.
Mais hazardiez-vous tant fans aucune lumière?

THÉSÉE.

Mégare m'avait dit le fecret de fon père;
Il m'a valu l'honneur de m'expofer pour tous;
Mais je n'en abufais que pour mourir pour vous.
Le fuccès a paffé cette trifte efpérance;
Ma flamme en vos périls ne voit plus d'aparence.
Si l'on peut à l'oracle ajouter quelque foi,

Ce fils a de sa main versé le sang du roi;
Et son ombre, en parlant de punir un grand crime;
Dit assez que c'est lui qu'elle veut pour victime.

DIRCÉ.

Prince, quoi qu'il en soit, n'empêchez plus ma mort,
Si par le sacrifice on n'éclaircit mon sort.
La reine qui parait fait que je me retire;
Sachant ce que je sais, j'aurais peur d'en trop dire;
Et comme enfin ma gloire a d'autres intérêts,
Vous saurez mieux sans moi ménager vos secrets;
Mais puisque vous voulez que mon esprit revive,
Ne tenez pas longtems la vérité captive.

SCENE II. b)

JOCASTE, THÉSÉE, NÉRINE.

JOCASTE.

PRince; j'ai vû Phorbas, & tout ce qu'il m'a dit,
A ce que vous croyez peut donner du crédit.
Un paſſant inconnu, touché de cette enfance,
Dont un aſtre envieux condamnait la naiſſance,
Sur le mont Cythéron reçut de lui mon fils,
Sans qu'il lui demandât ſon nom, ni ſon pays,
De crainte qu'à ſon tour il ne conçût l'envie
D'aprendre de quel ſang il conſervait la vie.
Il l'a revû depuis, & preſque tous les ans,
Dans le temple d'Elide offrir quelques préſens.
Ainſi chacun des deux connait l'autre au viſage,
Sans s'être l'un à l'autre expliqués davantage.
Il a bien ſû de lui que ce fils conſervé
Reſpire encor le jour dans un rang élevé:
Mais je demande en vain qu'à mes yeux il le montre,
A moins que ce vieillard avec lui ſe rencontre.
Si Phædime après lui vous eut en ſon pouvoir,
De cet inconnu même il put vous recevoir;

b) Il ſemble qu'alors on ſe fit un mérite de s'écarter de la noble ſimplicité des anciens, & ſurtout de leur pathétique. *Jocaſte* vient ici conter froidement une hiſtoire, ſans faire paraître aucune de ces terribles inquiétudes qui devaient l'agiter. Elle parle d'un paſſant inconnu qui ſe chargea d'élever ſon fils, ſans demander qui était cet enfant, & ſans vouloir le ſavoir;

Et voyant à Trézéne une mère affligée
De la perte du fils qu'elle avait eu d'Ægée,
Vous offrir en sa place, elle vous accepter :
Tout ce qui sur ce point pourrait faire douter,
C'est qu'il vous a souffert dans une flamme inceste,
Et n'a parlé de rien qu'en mourant de la peste.
Mais d'ailleurs, Tirésie a dit que dans ce jour
Nous pourons voir ce prince, & qu'il vit dans la cour.
Quelques momens après on vous a vû paraître;
Ainsi vous pouvez l'être, & pouvez ne pas l'être.
Passons outre. A Phorbas ajouteriez-vous foi?
S'il n'a pas vû mon fils, il vit la mort du roi;
Il connaît l'assassin, voulez-vous qu'il vous voie?

THÉSÉE.

Je le verrai, madame, & l'attens avec joie,
Sûr, comme je l'ai dit, qu'il n'est point de malheurs
Qui m'eussent pû réduire à suivre des voleurs.

JOCASTE.

Ne vous assurez point sur cette conjecture,
Et souffrez qu'elle cède à la vérité pure.
Honteux qu'un homme seul eût triomphé de trois,
Qu'il en eût tué deux, & mis l'autre aux abois,
Phorbas nous suposa ce qu'il nous en fit croire,
Et parla de brigands pour sauver quelque gloire;

une Phédime savait qui était cet enfant, mais elle est morte de la peste; *ainsi*, dit-elle, *vous pouvez l'être*, & *ne le pas être*. Tout cela est discuté comme s'il s'agissait d'un procès; nulle tendresse de mère, nulle crainte, nul retour sur soi-même. Il ne faut pas s'étonner si on ne peut plus jouer cette piéce.

Il me vient d'avouer sa faiblesse à genoux :
D'un bras seul, m'a-t-il dit, partirent tous les coups,
Un bras seul à tous trois nous ferma le passage,
Et d'une seule main ce grand crime est l'ouvrage.

THÉSÉE.

Le crime n'est pas grand s'il fut seul contre trois ;
Mais jamais sans forfait on ne se prend aux rois ;
Et fussent-ils cachés sous un habit champêtre,
Leur propre majesté les doit faire connaître.
c) L'assassin de Laïus est digne du trépas,
Bien que seul contre trois il ne le connût pas.
Pour moi, je l'avoûrai, que jamais ma vaillance
A mon bras contre trois n'a commis ma défense.
L'œil de votre Phorbas aura beau me chercher,
Jamais dans la Phocide on ne m'a vû marcher.
Qu'il vienne, à ses regards sans crainte je m'expose ;
Et c'est un imposteur, s'il vous dit autre chose.

JOCASTE.

Faites entrer Phorbas. Prince, pensez-y bien.

THÉSÉE.

S'il est homme d'honneur, je n'en dois craindre rien.

c) Quoique le théâtre permette quelquefois un peu d'éxagération, je ne crois pas que de telles maximes soient approuvées des gens sensés. Comment peut-on reconnaître un monarque sous l'habit d'un paisan? Le gascon qui a écrit les mémoires du duc de Guise prisonnier à Naples, dit que les princes *ont quelque chose entre les deux yeux qui les distingue des autres hommes.* Cela

JOCASTE.

Vous voudrez, mais trop tard, en éviter la vûe.

THÉSÉE.

Qu'il vienne, il tarde trop, cette lenteur me tue;
Et ſi je le pouvais ſans perdre le reſpect,
Je me plaindrais un peu de me voir trop ſuſpect.

---

eſt bon pour un gaſcon. Mais ce qui n'eſt bon pour perſonne c'eſt d'aſſurer qu'on eſt digne de mort quand on ſe deffend contre trois hommes dont l'un par hazard ſe trouve un roi. Cette maxime paraît plus cruelle que raiſonnable.

Qu'on ſe ſouvienne que *Montgomeri* ne fut pas ſeulement mis en priſon pour avoir tué malheureuſement *Henri II* ſon maître dans un tournois.

SCENE III.

JOCASTE, THÉSÈE, PHORBAS, NÉRINE.

JOCASTE.

LAiſſez moi lui parler, & prêtez nous ſilence.
Phorbas, enviſagez ce prince en ma préſence.
Le reconnaiſſez-vous?

PHORBAS.

Je crois vous avoir dit
Que je ne l'ai point vû depuis qu'on le perdit,
Madame, un ſi long tems laiſſe mal reconnaître
Un prince qui pour lors ne faiſait que de naître;
Et ſi je vois en lui l'effet de mon ſecours,
Je n'y puis voir les traits d'un enfant de deux jours.

JOCASTE.

Je ſais ainſi que vous que les traits de l'enfance
N'ont avec ceux d'un homme aucune reſſemblance;
Mais comme ce héros, s'il eſt ſorti de moi,
Doit avoir de ſa main verſé le ſang du roi,
Seize ans n'ont pas changé tellement ſon viſage,
Que vous n'en conſerviez quelque imparfaite image.

PHORBAS.

Hélas! j'en garde encor ſi bien le ſouvenir,
Que je l'aurai préſent durant tout l'avenir.
Si pour connaître un fils il vous faut cette marque,
Ce prince n'eſt point né de notre grand monarque;

Mais

Mais désabusez vous, & sachez que sa mort
Ne fut jamais d'un fils le parricide effort.

JOCASTE.

Et de qui donc, Phorbas? Avez-vous connaissance
Du nom du meurtrier? Savez-vous sa naissance?

PHORBAS.

Et de plus sa demeure, & son rang. Est-ce assez?

JOCASTE.

Je saurai le punir si vous le connaissez:
Pourez-vous le convaincre?

PHORBAS.

Et par sa propre bouche.

JOCASTE.

A nos yeux?

PHORBAS.

A vos yeux. Mais peut-être il vous touche,
Peut-être y prendrez-vous un peu trop d'intérêt,
Pour m'en croire aisément, quand j'aurai dit qui c'est.

THÉSÉE.

Ne nous déguisez rien, parlez en assurance,
Que le fils de Laius en hâte la vengeance.

JOCASTE.

Il n'est pas assuré, prince, que ce soit vous,
Comme il l'est que Laïus fut jadis mon époux;
Et d'ailleurs, si le ciel vous choisit pour victime,
Vous me devez laisser à punir ce grand crime.

THÉSÉE.

Avant que de mourir, un fils peut le venger.

PHORBAS.

Si vous l'êtes, ou non, je ne le puis juger;

Mais je ſais que Théſée eſt ſi digne de l'être,
Qu'au ſeul nom qu'il en prend je l'accepte pour maître.
Seigneur, vengez un père, ou ne ſoutenez plus
Que nous voyons en vous le vrai ſang de Laïus.

JOCASTE.

Phorbas, nommez ce traître, & nous tirez de doute;
Et j'atteſte à vos yeux le ciel qui nous écoute,
Que pour cet aſſaſſin il n'eſt point de tourmens
Qui puiſſent ſatisfaire à mes reſſentimens.

PHORBAS.

d) Mais ſi je vous nommais quelque perſonne chère,
Æmon votre neveu, Créon votre ſeul frère,
Ou le prince Lycus, ou le roi votre époux,
Me pourriez-vous en croire, ou garder ce couroux?

JOCASTE.

De ceux que vous nommez je ſais trop l'innocence.

PHORBAS.

Peut-être qu'un des quatre a fait plus qu'il ne penſe;
Et j'ai lieu de juger qu'un trop cuiſant ennui...

JOCASTE.

Voici le roi qui vient, dites tout devant lui.

---

d) *Mais ſi je vous nommais quelque perſonne chère.*] Ce tour que prend *Phorbas* ſuffirait pour ôter à la piéce tout ſon tragique. Il ſemble que *Phorbas* faſſe une plaiſanterie; *ſi je vous nommais quelqu'un à qui vous vous intéreſſez, que diriez-vous?* C'eſt là le diſcours d'un homme qui raille, qui veut embarraſſer ceux auxquels il parle, & rien n'eſt plus indécent dans un ſubalterne.

SCENE IV. (e)

ŒDIPE, JOCASTE, THÉSÉE, PHORBAS, Suite.

ŒDIPE.

Si vous trouvez un fils dans le prince Théſée,
Mon ame en ſon effroi s'était bien abuſée;
Il ne choiſira point de chemin criminel,
Quand il voudra rentrer au trône paternel,
Madame, & ce ſera du moins à force ouverte
Qu'un ſi vaillant guerrier entreprendra ma perte.
Mais deſſus ce vieillard plus je porte les yeux,
Plus je crois l'avoir vû jadis en d'autres lieux:
Ses rides me font peine à le bien reconnaître.
Ne m'as-tu jamais vû?

PHORBAS.

Seigneur, cela peut être.

ŒDIPE.

Il y pourrait avoir entre quinze & vingt ans.

PHORBAS.

J'ai de confus raports d'environ même tems.

(e) Il n'y a pas moyen de déguiſer la vérité. Cette ſcène qui eſt ſi tragique dans *Sophocle*, eſt tout le contraire dans l'auteur français; non-ſeulement le langage eſt bas: *Il y pourrait avoir entre quinze ou vingt ans: C'eſt un de mes brigands, ce furent brigands:* Un des ſuivans de *Laïus* qui était louche, *Laïus* chauve ſur le devant, & mêlé ſur le derrière: Mais les diſcours de *Théſée*, & une eſpèce de défi entre *Oedipe* & *Théſée*, achèvent de tout gâter.

ŒDIPE.

Environ ce tems-là fis-tu quelque voyage?

PHORBAS.

Oui, ſeigneur, en Phocide, & là dans un paſſage. . .

ŒDIPE.

Ah, je te reconnais, ou je ſuis fort trompé.
C'eſt un de mes brigands à la mort échapé,
Madame, & vous pouvez lui choiſir des ſuplices;
S'il n'a tué Laïus, il fut un des complices.

JOCASTE.

C'eſt un de vos brigands! Ah, que me dites-vous?

ŒDIPE.

Je le laiſſai pour mort, & tout percé de coups.

PHORBAS.

Quoi, vous m'auriez bleſſé? Moi, ſeigneur?

ŒDIPE.

Oui, perfide.

Tu fis pour ton malheur ma rencontre en Phocide,
Et tu fus un des trois que je ſus arrêter
Dans ce paſſage étroit qu'il falut diſputer:
Tu marchais le troiſiéme, en faut-il davantage?

PHORBAS.

Si de mes compagnons vous peigniez le viſage,
Je n'aurais rien à dire, & ne pourrais nier.

ŒDIPE.

Seize ans, à ton avis, m'ont fait les oublier?
Ne le préſume pas, une action ſi belle
En laiſſe au fond de l'ame une idée immortelle;
Et ſi dans un combat on ne perd point de tems
A bien examiner les traits des combattans,

Après que celui-ci m'eut tout couvert de gloire,
Je sus tout à loisir contempler ma victoire.
Mais tu nieras encor, & n'y connaîtras rien.

PHORBAS.

Je serai convaincu si vous les peignez bien;
Les deux que je suivis sont connus de la reine.

ŒDIPE.

Madame, jugez donc si sa défense est vaine.
Le premier de ces trois que mon bras sut punir,
A peine méritait un léger souvenir.
Petit de taille, noir, le regard un peu louche,
Le front cicatrisé, la mine assez farouche,
Mais homme, à dire vrai, de si peu de vertu,
Que dès le premier coup je le vis abattu.
Le second, je l'avoue, avait un grand courage,
Bien qu'il parût déja dans le penchant de l'âge;
Le front assez ouvert, l'œil perçant, le teint frais,
On en peut voir en moi la taille, & quelques traits,
Chauve sur le devant, mêlé sur le derrière,
Le port majestueux, & la démarche fière.
Il se défendit bien, & me blessa deux fois;
Et tout mon cœur s'émut de le voir aux abois.
Vous pâlissez, madame!

JOCASTE.

Ah, seigneur, puis-je aprendre
Que vous ayez tué Laïus après Nicandre,
Que vous ayez blessé Phorbas de votre main,
Sans en frémir d'horreur, sans en pâlir soudain?

ŒDIPE.

Quoi, c'est là ce Phorbas qui vit tuer son maître?

JOCASTE.

Vos yeux après ſeize ans l'ont trop ſu reconnaître ;
Et ſes deux compagnons que vous avez dépeints,
De Nicandre & du roi portent les traits empreints.

ŒDIPE.

Mais ce furent brigands, dont le bras. . .

JOCASTE.

C'eſt un conte
Dont Phorbas au retour voulut cacher ſa honte.
Une main ſeule, hélas! fit ces funeſtes coups,
Et par votre raport ils partirent de vous.

PHORBAS.

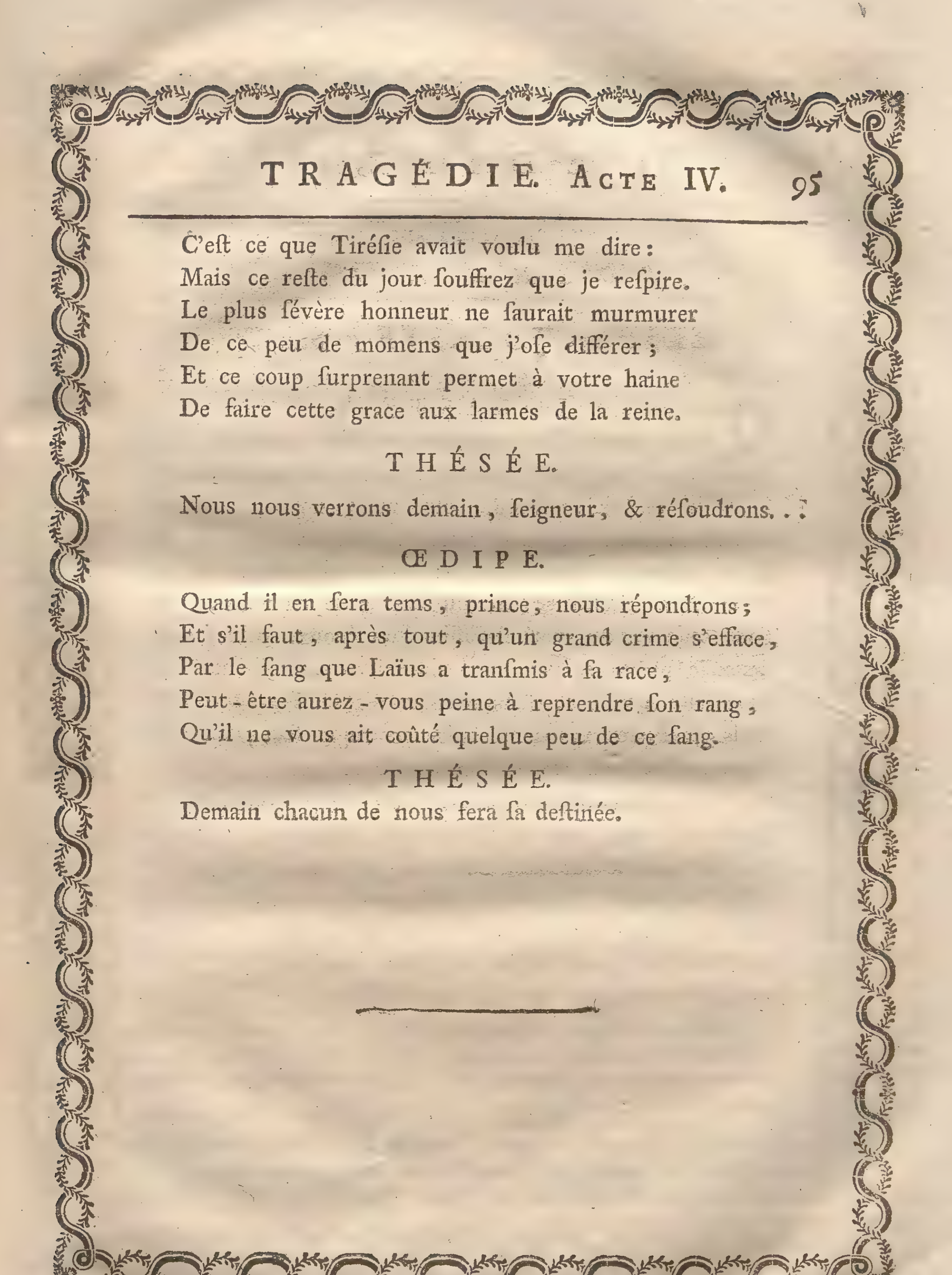
J'en fus preſque ſans vie un peu plus d'une année.
Avant ma guériſon on vit votre hyménée.
Je guéris, & mon cœur en ſecret mutiné,
De connaître quel roi vous nous aviez donné,
S'impoſa cet exil dans un ſéjour champêtre,
Attendant que le ciel me fît un autre maître.

THÉSÉE.

Seigneur, je ſuis le frère, ou l'amant de Dircé,
Et ſon père, ou le mien de votre main percé. . .

ŒDIPE.

Prince, je vous entens, il faut venger ce père ;
Et ma perte à l'état ſemble être néceſſaire,
Puiſque de nos malheurs la fin ne ſe peut voir,
Si le ſang de Laïus ne remplit ſon devoir.



C'eſt ce que Tiréſie avait voulu me dire:
Mais ce reſte du jour ſouffrez que je reſpire.
Le plus ſévère honneur ne ſaurait murmurer
De ce peu de momens que j'oſe différer;
Et ce coup ſurprenant permet à votre haine
De faire cette grace aux larmes de la reine.

THÉSÉE.

Nous nous verrons demain, ſeigneur, & réſoudrons...

ŒDIPE.

Quand il en ſera tems, prince, nous répondrons;
Et s'il faut, après tout, qu'un grand crime s'efface,
Par le ſang que Laïus a tranſmis à ſa race,
Peut-être aurez-vous peine à reprendre ſon rang,
Qu'il ne vous ait coûté quelque peu de ce ſang.

THÉSÉE.

Demain chacun de nous ſera ſa deſtinée.

SCENE V. (f)

ŒDIPE, JOCASTE, Suite.

JOCASTE.

Que de maux nous promet cette triste journée !
J'y dois voir ou ma fille, ou mon fils s'immoler,
Tout le sang de ce fils de votre main couler,
Ou de la sienne enfin le votre se répandre ;
Et ce qu'oracle aucun n'a fait encore attendre,
Rien ne m'affranchira de voir sans cesse en vous,
Sans cesse en un mari l'assassin d'un époux.
Puis-je plaindre à ce mort la lumière ravie,
Sans haïr le vivant, sans détester ma vie ?
Puis-je de ce vivant plaindre l'aveugle sort,
Sans détester ma vie, & sans trahir le mort ?

ŒDIPE.

Madame, votre haine est pour moi légitime ;
Et cet aveugle sort m'a fait vers vous un crime,
Dont ce prince demain me punira pour vous,
Ou mon bras vengera ce fils, & cet époux ;
Et m'offrant pour victime à votre inquiétude,
Il vous affranchira de toute ingratitude.

Alors

f) La scène précédente, qui devait porter l'effroi & la douleur dans l'ame, étant très-froide, porte sa glace sur celle-ci, qui par elle-même est aussi froide que l'autre. *Oedipe* au lieu de se livrer à sa douleur, & à l'horreur de son état, prodigue des antithèses sur *le vivant* & sur *le mort*. *Jocaste* rai-

Alors ſans balancer vous plaindrez tous les deux ;
Vous verrez ſans rougir alors vos derniers feux ;
Et permettrez ſans honte à vos douleurs preſſantes
Pour Laïus & pour moi des larmes innocentes.

JOCASTE.

Ah, ſeigneur, quelque bras qui puiſſe vous punir,
Il n'effacera rien dedans mon ſouvenir ;
Je vous verrai toujours ſa couronne à la tête,
De ſa place en mon lit faire votre conquête ;
Je me verrai toujours vous placer en ſon rang,
Et baiſer votre main fumante de ſon ſang.
Mon ombre même un jour dans les royaumes ſombres,
Ne recevra des dieux pour boureaux que vos ombres ;
Et ſa confuſion l'offrant à toutes deux,
Elle aura pour tourmens tout ce qui fit mes feux.
Oracles décevans, qu'oſiez-vous me prédire ?
Si ſur notre avenir vos dieux ont quelque empire,
Quelle indigne pitié diviſe leur couroux ?
Ce qu'elle épargne au fils retombe ſur l'époux ;
Et comme ſi leur haine impuiſſante, ou timide,
N'oſait le faire enſemble inceſte & parricide,

ſonne au lieu d'être accablée. Quelle eſt la ſource d'un ſi grand défaut ? C'eſt qu'en effet le caractère de *Corneille* unit le portrait à la diſſertation. C'eſt qu'il avait le talent de nouer une intrigue embrouillée, mais non intéreſſante ; il abandonna trop ſouvent le patétique, qui doit être l'ame de la tragédie. Je ne parle pas du ſtile. Il n'eſt pas tolérable.

Elle partage à deux un ſort ſi peu commun,
Afin de me donner deux coupables pour un.

ŒDIPE.

O partage inégal de ce couroux céleſte!
Je ſuis le parricide, & ce fils eſt l'inceſte:
Mais mon crime eſt entier, & le ſien imparfait:
Le ſien n'eſt qu'en déſirs, & le mien en effet.
Ainſi, quelques raiſons qui puiſſent me défendre,
La veuve de Laïus ne ſaurait les entendre;
Et les plus beaux exploits paſſent pour trahiſons,
Alors qu'il faut du ſang, & non pas des raiſons.

JOCASTE.

Ah! je n'en vois que trop, qui me déchirent l'ame.
La veuve de Laïus eſt toujours votre femme,
Et n'opoſe que trop, pour vous juſtifier,
A la moitié du mort celle du meurtrier.
Pour toute autre que moi votre erreur eſt ſans crime;
Toute autre admirerait votre bras magnanime;
Et toute autre réduite à punir votre erreur,
La punirait du moins ſans trouble, & ſans horreur.
Mais, hélas! mon devoir aux deux partis m'attache;
Nul eſpoir d'aucun d'eux, nul effort ne m'arrache;
Et je trouve toujours dans mon eſprit confus,
Et tout ce que je ſuis, & tout ce que je fus.
Je vous dois de l'amour, je vous dois de la haine:
L'un & l'autre me plaît, l'un & l'autre me gêne;

Et mon cœur qui doit tout, & ne voit rien permis,
Souffre tout-à-la-fois deux tyrans ennemis.
La haine aurait l'apui d'un ferment qui me lie;
Mais je le roms exprès pour en être punie;
Et pour finir des maux qu'on ne peut foulager,
J'aime à donner aux dieux un parjure à venger.
C'eft votre foudre, ô ciel, qu'à mon fecours j'apelle:
Œdipe eft innocent, je me fais criminelle;
Par un jufte fuplice ofez me défunir
De la néceffité d'aimer, & de punir.

ŒDIPE.

Quoi, vous ne voyez pas que fa fauffe juftice
Ne fait plus ce que c'eft que d'un jufte fuplice;
Et que par un défordre à confondre nos fens,
Son injufte rigueur n'en veut qu'aux innocens?
Après avoir choifi ma main pour ce grand crime,
C'eft le fang de Laïus qu'il choifit pour victime;
Et le bizarre éclat de fon difcernement
Sépare le forfait d'avec le châtiment.
C'eft un fujet nouveau d'une haine implacable,
De voir fur votre fang la peine du coupable;
Et les dieux vous en font une éternelle loi,
S'ils puniffent en lui ce qu'ils ont fait par moi.
Voyez comme les fils de Jocafte & d'Œdipe
D'une fi jufte haine ont tous deux le principe.
A voir leurs actions, à voir leur entretien,
L'un n'eft que votre fang, l'autre n'eft que le mien;



Et leur antipathie inſpire à leur colère
Des préludes ſecrets de ce qu'il vous faut faire.

JOCASTE.

Pourez-vous me haïr juſqu'à cette rigueur,
De ſouhaiter pour vous même haine en mon cœur?

ŒDIPE.

Toujours de vos vertus j'adorerai les charmes,
Pour ne haïr qu'en moi la ſource de vos larmes.

JOCASTE.

Et je me forcerai toujours à vous blâmer,
Pour ne haïr qu'en moi ce qui vous fit m'aimer.
Mais finiſſons, de grace, un diſcours qui me tue:
L'aſſaſſin de Laïus doit me bleſſer la vûe;
Et malgré ce couroux par ſa mort allumé,
Je ſens qu'Œdipe enfin ſera toujours aimé.

ŒDIPE.

Que fera cet amour?

JOCASTE.

Ce qu'il doit à la haine.

ŒDIPE.

Qu'oſera ce devoir?

JOCASTE.

Croître toujours ma peine.

ŒDIPE.

Faudra-t-il pour jamais me bannir de vos yeux?

JOCASTE.

Peut-être que demain nous le ſaurons des dieux.

Fin du quatriéme acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE. a)

ŒDIPE, DYMAS.

DYMAS.

SEIGNEUR, il eſt trop vrai que le peuple murmure,
Qu'il rejette ſur vous ſa funeſte avanture;
Et que de tous côtés on n'entend que mutins,
Qui vous nomment l'auteur de leurs mauvais deſtins.
D'un devin ſuborné les infames preſtiges,
De l'ombre, diſent-ils, *ont fait tous les prodiges:*
L'or mouvait ce fantôme, & pour perdre Dircé
Vos préſens lui dictaient ce qu'il a prononcé:
Tant ils conçoivent mal, qu'un ſi grand roi conſente
A venger ſon trépas ſur ſa race innocente,
Qu'il aſſure ſon ſceptre, aux dépens de ſon ſang,
A ce bras impuni qui lui perça le flanc;

---

a) Quel eſt le lecteur qui ne ſente pas combien ce terrible ſujet eſt affaibli dans toutes les ſcènes? J'avoue que la diction vicieuſe, obſcure, ſans chaleur, ſans patétique, contribue beaucoup aux vices de la piéce. Mais la malheureuſe intrigue de *Théſée* & de *Dircé*, introduite pour remplir les vuides, eſt ce qui tue la piéce. Peut-on ſouffrir que dans des momens deſtinés à la plus grande terreur, *Oedipe* parle froidement de ſe battre en duel demain avec *Théſée?* Un duel chez des grecs! & dans le ſujet d'*Oedipe!*

Et que par cet injuſte & cruel ſacrifice
Lui-même de ſa mort il ſe faſſe juſtice.

ŒDIPE.

Ils ont quelque raiſon de tenir pour ſuſpect
Tout ce qui s'eſt montré tantôt à leur aſpect;
Et je n'oſe blâmer cette horreur que leur donne
L'aſſaſſin de leur roi qui porte ſa couronne.
Moi-même au fond du cœur, de même horreur frapé,
Je veux fuir le remors de ſon trône occupé;
Et je dois cette grace à l'amour de la reine,
D'épargner ma préſence aux devoirs de ſa haine,
Puiſque de notre hymen les liens mal tiſſus
Par ces mêmes devoirs ſemblent être rompus.
Je vais donc à Corinthe achever mon ſuplice;
Mais ce n'eſt pas au peuple à ſe faire juſtice.
L'ordre que tient le ciel à lui choiſir des rois,
Ne lui permet jamais d'examiner ſon choix;
Et le devoir aveugle y doit toujours ſouſcrire,
Juſqu'à ce que d'en-haut on veuille s'en dédire.
Pour chercher mon repos je veux bien me bannir;
Mais s'il me banniſſait, je ſaurais l'en punir;
Ou ſi je ſuccombais ſous ſa troupe mutine,
Je ſaurais l'accabler du moins ſous ma ruine.

Et ce qu'il y a de pis, c'eſt qu'*Oedipe* qui ſe voit l'auteur de la déſolation de *Thébes* & le meurtrier de *Laïus*, *Théſée* qui doit craindre que le reſte de l'oracle ne ſoit accompli, *Théſée* qui doit être ſaiſi d'horreur & l'inſpirer, s'occupent tous deux de la crainte d'un ſoulévement de ces pauvres peſtiférés qui pouraient bien devenir mutins.

Si vous ne frappez pas le cœur du ſpectateur par des coups toujours redoublés au même endroit, ce cœur vous échape. Si vous mêlez pluſieurs intérêts enſemble, il n'y a plus d'intérêt.

DYMAS.

Seigneur, jusques ici ses plus grands déplaisirs
Pour armes contre vous n'ont pris que des soupirs ;
Et cet abattement que lui cause la peste,
Ne souffre à son murmure aucun dessein funeste.
Mais il faut redouter que Thésée & Dircé
N'osent pousser plus loin ce qu'il a commencé.
Phorbas même est à craindre, & pourrait le réduire
Jusqu'à se vouloir mettre en état de vous nuire.

ŒDIPE.

Thésée a trop de cœur pour une trahison ;
Et d'ailleurs j'ai promis de lui faire raison.
Pour Dircé, son orgueil dédaignera sans doute
L'apui tumultueux que ton zèle redoute.
Phorbas est plus à craindre, étant moins généreux
Mais il nous est aisé de nous assurer d'eux.
Fai les venir tous trois, que je lise en leur ame
S'ils prêteraient la main à quelque sourde trame,
Commence par Phorbas : je saurais démêler
Quels desseins . . .

SCENE

SCENE II.

ŒDIPE, DYMAS, un page.

LE PAGE.

UN vieillard demande à vous parler:
Il se dit de Corinthe, & presse.

ŒDIPE.

Il vient me faire
Le funeste raport du trépas de mon père;
Préparons nos soupirs à ce triste récit.
Qu'il entre. Cependant fai ce que je t'ai dit.

SCENE III. b)

ŒDIPE, IPHICRATE, Suite.

ŒDIPE.

HÉ bien, Polybe eſt mort?

IPHICRATE.

Oui, ſeigneur.

ŒDIPE.

Mais vous même
Venir me conſoler de ce malheur ſuprême!
Vous, qui chef du conſeil devriez maintenant
Attendant mon retour être mon lieutenant!
Vous, à qui tant de ſoins d'élever mon enfance
Ont acquis juſtement toute ma confiance!
Ce voyage me trouble autant qu'il me ſurprend.

IPHICRATE.

Le roi Polybe eſt mort, ce malheur eſt bien grand:
Mais comme enfin, ſeigneur, il eſt ſuivi d'un pire,
Pour l'aprendre de moi faites qu'on ſe retire.

---

b) Ces ſcènes ſont beaucoup plus intéreſſantes que les autres, parce qu'elles ſont uniquement priſes du ſujet. On n'y differte point, on n'y cherche point à étaler des raiſons & des traits ingénieux; tout eſt naturel. Mais il y manque ces grands mouvemens de terreur & de pitié qu'on attend d'une ſi affreuſe ſituation. Cette tragédie péche par toutes les choſes qu'on y a introduites, & par celles qui lui manquent.

SCENE IV.

ŒDIPE, IPHICRATE.

ŒDIPE.

c) CE jour eſt donc pour moi le grand jour des malheurs,
Puiſque vous aportez un comble à mes douleurs.
J'ai tué le feu roi jadis ſans le connaître;
Son fils qu'on croyait mort vient ici de renaître:
Son peuple mutiné me voit avec horreur;
Sa veuve mon épouſe en eſt dans la fureur.
Le chagrin accablant qui me dévore l'ame,
Me fait abandonner, & peuple, & ſceptre, & femme,
Pour remettre à Corinthe un eſprit éperdu,
Et par d'autres malheurs je m'y vois attendu!

IPHICRATE.

Seigneur, il faut ici faire tête à l'orage;
Il faut faire ici ferme, & montrer du courage.
Le repos à Corinthe en effet ſerait doux;
Mais il n'eſt plus de ſceptre à Corinthe pour vous.

c) Je n'examine point ſi on aporte un *comble* à la douleur, s'il eſt bien de dire que ſon épouſe *eſt dans la fureur*. Je dis que je retrouve le véritable eſprit de la tragédie dans cette ſcène d'*Iphicrate* où l'on ne dit rien qui ne ſoit néceſſaire à la piéce, dans cette ſimplicité éloignée de la fatiguante diſſertation, dans cet art théâtral & naturel qui fait naître ſucceſſivement tous les malheurs d'*Oedipe* les uns des autres. Voilà la vraie tragédie. Le reſte eſt du verbiage, mais comment faire cinq actes ſans verbiage ?

ŒDIPE.

Quoi ! l'on s'eſt emparé de celui de mon père ?

IPHICRATE.

Seigneur, on n'a rien fait que ce qu'on a dû faire ;
Et votre amour en moi ne voit plus qu'un banni,
De ſon amour pour vous trop doucement puni.

ŒDIPE.

Quel énigme !

IPHICRATE.

Aprenez avec quelle juſtice
Ce roi vous a dû rendre un ſi mauvais office.
Vous n'étiez point ſon fils.

ŒDIPE.

Dieux, qu'entens-je ?

IPHICRATE.

A regret
Ses remors en mourant ont rompu le ſecret ;
Il vous gardait encor une amitié fort tendre :
Mais le compte qu'aux dieux la mort force de rendre,
A porté dans ſon cœur un ſi preſſant effroi,
Qu'il a remis Corinthe aux mains de ſon vrai roi.

ŒDIPE.

Je ne ſuis point ſon fils ! Et qui ſuis-je, Iphicrate ?

IPHICRATE.

Un enfant expoſé, dont le mérite éclate,
Et de qui par pitié j'ai dérobé les jours
Aux ongles des lions, aux griffes des vautours.

ŒDIPE.

Et qui m'a fait paſſer pour le fils de ce prince ?

IPHICRATE.

Le manque d'héritiers ébranlait ſa province.

Les trois que lui donna le conjugal amour,
Perdirent en naissant la lumière du jour;
Et la mort du dernier me fit prendre l'audace
De vous offrir au roi, qui vous mit en sa place.
Ce que l'on se promit de ce fils suposé
Réunit sous ses loix son état divisé;
Mais comme cet abus finit avec sa vie,
Sa mort de mon suplice aurait été suivie,
S'il n'eût donné cet ordre à son dernier moment,
Qu'un juste & promt exil fût mon seul châtiment.

ŒDIPE.

Ce revers serait dur pour quelque ame commune;
Mais je me fis toujours maître de ma fortune;
Et puisqu'elle a repris l'avantage du sang,
Je ne dois plus qu'à moi tout ce que j'eus de rang.
Mais n'as-tu point apris de qui j'ai reçu l'être?

IPHICRATE.

Seigneur, je ne puis seul vous le faire connaître.
Vous fûtes exposé jadis par un Thébain,
Dont la compassion vous remit en ma main,
Et qui, sans m'éclaircir touchant votre naissance,
Me chargea seulement d'éloigner votre enfance.
J'en connais le visage, & l'ai revû souvent,
Sans nous être tous deux expliqués plus avant:
Je lui dis qu'en éclat j'avais mis votre vie,
Et lui cachai toujours mon nom, & ma patrie,
De crainte, en les sachant, que son zèle indiscret
Ne vint mal-à-propos troubler notre secret.
Mais comme de sa part il connaît mon visage,
Si je le trouve ici, nous saurons davantage.

ŒDIPE.

Je ferais donc Thébain à ce compte? *d*)

IPHICRATE.

Oui, feigneur.

ŒDIPE.

Je ne fais fi je dois le tenir à bonheur;
Mon cœur qui fe foulève en forme un noir augure
Sur l'éclairciffement de ma trifte avanture.
Où me reçutes-vous?

IPHICRATE.

Sur le mont Cythéron.

ŒDIPE.

Ah, que vous me frapez par ce funefte nom!
Le tems, le lieu, l'oracle, & l'âge de la reine,
Tout femble concerté pour me mettre à la gêne.
Dieux, ferait-il poffible! Aprochez-vous, Phorbas.

---

d) Ne prenons point garde *à ce compte*. Ce n'eft qu'une expreffion triviale qui ne diminue rien de l'intérêt de cette fituation, un mot familier & même bas, quand il eft naturel, eft moins répréhenfible cent fois que toutes ces penfées alambiquées, ces differtations froides, ces raifonnemens fatiguans & fouvent faux qui ont gâté quelquefois les plus belles fcènes de l'auteur.



SCENE V.

ŒDIPE, IPHICRATE, PHORBAS.

IPHICRATE.

SEigneur, voila celui qui vous mit en mes bras;
Permettez qu'à vos yeux je montre un peu de joie.
Se peut-il faire, ami, qu'encor je te revoie?

PHORBAS.

Que j'ai lieu de bénir ton retour fortuné!
Qu'as-tu fait de l'enfant que je t'avais donné?
Le généreux Théſée a fait gloire de l'être,
Mais ſa preuve eſt obſcure, & tu dois le connaître.
Parle.

IPHICRATE.

Ce n'eſt point lui, mais il vit en ces lieux.

PHORBAS.

Nomme-le donc, de grace.

IPHICRATE.

Il eſt devant tes yeux.

PHORBAS.

Je ne vois que le roi.

IPHICRATE.

C'eſt lui-même.

PHORBAS.

Lui-même!

IPHICRATE.

Oui, le ſecret n'eſt plus d'une importance extrême,
Tout Corinthe le ſait, nomme lui ſes parens.

PHORBAS.

En fuſſions-nous tous trois à jamais ignorans !

IPHICRATE.

Seigneur, lui ſeul enfin peut dire qui vous êtes.

ŒDIPE.

e) Hélas, je le vois trop, & vos craintes ſecrettes,
Qui vous ont empêché de vous entr'éclaircir,
Loin de tromper l'oracle, ont fait tout rèuſſir.
Voyez où m'a plongé votre fauſſe prudence :
Vous cachiez ma retraite, il cachait ma naiſſance :
Vos dangereux ſecrets, par un commun accord,
M'ont livré tout entier aux rigueurs de mon ſort,
Ce ſont eux qui m'ont fait l'aſſaſſin de mon père :
Ce ſont eux qui m'ont fait le mari de ma mère.
D'une indigne pitié le fatal contre-tems
Confond dans mes vertus ces forfaits éclatans :
Elle fait voir en moi, par un mélange infame,
Le frère de mes fils, & le fils de ma femme.
Le ciel l'avait prédit, vous avez achevé ;
Et vous avez tout fait quand vous m'avez ſauvé.

PHORBAS.

e) Ici l'art manque. *Oedipe* exerce trop tôt ſon autre art de deviner les énigmes. Plus de ſurpriſe, plus de terreur, plus d'horreur. L'auteur retombe dans ſes malheureuſes diſſertations, *voyez où ma plongé* votre *fauſſe prudence* &c. Il eſt d'autant plus inexcuſable qu'il avait devant les yeux *Sophocle* qui a traité ce morceau en maître.

PHORBAS.

Oui, ſeigneur, j'ai tout fait, ſauvant votre perſonne;
M'en puniſſent les dieux, ſi je me le pardonne.

SCENE VI.

ŒDIPE, IPHICRATE.

ŒDIPE.

Que n'obéiſſais-tu, perfide, à mes parens,
Qui ſe faiſaient pour moi d'équitables tyrans?
Que ne lui diſais-tu ma naiſſance, & l'oracle,
Afin qu'à mes deſtins il pût mettre un obſtacle?
Car, Iphicrate, en vain j'accuſerais ta foi;
Tu fus dans ces deſtins aveugle comme moi;
Et tu ne m'abuſais que pour ceindre ma tête
D'un bandeau dont par là tu faiſais ma conquête.

IPHICRATE.

Seigneur, comme Phorbas avait mal obéi,
Que l'ordre de ſon roi par là ſe vit trahi,
Il avait lieu de craindre, en me diſant le reſte,
Que ſon crime par moi devenu manifeſte...

ŒDIPE.

Ceſſe de l'excuſer: que m'importe en effet
S'il eſt coupable, ou non, de tout ce que j'ai fait?
En ai-je moins de trouble, ou moins d'horreur en l'ame?

SCENE VII. f)

ŒDIPE, DIRCÉ, IPHICRATE.

ŒDIPE.

VOtre frère eſt connu, le ſavez-vous, madame?

DIRCÉ.

Oui, ſeigneur, & Phorbas m'a tout dit en deux mots.

ŒDIPE.

Votre amour pour Théſée eſt dans un plein repos.
Vous n'apréhendez plus que le titre de frère
S'opoſe à cette ardeur qui vous était ſi chère:

f) Le ſpectateur qui était ému ceſſe ici de l'être. *Oedipe* qui raiſonne avec *Dircé* de l'amour de cette princeſſe pour *Théſée*, fait oublier ſes malheurs; il romt le fil de l'intérêt. *Dircé* eſt ſi étrangère à l'avanture d'*Oedipe*, que toutes les fois qu'elle paraît, elle fait beaucoup plus de tort à la piéce que l'infante n'en fait à la tragédie du *Cid*, & *Livie* à *Cinna*; car on peut retrancher *Livie* & l'infante, & on ne peut retrancher *Dircé* & *Théſée*, qui ſont malheureuſement des acteurs principaux.

Il reſte une réflexion à faire ſur la tragédie d'*Oedipe*. C'eſt, ſans contredit, le chef-d'œuvre de l'antiquité, quoi qu'avec de grands défauts. Toutes les nations éclairées ſe ſont réunies à l'admirer, en convenant des fautes de *Sophocle*. Pourquoi ce ſujet n'a-t-il pû être traité avec un plein ſuccès chez aucune de ces nations? Ce n'eſt pas certainement qu'il ne ſoit très-tragique. Quelques perſonnes ont prétendu qu'on ne peut s'intéreſſer aux crimes involontaires d'*Oedipe*, & que ſon châtiment révolte plus qu'il ne touche. Cette opinion eſt démentie par l'expérience: car tout ce qui a été imité de *Sophocle*, quoique très-faiblement, dans l'*Oedipe*, a toujours réuſſi parmi nous; & tout ce qu'on a mêlé d'étranger à ce ſujet a été condamné. Il faut donc conclure qu'il falait traiter *Oedipe* dans toute la ſimplicité grecque. Pourquoi ne l'avons-nous pas fait? c'eſt que nos piéces en cinq actes, dénués de chœurs, ne peuvent être conduites juſqu'au dernier acte ſans des ſecours étrangers au

Cette assurance entière a de quoi vous ravir,
Ou plutôt vôtre haine a de quoi s'assouvir.
Quand le ciel de mon sort l'aurait faite l'arbitre,
Elle ne m'eût choisi rien de pis que ce titre.

DIRCÉ.

Ah, seigneur, pour Æmon j'ai sû mal obéir;
Mais je n'ai point été jusques à vous haïr.
La fierté de mon cœur, qui me traitait de reine,
Vous cédait en ces lieux la couronne sans peine;
Et cette ambition que me prêtait l'amour,
Ne cherchait qu'à régner dans un autre séjour.

---

sujet. Nous les chargeons d'épisodes, & nous les étouffons; cela s'apelle du remplissage. J'ai déja dit qu'on veut une tragédie qui dure deux heures; il faudrait qu'elle durât moins, & qu'elle fût meilleure.

C'est le comble du ridicule de parler d'amour dans *Oedipe*, dans *Electre*, dans *Mérope*. Lorsqu'en 1718. il fut question de représenter le seul *Oedipe* qui soit resté depuis au théâtre, les comédiens exigèrent quelques scènes où l'amour ne fût pas oublié; & l'auteur gâta & avilit ce beau sujet par le froid ressouvenir d'un amour insipide entre *Philoctete* & *Jocaste*.

L'actrice qui représentait *Dircé* dans l'*Oedipe* de *Corneille*, dit au nouvel auteur, „ C'est moi qui joue l'amoureuse, „ & si on ne me donne un rôle, la piéce ne sera pas jouée.“ A ces paroles, *je joue l'amoureuse dans Oedipe*, deux étrangers de bon sens éclatèrent de rire; mais il falut en passer par ce que les acteurs exigeaient; il falut s'asservir à l'abus le plus méprisable; & si l'auteur indigné de cet abus auquel il cédait, n'avait pas mis dans sa tragédie le moins de conversations amoureuses qu'il put, s'il avait prononcé le mot d'amour dans les trois derniers actes, la piéce ne mériterait pas d'être représentée.

Il y a bien des manières de parvenir au froid & à l'insipide. *Lamotte*, l'un des plus ingénieux auteurs que nous ayons, y est arrivé par une autre route, par une versification lâche, par l'introduction de deux grands enfans d'*Oedipe* sur la scène, par la soustraction entière de la terreur & de la pitié.

Cent fois de mon orgueil l'éclat le plus farouche
Aux termes odieux a refusé ma bouche.
Pour vous nommer tyran il falait cent efforts;
Ce mot ne m'a jamais échapé sans remords.
D'un sang respectueux la puissance inconnue.
A mes soulévemens mêlait la retenue;
Et cet usurpateur dont j'abhorrais la loi,
S'il m'eût donné Thésée, eût eu le nom de roi.

ŒDIPE.

C'était ce même sang dont la pitié secrette
De l'ombre de Laïus me faisait l'interprète.
Il ne pouvait souffrir qu'un mot mal entendu
Détournât sur ma sœur un sort qui m'était dû;
Et que votre innocence immolée à mon crime,
Se fît de nos malheurs l'inutile victime.

DIRCÉ.

Quel crime avez-vous fait, que d'ètre malheureux?

ŒDIPE.

Mon souvenir n'est plein que d'exploits généreux;
Cependant je me trouve inceste, & parricide,
Sans avoir fait un pas que sur les pas d'Alcide,
Ni recherché partout que loix à maintenir,
Que monstres à détruire, & méchans à punir.
Aux crimes malgré moi l'ordre du ciel m'attache,
Pour m'y faire tomber à moi-même il me cache;
Il offre, en m'aveuglant sur ce qu'il a prédit,
Mon père à mon épée, & ma mère à mon lit.
Hélas! qu'il est bien vrai qu'en vain on s'imagine
Dérober notre vie à ce qu'il nous destine!
Les soins de l'éviter font courir au-devant,

Et l'adresse à le fuir y plonge plus avant.
Mais si les dieux m'ont fait la vie abominable,
Ils m'en font par pitié la sortie honorable,
Puisqu'enfin leur faveur mêlée à leur couroux
Me condamne à mourir pour le salut de tous;
Et qu'en ce même tems qu'il faudrait que ma vie
Des crimes qu'ils m'ont fait traînât l'ignominie,
L'éclat de ces vertus que je ne tiens pas d'eux,
Reçoit pour récompense un trépas glorieux.

DIRCÉ.

Ce trépas glorieux comme vous me regarde;
Le juste choix du ciel peut-être me le garde:
Il fit tout votre crime, & le malheur du roi
Ne vous rend pas, seigneur, plus coupable que moi.
D'un voyage fatal qui seul causa sa perte
Je fus l'occasion, elle vous fut offerte:
Votre bras contre trois disputa le chemin:
Mais ce n'était qu'un bras qu'empruntait le destin,
Puisque votre vertu qui servit sa colère,
Ne put voir en Laïus ni de roi, ni de père.
Ainsi j'espère encor que demain par son choix
Le ciel épargnera le plus grand de nos rois.
L'intérêt des Thébains, & de votre famille
Tournera son couroux sur l'orgueil d'une fille,
Qui n'a rien que l'état doive considérer,
Et qui contre son roi n'a fait que murmurer.

ŒDIPE.

Vous voulez que le ciel, pour montrer à la terre
Qu'on peut innocemment mériter le tonnerre,

Me laisse de sa haine étaler en ces lieux
L'exemple le plus noir, & le plus odieux!
Non, non, vous le verrez demain au sacrifice,
Par le choix que j'attens couvrir son injustice;
Et par la peine dûe à son propre forfait,
Désavouer ma main de tout ce qu'elle a fait.

SCENE VIII.

ŒDIPE, THÉSÉE, DIRCÉ, IPHICRATE.

ŒDIPE.

g) Est-ce encor votre bras qui doit venger son père?
Son amant en a-t-il plus de droit que son frère,
Prince?

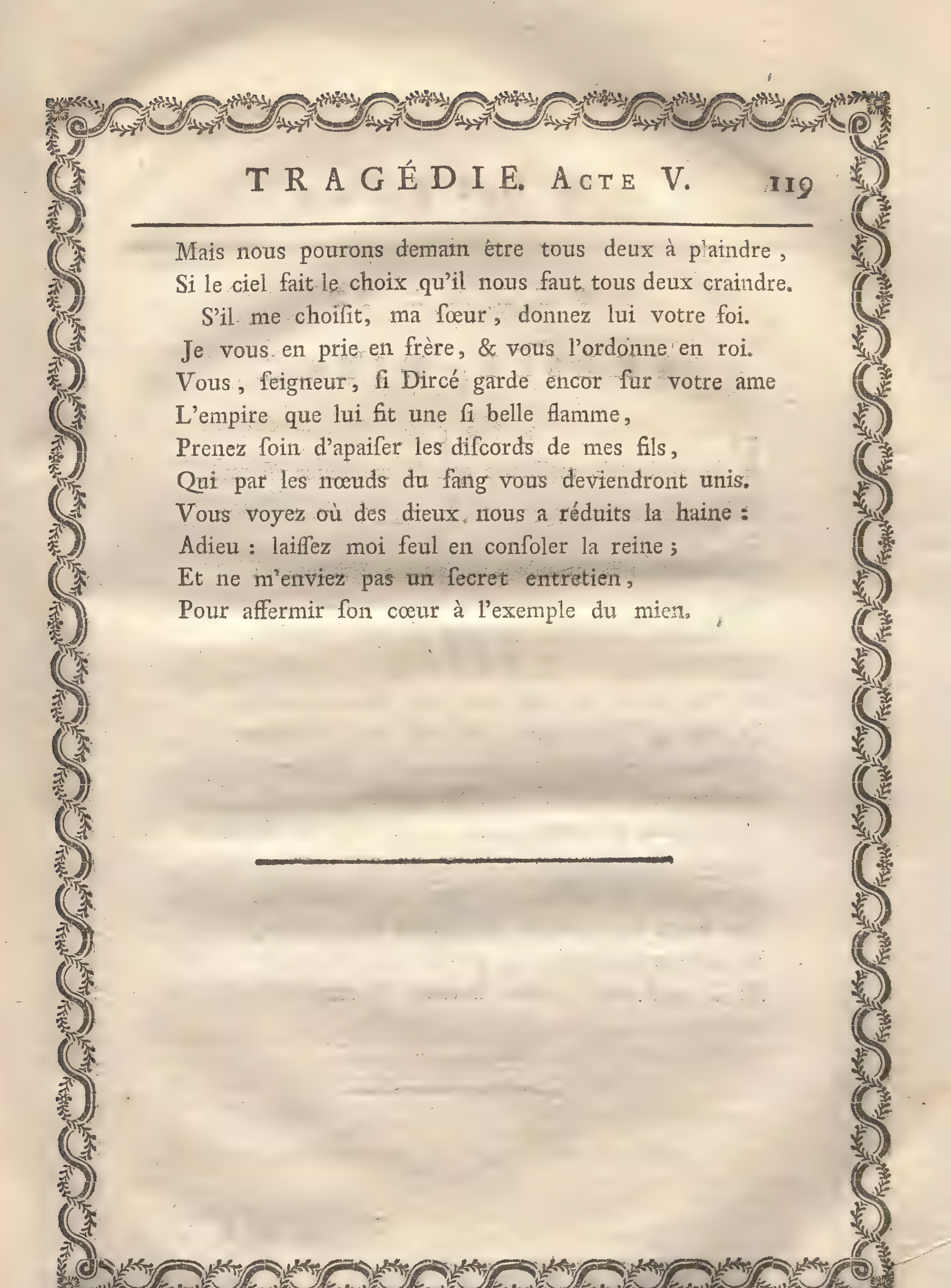
THÉSÉE.

Je vous en plains, & ne puis concevoir,
Seigneur...

ŒDIPE.

La vérité ne se fait que trop voir;

g) *Thésée* & *Dircé* viennent achever de répandre leur glace sur cette fin qui devait être si touchante & si terrible. *Oedipe* appelle *Dircé* sa sœur comme si de rien n'était. Il lui parle de l'empire qu'une belle flamme lui fit sur une ame. Il va en consoler la reine. Tout se passe en civilités. Et Dircé reste a disserter avec *Thésée*, & pour comble, l'auteur se félicite dans sa préface de *l'heureux Episode* de *Thésée* & de *Dircé*. Plaignons la faiblesse de l'esprit humain.



Mais nous pourons demain être tous deux à plaindre,
Si le ciel fait le choix qu'il nous faut tous deux craindre.
S'il me choisit, ma sœur, donnez lui votre foi.
Je vous en prie en frère, & vous l'ordonne en roi.
Vous, seigneur, si Dircé garde encor sur votre ame
L'empire que lui fit une si belle flamme,
Prenez soin d'apaiser les discords de mes fils,
Qui par les nœuds du sang vous deviendront unis.
Vous voyez où des dieux nous a réduits la haine :
Adieu : laissez moi seul en consoler la reine ;
Et ne m'enviez pas un secret entretien,
Pour affermir son cœur à l'exemple du mien.

SCENE IX.

THÉSÉE, DIRCÉ.

DIRCÉ.

PArmi de tels malheurs que sa constance est rare!
Il ne s'emporte point contre un sort si barbare.
La surprenante horreur de cet accablement
Ne coûte à sa grande ame aucun égarement;
Et sa haute vertu toujours inébranlable
Le soutient au-dessus de tout ce qui l'accable.

THÉSÉE.

Souvent avant le coup qui doit nous accabler,
La nuit qui l'envelope a de quoi nous troubler.
L'obscur pressentiment d'une injuste disgrace
Combat avec effroi sa confuse menace;
Mais quand ce coup tombé vient d'épuiser le sort,
Jusqu'à n'en pouvoir craindre un plus barbare effort,
Ce trouble se dissipe, & cette ame innocente,
Qui brave impunément la fortune impuissante,
Regarde avec dédain ce qu'elle a combattu,
Et se rend toute entière à toute sa vertu.



SCENE X.

THÉSÉE, DIRCÉ, NÉRINE.

NÉRINE.

MAdame . . .

DIRCÉ.

Que veux-tu, Nérine?

NÉRINE.

Hélas! la reine . . .

DIRCÉ.

Que fait-elle?

NÉRINE.

Elle eſt morte, & l'excès de ſa peine
Par un promt déſeſpoir . . .

DIRCÉ.

Juſques où portez-vous,
Impitoyables dieux, votre injuſte couroux!

THÉSÉE.

Quoi, même aux yeux du roi ſon déſeſpoir la tue?
Ce monarque n'a pû . . .

NÉRINE.

Le roi ne l'a point vûe;
Et quant à ſon trépas, ſes preſſantes douleurs
L'ont crû devoir ſur l'heure à de ſi grands malheurs.
Phorbas l'a commencé, ſa main a fait le reſte.

DIRCÉ.

Quoi, Phorbas . . .

NÉRINE.

Oui, Phorbas, par ſon récit funeſte,
Et par ſon propre exemple, a ſû l'aſſaſſiner.
Ce malheureux vieillard n'a pû ſe pardonner;
Il s'eſt jetté d'abord aux genoux de la reine,
Où déteſtant l'effet de ſa prudence vaine,
Si j'ai ſauvé ce fils pour être votre époux,
Et voir le roi ſon père expirer ſous ſes coups,
A-t-il dit, *la pitié qui me fit le miniſtre*
De tout ce que le ciel eut pour vous de ſiniſtre,
Fait place au déſeſpoir d'avoir ſi mal ſervi,
Pour venger ſur mon ſang votre ordre mal ſuivi.
L'inceſte où malgré vous tous deux je vous abîme,
Recevra de ma main ſa première victime:
J'en dois le ſacrifice à l'innocente erreur
Qui vous rend l'un pour l'autre un objet plein d'horreur.
Cet arrêt qu'à nos yeux lui-même il ſe prononce,
Eſt ſuivi d'un poignard qu'en ſes flancs il enfonce.
La reine, à ce malheur ſi peu prémédité,
Semble le recevoir avec ſtupidité.
L'excès de ſa douleur la fait croire inſenſible;
Rien n'échape au dehors qui la rende viſible;
Et tous ſes ſentimens enfermés dans ſon cœur
Ramaſſent en ſecret leur dernière vigueur.
Nous autres cependant autour d'elle rangées,
Stupides ainſi qu'elle, ainſi qu'elle affligées,
Nous n'oſons rien permettre à nos fiers déplaiſirs,
Et nos pleurs par reſpect attendent ſes ſoupirs.
Mais enfin tout à coup ſans changer de viſage,
Du mort qu'elle contemple elle imite la rage,

Se ſaiſit du poignard, & de ſa propre main
A nos yeux comme lui s'en traverſe le ſein.
On dirait que du ciel l'implacable colère
Nous arrête les bras pour lui laiſſer tout faire.
Elle tombe, elle expire avec ces derniers mots ;
Allez dire à Dircé qu'elle vive en repos,
Qué de ces lieux maudits en hâte elle s'exile ;
Athènes a pour elle un glorieux aſyle ;
Si toutefois Théſée eſt aſſez généreux,
Pour n'avoir point d'horreur d'un ſang ſi malheureux.

THÉSÉE.

Ah, ce doute m'outrage, & ſi jamais vos charmes...

DIRCÉ.

Seigneur, il n'eſt ſaiſon que de verſer des larmes.
La reine en expirant a donc pris ſoin de moi?
Mais tu ne me dis point ce qu'elle a dit du roi?

NÉRINE.

Son ame en s'envolant, jalouſe de ſa gloire,
Craignait d'en emporter la honteuſe mémoire ;
Et n'oſant le nommer ſon fils, ni ſon époux,
Sa dernière tendreſſe a toute été pour vous.

DIRCÉ.

Et je puis vivre encor après l'avoir perdue !



SCENE XI.

THÉSÉE, DIRCÉ, CLÉANTE, NÉRINE.

CLÉANTE.

La ſanté dans ces murs tout d'un coup répandue ?
Fait crier au miracle, & bénir hautement
La bonté de nos dieux d'un ſi promt changement.
Tous ces mourans, madame, à qui déja la peſte
Ne laiſſait qu'un ſoupir, qu'un ſeul moment de reſte,
En cet heureux moment rapellés des abois,
Rendent graces au ciel d'une commune voix ;
Et l'on ne comprend point quel remède il aplique
A rétablir ſi-tôt l'allégreſſe publique.

DIRCÉ.

Que m'importe qu'il montre un viſage plus doux,
Quand il fait des malheurs qui ne ſont que pour nous?

SCENE DERNIERE.

THÉSÉE, DIRCÉ, NÉRINE, CLÉANTE, DYMAS.

DIRCÉ.

Avez-vous vû le roi, Dymas ?

DYMAS.

Hélas, princesse,
On ne doit qu'à son sang la publique allégresse.
Ce n'est plus que pour lui qu'il faut verser des pleurs;
Ses crimes inconnus avaient fait nos malheurs;
Et sa vertu souillée à peine s'est punie,
Qu'aussi-tôt de ces lieux la peste s'est bannie.

THÉSÉE.

L'effort de son courage a sû nous éblouir:
D'un si grand désespoir il cherchait à jouïr;
Et de sa fermeté n'empruntait les miracles,
Que pour mieux éviter toutes sortes d'obstacles.

DIRCÉ.

Il s'est rendu par-là maître de tout son sort.
Mais achève, Dymas, le récit de sa mort;
Achève d'accabler une ame désolée.

DYMAS.

Il n'est point mort, madame, & la sienne ébranlée
Par les confus remords d'un innocent forfait,
Attend l'ordre des dieux pour sortir tout-à-fait.

DIRCÉ.

Que nous disais-tu donc?

DYMAS.

Ce que j'ose encor dire,
Qu'il vit & ne vit plus, qu'il est mort & respire ;
Et que son sort douteux qui seul reste à pleurer,
Des morts & des vivans semble le séparer.
J'étais auprès de lui sans aucunes allarmes ;
Son cœur semblait calmé, je le voyais sans armes,
Quand soudain attachant ses deux mains sur ses yeux,
Prévenons, a-t-il dit, *l'injustice des dieux ;*
Commençons à mourir avant qu'ils nous l'ordonnent ;
Qu'ainsi que mes forfaits, mes suplices étonnent.
Ne voyons plus le ciel après sa cruauté :
Pour nous venger de lui dédaignons sa clarté ;
Refusons lui nos yeux, & gardons quelque vie,
Qui montre encor à tous quelle est sa tyrannie.
Là ses yeux arrachés par ses barbares mains,
Font distiller un sang qui rend l'ame aux Thébains.
Ce sang si précieux touche à peine la terre,
Que le couroux du ciel ne leur fait plus la guerre ;
Et trois mourans guéris au milieu du palais,
De sa part tout d'un coup nous annoncent la paix.
Cléante vous a dit que par toute la ville . . .

THÉSÉE.

Cessons de nous gêner d'une crainte inutile.
A force de malheurs le ciel fait assez voir
Que le sang de Laïus a rempli son devoir ;
Son ombre est satisfaite, & ce malheureux crime
Ne laisse plus douter du choix de sa victime.

DIRCÉ.

Un autre ordre demain peut nous être donné.
Allons voir cependant ce prince infortuné,
Pleurer auprès de lui notre destin funeste,
Et remettons aux dieux à disposer du reste.

Fin du cinquième & dernier Acte.



DÉCLARATION

DE L'ÉDITEUR.

MOn reſpect pour l'auteur des admirables morceaux du *Cid*, de *Cinna*, & de tant de chef-d'œuvres, mon amitié conſtante pour l'unique héritière du nom de ce grand homme ne m'ont pas empêché de voir & de dire la vérité, quand j'ai examiné ſon *Oedipe* & ſes autres piéces indignes de lui. Et je crois avoir prouvé tout ce que j'ai dit. Le ſouvenir même que j'ai fait autrefois une tragédie d'*Oedipe* ne m'a point retenu. Je ne me ſuis point cru égal à *Corneille :* je me ſuis mis hors d'intérêt, je n'ai eu devant les yeux que l'intérêt du public, l'inſtruction des jeunes auteurs, l'amour du vrai qui l'emporte dans mon eſprit ſur toutes les autres conſidérations. Mon admiration ſincère pour le beau eſt égale à ma haine pour le mauvais. Je ne connais ni l'envie, ni l'eſprit de parti. Je n'ai jamais ſongé qu'à la perfection de l'art, & je dirai hardiment la vérité en tout genre juſqu'au dernier moment de ma vie.

EXAMEN
D' ŒDIPE
PAR CORNEILLE.

LA mauvaiſe fortune de Pertharite m'avait aſſez dégouté du théatre, pour m'obliger à faire retraite, & à m'impoſer un ſilence, que je garderais encore, ſi M. le procureur général Fouquet me l'eût permis. Comme il n'était pas moins ſur-intendant des belles-lettres que des finances, je ne pûs me défendre des ordres qu'il daigna me donner, de mettre ſur notre ſcène un des trois ſujets qu'il me propoſa. Il m'en laiſſa le choix, & je m'arrêtai à celui-ci, dont le bonheur me vengea bien de la déroute de l'autre, puiſque le roi s'en ſatisfit aſſez pour me faire recevoir des marques ſolides de ſon aprobation par ſes libéralités, que je pris pour des commandemens tacites de conſacrer aux divertiſſemens de Sa Majeſté ce que l'âge & les vieux travaux m'avaient laiſſé d'eſprit & de vigueur.

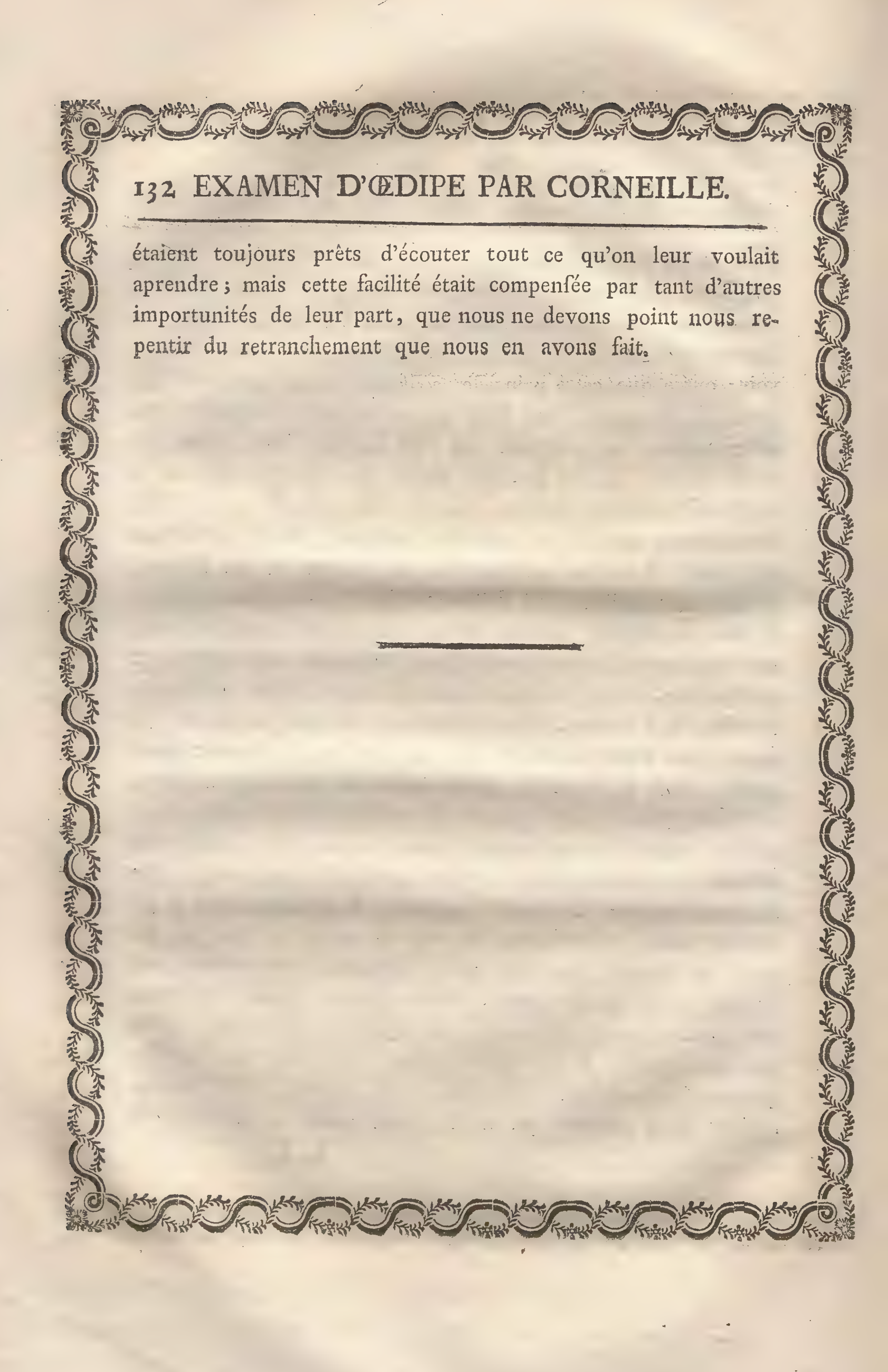
Je ne déguiſerai point qu'après avoir fait le choix de ce ſujet, ſur cette confiance que j'aurais pour moi les ſuffrages de tous les ſavans, qui le regardent encor comme le chef-d'œuvre de l'antiquité, & que les penſées de Sophocle & de Sénèque, qui l'ont traité en leurs langues, me faciliteraient les moyens d'en venir à bout, je tremblai quand je l'enviſa-

geai de près: je reconnus que ce qui avait paſſé pour merveilleux en leurs ſiécles, pourrait ſembler horrible au nôtre; que cette éloquente & ſérieuſe deſcription de la manière dont ce malheureux prince ſe créve les yeux, qui occupe tout leur cinquiéme acte, ferait ſoulever la délicateſſe de nos dames, dont le dégoût attire aiſément celui du reſte de l'auditoire; & qu'enfin l'amour n'ayant point de part en cette tragédie, elle était dénuée des principaux agrémens qui ſont en poſſeſſion de gagner la voix publique.

Ces conſidérations m'ont fait cacher aux yeux un ſi dangereux ſpectacle, & introduire l'heureux épiſode de Théſée & de Dircé. J'ai retranché le nombre des oracles, qui pouvait être importun, & donner à Œdipe trop de ſoupçon de ſa naiſſance. J'ai rendu la réponſe de Laïus, évoqué par Tiréſie, aſſez obſcure dans ſa clarté aparente, pour en faire une fauſſe aplication à cette princeſſe. J'ai rectifié ce qu'Ariſtote y trouve ſans raiſon, & qu'il n'excuſe que parce qu'il arrive avant le commencement de la piéce; & j'ai fait en ſorte qu'Œdipe, loin de ſe croire l'auteur de la mort du roi ſon prédéceſſeur, s'imagine l'avoir vengée ſur trois brigands, à qui le bruit commun l'attribue; & ce n'eſt pas un petit artifice, qu'il s'en convainque lui-même, lorſqu'il en veut convaincre Phorbas.

Ces changemens m'ont fait perdre l'avantage que je m'étais promis de n'être ſouvent que le traducteur de ces grands génies qui m'ont précédé. La différente route que j'ai priſe m'a empêché de me rencontrer avec eux, & de me parer de leur travail; mais en récompenſe j'ai eu le bonheur de faire avouer qu'il n'eſt point ſorti de piéce de ma main où il ſe trouve tant

d'art qu'en celle-ci. On m'y a fait deux objections: l'une, que Dircé au troisiéme acte manque de respect envers sa mère; ce qui ne peut être une faute de théatre, puisque nous ne sommes pas obligés de rendre parfaits ceux que nous y faisons voir; outre que cette princesse considère encor tellement ces devoirs de la nature, que bien qu'elle ait lieu de regarder cette mère comme une personne qui s'est emparée d'un trône qui lui apartient, elle lui demande pardon de cette échapée, & la condamne aussi-bien que les plus rigoureux de mes juges. L'autre objection regarde la guérison publique, si-tôt qu'Œdipe s'est puni. La narration s'en fait par Cléante & par Dymas, & l'on veut qu'il eût pû suffire de l'un des deux pour la faire. A quoi je répons, que ce miracle s'étant fait tout d'un coup, un seul homme n'en pouvait savoir assez tôt tout l'effet, & qu'il a falu donner à l'un le récit de ce qui s'était passé dans la ville, & à l'autre, de ce qu'il avait vû dans le palais. Je trouve plus à dire à Dircé, qui les écoute, & devrait avoir couru auprès de sa mère, si-tôt qu'on lui en a dit la mort; mais on peut répondre que si les devoirs de la nature nous apellent auprès de nos parens quand ils meurent, nous nous retirons d'ordinaire d'auprès d'eux quand ils sont morts, afin de nous épargner ce funeste spectacle, & qu'ainsi Dircé a pû n'avoir aucun empressement de voir sa mère, à qui son secours ne pouvait plus être utile, puisqu'elle était morte; outre que si elle y eût couru, Thésée l'aurait suivie, & il ne me serait demeuré personne pour entendre ces récits. C'est une incommodité de la représentation, qui doit faire souffrir quelque manquement à l'exacte vraisemblance. Les anciens avaient leurs chœurs qui ne sortaient point du théatre, &



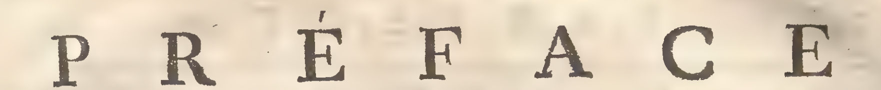
étaient toujours prêts d'écouter tout ce qu'on leur voulait aprendre ; mais cette facilité était compenſée par tant d'autres importunités de leur part, que nous ne devons point nous repentir du retranchement que nous en avons fait.



LA TOISON D'OR,

TRAGÉDIE.

1661.



PRÉFACE

DE L'ÉDITEUR.

L'Histoire de la *Toiſon d'or* eſt bien moins fabuleuſe, & moins frivole qu'on ne penſe. C'eſt de toutes les époques de l'ancienne Grèce, la plus brillante & la plus conſtatée. Il s'agiſſait d'ouvrir un commerce de la Grèce aux extrêmités de la mer noire. Ce commerce conſiſtait principalement en fourures, & c'eſt de là qu'eſt venue la fable de la *Toiſon*. Le voyage des Argonautes ſervit à faire connaître aux Grecs le ciel & la terre. *Chiron* qui était de cette expédition obſerva que l'équinoxe du printems était au milieu de la conſtellation du bélier; & cette obſervation faite il y a environ 4300. années, fut la baſe ſur laquelle on s'eſt fondé depuis pour conſtater l'étonnante révolution de vingt-cinq mille neuf cent années, que l'axe de la terre fait autour du pôle.

Les habitans de Colchos, voiſins d'une peuplade de Huns, étaient des barbares, comme ils le ſont encor aujourd'hui. Leurs femmes ont toujours eu de la beauté. Il eſt très-vraiſemblable que les Argonautes enlevèrent quelques Mingréliennes, puiſque nous avons vû de nos jours un homme envoyé à Torno pour meſurer un degré du méridien, enlever une fille de ce pays là. L'enlévement de *Médée* fut la ſource de toutes les avantures attribuées à cette femme, qui probablement ne méritait pas d'être connue. Elle paſſa pour une magicienne. Cette prétendue magie était l'uſage de quelques poiſons qu'on prétend être aſſez communs dans la Mingrélie. Il eſt à croire que ces malheureux ſecrets furent une des ſources de

cette croyance à la magie qui a inondé la terre dans tous les tems. L'autre ſource fut la fourberie : les hommes ayant été toujours diviſés en deux claſſes, celle des charlatans, & celle des ſots. Le premier qui employa des herbes au hazard, pour guérir une maladie que la nature guérit toute ſeule, voulut faire croire qu'il en ſavait plus que les autres, & on le crut : bientôt tout fut preſtige & miracle.

C'était la coutume de tous les Grecs, & de tous les peuples, excepté peut-être des Chinois, de tourner toute l'hiſtoire en fable ; la poëſie ſeule célébrait les grands événemens ; on voulait les orner, & on les défigurait. L'expédition des Argonautes fut chantée en vers ; & quoiqu'elle méritât d'être célèbre par le fonds qui était très-vrai & très-utile, elle ne fut connue que par des menſonges poëtiques.

La partie fabuleuſe de cette hiſtoire, ſemble beaucoup plus convenable à l'opéra qu'à la tragédie. Une toiſon d'or gardée par des taureaux qui jettent des flammes, & par un grand dragon ; ces taureaux attachés à une charue de diamant, les dents du dragon qui font naître des hommes armés ; toutes ces imaginations ne reſſemblent guère à la vraie tragédie, qui après tout doit être la peinture fidèle des mœurs. Auſſi *Corneille* voulut en faire une eſpèce d'opéra, ou du moins une piéce en machines, avec un peu de muſique. C'était ainſi qu'il en avait uſé en traitant le ſujet d'*Andromède*. Les opéra français ne parurent qu'en 1671., & la *Toiſon d'or* eſt de 1660. Cependant un an avant la repréſentation de la piéce de *Corneille*, c'eſt-à-dire en 1659., on avait exécuté à Yſſi chez le cardinal *Mazarin* une paſtorale en muſique ; mais il n'y avait que peu de ſcènes, nulles machines, point de danſes ; & l'opéra s'établit enſuite en réuniſſant tous ces avantages.

Il

Il y a plus de machines & de changemens de décoration dans la *Toison d'or* que de musique; on y fait seulement chanter les Sirènes dans un endroit, & *Orphée* dans un autre; mais il n'y avait point dans ce tems-là de musicien capable de faire des airs qui répondissent à l'idée qu'on s'est faite du chant d'*Orphée* & des Sirènes. La mélodie, jusqu'à *Lulli*, ne consista que dans un chant froid, trainant & lugubre, ou dans quelques vaudevilles, tels que les airs de nos Noëls; & l'harmonie n'était qu'un contre-point assez grossier.

En général, les tragédies dans lesquelles la musique interromt la déclamation, font rarement un grand effet, parce que l'une étouffe l'autre. Si la piéce est intéressante, on est fâché de voir cet intérêt détruit par des instrumens qui détournent toute l'attention. Si la musique est belle, l'oreille du spectateur retombe avec peine & avec dégoût de cette harmonie au récit simple.

Il n'en était pas de même chez les anciens, dont la déclamation appellée *mélopée* était une espèce de chant; le passage de cette mélopée à la simphonie des chœurs n'étonnait point l'oreille, & ne la rebutait pas.

Ce qui surprit le plus dans la représentation de la *Toison d'or*, ce fut la nouveauté des machines & des décorations, auxquelles on n'était point accoutumé. Un marquis de *Sourdéac*, grand méchanicien, & passionné pour les spectacles, fit représenter la piéce en 1660. dans le château de Neufbourg en Normandie, avec beaucoup de magnificence. C'est ce même marquis de *Sourdéac* à qui on dut depuis en France l'établissement de l'opéra; il s'y ruina entiérement, & mourut pauvre & malheureux, pour avoir trop aimé les arts.

Les prologues d'*Andromède* & de la *Toison d'or*, où *Louis XIV*.



était loué, ſervirent enſuite de modèle à tous les prologues de *Quinault*; & ce fut une coutume indiſpenſable de faire l'éloge du roi à la tête de tous les opéra, comme dans les diſcours à l'académie françaiſe.

Il y a de grandes beautés dans le prologue de la *Toiſon d'or*. Ces vers ſurtout, que dit la France perſonifiée, plurent à tout le monde :

A vaincre tant de fois mes forces s'affaibliſſent ;
L'état eſt floriſſant, mais les peuples gémiſſent ;
Leurs membres décharnés courbent ſous mes hauts faits ;
Et la gloire du trône accable les ſujets.

Longtems après il arriva, ſur la fin du règne de *Louis XIV*. que cette piéce ayant diſparu du théatre, & n'étant luë tout au plus que par un petit nombre de gens de lettres, un de nos poëtes, dans une tragédie nouvelle, mit ces quatre vers dans la bouche d'un de ſes perſonnages. Ils furent défendus par la police. C'eſt une choſe ſingulière, qu'ayant été bien reçus en 1660., ils déplurent trente ans après ; & qu'après avoir été regardés comme la noble expreſſion d'une vérité importante, ils furent pris dans un autre auteur pour un trait de ſatire ; ils ne devaient être regardés que comme un plagiat.

De même que les opéra de *Quinault* faiſaient oublier *Andromède* & la *Toiſon d'or*, ſes prologues faiſaient oublier auſſi ceux de *Corneille*. Les uns & les autres ſont compoſés de perſonnages, ou allégoriques, ou tirés de l'ancienne fable ; c'eſt *Mars* & *Vénus*, c'eſt la *Victoire* & la *Paix*. Le ſeul moyen de faire ſuporter ces êtres fantaſtiques eſt de les faire peu parler, & de ſoutenir leurs vains diſcours par une belle muſique, & par l'apareil du ſpectacle. La *France* & la *Victoire* qui raiſonnent

ensemble, qui s'apellent toutes deux par leurs noms, qui récitent de longues tirades, & qui poussent des argumens, sont de vraies amplifications de collège.

Le prologue d'*Amadis* est un modèle en ce genre; ce sont les personnages mêmes de la piéce qui paraissent dans ce prologue, & qui se réveillent à la lueur des éclairs & au bruit du tonnerre; & dans tous les prologues de *Quinault*, les couplets sont courts & harmonieux.

A l'égard de la tragédie de la *Toison d'or*, on ne la suporterait pas aujourd'hui telle que *Corneille* l'a traitée; on ne souffrirait pas *Junon sous le visage de Chalciope*, parlant & agissant comme une femme ordinaire, donnant à *Jason* des conseils de confidente, & lui disant:

C'est à vous d'achever un si doux changement;
Un soupir poussé juste ensuite d'une excuse,
Perce un cœur bien avant quand lui-même il s'accuse.

JASON lui répond:

Déesse, quel encens....

JUNON.

Traitez moi de princesse,
Jason, & laissez là l'encens & la déesse.
Mais cette passion est-elle en vous si forte
Qu'à tous autres objets elle ferme la porte?
Un soupir poussé juste ensuite d'une excuse
Perce un cœur bien avant quand lui-même il s'accuse.

C'est dans cette tragédie qu'on retrouve encor ce goût des pointes & des jeux de mots qui était à la mode dans presque toutes les cours, & qui mêlait quelquefois du ridicule à la politesse introduite par la mère de *Louis XIV.* & par les hô-



tels de *Longueville*, de la *Rochefoucault*, & de *Rambouillet*; c'eſt ce mauvais goût juſtement frondé par *Boileau* dans ces vers :

Toutefois à la cour les turlupins reſtèrent,
Inſipides plaiſans; bouffons infortunés,
D'un jeu de mots groſſier partiſans ſurannés.

Il nous aprend que la tragédie elle-même fut infectée de ce défaut :

Le madrigal d'abord en fut envelopé;
La tragédie en fit ſes plus chères délices.

Ce dernier vers exagère un peu trop. Il y a en effet quelques jeux de mots dans *Corneille*, mais ils ſont rares; le plus remarquable eſt celui d'*Hypſipile*, qui dans la quatriéme ſcène du troiſiéme acte, dit à *Médée* ſa rivale, en faiſant alluſion à ſa magie :

Je n'ai que des attraits, & vous avez des charmes.

Médée lui répond :

C'eſt beaucoup en amour, que de ſavoir charmer.

Médée ſe livre encor au goût des pointes dans ſon monologue, où elle s'adreſſe à la raiſon contre l'amour, en lui diſant :

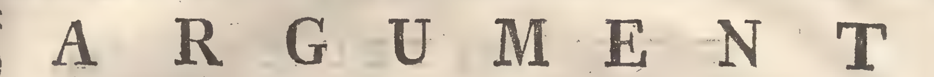
Donne encor quelques loix à qui te fait la loi;
Tyranniſe un tyran qui triomphe de toi;



Et par un faux trophée uſurpe ſa victoire.
Sauve tout le dehors d'un honteux eſclavage
Qui t'enlève tout le dedans.

Le ſtile de la *Toiſon d'or* eſt fort au deſſous de celui d'*Oedipe*; il n'y a aucun trait brillant qu'on y puiſſe remarquer; ainſi le lecteur permettra qu'on ne faſſe aucune note ſur cet ouvrage.

ARGUMENT



DE

LA TOISON D'OR,

TRAGÉDIE,

Repréſentée par la troupe royale du marais, chez M. le marquis de Sourdéac, en ſon château de Neufbourg, pour réjouiſſance publique du mariage du roi, & de la paix avec l'Eſpagne, & enſuite ſur le théâtre royal du marais.

L'Antiquité n'a rien fait paſſer juſqu'à nous qui ſoit ſi généralement connu que le voyage des Argonautes ; mais comme les hiſtoriens qui en ont voulu démêler la vérité dans la fable qui l'envelope, ne s'accordent pas en tout, & que les poëtes qui l'ont embelli de leurs fictions n'ont pas pris la même route, j'ai crû que pour faciliter au ſpectateur l'intelligence entière de ce ſujet, il était à propos de l'avertir de quelques particularités où je me ſuis attaché, qui peut-être ne ſont pas connues de tout le monde. Elles ſont pour la plûpart tirées de Valerius Flaccus, qui en a fait un poëme épique en Latin.

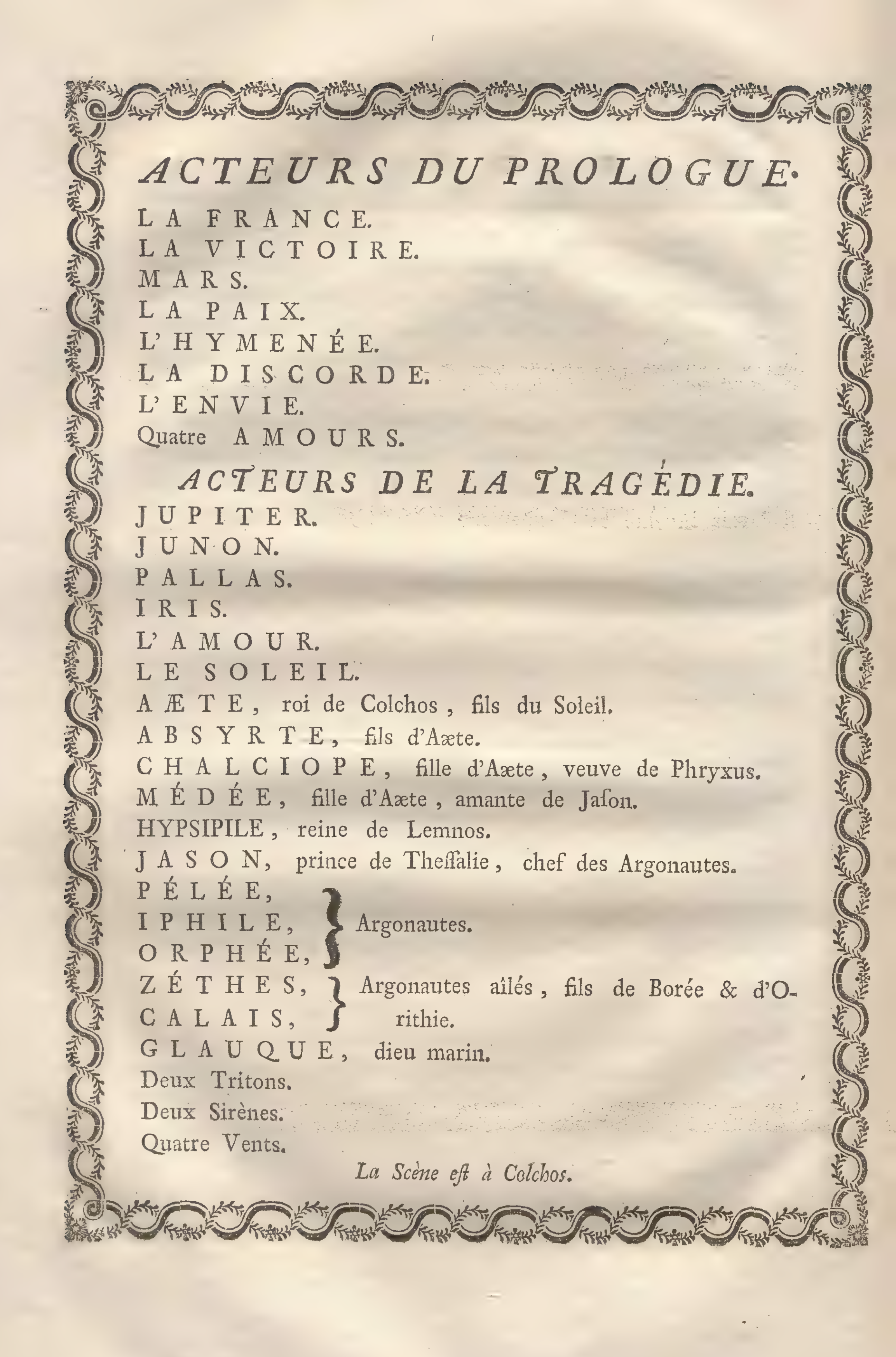
Phryxus était fils d'Athamas, roi de Thèbes, & de Nephelé, qu'il répudia pour épouſer Ino. Cette ſeconde femme perſécuta ſi bien ce jeune prince, qu'il fut obligé de s'enfuir ſur un mouton dont la laine était d'or, que ſa mère lui donna après l'avoir reçu de Mercure : il le ſacrifia à Mars, ſi-tôt qu'il fut abordé à Colchos, & lui en apendit la dépouille dans une forêt qui lui était conſacrée. Aæte, fils du Soleil, & roi

de cette province, lui donna pour femme Chalciope ſa fille aînée, dont il eut quatre fils, & mourut quelque tems après. Son ombre aparut enſuite à ce monarque, & lui révéla que le deſtin de ſon état dépendait de cette toiſon; qu'en même tems qu'il la perdrait, il perdrait auſſi ſon royaume; & qu'il était réſolu dans le ciel, que Médée ſon autre fille aurait un époux étranger. Cette prédiction fit deux effets. D'un côté Aæte, pour conſerver cette toiſon, qu'il voyait ſi néceſſaire à ſa propre conſervation, voulut en rendre la conquête impoſſible par le moyen des charmes de Circé ſa ſœur, & de Médée ſa fille. Ces deux ſavantes magiciennes firent en ſorte qu'on ne pouvait s'en rendre maître, qu'après avoir domté deux taureaux dont l'haleine était toute de feu, & leur avoir fait labourer le champ de Mars, où enſuite il falait ſemer des dents de ſerpens, dont naiſſaient auſſi-tôt autant de gens-d'armes, qui tous enſemble attaquaient le téméraire qui ſe hazardait à une ſi dangereuſe entrepriſe: & pour dernier péril, il falait combattre un dragon qui ne dormait jamais, & qui était le plus fidèle & le plus redoutable gardien de ce tréſor. D'autre côté les rois voiſins, jaloux de la grandeur d'Aæte, s'armèrent pour cette conquête, & entr'autres Perſès ſon frère, roi de la Cherſonèſe Taurique, & fils du Soleil comme lui. Comme il s'apuya du ſecours des Scythes, Aæte emprunta celui de Styrus roi d'Albanie, à qui il promit Médée, pour ſatisfaire à l'ordre qu'il croyait en avoir reçu du ciel par cette ombre de Phryxus: ils donnèrent bataille, & la victoire penchait du côté de Perſès, lorſque Jaſon arriva ſuivi de ſes Argonautes, dont la valeur la fit tourner du parti contraire, & en moins d'un mois ces héros firent remporter tant d'avantages au roi de Colchos ſur ſes ennemis, qu'ils furent contraints de pren-

dre la fuite, & d'abandonner leur camp. C'eſt ici que commence la pièce; mais avant que d'en venir au détail, il faut dire un mot de Jaſon, & du deſſein qui l'amenait à Colchos.

Il était fils d'Æſon, roi de Theſſalie, ſur qui Pelias ſon frère avait uſurpé le royaume. Ce tyran était fils de Neptune & de Tyro, fille de Salmonée, qui épouſa enſuite Chreteus père d'Æſon, que je viens de nommer. Cette uſurpation lui donnant la défiance ordinaire à ceux de ſa ſorte, lui rendit ſuſpect le courage de Jaſon ſon neveu, & légitime héritier de ce royaume. Un oracle qu'il reçut le confirma dans ſes ſoupçons, ſi bien que pour l'éloigner, ou plûtôt pour le perdre, il lui commanda d'aller conquérir la Toiſon d'or, dans la croyance que ce prince y périrait, & le laiſſerait par ſa mort paiſible poſſeſſeur de l'état dont il s'était emparé. Jaſon, par le conſeil de Pallas, fit bâtir pour ce fameux voyage le navire Argo, où s'embarquèrent avec lui quarante des plus vaillans de toute la Grèce. Orphée fut du nombre, avec Zethès, & Calaïs, fils du vent Borée & d'Orithie, princeſſe de Thrace, qui étaient nés avec des aîles comme leur père, & qui par ce moyen délivrèrent en paſſant Phinée, des harpyes qui fondaient ſur ſes viandes ſi-tôt que ſa table était ſervie, & leur donnèrent la chaſſe par le milieu de l'air. Ces héros, durant leur voyage, reçurent beaucoup de faveurs de Junon & de Pallas, & prirent terre à Lemnos, dont était reine Hypſipile, & où ils reſtèrent deux ans, pendant leſquels Jaſon fit l'amour à cette reine, & lui donna parole de l'épouſer à ſon retour, ce qui ne l'empêcha pas de s'attacher auprès de Médée, & de lui faire les mêmes proteſtations ſi-tôt qu'il fut arrivé à Colchos, & qu'il eut vû le beſoin qu'il en avait. Ce nouvel amour lui réuſſit ſi heureuſement, qu'il eut d'elle des charmes pour ſurmonter

monter tous les périls, & enlever la Toiſon d'or malgré le dragon qui la gardait, & qu'elle aſſoupit. Un auteur que cite le Mythologiſte Noël le Comte, & qu'il apelle Denys le Miléſien, dit qu'elle lui porta la Toiſon juſques dans ſon navire; & c'eſt ſur ſon raport que je me ſuis autoriſé à changer la fin ordinaire de cette fable, pour la rendre ſurprenante, & plus merveilleuſe. Je l'aurais été aſſez par la liberté qu'en donne la poëſie en de pareilles rencontres; mais j'ai crû en avoir plus de droit en marchant ſur les pas d'un autre, que ſi j'avais inventé ce changement.



ACTEURS DU PROLOGUE.

LA FRANCE.
LA VICTOIRE.
MARS.
LA PAIX.
L'HYMENÉE.
LA DISCORDE.
L'ENVIE.
Quatre AMOURS.

ACTEURS DE LA TRAGÉDIE.

JUPITER.
JUNON.
PALLAS.
IRIS.
L'AMOUR.
LE SOLEIL.
AÆTE, roi de Colchos, fils du Soleil.
ABSYRTE, fils d'Aæte.
CHALCIOPE, fille d'Aæte, veuve de Phryxus.
MÉDÉE, fille d'Aæte, amante de Jason.
HYPSIPILE, reine de Lemnos.
JASON, prince de Theſſalie, chef des Argonautes.
PÉLÉE, } Argonautes.
IPHILE, } Argonautes.
ORPHÉE, } Argonautes.
ZÉTHES, } Argonautes aîlés, fils de Borée & d'Orithie.
CALAIS, } Argonautes aîlés, fils de Borée & d'Orithie.
GLAUQUE, dieu marin.
Deux Tritons.
Deux Sirènes.
Quatre Vents.

La Scène eſt à Colchos.



Ce n'est qu'avec le jour qu'elle peut m'être ôtée
Vien donc, vien temeraire,



LA TOISON D'OR,

TRAGÉDIE.

PROLOGUE.

L'heureux mariage de Sa Majesté, & la paix qu'il lui a plû donner à ses peuples, ayant été les motifs de la réjouissance publique, pour laquelle cette tragédie a été préparée, non-seulement il était juste qu'ils servissent de sujet au prologue qui la précède, mais il était même absolument impossible d'en choisir une plus illustre matière.

L'ouverture du théatre fait voir un pays ruiné par les guerres, & terminé dans son enfoncement par une ville, qui n'en est pas mieux traitée; ce qui marque le pitoyable état où la France était réduite avant cette faveur du ciel, qu'elle a si longtems souhaitée, & dont la bonté de son généreux monarque la fait jouir à présent.

SCENE PREMIERE.

LA FRANCE, LA VICTOIRE.

LA FRANCE.

DOUX charme des héros, immortelle Victoire,
Ame de leur vaillance, & source de leur gloire,

Vous qu'on fait ſi volage, & qu'on voit toutefois
Si conſtante à me ſuivre, & ſi ferme en ce choix,
Ne vous offenſez pas ſi j'arroſe de larmes
Cette illuſtre union qu'ont avec vous mes armes,
Et ſi vos faveurs même obſtinent mes ſoupirs
A pouſſer vers la paix mes plus ardens déſirs.
Vous faites qu'on m'eſtime aux deux bouts de la terre,
Vous faites qu'on m'y craint, mais il vous faut la guerre;
Et quand je vois quel prix me coûtent vos lauriers,
J'en vois avec chagrin couronner mes guerriers.

LA VICTOIRE.

Je ne me repens point, incomparable France,
De vous avoir ſuivie avec tant de conſtance.
Je vous prépare encor mêmes attachemens;
Mais j'attendais de vous d'autres remercimens.
Vous laſſez-vous de moi qui vous comble de gloire,
De moi qui de vos fils aſſure la mémoire,
Qui fais marcher partout l'effroi devant leurs pas?

LA FRANCE.

Ah, Victoire, pour fils n'ai-je que des ſoldats?
La gloire qui les couvre à moi-même funeſte,
Sous mes plus beaux ſuccès fait trembler tout le reſte;
Ils ne vont aux combats que pour me protéger,
Et n'en ſortent vainqueurs que pour me ravager.
S'ils renverſent des murs, s'ils gagnent des batailles,
Ils prennent droit par-là de ronger mes entrailles;
Leur retour me punit de mon trop de bonheur,
Et mes bras triomphans me déchirent le cœur.
A vaincre tant de fois mes forces s'affaibliſſent:
L'état eſt floriſſant, mais les peuples gémiſſent:

Leurs membres décharnés courbent ſous mes hauts faits;
Et la gloire du trône accable les ſujets.
 Voyez autour de moi que de triſtes ſpectacles!
Voilà ce qu'en mon ſein enfantent vos miracles.
Quelque encens que je doive à cette fermeté,
Qui vous fait en tous lieux marcher à mon côté,
Je me laſſe de voir mes villes déſolées,
Mes habitans pillés, mes campagnes brûlées;
Mon roi, que vous rendez le plus puiſſant des rois,
En goûte moins le fruit de ſes propres exploits;
Du même œil dont il voit ſes plus nobles conquêtes,
Il voit ce qu'il leur faut ſacrifier de têtes;
De ce glorieux trône où brille ſa vertu,
Il tend ſa main auguſte à ſon peuple abattu;
Et comme à tout moment la commune misère
Rapelle en ſon grand cœur les tendreſſes de père,
Ce cœur ſe laiſſe vaincre aux vœux que j'ai formés,
Pour faire reſpirer ce que vous oprimez.

LA VICTOIRE.

France, j'oprime donc ce que je favoriſe?
A ce nouveau reproche excuſez ma ſurpriſe:
J'avais crû juſqu'ici qu'à vos ſeuls ennemis
Ces termes odieux pouvaient être permis,
Qu'eux ſeuls de ma conduite avaient droit de ſe plaindre.

LA FRANCE.

Vos dons ſont à chérir, mais leur ſuite eſt à craindre.
Pour faire deux héros ils font cent malheureux:
Et ce dehors brillant que mon nom reçoit d'eux,
M'éclaire à voir les maux qu'à ma gloire il attache,
Le ſang dont il m'épuiſe, & les nerfs qu'il m'arrache.



LA VICTOIRE.

Je n'ose condamner de si justes ennuis,
Quand je vois quels malheurs malgré moi je produis;
Mais ce dieu dont la main m'a chez vous affermie,
Vous pardonnera-t-il d'aimer son ennemie ?
Le voilà qui paraît, c'est lui-même, c'est Mars,
Qui vous lance du ciel de farouches regards :
Il menace, il descend, apaisez sa colère
Par le promt désaveu d'un souhait téméraire.

Le ciel s'ouvre, & fait voir Mars en posture menaçante, un pied en l'air, & l'autre porté sur son étoile. Il descend ainsi à un des côtés du théatre, qu'il traverse en parlant; & si-tôt qu'il a parlé, il remonte au même lieu dont il est parti.

SCENE II.

MARS, LA FRANCE, LA VICTOIRE.

MARS.

France ingrate, tu veux la paix,
Et pour toute reconnaissance,
D'avoir en tant de lieux étendu ta puissance,
Tu murmures de mes bienfaits.
Encor un lustre ou deux, & sous tes destinées
J'aurais rangé le sort des têtes couronnées;

Ton état n'aurait eu pour bornes que ton choix;
Et tu devais tenir pour assuré présage,
Voyant toute l'Europe aprendre ton langage,
Que toute cette Europe allait prendre tes loix.
Tu renonces à cette gloire,
La Paix a pour toi plus d'apas,
Et tu dédaignes la Victoire
Que j'ai de ma main propre attachée à tes pas.
Voi dans quels fers sous moi la Discorde & l'Envie
Tiennent cette Paix asservie.
La Victoire t'a dit comme on peut m'apaiser;
J'en veux bien faire encor ta compagne éternelle;
Mais sache que je la rapelle,
Si tu manques d'en bien user.

Avant que de disparaître, ce dieu en colère contre la France, lui fait voir la Paix qu'elle demande avec tant d'ardeur, prisonnière dans son palais, entre les mains de la Discorde & de l'Envie, qu'il lui a données pour gardes. Ce palais a pour colonnes des canons qui ont pour bases des mortiers, & des boulets pour chapitaux; le tout accompagné pour ornemens de trompettes, de tambours, & autres instrumens de guerre entrelacés ensemble, & découpés à jour, qui font comme un second rang de colonnes. Le lambris est composé de trophées d'armes, & de tout ce qui peut désigner & embellir la demeure de ce dieu des batailles.



SCENE III.

LA PAIX, LA DISCORDE, L'ENVIE, LA FRANCE, LA VICTOIRE.

LA PAIX.

En vain à tes soupirs il est inexorable.
Un dieu plus fort que lui me va rejoindre à toi;
Et tu devras bientôt ce succès adorable
A cette reine incomparable,
Dont les soins & l'exemple ont formé ton grand roi.
Ses tendresses de sœur, ses tendresses de mère,
Peuvent tout sur un fils, peuvent tout sur un frère.
Béni, France, béni ce pouvoir fortuné;
Béni le choix qu'il fait d'une reine comme elle:
Cent rois en sortiront, dont la gloire immortelle
Fera trembler sous toi l'univers étonné;
Et dans tout l'avenir sur leur front couronné
Portera l'image fidelle
De celui qu'elle t'a donné.
Ce dieu dont le pouvoir suprême
Étouffe d'un coup d'œil les plus vieux différends,
Ce dieu par qui l'amour plait à la vertu même,
Et qui borne souvent l'espoir des conquérans;
Le blond & pompeux Hyménée
Prépare en ta faveur l'éclatante journée,

Où sa main doit briser mes fers.
Ces monstres insolens dont je suis prisonnière,
Prisonniers à leur tour au fond de leurs enfers,
Ne pouront mêler d'ombre à sa vive lumière.
A tes cantons les plus déserts
Je rendrai leur beauté première;
Et dans les doux torrens d'une allégresse entière,
Tu verras s'abîmer tes maux les plus amers.
Tu vois comme déja ces deux hautes puissances,
Que Mars semblait plonger en d'immortels discords,
Ont malgré ses fureurs assemblé sur tes bords
Les sublimes intelligences
Qui de leurs grands états meuvent les vastes corps.
Les surprenantes harmonies
De ces miraculeux génies,
Savent tout balancer, savent tout soutenir:
Leur prudence était dûe à cet illustre ouvrage;
Et jamais on n'eût pû fournir
Aux intérêts divers de la Seine & du Tage,
Ni zèle plus savant en l'art de réunir,
Ni savoir mieux instruit du commun avantage.
Par ces organes seuls ces dignes potentats
Se font eux-mêmes leurs arbitres;
Aux conquêtes par eux ils donnent d'autres titres,
Et des bornes à leurs états.
Ce dieu même qu'attend ma longue impatience,
N'a droit de m'affranchir que par leur conférence;
Sans elle son pouvoir serait mal reconnu.
Mais enfin je le vois, leur accord me l'envoie.
France, ouvre ton cœur à la joie,

Et vous, monſtres, fuyez, ce grand jour eſt venu.

L'Hymenée paraît couronné de fleurs, portant en ſa main droite un dard ſemé de lys & de roſes, & en la gauche, le portrait de la reine peint ſur ſon bouclier.



SCENE IV.

L'HYMENÉE, LA PAIX, LA DISCORDE, L'ENVIE, LA FRANCE, LA VICTOIRE, CHŒUR de muſique.

LA DISCORDE.

En vain tu le veux croire, orgueilleuſe captive:
Pourrions-nous fuir le ſecours qui t'arrive?

L'ENVIE.

Pourrions-nous craindre un dieu qui contre nos fureurs
Ne prend pour armes que des fleurs?

L'HYMENÉE.

Oui, monſtres, oui, craignez cette main vengereſſe,
Mais craignez encor plus cette grande princeſſe,
Pour qui je viens allumer mon flambeau:
Pourriez-vous ſoutenir les traits de ſon viſage?
Fuyez, monſtres, à ſon image,
Fuyez, & que l'enfer qui fut votre berceau,
Vous ſerve à jamais de tombeau.
Et vous, noirs inſtrumens d'un indigne eſclavage,
Tombez, fers odieux, à ce divin aſpect,

Et pour lui rendre un promt hommage,
Anéantissez vous de honte, ou de respect.

Il présente ce portrait aux yeux de la Discorde & de l'Envie, qui trébuchent aussi-tôt aux enfers; & ensuite il le présente aux chaînes qui tiennent la Paix prisonnière, lesquelles tombent & se brisent tout-à-l'heure.

LA PAIX.

Dieu des sacrés plaisirs, vous venez de me rendre
Un bien dont les dieux même ont lieu d'être jaloux;
Mais ce n'est pas assez, il est tems de descendre,
Et de remplir les vœux qu'en terre on fait pour nous.

L'HYMENÉE.

Il en est tems, déesse, & c'est trop faire attendre
Les effets d'un espoir si doux.
Vous donc, mes ministres fidèles,
Venez, Amours, & prêtez nous vos aîles.

Quatre Amours descendent du ciel, deux de chaque côté, & s'attachent à l'Hymenée & à la Paix pour les aporter en terre.

LA FRANCE.

Peuple, fai voir ta joie à ces divinités,
Qui vont tarir le cours de tes calamités.

CHŒUR DE MUSIQUE.

L'Hymenée, la Paix, & les quatre Amours descendent pendant qu'il chante.

Descens, Hymen, & ramène sur terre
Les délices avec la paix.
Descens, objet divin de nos plus doux souhaits,
Et par tes feux étein ceux de la guerre.



Après que l'Hymenée & la Paix ſont deſcendus, les quatre Amours remontent au ciel, premiérement de droit fil tous quatre enſemble, & puis ſe ſéparant deux à deux, & croiſſant leur vol, en ſorte que ceux qui ſont au côté droit ſe retirent à gauche dans les nues, & ceux qui ſont au gauche ſe perdent dans celles du côté droit.

SCENE V.

L'HYMENÉE, LA PAIX, LA FRANCE, LA VICTOIRE, CHŒUR de muſique.

LA FRANCE *à la Paix.*

ADorable ſouhait des peuples gémiſſans,
Féconde ſûreté des travaux innocens,
Infatigable apui du pouvoir légitime,
Qui diſſipez le trouble, & détruiſez le crime;
Protectrice des arts, mère des beaux loiſirs,
Eſt-ce une illuſion qui flatte mes deſirs?
Puis-je en croire mes yeux, & dans chaque province,
De votre heureux retour faire bénir mon prince?

LA PAIX.

France, aprend que lui-même il aime à le devoir
A ces yeux dont tu vois le ſouverain pouvoir.
Par un effort d'amour répons à leurs miracles;
Fais éclater ta joie en de pompeux ſpectacles.
Ton théatre a ſouvent d'aſſez riches couleurs,
Pour n'avoir pas beſoin d'emprunter rien ailleurs.

Ose donc, & fai voir que ta reconnaissance . . .

LA FRANCE.

De grace, voyez mieux quelle est mon impuissance.
Est-il effort humain qui jamais ait tiré
Des spectacles pompeux d'un sein si déchiré?
Il faudrait que vos soins par le cours des années . . .

L'HYMENÉE.

Ces traits divins n'ont pas des forces si bornées.
Mes roses & mes lys par eux en un moment,
A ces lieux désolés vont servir d'ornement.
Promets, & tu verras l'effet de ma parole.

LA FRANCE.

J'entreprendrai beaucoup, mais ce qui m'en console,
C'est que sous votre aveu . . .

L'HYMENÉE.

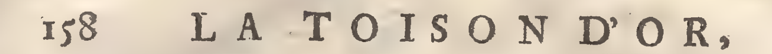
Va, n'apréhende rien;
Nous serons à l'envi nous-mêmes ton soutien.
Porte sur ton théatre une chaleur si belle,
Que des plus heureux tems l'éclat s'y renouvelle:
Nous en partagerons la gloire, & le souci.

LA VICTOIRE.

Cependant la Victoire est inutile ici;
Puisque la Paix y règne, il faut qu'elle s'exile.

LA PAIX.

Non, Victoire, avec moi tu n'es pas inutile.
Si la France en repos n'a plus où t'employer,
Du moins à ses amis elle peut t'envoyer.
D'ailleurs, mon plus grand calme aime l'inquiétude
Des combats de prudence, & des combats d'étude;
Il ouvre un champ plus large à ses guerres d'esprits;



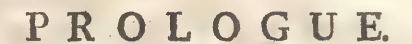
Tous les peuples ſans ceſſe en diſputent le prix;
Et comme il fait monter à la plus haute gloire,
Il eſt bon que la France ait toujours la Victoire.
Fai-lui donc cette grace, & pren part comme nous
A ce qu'auront d'heureux des ſpectacles ſi doux.

LA VICTOIRE.

J'y conſens, & m'arrête aux rives de la Seine,
Pour rendre un long hommage à l'une & l'autre reine,
Pour y prendre à jamais les ordres de ſon roi.
Puiſſai-je en obtenir pour mon premier emploi,
Ceux d'aller juſqu'aux bouts de ce vaſte hémiſphère
Arborer les drapeaux de ſon généreux frère!
D'aller d'un ſi grand prince, en mille & mille lieux,
Egaler le grand nom au nom de ſes ayeux!
Le conduire au-delà de leurs fameuſes traces,
Faire un apui de Mars du favori des Graces,
Et ſous d'autres climats couronner ſes hauts faits
Des lauriers qu'en ceux-ci lui dérobe la Paix!

L'HYMENÉE.

Tu vas voir davantage; & les dieux qui m'ordonnent
Qu'attendant tes lauriers mes myrtes le couronnent,
Lui vont donner un prix de toute autre valeur,
Que ceux que tu promets avec tant de chaleur.
Cette illuſtre conquête a pour lui plus de charmes
Que celles que tu veux aſſurer à ſes armes;
Et ſon œil éclairé par mon ſacré flambeau,
Ne voit point de trophée ou ſi noble, ou ſi beau.
Ainſi, France, à l'envi l'Eſpagne & l'Angleterre
Aiment à t'enrichir quand tu finis la guerre;
Et la Paix qui ſuccède à ſes triſtes efforts,



Te livre par ma main leurs plus rares tréſors.

LA PAIX.

Allons ſans plus tarder mettre ordre à tes ſpectacles;
Et pour les commencer par de nouveaux miracles,
Toi que rend tout-puiſſant ce chef-d'œuvre des cieux,
Hymen, fai lui changer la face de ces lieux.

L'HYMENÉE *ſeul.*

Naiſſez à cet aſpect, fontaines, fleurs, bocages,
Chaſſez de ces débris les funeſtes images,
Et formez des jardins, tels qu'avec quatre mots
Le grand art de Médée en fit naître à Colchos.

Tout le théatre ſe change en un jardin magnifique, à la vûe du portrait de la reine, que l'Hymenée lui préſente.

Fin du Prologue.



ACTE PREMIER.

Ce grand jardin qui en fait la ſcène, eſt compoſé de trois rangs de cyprès, à côté deſquels on voit alternativement en chaque chaſſis, des ſtatues de marbre blanc à l'antique, qui verſent de gros jets d'eau dans de grands baſſins, ſoutenus par des Tritons qui leur ſervent de piédeſtal, ou trois vaſes qui portent, l'un des orangers, & les deux autres diverſes fleurs en confuſion, champtournées & découpées à jour. Les ornemens de ces vaſes & de ces baſſins ſont rehauſſés d'or, & ces ſtatues portent ſur leurs têtes des corbeilles d'or treilliſſées, & remplies de pareilles fleurs. Le théâtre eſt fermé par une grande arcade de verdure, ornée de feſtons de fleurs, avec une grande corbeille d'or ſur le milieu, qui en eſt remplie comme les autres. Quatre autres arcades qui la ſuivent compoſent avec elle un berceau, qui laiſſe voir plus loin un autre jardin de cyprès entremêlés avec quantité d'autres ſtatues à l'antique, & la perſpective du fond borne la vûe par un parterre encor plus éloigné, au milieu duquel s'élève une fontaine avec divers autres jets d'eau qui ne font pas le moindre agrément de ce ſpectacle.

SCENE PREMIERE.

CHALCIOPE, MÉDÉE.

MÉDÉE.

PArmi ces grands ſujets d'allégreſſe publique,
Vous portez ſur le front un air mélancolique;

Votre

Votre humeur paraît ſombre ; & vous ſemblez, ma ſœur,
Murmurer en ſecret contre notre bonheur.
La veuve de Phryxus, & la fille d'Aæte,
Plaint-elle de Perſès la honte & la défaite ?
Vous faut-il conſoler de ces illuſtres coups,
Qui partent d'un héros parent de votre époux ?
Et le vaillant Jaſon pourrait-il vous déplaire,
Alors que dans ſon trône il rétablit mon père ?

CHALCIOPE.

Vous m'offenſez, ma ſœur ; celles de notre rang
Ne ſavent point trahir leur pays, ni leur ſang ;
Et j'ai vû les combats de Perſès, & d'Aæte,
Toujours avec des yeux de fille & de ſujette.
Si mon front porte empreints quelques troubles ſecrets,
Sachez que je n'en ai que pour vos intérêts.
J'aime autant que je dois cette haute victoire :
Je veux bien que Jaſon en ait toute la gloire ;
Mais à tout dire, enfin, je crains que ce vainqueur
N'en étende les droits juſques ſur votre cœur.
Je ſais que ſa brigade à peine deſcendue
Rétablit à nos yeux la bataille perdue,
Que Perſès triomphait, que Styrus était mort,
Styrus que pour époux vous envoyait le ſort.
Jaſon de tant de maux borna ſoudain la courſe ;
Il en domta la force, il en tarit la ſource :
Mais avouez auſſi qu'un héros ſi charmant
Vous conſole bientôt de la mort d'un amant.
L'éclat qu'a répandu le bonheur de ſes armes ;
A vos yeux éblouïs ne permet plus de larmes :
Il ſait les détourner des horreurs d'un cercueil ;



Et la peur d'être ingrate étouffe votre deuil.
Non que je blâme en vous quelques ſoins de lui plaire,
Tant que la guerre ici l'a rendu néceſſaire ;
Mais je ne voudrais pas que cet empreſſement
D'un ſoin étudié fît un attachement.
Car enfin aujourd'hui que la guerre eſt finie,
Votre facilité ſe trouverait punie.
Et ſon départ ſubit ne vous laiſſerait plus
Qu'un cœur embarraſſé de ſoucis ſuperflus.

MÉDÉE.

La remontrance eſt douce, obligeante, civile ;
Mais, à parler ſans feinte, elle eſt fort inutile :
Si je n'ai point d'amour, je n'y prens point de part ;
Et ſi j'aime Jaſon, l'avis vient un peu tard.
Quoi qu'il en ſoit, ma ſœur, nommeriez-vous un crime,
Un vertueux amour qui ſuivrait tant d'eſtime ?
Alors que ſes hauts faits lui gagnent tous les cœurs,
Faut-il que ſes ſoupirs excitent mes rigueurs,
Que contre ſes exploits moi ſeule je m'irrite,
Et fonde mes dédains ſur ſon trop de mérite ?
Mais s'il m'en doit bientôt coûter un repentir,
D'où pouvez-vous ſavoir qu'il ſoit prêt à partir ?

CHALCIOPE.

Je le ſais de mes fils, qu'une ardeur de jeuneſſe
Emporte malgré moi juſqu'à le ſuivre en Grèce,
Pour voir en ces beaux lieux la ſource de leur ſang,
Et de Phryxus leur père y reprendre le rang.
Déja tous ces héros au départ ſe diſpoſent ;
Ils ont peine à ſouffrir que leurs bras ſe repoſent ;
Comme la gloire à tous fait leur plus cher ſouci,

N'ayant plus à combattre, ils n'en ont plus ici;
Ils brûlent d'en chercher dessus quelqu'autre rive,
Tant leur valeur rougit si-tôt qu'elle est oisive.
Jason veut seulement une grace du roi.

MÉDÉE.

Cette grace, ma sœur, n'est sans doute que moi.
Ce n'est plus qu'avec vous qu'il faut que je déguise.
Du chef de ces héros j'asservis la franchise;
De tout ce qu'il a fait de grand, de glorieux,
Il rend un plein hommage au pouvoir de mes yeux:
Il a vaincu Persès, il a servi mon père,
Il a sauvé l'état, sans chercher qu'à me plaire.
Vous l'avez vû, peut-être, & vos yeux sont témoins
De combien chaque jour il y donne de soins,
Avec combien d'ardeur...

CHALCIOPE.

Oui, je l'ai vû moi-même,
Que pour plaire à vos yeux il prend un soin extrême:
Mais je n'ai pas moins vû combien il vous est doux
De vous montrer sensible aux soins qu'il prend pour vous.
Je vous vois chaque jour avec inquiétude
Chercher, ou sa présence, ou quelque solitude,
Et dans ses grands jardins sans cesse repasser
Le souvenir des traits qui vous ont sû blesser.
En un mot, vous l'aimez, & ce que j'apréhende...

MÉDÉE.

Je suis prête à l'aimer, si le roi le commande:
Mais jusques-là, ma sœur, je ne fais que souffrir
Les soupirs & les vœux qu'il prend soin de m'offrir.



CHALCIOPE.

Quittez ce faux devoir dont l'ombre vous amuſe.
Vous irez plus avant ſi le roi le refuſe ;
Et quoi que votre erreur vous faſſe préſumer,
Vous obéirez mal, s'il vous défend d'aimer.
Je ſais. . . Mais le voici que le prince accompagne.

SCENE II.

AÆTE, ABSYRTE, CHALCIOPE, MÉDÉE.

AÆTE.

Enfin nos ennemis nous cèdent la campagne,
Et des Scythes défaits le camp abandonné,
Nous eſt de leur déroute un gage fortuné,
Un fidèle témoin d'une victoire entière :
Mais comme la fortune eſt ſouvent journalière,
Il en faut redouter de funeſtes retours,
Ou ſe mettre en état de triompher toujours.
Vous ſavez de quel poids & de quelle importance
De ce peu d'étrangers s'eſt fait voir l'aſſiſtance.
Quarante, qui l'eût crû ? quarante à leur abord
D'une armée abattue ont relevé le ſort,
Du côté des vaincus rapellé la victoire,
Et fait d'un jour fatal un jour brillant de gloire.
Depuis cet heureux jour que n'ont point fait leurs bras ?
Leur chef nous a paru le démon des combats ;

Et trois fois sa valeur d'un noble effet suivie,
Au péril de son sang a dégagé ma vie.
Que ne lui dois-je point? & que ne dois-je à tous?
Ah, si nous les pouvions arrêter parmi nous,
Que ma couronne alors se verrait assurée!
Qu'il faudrait craindre peu pour la Toison dorée,
Ce trésor où les dieux attachent nos destins,
Et que veulent ravir tant de jaloux voisins!
N'y peux-tu rien, Médée, & n'as-tu point de charmes
Qui fixent en ces lieux le bonheur de leurs armes?
N'est-il herbes, parfums, ni chants mystérieux,
Qui puissent nous unir ces bras victorieux?

ABSYRTE.

Seigneur, il est en vous d'avoir cet avantage.
Le charme qu'il y faut est tout sur son visage.
Jason l'aime, & je crois que l'offre de son cœur
N'en serait pas reçûe avec trop de rigueur.
Un favorable aveu pour ce digne hyménée
Rendrait ici sa course heureusement bornée;
Son exemple aurait force, & ferait qu'à l'envi
Tous voudraient imiter le chef qu'ils ont suivi.
Tous sauraient comme lui, pour faire une maîtresse,
Perdre le souvenir des beautés de leur Grèce;
Et tous ainsi que lui permettraient à l'amour
D'obstiner des héros à grossir votre cour.

AÆTE.

Le refus d'un tel heur aurait trop d'injustice.
Puis-je d'un moindre prix payer un tel service?
Le ciel qui veut pour elle un époux étranger,
Sous un plus digne joug ne saurait l'engager.



Oui, j'y conſens, Abſyrte, & tiendrai même à grace,
Que du roi d'Albanie il rempliſſe la place,
Que la mort de Styrus permette à votre ſœur
L'incomparable choix d'un ſi grand ſucceſſeur.
Ma fille, ſi jamais les droits de la naiſſance. . .

CHALCIOPE.

Seigneur, je vous répons de ſon obéiſſance;
Mais je ne répons pas que vous trouviez les Grecs
Dans la même penſée & les mêmes reſpects.
Je les connais un peu, veuve d'un de leurs princes
Ils ont averſion pour toutes nos provinces;
Et leur pays natal leur imprime un amour,
Qui partout les rapelle, & preſſe leur retour.
Ainſi n'eſpérez pas qu'il ſoit des hyménées,
Qui puiſſent à la votre unir leurs deſtinées.
Ils les accepteront, ſi leur ſort rigoureux
A fait de leur patrie un lieu mal ſûr pour eux;
Mais le péril paſſé, leur ſoudaine retraite
Vous fera bientôt voir que rien ne les arrête;
Et qu'il n'eſt point de nœuds qui les puiſſe obliger
A vivre ſous les loix d'un monarque étranger.
Bien que Phryxus m'aimât avec quelque tendreſſe,
Je l'ai vû mille fois ſoupirer pour ſa Grèce;
Et quelque illuſtre rang qu'il tînt dans vos états,
S'il eût eu l'accès libre en ces heureux climats,
Malgré ces beaux dehors d'une ardeur empreſſée,
Il m'eût falu l'y ſuivre, ou m'en voir délaiſſée.
Il ſemble après ſa mort qu'il revive en ſes fils:
Comme ils ont même ſang, ils ont mêmes eſprits.
La Grèce en leur idée eſt un ſéjour céleſte,

Un lieu ſeul digne d'eux; par-là jugez du reſte.

A Æ T E.

Faites-les moi venir, que de leur propre voix
J'aprenne les raiſons de cet injuſte choix.
Et quant à ces guerriers, que nos dieux tutélaires
Au ſalut de l'état rendent ſi néceſſaires,
Si pour les obliger à vivre mes ſujets,
Il n'eſt point dans ma cour d'aſſez dignes objets,
Si ce nom ſur leur front jette tant d'infamie,
Que leur gloire en devienne implacable ennemie,
Subornons cette gloire, & voyons dès demain
Ce que poura ſur eux le nom de ſouverain.
Le trône a ſes liens ainſi que l'hyménée;
Et quand ce double nœud tient une ame enchaînée;
Quand l'ambition marche au ſecours de l'amour,
Elle étouffe aiſément tous ces ſoins du retour.
Elle triomphera de cette idolatrie,
Que tous ces grands guerriers gardent pour leur patrie:
Leur Grèce a des climats, & plus doux, & meilleurs;
Mais commander ici vaut bien ſervir ailleurs.
Partageons avec eux l'éclat d'une couronne,
Que la bonté du ciel par leurs mains nous redonne.
D'un bien qu'ils ont ſauvé je leur dois quelque part,
Je le perdais ſans eux, ſans eux il court hazard;
Et c'eſt toujours prudence, en un péril funeſte,
D'offrir une moitié pour conſerver le reſte.

A B S Y R T E.

Vous les connaiſſez mal, ils ſont trop généreux,
Pour vous vendre à ce prix le beſoin qu'on a d'eux.
Après ce grand ſecours, ce ſerait pour ſalaire

Prendre une part du vol qu'on tâchait à vous faire,
Vous piller un peu moins ſous couleur d'amitié,
Et vous laiſſer enfin ce reſte par pitié.
C'eſt là, ſeigneur, c'eſt là cette haute infamie
Dont vous verriez leur gloire implacable ennemie.
Le trône a des ſplendeurs dont les yeux éblouïs
Peuvent réduire une ame à l'oubli du pays;
Mais auſſi la Scythie ouverte à nos conquêtes
Offre aſſez de matière à couronner leurs têtes.
Qu'ils régnent, mais par nous, & ſur nos ennemis,
C'eſt là qu'il faut trouver un ſceptre à nos amis;
Et lors d'un ſacré nœud l'inviolable étreinte
Tirera notre apui d'où partait notre crainte;
Et l'hymen unira par des liens plus doux,
Des rois ſauvés par eux, à des rois faits par nous.

AÆTE.

Vous regardez trop tôt comme votre héritage
Un trône dont en vain vous craignez le partage.
J'ai d'autres yeux, Abſyrte, & vois un peu plus loin.
Je veux bien réſerver ce remède au beſoin,
Ne faire point cette offre à moins que néceſſaire;
Mais s'il y faut venir, rien ne m'en peut diſtraire.
Les voici, parlons-leur, & pour les arrêter,
Ne leur refuſons rien qu'ils daignent ſouhaiter.

SCENE

SCENE III.

AÆTE, ABSYRTE, MÉDÉE, JASON, PELÉE, IPHITE, ORPHÉE, ARGONAUTES.

AÆTE.

GUerriers par qui mon ſort devient digne d'envie,
Héros, à qui je dois, & le ſceptre, & la vie,
Après tant de bienfaits, & d'un ſi haut éclat,
Voulez-vous me laiſſer la honte d'être ingrat?
Je ne vous fais point d'offre, & dans ces lieux ſauvages,
Je ne découvre rien digne de vos courages;
Mais ſi dans mes états, mais ſi dans mon palais,
Quelque choſe avait pû mériter vos ſouhaits,
Le choix qu'en aurait fait cette valeur extrême,
Lui donnerait un prix qu'il n'a pas de lui-même;
Et je croirais devoir à ce précieux choix
L'heur de vous rendre un peu de ce que je vous dois.

JASON.

Si nos bras animés par vos deſtins propices
Vous ont rendu, ſeigneur, quelques faibles ſervices,
Et s'il en eſt encor après un ſort ſi doux,
Que vos commandemens puiſſent vouloir de nous,
Vous avez en vos mains un trop digne ſalaire,
Et pour ce qu'on a fait, & pour ce qu'on peut faire;
Et s'il nous eſt permis de vous le demander...



A Æ T E.

Attendez tout d'un roi qui veut tout accorder.
J'en jure le dieu Mars, & le ſoleil mon père;
Et me puiſſe à vos yeux accabler leur colère,
Si mes ſermens pour vous n'ont de ſi promts effets,
Que vos vœux dès ce jour ſe verront ſatisfaits!

J A S O N.

Seigneur, j'oſe vous dire, après cette promeſſe,
Que vous voyez la fleur des princes de la Grèce,
Qui vous demandent tous, d'une commune voix,
Un tréſor qui jadis fut celui de ſes rois.
La Toiſon d'or, ſeigneur, que Phryxus votre gendre,
Phryxus notre parent...

A Æ T E.

Ah, que viens-je d'entendre!

M É D É E *à part.*

Ah, perfide!

J A S O N.

A ce mot vous paraiſſez ſurpris?
Notre peu de ſecours ſe met à trop haut prix;
Mais enfin, je l'avoue, un ſi précieux gage
Eſt l'unique motif de tout notre voyage.
Telle eſt la dure loi que nous font nos tyrans,
Que lui ſeul nous peut rendre au ſein de nos parens;
Et telle eſt leur rigueur, que ſans cette conquête,
Le retour au pays nous coûterait la tête.

A Æ T E.

Ah, ſi vous ne pouvez y rentrer autrement,
Dure, dure à jamais votre banniſſement!
Prince, tel eſt mon ſort, que la Toiſon ravie

Me doit coûter le ſceptre, & peut-être la vie.
De ſa perte dépend celle de tout l'état;
En former un déſir, c'eſt faire un attentat;
Et ſi juſqu'à l'effet vous pouvez le réduire,
Vous ne m'avez ſauvé que pour mieux me détruire.

JASON.

Qui vous l'a dit, ſeigneur? quel tyrannique effroi
Fait cette illuſion aux deſtins d'un grand roi?

AÆTE.

Votre Phryxus lui-même a ſervi d'interprète
A ces ordres des dieux dont l'effet m'inquiète.
Son ombre en mots exprès nous les a fait ſavoir.

JASON.

A des fantômes vains donnez moins de pouvoir.
Une ombre eſt toujours ombre, & des nuits éternelles
Il ne ſort point de jours qui ne ſoient infidelles.
Ce n'eſt point à l'enfer à diſpoſer des rois;
Et les ordres du ciel n'empruntent point ſa voix;
Mais vos bontés par là cherchent à faire grace
Au trop d'ambition dont vous voyez l'audace;
Et c'eſt pour colorer un trop juſte refus,
Que vous faites parler cette ombre de Phryxus.

AÆTE.

Quoi, de mon noir deſtin la triſte certitude
Ne ſerait qu'un prétexte à mon ingratitude?
Et quand je vous dois tout, je voudrais eſſayer
Un mauvais artifice à ne vous rien payer?
Quoique vous en croyiez, quoique vous puiſſiez dire,
Pour vous déſabuſer partageons mon empire.



Cette offre peut-elle être un refus coloré ?
Et répond-elle mal à ce que j'ai juré ?

JASON.

D'autres l'accepteraient avec pleine alégreſſe ;
Mais elle n'ouvre pas les chemins de la Grèce ;
Et ces héros ſortis, ou des dieux, ou des rois,
Ne ſont pas mes ſujets pour vivre ſous mes loix.
C'eſt à l'heur du retour que leur courage aſpire,
Et non pas à l'honneur de me faire un empire.

A Æ T E.

Rien ne peut donc changer ce rigoureux déſir ?

JASON.

Seigneur, nous n'avons pas le pouvoir de choiſir ;
Ce n'eſt que perdre tems qu'en parler davantage ;
Et vous ſavez à quoi le ſerment vous engage.

A Æ T E.

Téméraire ſerment qui me fait une loi,
Dangereuſe pour vous, ou funeſte pour moi !
  La Toiſon eſt à vous, ſi vous pouvez la prendre ;
Car ce n'eſt pas de moi qu'il vous la faut attendre.
Comme votre Phryxus l'a conſacrée à Mars,
Ce dieu même lui fait d'effroyables remparts,
Contre qui tout l'effort de la valeur humaine
Ne peut être ſuivi que d'une mort certaine.
Il faut pour l'emporter quelque choſe au-deſſus,
J'ouvrirai la carrière, & ne puis rien de plus ;
Il y va de ma vie, ou de mon diadème ;
Mais je tremble pour vous, autant que pour moi-même.
Je croirais faire un crime à vous le déguiſer ;
Il eſt en votre choix d'en bien ou mal uſer :

Ma parole eſt donnée, il faut que je la tienne ;
Mais votre perte eſt ſûre à moins que de la mienne.
Adieu, penſez-y bien. Toi, ma fille, di-lui
A quels affreux périls il ſe livre aujourd'hui.

SCENE IV.

MÉDÉE, JASON, ARGONAUTES.

MÉDÉE.

CEs périls ſont légers.

JASON.

Ah, divine princeſſe !

MÉDÉE.

Il n'y faut que du cœur, des forces, de l'adreſſe :
Vous en avez, Jaſon, mais peut-être, après tout,
Ce que vous en avez n'en viendra pas à bout.

JASON.

Madame, ſi jamais...

MÉDÉE.

Ne di rien, téméraire ;
Tu ne ſavais que trop quel choix pouvait me plaire.
Celui de la Toiſon m'a fait voir tes mépris ;
Tu la veux, tu l'auras, mais aprens à quel prix.
Pour voir cette dépouille au dieu Mars conſacrée,
A tous dans ſa forêt il permet libre entrée ;
Mais pour la conquérir qui s'oſe hazarder,
Trouve un affreux dragon commis à la garder ;



Rien n'échape à ſa vûe, & le ſommeil ſans force,
Fait avec ſa paupière un éternel divorce.
Le combat contre lui ne te ſera permis,
Qu'après deux fiers taureaux par ta valeur ſoumis :
Leurs yeux ſont tout de flamme, & leur brûlante haleine
D'un long embraſement couvre toute la plaine.
Va leur faire ſouffrir le joug, & l'aiguillon,
Ouvrir du champ de Mars le funeſte ſillon :
C'eſt ce qu'il te faut faire, & dans ce champ horrible
Jetter une ſemence encore plus terrible,
Qui ſoudain produira des eſcadrons armés
Contre la même main qui les aura ſemés.
Tous, ſi-tôt qu'ils naîtront, en voudront à ta vie ;
Je vais moi-même à tous redoubler leur furie.
Juge par là, Jaſon, de la gloire où tu cours,
Et cherche où tu pouras des bras & du ſecours.

SCENE V.

JASON, PELÉE, IPHITE, ORPHÉE, ARGONAUTES.

JASON.

AMis, voilà l'effet de votre impatience.
Si j'avais eu ſur vous un peu plus de croyance,
L'amour m'aurait livré ce précieux dépôt,
Et vous l'avez perdu pour le vouloir trop tôt.

PELÉE.

L'amour vous eſt bien doux, & votre eſpoir tranquile,

Qui vous fit consumer deux ans chez Hypsipile,
En consumerait quatre avec plus de raison
A cajoler Médée, & gagner la Toison.
Après que nos exploits l'ont si bien méritée,
Un mot seul, un souhait dût l'avoir emportée;
Mais puisqu'on la refuse au service rendu,
Il faut avoir de force un bien qui nous est dû.

JASON.

De Médée en courroux dissipez donc les charmes,
Combattez ce dragon, ces taureaux, ces gens-d'armes.

IPHITE.

Les dieux nous ont sauvés de mille autres dangers,
Et sont les mêmes dieux en ces bords étrangers.
Pallas nous a conduits, & Junon de nos têtes
A parmi tant de mers écarté les tempêtes.
Ces grands secours unis auront leur plein effet,
Et ne laisseront point leur ouvrage imparfait.
Voyez si je m'abuse, amis, quand je l'espère;
Regardez de Junon briller la messagère;
Iris nous vient du ciel dire ses volontés.
En attendant son ordre adorons ses bontés.
Pren ton lut, cher Orphée, & montre à la déesse
Combien ce doux espoir charme notre tristesse.



SCENE VI.

IRIS *est sur l'arc-en-ciel*, JUNON & PALLAS *chacune dans son char*, JASON, ORPHÉE, ARGONAUTES.

ORPHÉE *chante.*

Femme & sœur du maître des dieux,
De qui le seul regard fait nos destins propices,
Nous as-tu jusqu'ici guidés sous tes auspices,
Pour nous voir périr en ces lieux ?
Contre des bras mortels tout ce qu'ont pû nos armes,
Nous l'avons fait dans les combats ;
Contre les monstres & les charmes
C'est à toi maintenant de nous prêter ton bras.

IRIS.

Princes, ne perdez pas courage,
Les deux mêmes divinités
Qui vous ont garantis sur les flots irrités,
Prennent votre défense en ce climat sauvage.
[*Ici Junon & Pallas se montrent dans leurs chars.*]
Les voici toutes deux, qui de leurs propres voix
Vous aprendront sous quelles loix
Le destin vous promet cette illustre conquête :
Elles sauront vous la faciliter :
Écoutez leurs conseils, & tenez l'ame prête
A les exécuter.

JUNON.

Tous vos bras & toutes vos armes

Ne peuvent rien contre les charmes
Que Médée en fureur verſe ſur la Toiſon;
L'amour ſeul aujourd'hui peut faire ce miracle,
Et dragon, ni taureaux ne vous feront obſtacle,
Pourvû qu'elle s'apaiſe en faveur de Jaſon.
Prête à deſcendre en terre afin de l'y réduire,
J'ai pris, & le viſage, & l'habit de ſa ſœur.
Rien ne vous peut ſervir, ſi vous n'avez ſon cœur,
Et ſi vous le gagnez, rien ne vous ſaurait nuire.

PALLAS.

Pour vous ſecourir en ces lieux,
Junon change de forme, & va deſcendre en terre;
Et pour vous protéger Pallas remonte aux cieux,
Où Mars & quelques autres dieux
Vont preſſer contre vous le maître du tonnerre.
Le ſoleil, de ſon fils embraſſant l'intérêt,
Voudra faire changer l'arrêt
Qui vous laiſſe eſpérer la Toiſon demandée;
Mais quoi qu'il puiſſe faire, aſſurez-vous qu'enfin
L'amour fera votre deſtin,
Et vous donnera tout, s'il vous donne Médée.

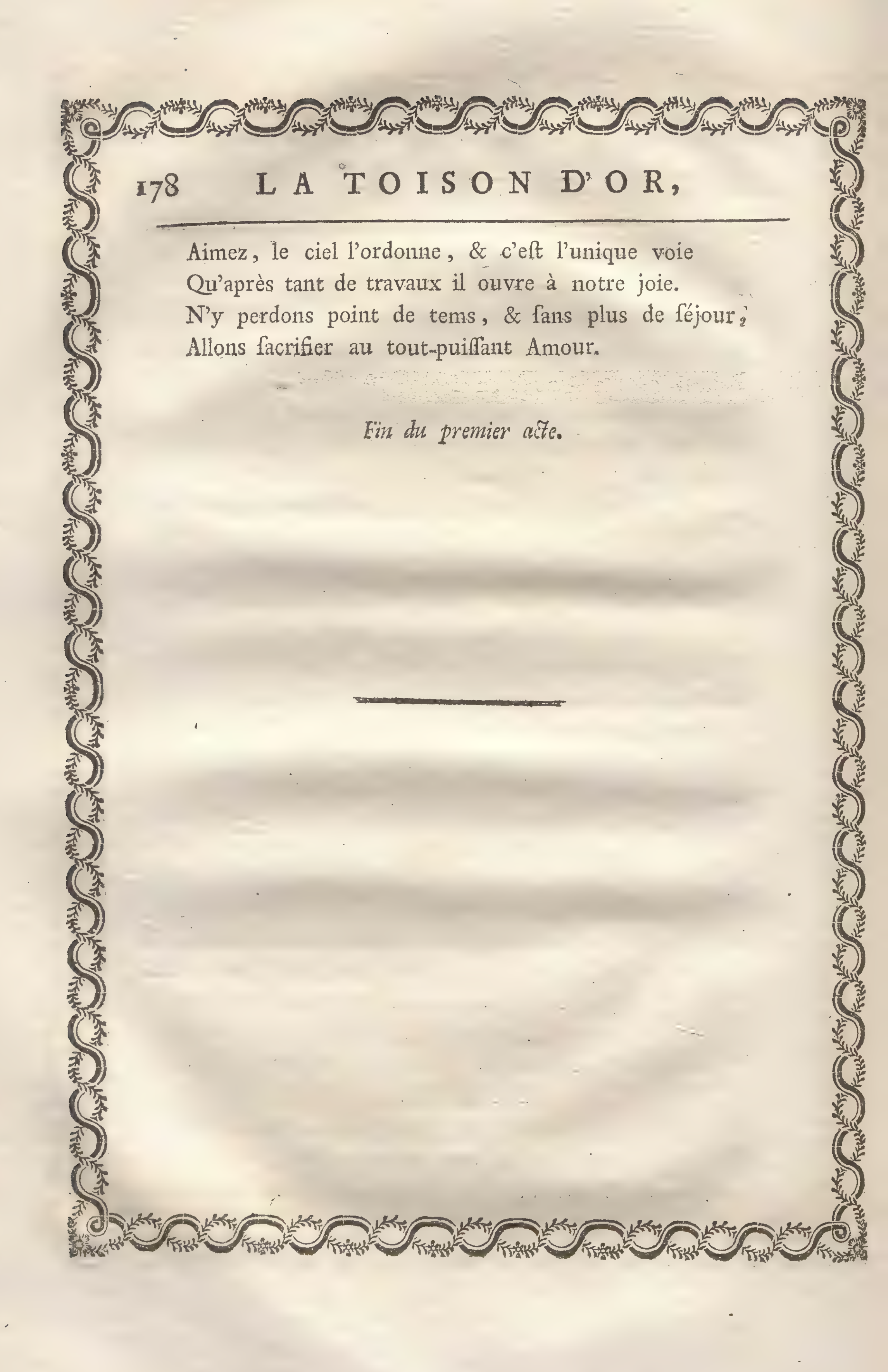
Ici tout d'un tems Iris diſparaît; Pallas remonte au ciel, & Junon deſcend en terre, en traverſant toutes deux le théatre, & faiſant croiſer leurs chars.

JASON.

Hé bien, ſi mes conſeils . . .

PELÉE.

N'en parlons plus, Jaſon;
Cet oracle l'emporte, & vous aviez raiſon.



Aimez, le ciel l'ordonne, & c'eſt l'unique voie
Qu'après tant de travaux il ouvre à notre joie.
N'y perdons point de tems, & ſans plus de ſéjour,
Allons ſacrifier au tout-puiſſant Amour.

Fin du premier acte.

ACTE II.

La rivière du Phase & le paysage qu'elle traverse, succèdent à ce grand jardin qui disparaît tout d'un coup. On voit tomber de gros torrens des rochers qui servent de rivage à ce fleuve, & l'éloignement qui borne la vûe, présente aux yeux divers côteaux dont cette campagne est enfermée.

SCENE PREMIERE.

JASON, JUNON *sous le visage de Chalciope.*

JUNON.

NOUS pouvons à l'écart, sur ces rives du Phase :
Parler en sûreté du feu qui vous embrase.
Souvent votre Médée y vient prendre le frais,
Et pour y mieux rêver s'échape du palais.
Il faut venir à bout de cette humeur altière.
De sa sœur tout exprès j'ai pris l'image entière :
Mon visage a même air, ma voix a même ton :
Vous m'en voyez la taille, & l'habit, & le nom ;
Et je la cache à tous sous un épais nuage,
De peur que son abord ne trouble mon ouvrage.
Sous ces déguisemens j'ai déja rétabli,
Presqu'en toute sa force, un amour affaibli.
L'horreur de vos périls que redoublent les charmes,
Dans cette ame inquiéte excite mille alarmes.



Elle blâme déja ſon trop d'emportement :
C'eſt à vous d'achever un ſi doux changement.
Un ſoupir pouſſé juſte, enſuite d'une excuſe,
Perce un cœur bien avant, quand lui-même il s'accuſe,
Et qu'un ſecret retour le force à reſſentir
De ſa fureur trop promte un tendre repentir.

JASON.

Déeſſe, quels encens . . .

JUNON.

Traitez moi de princeſſe,
Jaſon, & laiſſez là l'encens, & la déeſſe.
Quand vous ſerez en Grèce, il y faudra penſer ;
Mais ici vos devoirs s'en doivent diſpenſer.
Par ce reſpect ſuprême ils m'y feraient connaître :
Laiſſez-y moi paſſer pour ce que je feins d'être,
Juſqu'à ce que le cœur de Médée adouci . . .

JASON.

Madame, puiſqu'il faut ne vous nommer qu'ainſi,
Vos ordres me ſeront des loix inviolables ;
J'aurai pour les remplir des ſoins infatigables,
Et mon amour plus fort . . .

JUNON.

Je ſais que vous aimez,
Que Médée a des traits dont vos ſens ſont charmés ;
Mais cette paſſion eſt-elle en vous ſi forte,
Qu'à tous autres objets elle ferme la porte ?
Ne ſouffre-t-elle plus l'image du paſſé ?
Le portrait d'Hypſipile eſt-il tout effacé ?

JASON.

Ah !

JUNON.

Vous en ſoupirez !

JASON.

Un reſte de tendreſſe
M'échape encor au nom d'une belle princeſſe :
Mais comme aſſez ſouvent la diſtance des lieux
Affaiblit dans le cœur ce qu'elle cache aux yeux,
Les charmes de Médée ont aiſément la gloire
D'abattre dans le mien l'effet de ſa mémoire.

JUNON.

Peut-être elle n'eſt pas ſi loin que vous penſez.
Ses vœux de vous attendre enfin ſe ſont laſſés,
Et n'ont pû réſiſter à cette impatience
Dont tous les vrais amans ont trop d'expérience.
L'ardeur de vous revoir l'a hazardée aux flots ;
Elle a pris après vous la route de Colchos :
Et moi, pour empêcher que ſa flamme importune
Ne rompit ſur ſes bords toute votre fortune,
J'ai ſoulevé les vents, qui briſant ſon vaiſſeau,
Dans les flots mutinés ont ouvert ſon tombeau.

JASON.

Hélas !

JUNON.

N'en craignez point une funeſte iſſue ;
Dans ſon propre palais Neptune l'a reçûe.
Comme il craint pour Pélie, à qui votre retour
Doit coûter la couronne, & peut-être le jour,
Il va tâcher d'y mettre un obſtacle par elle,
Et vous la renverra plus pompeuſe, & plus belle,
Rattacher votre cœur à des liens ſi doux,



Ou du moins exciter des ſentimens jaloux,
Qui vous rendent Médée à tel point inflexible,
Que le pouvoir du charme en demeure invincible,
Et que vous périſſiez en le voulant forcer,
Ou qu'à votre conquête il faille renoncer.
Dès ſon premier abord une ſoudaine flamme
D'Abſyrte à ſes beautés livrera toute l'ame;
L'Amour me l'a promis, vous l'en verrez charmé;
Mais vous ſerez ſans doute encor le plus aimé.
Il faut donc prévenir ce dieu qui l'a ſauvée,
Emporter la Toiſon avant ſon arrivée.
Votre amante paraît, agiſſez en amant,
Qui veut en effet vaincre, & vaincre promtement.

S C E N E II.

JUNON, MÉDÉE, JASON.

MÉDÉE.

QUe faites vous, ma ſœur, avec ce téméraire?
Quand ſon orgueil m'outrage, a-t-il de quoi vous plaire?
Et vous a-t-il réduite à lui ſervir d'apui,
Vous qui parliez tantôt, & ſi haut, contre lui?

JUNON.

Je ſuis toujours ſincère, & dans l'idolatrie
Qu'en tous ces héros grecs je vois pour leur patrie,
Si votre cœur étoit encor à ſe donner,
Je ferais mes efforts à vous en détourner.
Je vous dirais encor ce que j'ai ſû vous dire;

Mais l'amour ſur tous deux a déja trop d'empire.
Il vous aime, & je vois qu'avec les mêmes traits...

MÉDÉE.

Que dites-vous, ma ſœur ? Il ne m'aima jamais.
A quelque complaiſance il a pû ſe contraindre ;
Mais s'il feignit d'aimer, il a ceſſé de feindre,
Et me l'a bien fait voir, en demandant au roi,
En ma préſence même, un autre prix que moi.

JUNON.

Ne condamnons perſonne avant que de l'entendre.
Savez-vous les raiſons dont il ſe peut défendre ?
Il m'en a dit quelqu'une, & je ne puis nier,
Non pas qu'elle ſuffiſe à le juſtifier,
Il eſt trop criminel, mais que du moins ſon crime
N'eſt pas du tout ſi noir qu'il l'eſt dans votre eſtime;
Et ſi vous la ſaviez, peut-être à votre tour
Vous trouveriez moins lieu d'accuſer ſon amour.

MÉDÉE.

Quoi, ce lâche tantôt ne m'a pas regardée;
Il n'a montré qu'orgueil, que mépris pour Médée;
Et je pourrais encor l'entendre diſcourir ?

JASON.

Le diſcours ſiérait mal à qui cherche à mourir.
J'ai mérité la mort, ſi j'ai pû vous déplaire ;
Mais ceſſez contre moi d'armer votre colère :
Vos taureaux, vos dragons ſont ici ſuperflus;
Dites moi ſeulement que vous ne m'aimez plus;
Ces deux mots ſuffiront pour réduire en pouſſière...

MÉDÉE.

Va, quand il me plaira, j'en ſais bien la manière;

Et si ma bouche encor n'en fulmine l'arrêt,
Ren graces à ma sœur qui prend ton intérêt.
Par quel art, par quel charme as-tu pû la séduire,
Elle, qui ne cherchait tantôt qu'à te détruire ?
D'où vient que mon cœur même à demi revolté
Semble vouloir s'entendre avec ta lâcheté,
Et de tes actions favorable interprète,
Ne te peint à mes yeux que tel qu'il te souhaite?
Par quelle illusion lui fais-tu cette loi?
Serais-tu dans mon art plus grand maître que moi?
Tu mets dans tous mes sens le trouble & le divorce:
Je veux ne t'aimer plus, & n'en ai pas la force.
Achève d'éblouïr un si juste couroux,
Qu'offusquent malgré moi des sentimens trop doux:
Car enfin, & ma sœur l'a bien pû reconnaître,
Tout violent qu'il est, l'amour seul l'a fait naître;
Il va jusqu'à la haine, & toutefois, hélas,
Je te haïrais peu, si je ne t'aimais pas.
Mais parle, & si tu peux, montre quelque innocence.

JASON.

Je renonce, madame, à toute autre défense.
Si vous m'aimez encor, & si l'amour en vous
Fait naître cette haine, anime ce couroux,
Puisque de tous les deux sa flamme est triomphante,
Le couroux est propice, & la haine obligeante.
Oui, puisque cet amour vous parle encor pour moi,
Il ne vous permet pas de douter de ma foi;
Et pour vous faire voir mon innocence entière,
Il éclaire vos yeux de toute sa lumière;
De ses rayons divins le vif discernement

Du

Du chef de ces héros sépare votre amant.
Ces princes, qui pour vous ont exposé leur vie,
Sans qui votre province allait être asservie,
Eux qui de vos destins rompant le cours fatal,
Tous mes égaux qu'ils sont, m'ont fait leur général;
Eux qui de leurs exploits, eux qui de leur victoire
Ont répandu sur moi la plus brillante gloire,
Eux tous ont par ma voix demandé la Toison:
C'était eux qui parlaient, ce n'était pas Jason;
Il ne voulait que vous, mais pouvait-il dédire
Ces guerriers dont le bras a sauvé votre empire?
Et par une bassesse indigne de son rang,
Demander pour lui seul tout le prix de leur sang?
Pouvais-je les trahir, moi, qui de leurs suffrages
De ce rang où je suis tiens tous les avantages?
Pouvais-je avec honneur à ce qu'il a d'éclat
Joindre le nom de lâche, & le titre d'ingrat?
Auriez-vous pû m'aimer couvert de cette honte?

JUNON.

Ma sœur, dites le vrai, n'étiez-vous point trop promte?
Qu'a-t-il fait qu'un cœur noble, & vraiment généreux...

MÉDÉE.

Ma sœur, je le voulais seulement amoureux.
En qui saurait aimer serait-ce donc un crime,
Pour montrer plus d'amour, de perdre un peu d'estime?
Et malgré les douceurs d'un espoir si charmant,
Faut-il que le héros fasse taire l'amant?
Quel que soit ce devoir, ou ce noble caprice,
Tu me devais, Jason, en faire un sacrifice.
Peut-être j'aurais pû t'en entendre blâmer,



Mais non pas t'en haïr, non pas t'en moins aimer.
Tout oblige en amour, quand l'amour en eſt cauſe.

JUNON.

Voyez à quoi pour vous cet amour la diſpoſe.
N'abuſez point, Jaſon, des bontés de ma ſœur,
Qui ſemble ſe réſoudre à vous rendre ſon cœur;
Et laiſſez à vos Grecs au péril de leur vie
Chercher cette Toiſon ſi chère à leur envie.

JASON.

Quoi, les abandonner en ce pas dangereux?

MÉDÉE.

N'as-tu point aſſez fait d'avoir parlé pour eux?

JASON.

Je ſuis leur chef, madame; & pour cette conquête
Mon honneur me condamne à marcher à leur tête:
J'y dois périr comme eux, s'il leur faut y périr;
Et bien-tôt à leur tête on m'y verrait courir,
Si j'aimais aſſez mal pour eſſayer mes armes
A forcer des périls qu'ont préparé vos charmes;
Et ſi le moindre eſpoir de vaincre malgré vous
N'était un attentat contre votre couroux.
Oui, ce que nos deſtins m'ordonnent que j'obtienne,
Je le veux de vos mains, & non pas de la mienne.
Si ce tréſor par vous ne m'eſt point accordé,
Mon bras me punira d'avoir trop demandé;
Et mon ſang à vos yeux ſur ce triſte rivage,
De vos juſtes refus étalera l'ouvrage.
Vous m'en verrez, madame, accepter la rigueur,
Votre nom en la bouche, & votre image au cœur;
Et mon dernier ſoupir, par un pur ſacrifice,

Sauver toute ma gloire, & vous rendre justice.
Quel heur de pouvoir dire en terminant mon sort,
Un respect amoureux a seul causé ma mort!
Quel heur de voir ma mort charmer la renommée
De tout ce digne excès dont vous êtes aimée,
Et dans tout l'avenir . . .

MÉDÉE.

Va, ne me di plus rien;
Je ferai mon devoir, comme tu fais le tien.
L'honneur doit m'être cher, si la gloire t'est chère.
Je ne trahirai point mon pays & mon père.
Le destin de l'état dépend de la Toison;
Et je commence enfin à connaître Jason.
Ces paniques terreurs pour ta gloire flétrie,
Nous déguisent en vain l'amour de ta patrie.
L'impatiente ardeur d'en voir le doux climat,
Sous ces fausses couleurs ne fait que trop d'éclat;
Mais s'il faut la Toison pour t'en ouvrir l'entrée,
Va traîner ton exil de contrée en contrée,
Et ne présume pas, pour te voir trop aimé,
Abuser en tyran de mon cœur enflammé.
Puisque le tien s'obstine à braver ma colère,
Que tu me fais des loix, à moi qui t'en dois faire,
Je reprens cette foi, que tu crains d'accepter,
Et préviens un ingrat qui cherche à me quitter.

JASON.

Moi, vous quitter, madame! ah, que c'est mal connaître
Le pouvoir du beau feu que vos yeux ont fait naître!
Que nos héros en Grèce emportent leur butin,
Jason auprès de vous attache son destin.

Donnez leur la Toiſon qu'ils ont preſque achetée ;
Ou ſi leur ſang verſé l'a trop peu méritée,
Joignez-y tout le mien, & laiſſez moi l'honneur
De leur voir de ma main tenir tout leur bonheur.
Que ſi le ſouvenir de vous avoir ſervie
Me réſerve pour vous quelque reſte de vie,
Soit qu'il faille à Colchos borner notre ſéjour,
Soit qu'il vous plaiſe ailleurs éprouver mon amour,
Sous les climats brûlans, ſous les zones glacées,
Les routes me plairont que vous m'aurez tracées ;
J'y baiſerai par-tout les marques de vos pas.
Point pour moi de patrie où vous ne ſerez pas :
Point pour moi...

MÉDÉE.

Quoi, Jaſon, tu pourrais pour Médée
Etouſer de ta Grèce & l'amour & l'idée ?

JASON.

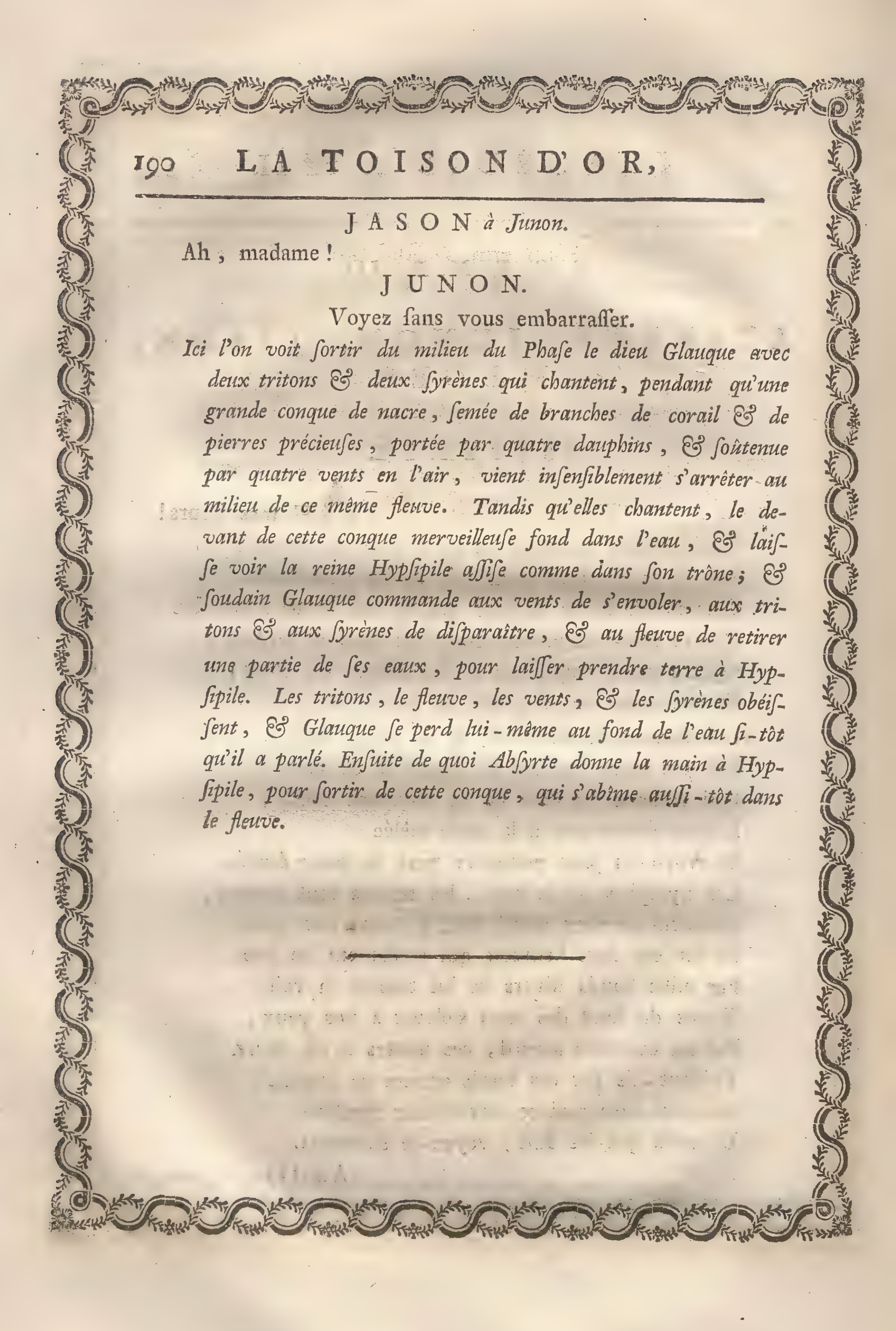
Je le pourai, madame, & de plus...

SCENE III.

ABSYRTE, JUNON, JASON, MÉDÉE.

ABSYRTE.

AH mes sœurs!
Quel miracle nouveau va ravir tous nos cœurs!
Sur ce fleuve mes yeux ont vû de cette roche
Comme un trône flottant qui de nos bords s'aproche.
Quatre monstres marins courbent sous ce fardeau:
Quatre nains emplumés le soutiennent sur l'eau;
Et découpant les airs par un battement d'ailes,
Lui servent de rameurs, & de guides fidèles.
Sur cet amas brillant de nacre & de coral,
Qui sillonne les flots de ce mouvant cristal,
L'opale étincelante à la perle mêlée
Renvoye un jour pompeux vers la voute étoilée.
Les nymphes de la mer, les tritons tout autour,
Semblent au dieu caché faire à l'envi leur cour;
Et sur ces flots heureux qui tressaillent de joie,
Par mille bonds divers ils lui tracent la voie.
Voyez du fond des eaux s'élever à nos yeux,
Par un commun accord, ces moites demi-dieux.
Puissent-ils sur ces bords arrêter ce miracle!
Admirez avec moi ce merveilleux spectacle.
Le voilà qui les suit, voyez-le s'avancer.



JASON *à Junon.*

Ah, madame!

JUNON.

Voyez ſans vous embarraſſer.

Ici l'on voit ſortir du milieu du Phaſe le dieu Glauque avec deux tritons & deux ſyrènes qui chantent, pendant qu'une grande conque de nacre, ſemée de branches de corail & de pierres précieuſes, portée par quatre dauphins, & ſoûtenue par quatre vents en l'air, vient inſenſiblement s'arrêter au milieu de ce même fleuve. Tandis qu'elles chantent, le devant de cette conque merveilleuſe fond dans l'eau, & laiſſe voir la reine Hypſipile aſſiſe comme dans ſon trône; & ſoudain Glauque commande aux vents de s'envoler, aux tritons & aux ſyrènes de diſparaître, & au fleuve de retirer une partie de ſes eaux, pour laiſſer prendre terre à Hypſipile. Les tritons, le fleuve, les vents, & les ſyrènes obéiſſent, & Glauque ſe perd lui-même au fond de l'eau ſi-tôt qu'il a parlé. Enſuite de quoi Abſyrte donne la main à Hypſipile, pour ſortir de cette conque, qui s'abîme auſſi-tôt dans le fleuve.

SCENE IV.

ABSYRTE, JUNON, MÉDÉE, JASON, GLAUQUE, SYRENES, TRITONS, HYPSIPILE.

LES SYRENES *chantent.*

Telle Vénus ſortit du ſein de l'onde,
Pour faire régner dans le monde
Les jeux, & les plaiſirs, les graces, & l'amour;
Telle tous les matins l'Aurore
Sur le ſein émaillé de Flore
Verſe la roſée, & le jour.
Objet divin, qui va de ce rivage
Bannir ce qu'il a de ſauvage,
Pour y faire régner les graces, & l'amour;
Telle & plus adorable encore,
Que n'eſt Vénus, que n'eſt l'Aurore,
Tu vas y faire un nouveau jour.

ABSYRTE.

Quelle beauté, mes ſœurs, dans ce trône enfermée,
De ſon premier coup d'œil a mon ame charmée?
Quel cœur pourrait tenir contre de tels apas?

HYPSIPILE.

Juſte ciel, il me voit, & ne s'avance pas!

GLAUQUE.

Allez, Tritons, allez, Syrènes,



Allez, Vents, & rompez vos chaînes,
Neptune eſt ſatisfait,
Et l'ordre qu'il vous donne a ſon entier effet.
Jaſon, voi les bontés de ce même Neptune,
Qui pour achever ta fortune
A ſauvé du naufrage, & renvoye à tes vœux
La princeſſe qui ſeule eſt digne de ta flamme:
A ſon aſpect rallume tous tes feux;
Et pour répondre aux ſiens ren lui toute ton ame.
Et toi, qui juſques à Colchos
Dois à tant de beautés un aſſuré paſſage,
Fleuve, pour un moment, retire un peu tes flots,
Et laiſſe aprocher ton rivage.

ABSYRTE *à Hypſipile.*

Princeſſe, en qui du ciel les merveilleux efforts
Se ſont plûs d'animer ſes plus rares tréſors,
Souffrez qu'au nom du roi dont je tiens la naiſſance
Je vous offre en ces lieux une entière puiſſance.
Régnez dans ſes états; régnez dans ſon palais;
Et pour premier hommage à vos divins attraits...

HYPSIPILE.

Faites moins d'honneur, prince, à mon peu de mérite;
Je ne cherche en ces lieux qu'un ingrat qui m'évite.
Au lieu de m'aborder, Jaſon, vous páliſſez!
Dites moi pour le moins ſi vous me connaiſſez.

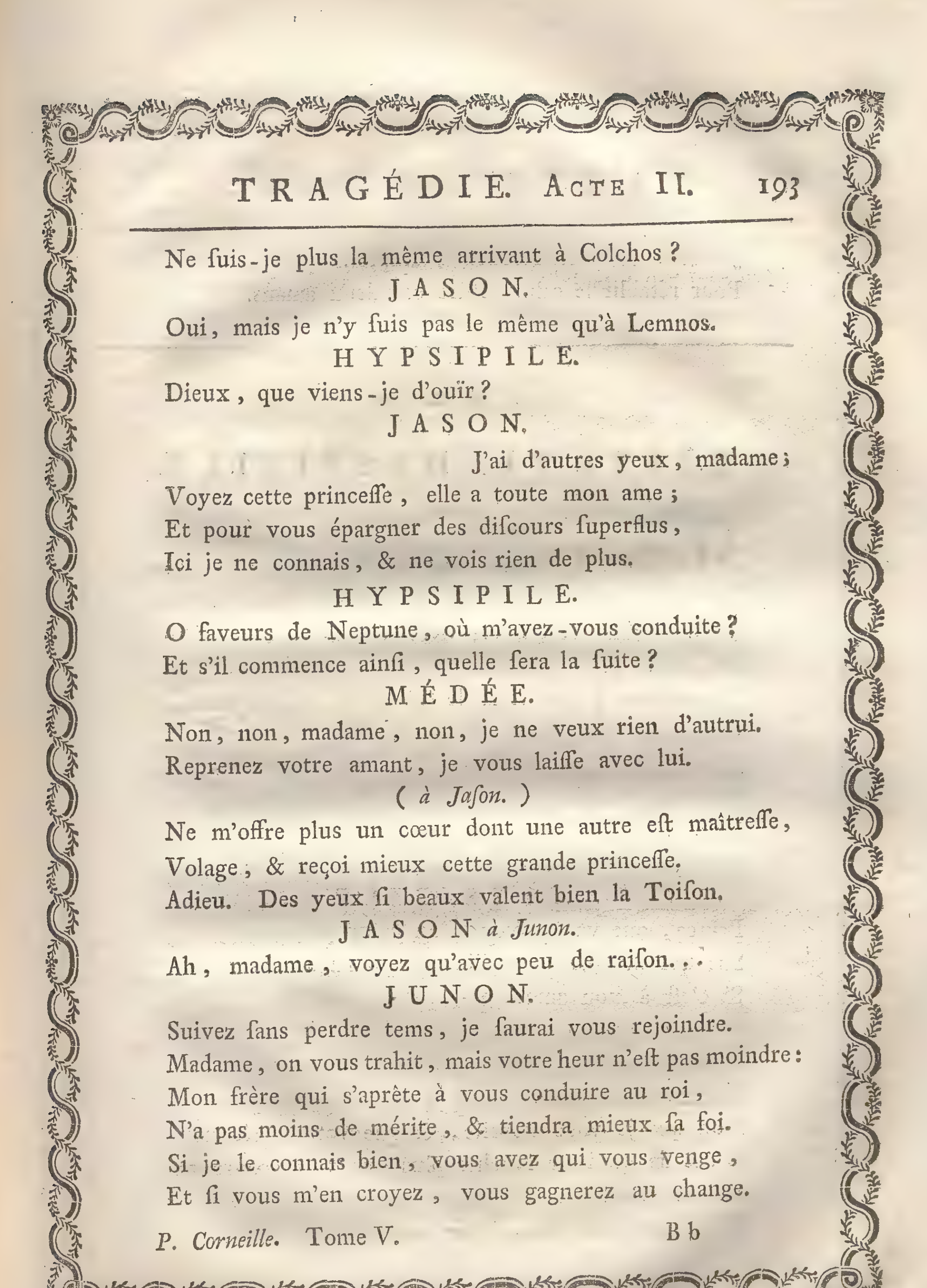
JASON.

Je ſais bien qu'à Lemnos vous étiez Hypſipile,
Mais ici...

HYPSIPILE.

Qui vous rend de la ſorte immobile?

Ne



Ne ſuis-je plus la même arrivant à Colchos ?

JASON.

Oui, mais je n'y ſuis pas le même qu'à Lemnos.

HYPSIPILE.

Dieux, que viens-je d'ouïr ?

JASON.

J'ai d'autres yeux, madame ;
Voyez cette princeſſe, elle a toute mon ame ;
Et pour vous épargner des diſcours ſuperflus,
Ici je ne connais, & ne vois rien de plus.

HYPSIPILE.

O faveurs de Neptune, où m'avez-vous conduite ?
Et s'il commence ainſi, quelle ſera la ſuite ?

MÉDÉE.

Non, non, madame, non, je ne veux rien d'autrui.
Reprenez votre amant, je vous laiſſe avec lui.

(*à Jaſon.*)

Ne m'offre plus un cœur dont une autre eſt maîtreſſe,
Volage, & reçoi mieux cette grande princeſſe.
Adieu. Des yeux ſi beaux valent bien la Toiſon.

JASON *à Junon.*

Ah, madame, voyez qu'avec peu de raiſon...

JUNON.

Suivez ſans perdre tems, je ſaurai vous rejoindre.
Madame, on vous trahit, mais votre heur n'eſt pas moindre :
Mon frère qui s'aprête à vous conduire au roi,
N'a pas moins de mérite, & tiendra mieux ſa foi.
Si je le connais bien, vous avez qui vous venge,
Et ſi vous m'en croyez, vous gagnerez au change.



Je vous laisse en résoudre, & prens quelques momens
Pour rétablir le calme entre ces deux amans.

SCENE V.

ABSYRTE, HYPSIPILE.

ABSYRTE.

Madame, si j'osais, dans le trouble où vous êtes,
Montrer à vos beaux yeux des peines plus secrettes,
Si j'osais faire voir à ces divins tyrans
Ce qu'ont déja soumis de si doux conquérans,
Je mettrais à vos pieds le trône, & la couronne,
Où le ciel me destine, & que le sang me donne.
Mais puisque vos douleurs font taire mes désirs,
Ne vous offensez pas du moins de mes soupirs;
Et tant que le respect m'imposera silence,
Expliquez vous pour eux toute leur violence.

HYPSIPILE.

Prince, que voulez-vous d'un cœur préoccupé,
Sur qui domine encor l'ingrat qui l'a trompé?
Si c'est à mon amour une peine cruelle,
Où je cherche un amant, de voir un infidelle,
C'est un nouveau suplice à mes tristes apas,
De faire une conquête où je n'en cherche pas.
Non que je vous méprise, & que votre personne
N'eût de quoi me toucher plus que votre couronne;
Le ciel me donne un sceptre en des climats plus doux,
Et de tous vos états je ne voudrais que vous.

Mais ne vous flattez point ſur ces marques d'eſtime,
Qu'en mon cœur, tel qu'il eſt, votre préſence imprime ;
Quand l'univers entier vous connaîtrait pour roi,
Que pourrais-je pour vous, ſi je ne ſuis à moi ?

ABSYRTE.

Vous y ſerez, madame, & pourez toute choſe.
Le change de Jaſon déja vous y diſpoſe ;
Et pour peu qu'il ſoutienne encor cette rigueur,
Le dépit, malgré vous, vous rendra votre cœur.
D'un ſi volage amant que pourriez-vous attendre ?

HYPSIPILE.

L'inconſtance me l'ôte, elle peut me le rendre.

ABSYRTE.

Quoi, vous pourriez l'aimer, s'il rentrait ſous vos loix,
En devenant perfide une ſeconde fois ?

HYPSIPILE.

Prince, vous ſavez mal combien charme un courage
Le plus frivole eſpoir de reprendre un volage,
De le voir malgré lui dans nos fers retombé
Echaper à l'objet qui nous l'a dérobé,
Et ſur une rivale, & confuſe, & trompée,
Reſſaiſir avec gloire une place uſurpée.
Si le ciel en couroux m'en refuſe l'honneur,
Du moins je ſervirai d'obſtacle à ſon bonheur.
Cependant éteignez une flamme inutile ;
Aimez en d'autres lieux, & plaignez Hypſipile ;
Et s'il vous reſte encor quelque bonté pour moi,
Aidez contre un ingrat ma plainte auprès du roi.

ABSYRTE.

Votre plainte, madame, aurait pour toute iſſue

Un nouveau déplaisir de la voir mal reçûe.
Le roi le veut pour gendre, & ma sœur pour époux.

HYPSIPILE.

Il me rendra justice, un roi la doit à tous;
Et qui la sacrifie aux tendresses de père,
Est d'un pouvoir si saint mauvais dépositaire.

ABSYRTE.

A quelle rude épreuve engagez-vous ma foi,
De me forcer d'agir contre ma sœur & moi?
Mais n'importe, le tems, & quelque heureux service,
Pouront à mon amour vous rendre plus propice;
Tandis, souvenez vous que jusqu'à se trahir
Ce prince malheureux cherche à vous obéïr.

Fin du second acte.

ACTE III.

Nos théatres n'ont encor rien fait paraître de si brillant que le palais du roi Aæte, qui sert de décoration à cet acte. On y voit de chaque côté deux rangs de colonnes de jaspe torses, & environnées de pampres d'or à grands feuillages, champ-tournées, & découpées à jour, au milieu desquelles sont deux statues d'or à l'antique, de grandeur naturelle. Les frises, les festons, les corniches & les chapiteaux sont pareillement d'or, & portent pour finissement des vases de porcelaine, d'où sortent de gros bouquets de fleurs aussi au naturel. Les bases & les piédestaux sont enrichis de basses-tailles, où sont peintes diverses fables de l'antiquité. Un grand portique doré, soutenu par quatre autres colonnes dans le même ordre, fait la face du théatre, & est suivi de cinq ou six autres de même manière, qui forment par le moyen de ces colonnes comme cinq galeries, où la vûe s'enfonçant découvre ce même jardin de cyprès qui a paru au premier acte.

SCENE PREMIERE.

AÆTE, JASON.

AÆTE.

Je vous devais assez pour vous donner Médée,
Jason, & si tantôt vous l'aviez demandée,

Si vous m'aviez parlé comme vous me parlez,
Vous auriez obtenu le bien que vous voulez.
Mais en eſt-il ſaiſon au jour d'une conquête,
Qui doit faire tomber mon trône ou votre tête?
Et vous puis-je accepter pour gendre, & vous chérir,
S'il vous faut dans une heure, ou me perdre ou périr?
Prétendre à la Toiſon par l'hymen de ma fille,
C'eſt pour m'aſſaſſiner s'unir à ma famille;
Et ſi vous abuſez de ce que j'ai promis,
Vous êtes le plus grand de tous mes ennemis.
Je ne m'en puis dédire, & le ſerment me lie:
Mais ſi tant de périls vous laiſſent quelque vie,
Après avoir perdu ce roi que vous bravez,
Allez porter vos vœux à qui vous les devez:
Hypſipile vous aime, elle eſt reine, elle eſt belle;
Fuyez notre vengeance, & régnez avec elle.

JASON.

Quoi! parler de vengeance, & d'un œil de couroux
Voir l'immuable ardeur de m'attacher à vous!
Vous préſumer perdu ſur la foi d'un ſcrupule
Qu'embraſſe aveuglément votre ame trop crédule,
Comme ſi ſur la peau d'un chétif animal
Le ciel avait écrit tout votre ſort fatal!
Ce que l'ombre a prédit, ſi vous daignez l'entendre,
Ne met aucun obſtacle aux prières d'un gendre.
Me donner la princeſſe, & pour dot la Toiſon,
Ce n'eſt que l'aſſurer dedans votre maiſon;
Puiſque par les doux nœuds de ce bonheur ſuprême,
Je deviendrai ſoudain une part de vous-même;
Et que ce même bras qui vous a pû ſauver,

Sera toujours armé pour vous la conſerver.

AÆTE.

Vous prenez un peu tard une mauvaiſe adreſſe.
Nos eſprits ſont plus lourds que ceux de votre Grèce ;
Mais j'ai d'aſſez bons yeux, dans un ſi juſte effroi,
Pour démèler ſans peine un gendre d'avec moi.
Je ſais que l'union d'un époux à ma fille,
De mon ſang & du ſien forme une autre famille ;
Et que ſi de moi-même elle fait quelque part,
Cette part de moi-même a ſes deſtins à part.
  Ce que l'ombre a prédit ſe fait aſſez entendre.
Ceſſez de vous forcer à devenir mon gendre ;
Ce ſerait un honneur qui ne vous plairait pas,
Puiſque la Toiſon ſeule a pour vous des apas,
Et que ſi mon malheur vous l'avait accordée,
Vous n'auriez jamais fait aucuns vœux pour Médée.

JASON.

C'eſt trop faire d'outrage à mon cœur enflammé.
Dès l'abord je la vis, dès l'abord je l'aimai ;
Et mon amour n'eſt pas un amour politique,
Que le beſoin colore, & que la crainte explique.
Mais n'ayant que moi-même à vous parler pour moi,
Je n'oſais eſpérer d'ètre écouté d'un roi,
Ni que ſur ma parole il me crût de naiſſance
A porter mes déſirs juſqu'à ſon alliance.
Maintenant qu'une reine a fait voir que mon ſang
N'eſt pas fort au-deſſous de cet illuſtre rang,
Qu'un refus de ſon ſceptre après votre victoire
Montre qu'on peut m'aimer ſans hazarder ſa gloire,
J'oſe un peu moins timide offrir avec ma foi,

Ce que veut une reine, à la fille d'un roi.

A Æ T E.

Et cette même reine eſt un exemple illuſtre,
Qui met tous nos hauts faits en leur plus digne luſtre.
L'état où la réduit votre fidélité,
Nous inſtruit hautement de cette vérité,
Que ma fille avec vous ſerait fort aſſurée,
Sur les gages douteux d'une foi parjurée.
Ce trône refuſé dont vous faites le vain,
Nous doit donner à tous horreur de votre main.
Il ne faut pas ainſi ſe jouer des couronnes;
On doit toujours reſpect au ſceptre, à nos perſonnes.
Mépriſer cette reine en préſence d'un roi,
C'eſt manquer de prudence auſſi-bien que de foi.
Le ciel nous unit tous en ce grand caractère:
Je ne puis être roi, ſans être auſſi ſon frère;
Et ſi vous étiez né mon ſujet, ou mon fils,
J'aurais déja puni l'orgueil d'un tel mépris:
Mais l'unique pouvoir que ſur vous je puis prendre,
C'eſt de vous ordonner de la voir, de l'entendre.
La voilà, penſez bien que tel eſt votre ſort,
Que vous n'avez qu'un choix, Hypſipile, ou la mort.
Car à vous en parler avec pleine franchiſe,
Ma perte dépend bien de la Toiſon conquiſe;
Mais je ne dois pas craindre en ces périls nouveaux,
Que votre vie échape aux feux de nos taureaux.

SCENE

SCENE II.

AÆTE, HYPSIPILE, JASON.

AÆTE.

MAdame, j'ai parlé, mais toutes mes paroles
Ne ſont auprès de lui que des diſcours frivoles.
C'eſt à vous d'eſſayer ce que pourront vos yeux;
Comme ils ont plus de force, ils réuſſiront mieux.
Arrachez lui du ſein cette funeſte envie,
Qui dans ce même jour lui va coûter la vie;
Je vous devrai beaucoup, ſi vous touchez ſon cœur,
Juſques à le ſauver de ſa propre fureur:
Devant ce que je dois au ſecours de ſes armes,
Rompre ſon mauvais ſort, c'eſt épargner nos larmes.

SCENE III.

HYPSIPILE, JASON.

HYPSIPILE.

HÉ bien Jaſon, la mort a-t-elle de tels biens,
Qu'elle ſoit plus aimable à vos yeux que les miens?
Et ſa douceur pour vous ſera-t-elle moins pure,
Si vous n'y joignez l'heur de mourir en parjure?
Oui, ce glorieux titre eſt ſi doux à porter,
Que de tout votre ſang il le faut acheter.

Le mépris qui ſuccède à l'amitié paſſée,
D'une ſeule douleur m'aurait trop peu bleſſée;
Pour mieux punir ce cœur d'avoir ſû vous chérir,
Il faut vous voir enſemble, & changer, & périr.
Il faut que le tourment d'ètre trop tôt vengée
Se mèle aux déplaiſirs de me voir outragée;
Que l'amour au dépit ne cédant qu'à moitié,
Si-tôt qu'il eſt banni, rentre par la pitié;
Et que ce même feu, que je devrais éteindre,
M'oblige à vous haïr, & me force à vous plaindre.
Je ne t'empêche pas, volage, de changer;
Mais du moins, en changeant, laiſſe moi me venger.
C'eſt être trop cruel, c'eſt trop croître l'offenſe,
Que m'ôter à la fois ton cœur, & ma vengeance.
Le ſuplice où tu cours la va trop tôt finir;
Ce n'eſt pas me venger, ce n'eſt que te punir;
Et toute ſa rigueur n'a rien qui me ſoulage,
S'il n'eſt de mon ſouhait, & le choix, & l'ouvrage.
Hélas, ſi tu pouvais le laiſſer à mon choix,
Ton ſuplice, il ſerait de rentrer ſous mes loix,
De m'attacher à toi d'une chaîne plus forte,
Et de prendre en ta main le ſceptre que je porte.
Tu n'as qu'à dire un mot, ton crime eſt effacé.
J'ai déja, ſi tu veux, oublié le paſſé:
Mais qu'inutilement je me montre ſi bonne,
Quand tu cours à la mort de peur qu'on te pardonne!
Quoi, tu ne répons rien, & mes plaintes en l'air
N'ont rien d'aſſez puiſſant pour te faire parler?

JASON.

Que voulez-vous, madame, ici que je vous die?

Je ne connais que trop quelle eſt ma perfidie ;
Et l'état où je ſuis ne ſaurait conſentir
Que j'en faſſe une excuſe, ou montre un repentir.
Après ce que j'ai fait, après ce qui ſe paſſe,
Tout ce que je dirais aurait mauvaiſe grace.
Laiſſez dans le ſilence un coupable obſtiné,
Qui ſe plaît dans ſon crime, & n'en eſt point gêné.

HYPSIPILE.

Parle toutefois, parle, & non plus pour me plaire,
Mais pour rendre la force à ma juſte colère :
Parle pour m'arracher ces tendres ſentimens,
Que l'amour enracine au cœur des vrais amans ;
Repaſſe mes bontés, & tes ingratitudes,
Joins-y, ſi tu le peux, des coups encor plus rudes ;
Ce ſera m'obliger, ce ſera m'obéir.
Je te devrai beaucoup, ſi je te puis haïr,
Et ſi de tes forfaits la peinture étendue
Ne laiſſe plus flotter ma haine ſuſpendue.

JASON.

Que dirai-je après tout que ce que vous ſavez ?
Madame, rendez vous ce que vous vous devez.
Il n'eſt pas glorieux pour une grande reine,
De montrer de l'amour, & devoir de la haine ;
Et le ſexe & le rang ſe doivent ſouvenir
Qu'il leur ſied bien d'attendre, & non de prévenir ;
Et que c'eſt profaner la dignité ſuprême,
Que de lui laiſſer dire, *On me trahit, & j'aime.*

HYPSIPILE.

Je le puis dire, ingrat, ſans bleſſer mon devoir ;
C'eſt mon époux en toi que le ciel me fait voir,



Du moins si la parole, & reçûe & donnée,
A des nœuds assez forts pour faire un hymenée.
Ressouvien-t-en, volage, & des chastes douceurs
Qu'un mutuel amour répandit dans nos cœurs.
Je te laissai partir, afin que ta conquête
Remit sous mon empire une plus digne tête,
Et qu'une reine eût droit d'honorer de son choix
Un héros que son bras eût fait égal aux rois.
J'attendais ton retour pour pouvoir avec gloire
Récompenser ta flamme, & payer ta victoire;
Et quand jusques ici je t'aporte ma foi,
Je trouve en arrivant que tu n'es plus à moi.
Hélas! je ne craignais que tes beautés de Grèce,
Et je vois qu'une Scythe a rompu ta promesse,
Et qu'un climat barbare a des traits assez doux,
Pour m'avoir de mes bras enlevé mon époux.
Mais di moi, ta Médée est-elle si parfaite?
Ce que cherche Jason vaut-il ce qu'il rejette?
Malgré ton cœur changé, j'en fais juge tes yeux:
Tu soupires en vain, il faut t'expliquer mieux;
Ce soupir échapé me dit bien quelque chose,
Tout autre l'entendrait, mais sans toi je ne l'ose.
Parle donc, & sans feinte, où porte-t-il ta foi?
Va-t-il vers ma rivale, ou revient-il vers moi?

JASON.

Osez autant qu'une autre, entendez-le, madame,
Ce soupir qui vers vous pousse toute mon ame;
Et concevez par là jusqu'où vont mes malheurs,
De soupirer pour vous, & de prétendre ailleurs.
Il me faut la Toison, il y va de la vie

De tous ces demi-dieux que brûle même envie.
Il y va de ma gloire, & j'ai beau ſoupirer,
Sous cette tyrannie il me faut expirer.
J'en perds tout mon bonheur, j'en perds toute ma joie,
Mais pour ſortir d'ici je n'ai que cette voie;
Et le même intérêt qui vous fit conſentir,
Malgré tout votre amour, à me laiſſer partir,
Le même me dérobe ici votre couronne;
Pour faire ma conquête il faut que je me donne;
Que pour l'objet aimé j'affecte des mépris,
Que je m'offre en eſclave, & me vende à ce prix.
Voilà ce que mon cœur vous dit quand il ſoupire.
Ne me condamnez plus, madame, à le redire.
Si vous m'aimez encor, de pareils entretiens
Peuvent aigrir vos maux, & redoublent les miens;
Et cet aveu d'un crime où le deſtin m'attache,
Groſſit l'indignité des remords que je cache.
Pour me les épargner, vous voyez qu'en ces lieux
Je fuis votre préſence, & j'évite vos yeux.
L'amour vous montre aux miens toujours charmante & belle;
Chaque moment allume une flamme nouvelle;
Mais ce qui de mon cœur fait les plus chers deſirs,
De mon change forcé fait tous les déplaiſirs;
Et dans l'affreux ſuplice où me tient votre vûe,
Chaque coup d'œil me perce, & chaque inſtant me tue.
Vos bontés n'ont pour moi que des traits rigoureux:
Plus je me vois aimé, plus je ſuis malheureux;
Plus vous me faites voir d'amour, & de mérite,
Plus vous hauſſez le prix des tréſors que je quitte;
Et l'excès de ma perte allume une fureur

Qui me donne moi-même à moi-même en horreur.
Laiſſez moi m'affranchir de la ſecrette rage
D'être en dépit de moi déloyal & volage ;
Et puiſqu'ici le ciel vous offre un autre époux,
D'un rang pareil au vôtre, & plus digne de vous,
Ne vous obſtinez point à gêner une vie
Que de tant de malheurs vous voyez pourſuivie ;
Oubliez un ingrat qui juſques au trépas,
Tout ingrat qu'il paraît, ne vous oubliera pas.
Aprenez à quitter un lâche qui vous quitte.

HYPSIPILE.

Tu te confeſſes lâche, & veux que je t'imite ;
Et quand tu fais effort pour te juſtifier,
Tu veux que je t'oublie, & ne peux m'oublier !
Je vois ton artifice, & ce que tu médites ;
Tu veux me conſerver, alors que tu me quittes ;
Et par les attentats d'un flatteur entretien,
Me dérober ton cœur, & retenir le mien :
Tu veux que je te perde, & que je te regrette,
Que j'aprouve en pleurant la perte que j'ai faite,
Que je t'eſtime, & t'aime avec ta lâcheté,
Et me prenne de tout à la fatalité.
 Le ciel l'ordonne ainſi, ton change eſt légitime ;
Ton innocence eſt ſûre au milieu de ton crime ;
Et quand tes trahiſons preſſent leur noir effet,
Ta gloire, ton devoir, ton deſtin a tout fait.
 Repren, repren, Jaſon, tes premières rudeſſes,
Leur coup m'eſt bien plus doux que tes fauſſes tendreſſes :
Tes remords impuiſſans aigriſſent mes douleurs.
Ne me ren point ton cœur, quand tu te vens ailleurs.

D'un cœur qu'on ne voit pas l'offre est lâche & barbare,
Quand de tout ce qu'on voit un autre objet s'empare;
Et c'est faire un hommage, & ridicule, & vain,
De présenter le cœur, & retirer la main.

JASON.

L'un & l'autre est à vous, si...

HYPSIPILE.

N'achève pas, traître;
Ce que tu veux cacher se ferait trop paraître:
Un véritable amour ne parle point ainsi.

JASON.

Trouvez donc les moyens de nous tirer d'ici.
La Toison emportée, il agira, madame,
Ce véritable amour qui vous donne mon ame;
Sinon... Mais, dieux, que vois-je? O ciel! je suis perdu,
Si j'ai tant de malheur qu'elle m'ait entendu.

SCENE IV.

MÉDÉE, HYPSIPILE.

MÉDÉE.

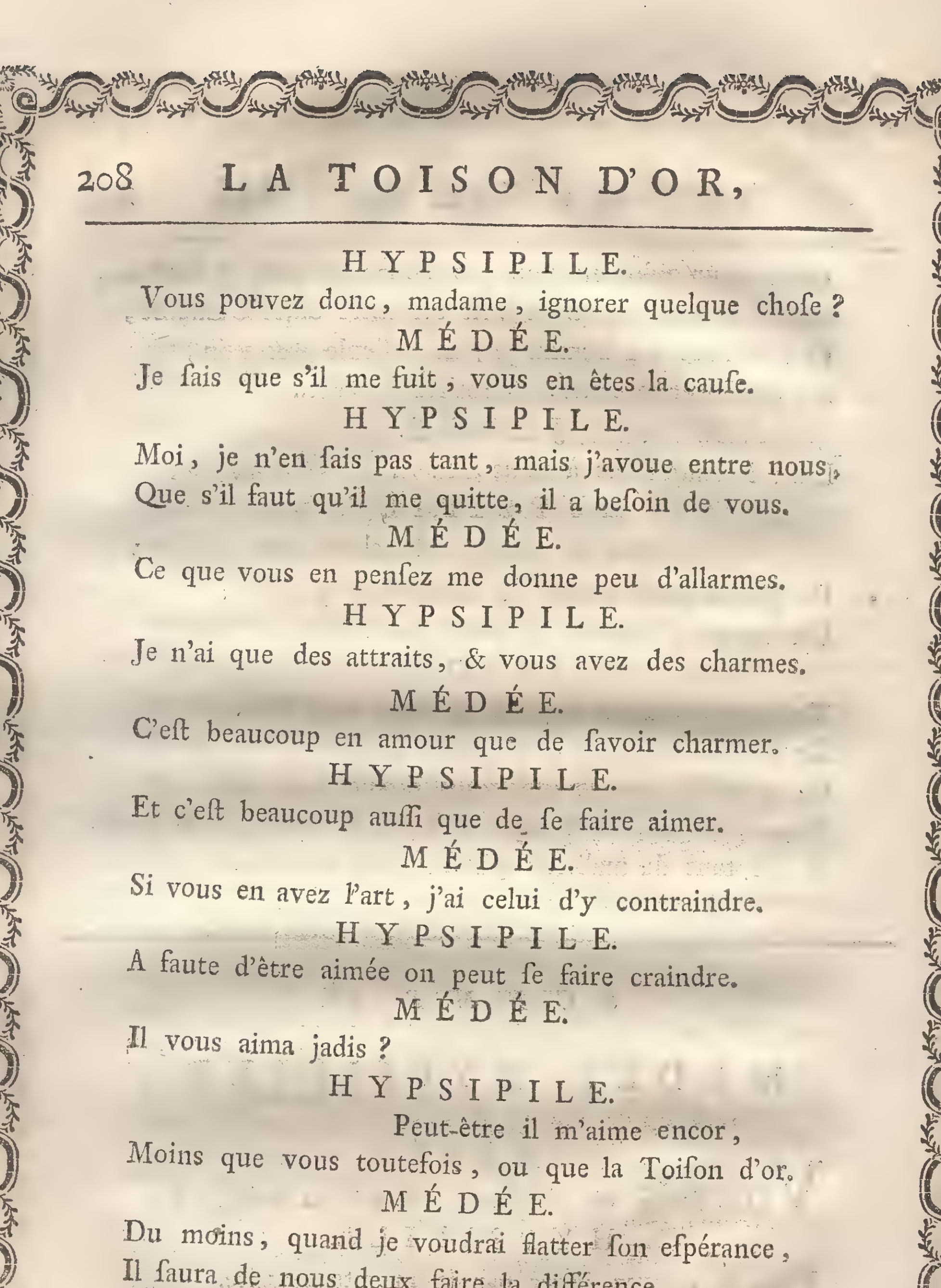
Vous l'avez vû, madame, êtes-vous satisfaite?

HYPSIPILE.

Vous en pouvez juger par sa promte retraite.

MÉDÉE.

Elle marque le trouble où son cœur est réduit;
Mais j'ignore, après tout, s'il vous quitte, ou me fuit.



HYPSIPILE.

Vous pouvez donc, madame, ignorer quelque chose ?

MÉDÉE.

Je sais que s'il me fuit, vous en êtes la cause.

HYPSIPILE.

Moi, je n'en sais pas tant, mais j'avoue entre nous,
Que s'il faut qu'il me quitte, il a besoin de vous.

MÉDÉE.

Ce que vous en pensez me donne peu d'allarmes.

HYPSIPILE.

Je n'ai que des attraits, & vous avez des charmes.

MÉDÉE.

C'est beaucoup en amour que de savoir charmer.

HYPSIPILE.

Et c'est beaucoup aussi que de se faire aimer.

MÉDÉE.

Si vous en avez l'art, j'ai celui d'y contraindre.

HYPSIPILE.

A faute d'être aimée on peut se faire craindre.

MÉDÉE.

Il vous aima jadis ?

HYPSIPILE.

Peut-être il m'aime encor,
Moins que vous toutefois, ou que la Toison d'or.

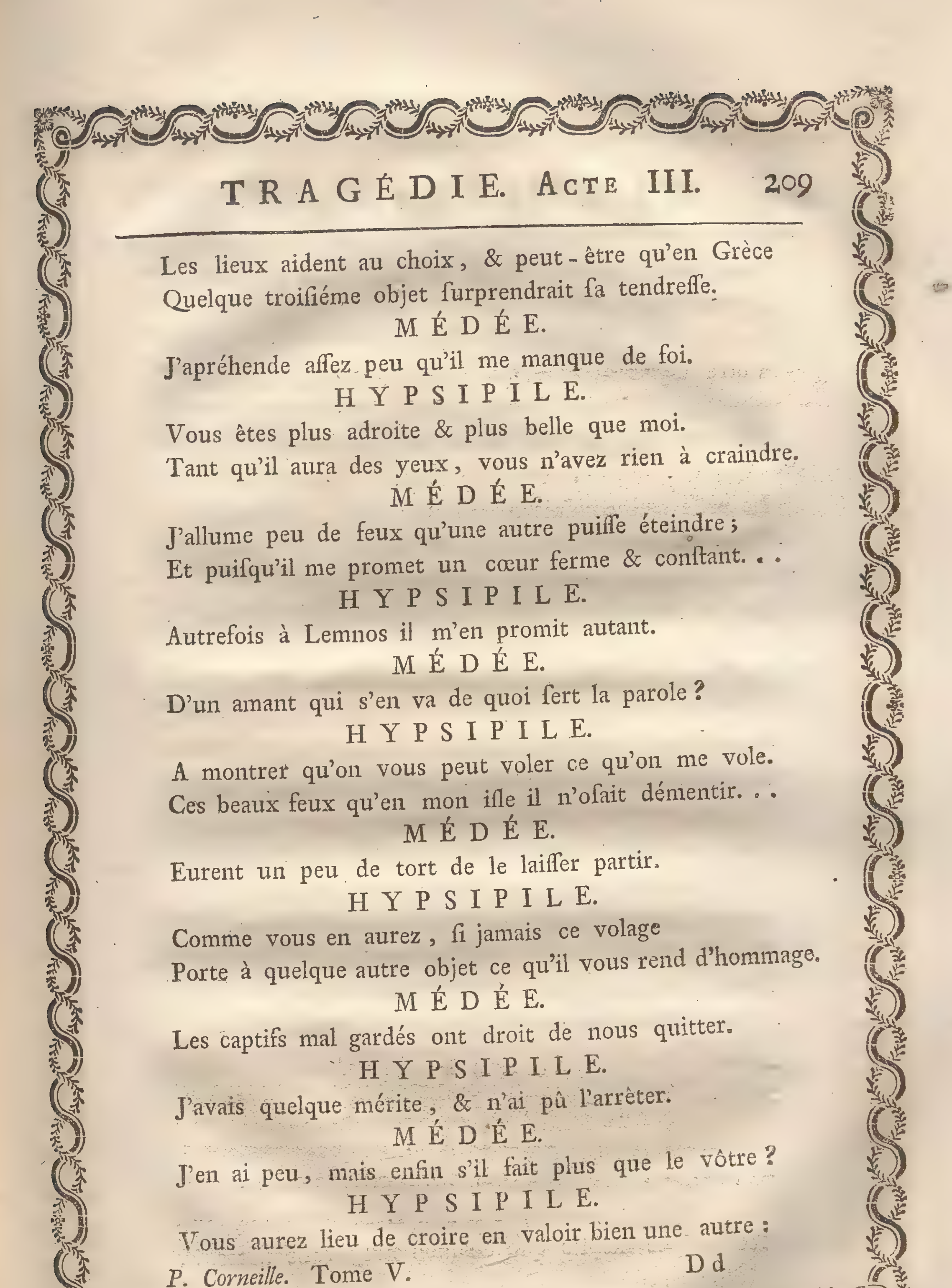
MÉDÉE.

Du moins, quand je voudrai flatter son espérance,
Il saura de nous deux faire la différence.

HYPSIPILE.

J'en vois la différence assez grande à Colchos,
Mais elle serait autre, & plus grande à Lemnos.

Les



Les lieux aident au choix, & peut-être qu'en Grèce
Quelque troisiéme objet surprendrait sa tendresse.

MÉDÉE.

J'apréhende assez peu qu'il me manque de foi.

HYPSIPILE.

Vous êtes plus adroite & plus belle que moi.
Tant qu'il aura des yeux, vous n'avez rien à craindre.

MÉDÉE.

J'allume peu de feux qu'une autre puisse éteindre;
Et puisqu'il me promet un cœur ferme & constant. . .

HYPSIPILE.

Autrefois à Lemnos il m'en promit autant.

MÉDÉE.

D'un amant qui s'en va de quoi sert la parole?

HYPSIPILE.

A montrer qu'on vous peut voler ce qu'on me vole.
Ces beaux feux qu'en mon isle il n'osait démentir. . .

MÉDÉE.

Eurent un peu de tort de le laisser partir.

HYPSIPILE.

Comme vous en aurez, si jamais ce volage
Porte à quelque autre objet ce qu'il vous rend d'hommage.

MÉDÉE.

Les captifs mal gardés ont droit de nous quitter.

HYPSIPILE.

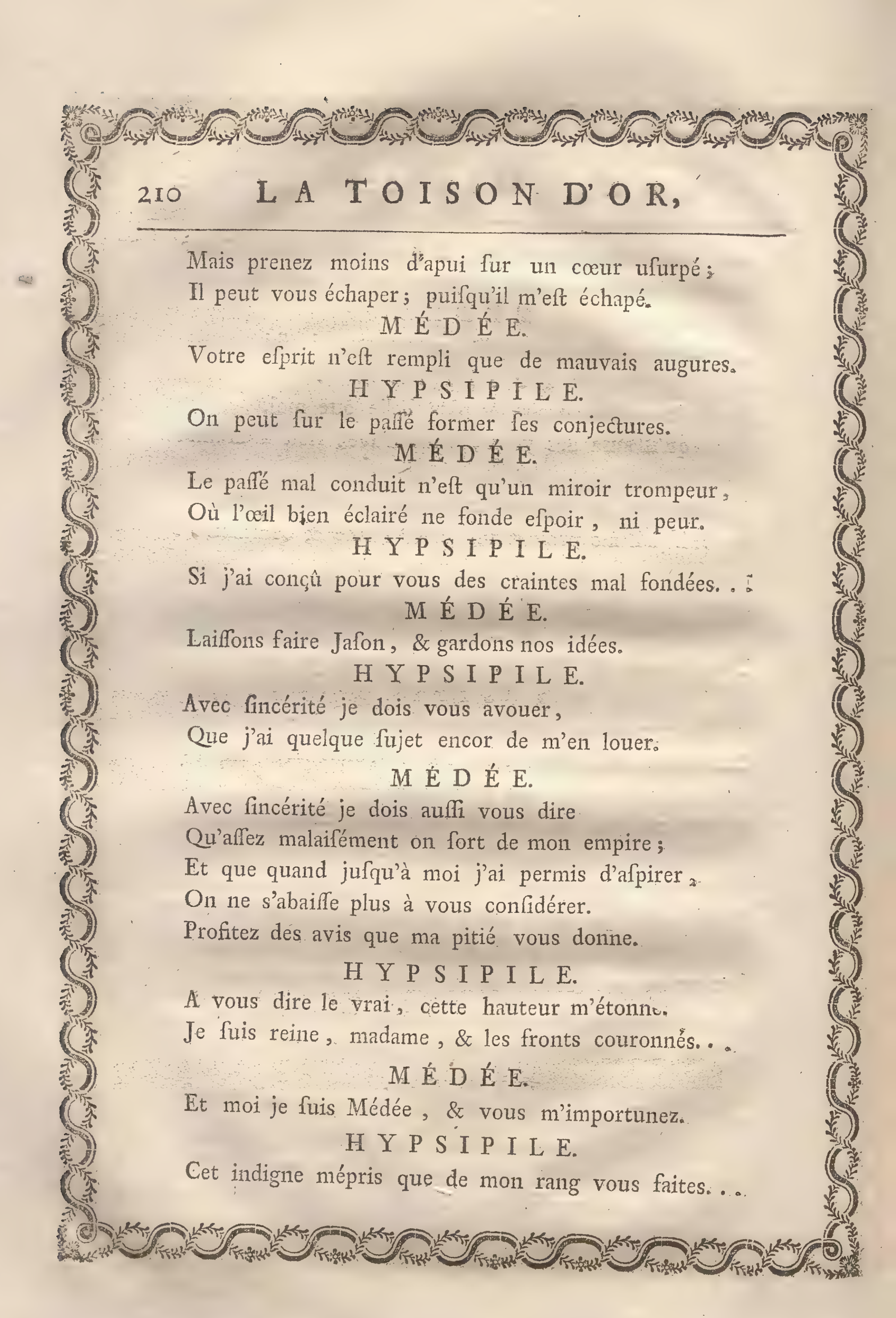
J'avais quelque mérite, & n'ai pû l'arrêter.

MÉDÉE.

J'en ai peu, mais enfin s'il fait plus que le vôtre?

HYPSIPILE.

Vous aurez lieu de croire en valoir bien une autre:



Mais prenez moins d'apui ſur un cœur uſurpé ;
Il peut vous échaper ; puiſqu'il m'eſt échapé.

MÉDÉE.

Votre eſprit n'eſt rempli que de mauvais augures.

HYPSIPILE.

On peut ſur le paſſé former ſes conjectures.

MÉDÉE.

Le paſſé mal conduit n'eſt qu'un miroir trompeur,
Où l'œil bien éclairé ne fonde eſpoir, ni peur.

HYPSIPILE.

Si j'ai conçû pour vous des craintes mal fondées. . .

MÉDÉE.

Laiſſons faire Jaſon, & gardons nos idées.

HYPSIPILE.

Avec ſincérité je dois vous avouer,
Que j'ai quelque ſujet encor de m'en louer.

MÉDÉE.

Avec ſincérité je dois auſſi vous dire
Qu'aſſez malaiſément on ſort de mon empire ;
Et que quand juſqu'à moi j'ai permis d'aſpirer,
On ne s'abaiſſe plus à vous conſidérer.
Profitez des avis que ma pitié vous donne.

HYPSIPILE.

A vous dire le vrai, cette hauteur m'étonne.
Je ſuis reine, madame, & les fronts couronnés. . .

MÉDÉE.

Et moi je ſuis Médée, & vous m'importunez.

HYPSIPILE.

Cet indigne mépris que de mon rang vous faites. . .

MÉDÉE.

Connaiſſez moi, madame, & voyez où vous êtes.
Si Jaſon pour vos yeux oſe encor ſoupirer,
Il peut chercher des bras à vous en retirer.
Adieu. Souvenez vous, au lieu de vous en plaindre,
Qu'à faute d'être aimée on peut ſe faire craindre.

Ce palais doré ſe change en un palais d'horreur, ſi-tôt que Médée a dit le premier de ces cinq derniers vers, & qu'elle a donné un coup de baguette. Tout ce qu'il y a d'épouvantable en la nature y ſert de termes. L'éléphant, le rhinoceros, le lion, l'once, les tigres, les léopards, les panthères, les dragons, les ſerpens, tous avec leurs antipathies à leurs pieds, y lancent des regards menaçans. Une grotte obſcure borne la vûe, au travers de laquelle l'œil ne laiſſe pas de découvrir un éloignement merveilleux que fait la perſpective. Quatre monſtres ailés, & quatre rempans enferment Hypſipile, & ſemblent prêts à la dévorer.

SCENE V.

HYPSIPILE *ſeule.*

QUe vois-je? où ſuis-je? ô dieux, quels abîmes ouverts
Exhalent juſqu'à moi les vapeurs des enfers!
Que d'yeux étincelans, ſous d'horribles paupières,
Mêlent au jour qui fuit d'effroyables lumières!
O toi, qui crois par là te faire redouter,
Si tu l'as eſpéré, ceſſe de t'en flatter.



Tu pers de ton grand art la force, ou l'impoſture,
A t'armer contre moi de toute la nature.
L'amour au déſeſpoir ne peut craindre la mort :
Dans un pareil naufrage elle ouvre un heureux port.
Hâtez, monſtres, hâtez votre aproche fatale.
Mais immoler ainſi ma vie à ma rivale !
Cette honte eſt pour moi pire que le trépas.
Je ne veux plus mourir, monſtres, n'avancez pas.

SCENE VI.

HYPSIPILE, UNE VOIX.

UNE VOIX *derrière le théâtre.*

Monſtres, n'avancez pas, une reine l'ordonne ;
Reſpectez ſes apas ;
Suivez les loix qu'elle vous donne.
Monſtres, n'avancez pas.
[*Les monſtres s'arrêtent ſi-tôt que cette voix chante.*]

HYPSIPILE.

Quel favorable écho pendant que je ſoupire,
Répète mes frayeurs avec un tel empire ?
Et d'où vient que frapés par ces divins accens,
Ces monſtres tout-à-coup deviennent impuiſſans ?

LA VOIX.

C'eſt l'amour qui fait ce miracle,
Et veut plus faire en ta faveur ;
N'y mets donc point d'obſtacle ;

Aime qui t'aime, & donne cœur pour cœur.

HYPSIPILE.

Quel prodige nouveau ! cet amas de nuages
Vient-il dessus ma tète éclater en orages ?
Vous qui nous gouvernez, dieux, quel est votre but ?
M'annoncez-vous par-là ma perte, ou mon salut ?
Le nuage descend, il s'arrête, il s'entr'ouvre,
Et je vois... Mais, ô dieux, qu'est-ce que j'y découvre ?
Serait-ce bien le prince ?

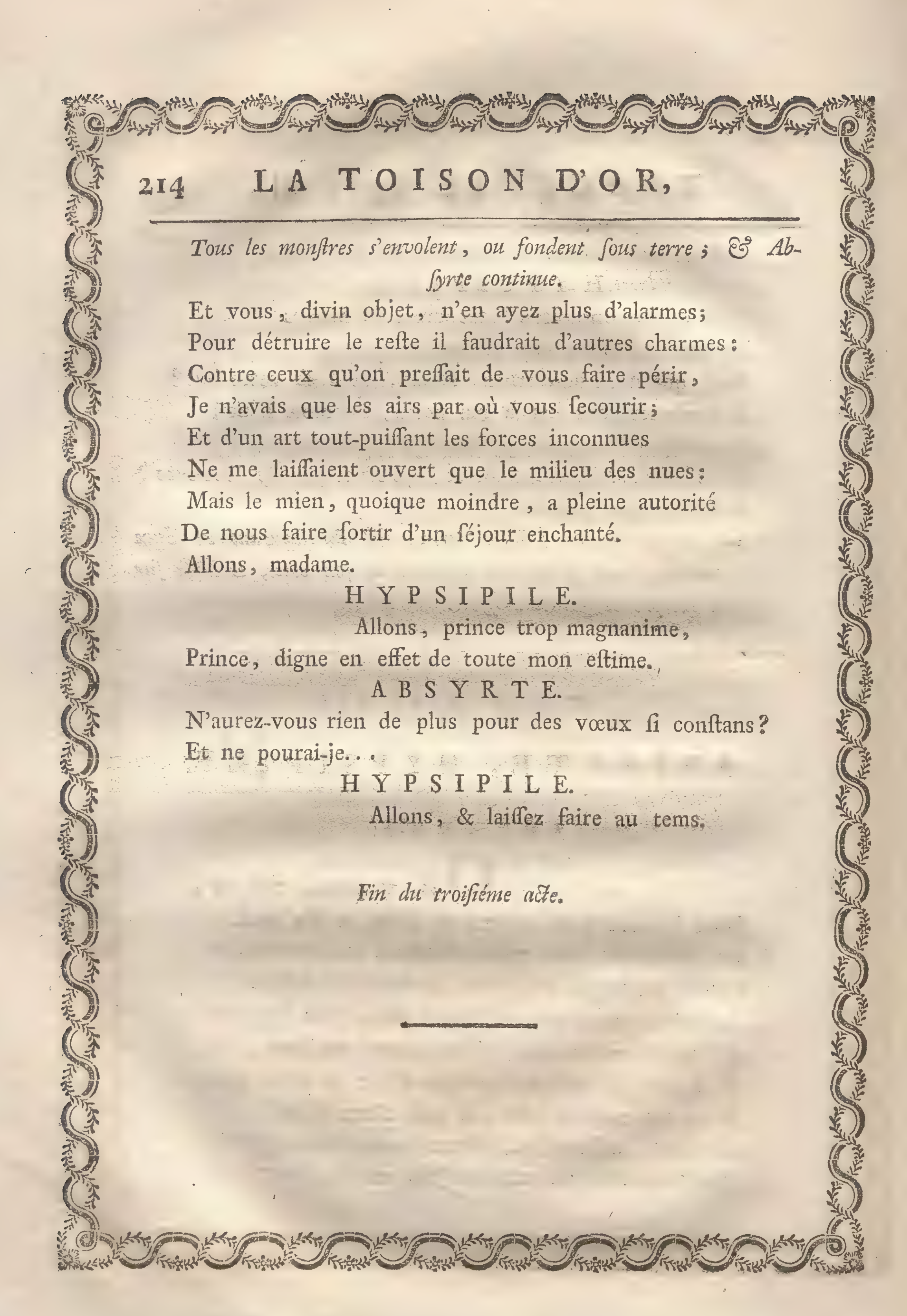
Un nuage descend jusqu'à terre, & s'y séparant en deux moitiés, qui se perdent chacune de son côté, il laisse sur le théatre le prince Absyrte.

SCENE VII.

ABSYRTE, HYPSIPILE.

ABSYRTE.

Oui, madame, c'est lui,
Dont l'amour vous aporte un ferme & sûr apui.
Le même qui pour vous courant à son suplice,
Contre un ingrat trop cher a demandé justice,
Le même vient encor dissiper votre peur.
J'ai parlé contre moi, j'agis contre ma sœur ;
Et si-tôt que je vois quelque espoir de vous plaire,
Je ne me connais plus, je cesse d'être frère.
Monstres, disparaissez, fuyez de ces beaux yeux,
Que vous avez en vain obsédés en ces lieux.



Tous les monſtres s'envolent, ou fondent ſous terre ; & Abſyrte continue.

Et vous, divin objet, n'en ayez plus d'alarmes;
Pour détruire le reſte il faudrait d'autres charmes:
Contre ceux qu'on preſſait de vous faire périr,
Je n'avais que les airs par où vous ſecourir;
Et d'un art tout-puiſſant les forces inconnues
Ne me laiſſaient ouvert que le milieu des nues:
Mais le mien, quoique moindre, a pleine autorité
De nous faire ſortir d'un ſéjour enchanté.
Allons, madame.

HYPSIPILE.

Allons, prince trop magnanime,
Prince, digne en effet de toute mon eſtime.

ABSYRTE.

N'aurez-vous rien de plus pour des vœux ſi conſtans?
Et ne pourai-je...

HYPSIPILE.

Allons, & laiſſez faire au tems.

Fin du troiſiéme acte.

ACTE IV.

Ce théatre horrible fait place à un plus agréable. C'est le desert, où Médée a coutume de se retirer pour faire ses enchantemens. Il est tout de rochers, qui laissent sortir de leurs fentes quelques filamens d'herbes rampantes, & quelques arbres moitié verds & moitié secs. Ces rochers sont d'une pierre blanche & luisante, de sorte que comme l'autre théatre était fort chargé d'ombres, le changement subit de l'un à l'autre fait qu'il semble qu'on passe de la nuit au jour.

SCENE PREMIERE.

ABSYRTE, MÉDÉE.

MÉDÉE.

QUI donne cette audace à votre inquiétude,
Prince, de me troubler jusqu'en ma solitude?
Avez-vous oublié que dans ces tristes lieux
Je ne souffre que moi, les ombres, & les dieux?
Et qu'étant par mon art consacrés au silence,
Aucun ne peut sans crime y mêler sa présence?

ABSYRTE.

De vos bontés, ma sœur, c'est sans doute abuser,

Mais l'ardeur d'un amant a droit de tout oser.
C'est elle qui m'amène en ces lieux solitaires,
Où votre art fait agir ses plus secrets mystères,
Vous demander un charme à détacher un cœur,
A dérober une ame à son premier vainqueur.

MÉDÉE.

Hélas, cet art, mon frère, impuissant sur les ames,
Ne sait que c'est d'éteindre, ou d'allumer des flammes;
Et s'il a sur le reste un absolu pouvoir,
Loin de charmer les cœurs, il n'y saurait rien voir.
Mais n'avancez-vous rien sur celui d'Hypsipile?
Son péril, son effroi vous est-il inutile?
Après ce stratagême entre nous concerté,
Elle vous croit devoir, & vie, & liberté;
Et son ingratitude au dernier point éclate,
Si d'une ombre d'espoir cet effroi ne vous flatte.

ABSYRTE.

Elle croit qu'en votre art aussi savant que vous,
Je prens plaisir pour elle à rabattre vos coups;
Et sans rien soupçonner de tout notre artifice,
Elle doit tout, dit-elle, à ce rare service:
Mais à moins toutefois que de perdre l'espoir,
Du côté de l'amour rien ne peut l'émouvoir.

MÉDÉE.

L'espoir qu'elle conserve aura peu de durée,
Puisque Jason en veut à la Toison dorée;
Et qu'à la conquérir faire le moindre effort,
C'est se livrer soi-même & courir à la mort.
Oui, mon frère, prenez un esprit plus tranquile,
Si la mort d'un rival vous assure Hypsipile;

Et

Et croyez...

ABSYRTE.

Ah, ma sœur, ce ſerait me trahir,
Que de perdre Jaſon ſans le faire haïr.
L'ame de cette reine, à la douleur ouverte,
A toute la famille imputerait ſa perte,
Et m'enveloperait dans le juſte couroux
Qu'elle aurait pour le roi, qu'elle prendrait pour vous.
Faites donc qu'il vous aime, afin qu'on le haïſſe.
Qu'on regarde ſa mort comme un digne ſuplice.
Non que je la ſouhaite, il s'eſt vû trop aimé
Pour n'en préſumer pas votre eſprit alarmé;
Je ne veux pas non plus chercher juſqu'en votre ame
Les ſentimens qu'y laiſſe une ſi belle flamme:
Arrêtez ſeulement ce héros ſous vos loix,
Et diſpoſez ſans moi du reſte à votre choix.
S'il doit mourir, qu'il meure en amant infidelle;
S'il doit vivre, qu'il vive en eſclave rebelle;
Et qu'on n'ait aucun lieu dans l'un ni l'autre ſort,
Ni de l'aimer vivant, ni de le plaindre mort.
C'eſt ce que je demande à cette amitié pure,
Qu'avec le jour pour moi vous donna la nature.

MÉDÉE.

Puis-je m'en faire aimer, ſans l'aimer à mon tour,
Et pour un cœur ſans foi me ſouffrir de l'amour?
Puis-je l'aimer, mon frère, au moment qu'il n'aſpire
Qu'à ce tréſor fatal dont dépend votre empire?
Ou ſi par nos taureaux il ſe fait déchirer,
Voulez-vous que je l'aime, afin de le pleurer?



ABSYRTE.

Aimez, ou n'aimez pas, il ſuffit qu'il vous aime :
Et quant à ces périls pour notre diadême,
Je ne ſuis pas de ceux dont le crédule eſprit
S'attache avec ſcrupule à ce qu'on leur prédit.
Je ſais qu'on n'entend point de telles prophéties,
Qu'après que par l'effet elles ſont éclaircies ;
Et que, quoi qu'il en ſoit, le ſceptre de Lemnos
A de quoi réparer la perte de Colchos.
Ces climats déſolés où même la nature
Ne tient que de votre art ce qu'elle a de verdure,
Où nos plus beaux jardins n'ont ni roſes, ni lys,
Dont par votre ſavoir ils ne ſoient embellis,
Sont-ils à comparer à ces charmantes îles,
Où nos maux trouveraient de glorieux aſyles ?
Tomber à bas d'un trône eſt un ſort rigoureux,
Mais quitter l'un pour l'autre eſt un échange heureux.

MÉDÉE.

Un amant tel que vous pour gagner ce qu'il aime,
Changerait ſans remords d'air, & de diadême. . .
Comme j'ai d'autres yeux, j'ai d'autres ſentimens,
Et ne me règle pas ſur vos attachemens.
Envoyez moi ma ſœur, que je puiſſe avec elle
Pourvoir au doux ſuccès d'une flamme ſi belle.
Ménagez cependant un ſi cher intérêt.
Faites effort à plaire autant comme on vous plait.
Pour Jaſon, je ſaurai de ſorte m'y conduire,
Que ſoit qu'il vive, ou meure, il ne poura vous nuire.
Allez ſans perdre tems, & laiſſez moi rêver
Aux beaux commencemens que je veux achever.

SCENE II.

MÉDÉE *seule.*

TRanquille & vaste solitude,
Qu'à votre calme heureux j'ose en vain recourir,
Et que la rêverie est mal propre à guérir
D'une peine qui plait la flatteuse habitude!
J'en viens soupirer seule au pied de vos rochers;
Et j'y porte avec moi dans mes vœux les plus chers
Mes ennemis les plus à craindre:
Plus je crois les domter, plus je leur obéis;
Ma flamme s'en redouble, & plus je veux l'éteindre,
Plus moi-même je m'y trahis.
C'est en vain que toute allarmée
J'envisage à quels maux j'expose un inconstant.
L'amour tremble à regret dans mon esprit flottant;
Et timide à l'aimer, je meurs d'en être aimée.
Ainsi j'adore, & crains son manquement de foi.
Je m'offre, & me refuse à ce que je prévoi.
Son change me plait, & m'étonne.
Dans l'espoir le plus doux, j'ai tout à soupçonner;
Et bien que tout mon cœur obstinément se donne,
Ma raison n'ose me donner.
Silence, raison importune,
Est-il tems de parler quand mon cœur s'est donné?
Du bien que tu lui veux ce lâche est si gêné,

Que ton meilleur avis lui tient lieu d'infortune.
Ce que tu mets d'obſtacle à ſes déſirs mutins,
Anime leur révolte, & le livre aux deſtins,
Contre qui tu prens ſa défenſe :
Ton effort odieux ne ſert qu'à les hâter;
Et ton cruel ſecours lui porte par avance
Tous les maux qu'il doit redouter.
Parle toutefois pour ſa gloire,
Donne encor quelques loix à qui te fait la loi;
Tyranniſe un tyran qui triomphe de toi;
Et par un faux trophée uſurpe ſa victoire.
S'il eſt vrai que l'amour te vole tout mon cœur,
Exile de mes yeux cet inſolent vainqueur,
Dérobe lui tout mon viſage :
Et ſi mon ame cède à des feux trop ardens,
Sauve tout le déhors du honteux eſclavage
Qui t'enlève tout le dedans.

SCENE III.

JUNON *ſous le même déguiſement*, MÉDÉE.

MÉDÉE.

L'Avez-vous vû, ma fœur, cet amant infidelle?
Que répond-il aux pleurs d'une reine ſi belle?
Souffre-t-il par pitié qu'ils en faſſent un roi?
A-t-il encor le front de vous parler de moi?
Croit-il qu'un tel exemple ait ſû ſi peu m'inſtruire,
Qu'il lui laiſſe encor lieu de me pouvoir ſéduire?

JUNON.

Modérez ces chaleurs de votre esprit jaloux ;
Prenez des sentimens plus justes, & plus doux ;
Et sans vous emporter souffrez que je vous die. . .

MÉDÉE.

Qu'il pense m'acquérir par cette perfidie,
Et que ce qu'il fait voir de tendresse, & d'amour,
Si j'ose l'accepter, m'en garde une à mon tour ?
Un volage, ma sœur, a beau faire, a beau dire ;
On peut toujours douter pour qui son cœur soupire ;
Sa flamme à tous momens peut prendre un autre cours ;
Et qui change une fois, peut changer tous les jours.
Vous, qui vous préparez à prendre sa défense,
Savez-vous, après tout, s'il m'aime, ou s'il m'offense ?
Lisez-vous dans son cœur pour voir ce qui s'y fait,
Et si j'ai de ses feux l'aparence, ou l'effet ?

JUNON.

Quoi, vous vous offensez d'Hypsipile quittée !
D'Hypsipile pour vous à vos yeux maltraitée !
Vous, son plus cher objet ! vous de qui hautement
En sa présence même il s'est nommé l'amant !
C'est mal vous acquitter de la reconnaissance
Qu'une autre croirait dûe à cette préférence.
Voyez mieux, qu'un héros si grand, si renommé,
Aurait peu fait pour vous, s'il n'avait rien aimé.
En ces tristes climats qui n'ont que vous d'aimable,
Où rien ne s'offre aux yeux qui vous soit comparable,
Un cœur qu'un autre objet ne peut vous disputer,
Vous porte peu de gloire à se laisser domter.
Mais Hypsipile est belle, & joint au diadème

Un amour aſſez fort pour mériter qu'on l'aime;
Et quand malgré ſon trône, & malgré ſa beauté,
Et malgré ſon amour, vous l'avez emporté,
Que ne devez-vous point à l'illuſtre victoire,
Dont ce choix obligeant vous aſſure la gloire?
Peut-il de vos attraits faire mieux voir le prix,
Que par le don d'un cœur qu'Hypſipile avait pris?
Pouvez-vous ſans chagrin refuſer un hommage,
Qu'un autre lui demande avec tant d'avantage?
Pouvez-vous d'un tel don faire ſi peu d'état,
Sans vouloir être ingrate, & l'être avec éclat?
Si c'eſt votre deſſein, en faiſant la cruelle,
D'obliger ce héros à retourner vers elle,
Vous en pourez avoir un ſuccès aſſez promt;
Sinon...

MÉDÉE.

Plutôt la mort qu'un ſi honteux affront.
Je ne ſouffrirai point qu'Hypſipile me brave,
Et m'enlève ce cœur que j'ai vû mon eſclave.
Je voudrais avec vous en vain le déguiſer.
Quand je l'ai vû pour moi tantôt la mépriſer,
Qu'à ſes yeux, ſans nous mettre un moment en balance,
Il m'a ſi hautement donné la préférence,
J'ai ſenti des tranſports, que mon eſprit diſcret
Par un ſoudain adieu n'a cachés qu'à regret.
Je ne croirai jamais qu'il ſoit douceur égale
A celle de ſe voir immoler ſa rivale,
Qu'il ſoit pareille joie; & je mourrais, ma ſœur,
S'il falait qu'à ſon tour elle eût même douceur.

JUNON.

Quoi, pour vous cette honte eſt un malheur extrême?

Ah! vous l'aimez encor.

MÉDÉE.

Non, mais je veux qu'il m'aime.
Je veux, pour éviter un ſi mortel ennui,
Le conſerver à moi, ſans me donner à lui,
L'arrêter ſous mes loix, juſqu'à ce qu'Hypſipile
Lui rende de ſon cœur la conquête inutile,
Et que le prince Abſyrte, ayant reçû ſa foi,
L'ait miſe hors d'état de triompher de moi.
Lors par un juſte exil puniſſant l'infidelle,
Je n'aurai plus de peur qu'il me traite comme elle;
Et je ſaurai ſur lui nous venger toutes deux,
Si-tôt qu'il n'aura plus à qui porter ſes vœux.

JUNON.

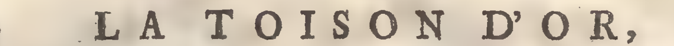
Vous vous promettez plus que vous ne voudrez faire,
Et vous n'en croirez pas toute cette colère.

MÉDÉE.

Je ferai plus encor que je ne me promets,
Si vous pouvez, ma ſœur, quitter ſes intérêts.

JUNON.

Quelque chers qu'ils me ſoient, je veux bien m'y contraindre;
Et pour mieux vous ôter tout ſujet de me craindre,
Le voilà qui paraît, je vous laiſſe avec lui.
Vous me rapellerez, s'il a beſoin d'apui.



SCENE IV.

JASON, MÉDÉE.

MÉDÉE.

Etes-vous prêt, Jaſon, d'entrer dans la carrière?
Faut-il du champ de Mars vous ouvrir la barrière,
Vous donner nos taureaux, pour tracer des ſillons,
D'où naîtront contre vous de ſoudains bataillons?
Pour domter ces taureaux, & vaincre ces gens-d'armes,
Avez-vous d'Hypſipile emprunté quelques charmes?
Je ne demande point quel eſt votre ſouci,
Mais ſi vous la cherchez, elle n'eſt pas ici;
Et tandis qu'en ces lieux vous perdez votre peine,
Mon frère vous pourrait enlever cette reine.
Jaſon, prenez-y garde, il faut moins s'éloigner
D'un objet qu'un rival s'efforce de gagner,
Et prèter un peu moins les faveurs de l'abſence
A ce qui peut entr'eux naître d'intelligence.
Mais j'ai tort, je l'avoue, & je raiſonne mal;
Vous ètes trop aimé pour craindre un tel rival.
Vous n'avez qu'à paraître, & ſans autre artifice,
Un coup d'œil détruira ce qu'il rend de ſervice.

JASON.

Qu'un ſi cruel reproche à mon cœur ſerait doux,
S'il avait pû partir d'un ſentiment jaloux,
Et ſi par cette injuſte & douteuſe colère
Je pouvais m'aſſurer de ne vous pas déplaire!

Sans

Sans raiſon toutefois j'oſe m'en défier ;
Il ne me faut que vous pour me juſtifier.
Vous avez trop bien vû l'effet de vos mérites,
Pour garder un ſoupçon de ce que vous me dites,
Et du change nouveau que vous me ſupoſez,
Vous me défendez mieux, que vous ne m'accuſez.
Si vous avez pour moi vû l'amour d'Hypſipile,
Vous n'avez pas moins vû ſa conſtance inutile;
Que ſes plus doux attraits, pour qui j'avais brûlé,
N'ont rien que mon amour ne vous ait immolé ;
Que toute ſa beauté rehauſſe votre gloire,
Et que ſon ſceptre même enfle votre victoire :
Ce ſont des vérités que vous vous dites mieux,
Et j'ai tort de parler où vous avez des yeux.

MÉDÉE.

Oui, j'ai des yeux, ingrat, meilleurs que tu ne penſes,
Et vois juſqu'en ton cœur tes fauſſes préférences.
Hypſipile à ma vûe a reçu des mépris;
Mais quand je n'y ſuis plus, qu'eſt-ce que tu lui dis ?
Explique, explique encor ce ſoupir tout de flamme,
Qui vers ce cher objet pouſſait toute ton ame ;
Et fai moi concevoir juſqu'où vont tes malheurs,
De ſoupirer pour elle, & de prétendre ailleurs.
Redi moi les raiſons dont tu l'as apaiſée,
Dont juſqu'à me braver tu l'as autoriſée,
Qu'il te faut la Toiſon pour revoir tes parens,
Qu'à ce prix je te plais, qu'à ce prix tu te vens.
Je tenais cher le don d'une amour ſi parfaite;
Mais puiſque tu te vens, va chercher qui t'achète,
Perfide, & porte ailleurs cette vénale foi,

Qu'obtiendrait ma rivale à même prix que moi.
Il eſt, il eſt encor des ames toutes prêtes
A recevoir mes loix, & groſſir mes conquêtes;
Il eſt encor des rois dont je fais le deſir;
Et ſi parmi tes Grecs il me plait de choiſir,
Il en eſt d'attachés à ma ſeule perſonne,
Qui n'ont jamais ſû l'art d'être à qui plus leur donne,
Qui trop contens d'un cœur dont tu fais peu de cas,
Méritent la Toiſon qu'ils ne demandent pas;
Et que pour toi, mon ame, hélas, trop enflammée,
Aurait pû te donner, ſi tu m'avais aimée.

JASON.

Ah, ſi le pur amour peut mériter ce don,
A qui peut-il, madame, être dû qu'à Jaſon?
Ce refus ſurprenant que vous m'avez vû faire,
D'une vénale ardeur n'eſt pas le caractère.
Le trône qu'à vos yeux j'ai traité de mépris,
En ſerait pour tout autre un aſſez digne prix;
Et rejetter pour vous l'offre d'un diadême,
Si ce n'eſt vous aimer, j'ignore comme on aime.
Je ne me défens point d'une civilité,
Que du bandeau royal voulait la majeſté.
Abandonnant pour vous une reine ſi belle,
J'ai pouſſé par pitié quelques ſoupirs vers elle;
J'ai voulu qu'elle eût lieu de ſe dire en ſecret,
Que je change par force, & la quitte à regret;
Que ſatisfaite ainſi de ſon propre mérite,
Elle ſe conſolât de tout ce qui l'irrite,
Et que l'apas flatteur de cette illuſion
La vengeât un moment de ſa confuſion.

Mais quel crime ont commis ces complimens frivoles?
Des paroles enfin ne ſont que des paroles;
Et quiconque poſſède un cœur comme le mien,
Doit ſe mettre au-deſſus d'un pareil entretien.
Je n'examine point, après votre menace,
Quelle foule d'amans brigue chez vous ma place.
Cent rois, ſi vous voulez, vous conſacrent leurs vœux,
Je le crois, mais auſſi, je ſuis roi, ſi je veux;
Et je n'avance rien touchant le diadême,
Dont il faille chercher de témoins que vous-même.
Si par le choix d'un roi vous pouvez me punir,
Je puis vous imiter, je puis vous prévenir;
Et ſi je me bannis par là de ma patrie,
Un exil couronné peut faire aimer la vie.
Mille autres en ma place au lieu de s'allarmer...

MÉDÉE.

Hé bien, je t'aimerai, s'il ne faut que t'aimer.
Malgré tous ces héros, malgré tous ces monarques,
Qui m'ont de leur amour donné d'illuſtres marques,
Malgré tout ce qu'ils ont, & de cœur, & de foi,
Je te préfére à tous, ſi tu ne veux que moi.
Fai voir, en renonçant à ta chère patrie,
Qu'un exil avec moi peut faire aimer la vie;
Oſe prendre à ce prix le nom de mon époux.

JASON.

Oui, madame, à ce prix tout exil m'eſt trop doux;
Mais je veux être aimé, je veux pouvoir le croire;
Et vous ne m'aimez pas, ſi vous n'aimez ma gloire;
L'ordre de mon deſtin l'attache à la Toiſon,
C'eſt d'elle que dépend tout l'honneur de Jaſon.



Ah, ſi le ciel l'eût miſe au pouvoir d'Hypſipile,
Que j'en aurais trouvé la conquête facile!
Ma paſſion pour vous a beau l'abandonner,
Elle m'offre encor tout ce qu'elle peut donner;
Malgré mon inconſtance elle aime ſans réſerve.

MÉDÉE.

Et moi, je n'aime point, à moins que je te ſerve?
Cherche un autre prétexte à lui rendre ta foi;
J'aurai ſoin de ta gloire auſſi-bien que de toi.
Si ce noble intérêt te donne tant d'alarmes,
Tien, voilà de quoi vaincre, & taureaux, & gens-d'armes;
Laiſſe à tes compagnons combattre le dragon,
Ils veulent comme toi leur part à la Toiſon;
Et comme ainſi qu'à toi la gloire leur eſt chère,
Ils ne ſont pas ici pour te regarder faire.
Zéthès & Calaïs, ces héros emplumés,
Qu'aux routes des oiſeaux leur naiſſance a formés,
Y préparent déja leurs aîles enhardies
D'avoir pour coup d'eſſai triomphé des Harpies:
Orphée avec ſes chants ſe promet le bonheur
D'aſſoupir...

JASON.

Ah, madame, ils auront tout l'honneur,
Ou du moins j'aurai part moi-même à leur défaite,
Si je laiſſe comme eux la conquête imparfaite.
Il me la faut entière, & je veux vous devoir...

MÉDÉE.

Va, laiſſe quelque choſe, ingrat, en mon pouvoir;
J'en ai déja trop fait pour une ame infidelle.

Adieu. Je vois ma sœur, délibère avec elle;
Et songe qu'après tout, ce cœur que je te rens,
S'il accepte un vainqueur, ne veut point de tyrans;
Que s'il aime ses fers, il hait tout esclavage;
Qu'on perd souvent l'acquis à vouloir davantage;
Qu'il faut subir la loi de qui peut obliger;
Et que qui veut un don ne doit pas l'exiger.
Je ne te dis plus rien: va rejoindre Hypsipile,
Va reprendre auprès d'elle un destin plus tranquile;
Ou si tu peux, volage, encor la dédaigner,
Choisis en d'autres lieux qui te fasse régner.
Je n'ai pour t'acheter, sceptres, ni diadèmes;
Mais telle que je suis, crain moi, si tu ne m'aimes.

SCENE V.

JUNON, JASON, L'AMOUR.

L'amour est dans le ciel de Vénus.

JUNON.

A Bien examiner l'éclat de ce grand bruit,
Hypsipile vous sert plus qu'elle ne vous nuit.
Ce n'est pas qu'après tout ce couroux ne m'étonne.
Médée à sa fureur un peu trop s'abandonne.
L'Amour tient assez mal ce qu'il m'avait promis;
Et peut-être avez-vous trop de dieux ennemis.
Tous veulent à l'envi faire la destinée

Dont se doit signaler cette grande journée ;
Tous se sont assemblés exprès chez Jupiter,
Pour en résoudre l'ordre, ou pour le contester ;
Et je vous plains, si ceux qui daignaient vous défendre,
Au plus nombreux parti sont forcés de se rendre.
Le ciel s'ouvre, & poura nous donner quelque jour :
C'est celui de Vénus, j'y vois encor l'Amour ;
Et puisqu'il n'en est pas, toute cette assemblée,
Par sa rébellion, poura se voir troublée.
Il veut parler à nous, écoutez quel apui
Le trouble où je vous vois peut espérer de lui.

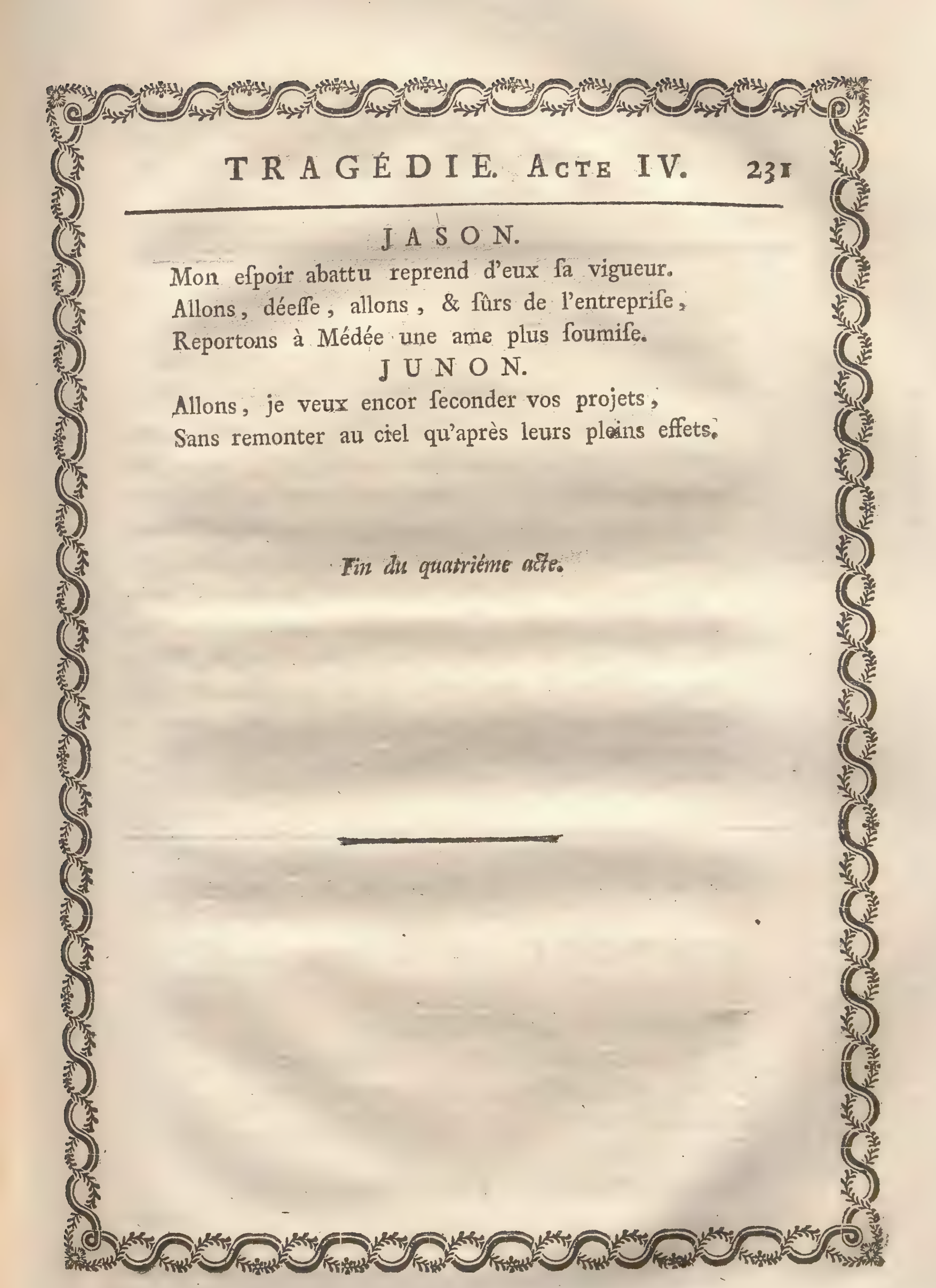
Le ciel s'ouvre, & fait voir le palais de Vénus, composé de Termes à face humaine, & revêtus de gaze d'or, qui lui servent de colonnes. Le lambris n'en est pas moins riche. L'Amour y paraît seul; & si-tôt qu'il a parlé, il s'élance en l'air, & traverse le théatre en volant, non pas d'un côté à l'autre, comme se font les vols ordinaires, mais d'un bout à l'autre, en tirant vers les spectateurs ; ce qui n'a point encor été pratiqué en France de cette manière.

L'AMOUR.

Cesse de m'accuser, soupçonneuse déesse,
Je sais tenir promesse ;
C'est en vain que les dieux s'assemblent chez leur roi ;
Je vais bien leur faire connaître
Que je suis, quand je veux, leur véritable maître,
Et que de ce grand jour le destin est à moi.
Toi, si tu sais aimer, ne crain rien de funeste ;
Obéis à Médée, & j'aurai soin du reste.

JUNON.

Ces favorables mots vous ont rendu le cœur.



JASON.

Mon espoir abattu reprend d'eux sa vigueur.
Allons, déesse, allons, & sûrs de l'entreprise,
Reportons à Médée une ame plus soumise.

JUNON.

Allons, je veux encor seconder vos projets,
Sans remonter au ciel qu'après leurs pleins effets.

Fin du quatrième acte.



ACTE V.

Ce dernier ſpectacle préſente à la vûe une forêt épaiſſe, compoſée de divers arbres entrelaſſés enſemble, & ſi touſus qu'il eſt aiſé de juger que le reſpect qu'on porte au dieu Mars à qui elle eſt conſacrée, fait qu'on n'oſe en couper aucunes branches, ni même broſſer au travers. Les trophées d'armes apendus en haut de la plûpart de ces arbres, marquent encor plus particuliérement qu'elle apartient à ce dieu. La Toiſon d'or eſt ſur le plus élevé, qu'on voit ſeul de ſon rang au milieu de cette forêt; & la perſpective du fond fait paraître en éloignement la rivière du Phaſe, avec le navire Argo qui ſemble n'attendre plus que Jaſon & ſa conquête pour partir.

SCENE PREMIERE.

ABSYRTE, HYPSIPILE.

ABSYRTE.

VOILA ce prix fameux où votre ingrat aſpire,
Ce gage où les deſtins attachent notre empire,
Cette Toiſon enfin, dont Mars eſt ſi jaloux:
Chacun impunément la peut voir comme nous;
Ce monſtrueux dragon, dont les fureurs la gardent,

Semble

Semble exprès se cacher aux yeux qui la regardent;
Il laisse agir sans crainte un curieux désir,
Et ne fond que sur ceux qui s'en veulent saisir.
Lors d'un cri qui suffit à punir tout leur crime,
Sous leur pied téméraire il ouvre un noir abîme,
A moins qu'on n'ait déja mis au joug nos taureaux,
Et fait mordre la terre aux escadrons nouveaux,
Que des dents d'un serpent la semence animée
Doit oposer sur l'heure à qui l'aura semée.
Sa voix perdant alors cet effroyable éclat,
Contre les ravisseurs le réduit au combat.
Telles furent les loix, que Circé par ses charmes
Sut faire à ce dragon, aux taureaux, aux gens-d'armes,
Circé, sœur de mon père, & fille du Soleil,
Circé, de qui ma sœur tient cet art sans pareil,
Dont tantôt à vous perdre eût abusé sa rage,
Si ce peu que du ciel j'en eus pour mon partage,
Et que je vous consacre aussi-bien que mes jours,
Par le milieu des airs n'eût porté du secours.

HYPSIPILE.

Je n'oublirai jamais que sa jalouse envie
Se fût sans vos bontés sacrifié ma vie;
Et pour dire encor plus, ce penser m'est si doux,
Que si j'étais à moi, je voudrais être à vous.
Mais un reste d'amour retient dans l'impuissance
Ces sentimens d'estime, & de reconnaissance.
J'ai peine, je l'avoue, à me le pardonner;
Mais enfin, je dois tout, & n'ai rien à donner.
Ce qu'à vos yeux surpris Jason m'a fait d'outrage,
N'a pas encor rompu cette foi qui m'engage;



Et malgré les mépris qu'il en montre aujourd'hui,
Tant qu'il peut être à moi, je suis encor à lui.
Mon espoir chancelant dans mon ame inquiéte
Ne veut pas lui prèter l'exemple qu'il souhaite;
Ni, que cet infidéle ait de quoi se vanter
Qu'il ne se donne ailleurs qu'afin de m'imiter.
Pour changer avec gloire, il faut qu'il me prévienne,
Que sa foi violée ait dégagé la mienne,
Et que l'hymen ait joint aux mépris qu'il en fait
D'un entier changement l'irrévocable effet.
Alors, par son parjure à moi-même rendue,
Mes sentimens d'estime auront plus d'étendue;
Et dans la liberté de faire un second choix,
Je saurai mieux penser à ce que je vous dois.

ABSYRTE.

Je ne sais si ma sœur voudra prendre assurance
Sur des sermens trompeurs que romt son inconstance:
Mais je suis sûr, qu'à moins qu'elle rompe son sort,
Ce que ferait l'hymen, vous l'aurez par sa mort.
Il combat nos taureaux, & telle est leur furie,
Qu'il faut qu'il y périsse, ou lui doive la vie.

HYPSIPILE.

Il combat vos taureaux! Ah! que me dites-vous?

ABSYRTE.

Qu'il n'en peut plus sortir que mort, ou son époux.

HYPSIPILE.

Ah! prince, votre sœur peut croire encor qu'il m'aime,
Et sur ce faux soupçon se venger elle-même.
Pour bien rompre le coup d'un malheur si pressant,
Peut-être que son art n'est pas assez puissant;

De grace, en ma faveur joignez-y tout le vôtre ;
Et ſi . . .

ABSYRTE.

Quoi, vous voulez qu'il vive pour une autre !

HYPSIPILE.

Oui, qu'il vive, & laiſſons tout le reſte au hazard.

ABSYRTE.

Ah! reine, en votre cœur il garde trop de part ;
Et s'il faut vous parler avec une ame ouverte,
Vous montrez trop d'amour pour empêcher ſa perte.
Votre rivale & moi nous en ſommes d'accord :
A moins que vous n'aimiez, votre Jaſon eſt mort.
Ma ſœur n'a pas pour vous un ſentiment ſi tendre,
Qu'elle aime à le ſauver afin de vous le rendre ;
Et je ne ſuis pas homme à ſervir mon rival,
Quand vous rendez pour moi mon ſecours ſi fatal.
Je ne le vois que trop, pour prix de mes ſervices,
Vous deſtinez mon ame à de nouveaux ſuplices.
C'eſt m'immoler à lui que de le ſecourir ;
Et lui ſauver le jour, c'eſt me faire périr.
Puiſqu'il faut qu'un des deux ceſſe aujourd'hui de vivre ;
Je vais hâter ſa perte, où lui-même il ſe livre :
Je veux bien qu'on l'impute à mon dépit jaloux,
Mais vous, qui m'y forcez, ne l'imputez qu'à vous.

HYPSIPILE.

Ce reſte d'intérêt que je prens en ſa vie,
Donne trop d'aigreur, prince, à votre jalouſie.
Ce qu'on a bien aimé, l'on ne peut le haïr,
Juſqu'à le vouloir perdre, ou juſqu'à le trahir.
Ce vif reſſentiment qu'excite l'inconſtance,

N'emporte pas toujours jufques à la vengeance ;
Et quand même on la cherche, il arrive fouvent
Qu'on plaint mort un ingrat qu'on déteftait vivant.
Quand je me défendais fur la foi qui m'engage,
Je voulais à vos feux épargner cet ombrage ;
Mais puifque le péril a fait parler l'Amour,
Je veux bien qu'il éclate, & fe montre en plein jour.
Oui, j'aime encor Jafon, & l'aimerai fans doute,
Jufqu'à l'hymen fatal que ma flamme redoute.
Je regarde fon cœur encor comme mon bien,
Et donnerais encor tout mon fang pour le fien.
Vous m'aimez, & j'en fuis affez perfuadée,
Pour me donner à vous, s'il fe donne à Médée :
Mais fi par jaloufie, ou par raifon d'état,
Vous le laiffez tous deux périr dans ce combat,
N'attendez rien de moi que ce qu'ofe la rage,
Quand elle eft une fois maîtreffe d'un courage,
Que les pleines fureurs d'un défefpoir d'amour.
Vous me faites trembler, tremblez à votre tour ;
Prenez foin de fa vie, ou perdez cette reine ;
Et fi je crains fa mort, craignez auffi ma haine.

SCENE II.

AÆTE, ABSYRTE, HYPSIPILE.

AÆTE.

Ah, madame, eſt-ce là cette fidélité,
Que vous gardez aux droits de l'hoſpitalité?
Quand pour vous je m'opoſe aux deſtins de ma fille,
A l'eſpoir de mon fils, aux vœux de ma famille,
Quand je preſſe un héros de vous rendre ſa foi,
Vous prêtez à ſon bras des charmes contre moi;
De ſa témérité vous vous faites complice,
Pour renverſer un trône où je vous fais juſtice:
Comme ſi c'était peu de poſſéder Jaſon,
Si pour don nuptial il n'avait la Toiſon;
Et que ſa foi vous fût indignement offerte,
A moins que ſon deſtin éclatât par ma perte.

HYPSIPILE.

Je ne ſais pas, ſeigneur, à quel point vous réduit
Cette témérité de l'ingrat qui me fuit;
Mais je ſais que mon cœur ne joint à ſon envie
Qu'un timide ſouhait en faveur de ſa vie;
Et que ſi je ſavais ce grand art de charmer,
Je ne m'en ſervirais que pour m'en faire aimer.

AÆTE.

Ah! je n'ai que trop crû vos plaintes ajuſtées
A des illuſions entre vous concertées;



Et les déhors trompeurs d'un dédain préparé
N'ont que trop éblouï mon œil mal éclairé.
Oui, trop d'ardeur pour vous, & trop peu de lumière ;
M'ont conduit en aveugle à ma ruine entière.
Ce pompeux apareil que ſoutenaient les vents,
Ces Tritons tout autour rangés comme ſuivans,
Montraient bien qu'en ces lieux vous n'étiez abordée
Que par un art plus fort que celui de Médée.
D'un naufrage affecté l'hiſtoire ſans raiſon
Déguiſait le ſecours amené pour Jaſon;
Et vos pleurs ne ſemblaient en demander vengeance,
Que pour mieux faire place à votre intelligence.

HYPSIPILE.

Que ne ſont vos ſoupçons autant de vérités!
Et que ne puis-je ici ce que vous m'imputez!

ABSYRTE.

Qu'a fait Jaſon, ſeigneur, & quel mal vous menace,
Quand nous voyons encor la Toiſon en ſa place?

AÆTE.

Nos taureaux ſont domtés, nos gens-d'armes défaits;
Abſyrte, après cela crain les derniers effets.

ABSYRTE.

Quoi, ſon bras. . .

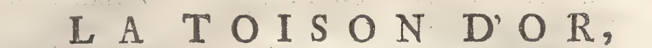
AÆTE.

Oui, ſon bras ſecondé par ſes charmes
A domté nos taureaux, & défait nos gens-d'armes;
Juge ſi le dragon poura faire plus qu'eux.
Ils ont pouſſé d'abord de gros torrens de feux,
Ils l'ont envelopé d'une épaiſſe fumée,
Dont ſur toute la plaine une nuit s'eſt formée:

Mais après ce nuage en l'air évaporé,
On les a vûs au joug, & le champ labouré:
Lui, ſans aucun effroi, comme maître paiſible,
Jettait dans les ſillons cette ſemence horrible,
D'où s'élève auſſi-tôt un eſcadron armé,
Par qui de tous côtés il ſe trouve enfermé.
Tous n'en veulent qu'à lui, mais ſon ame plus fière
Ne daigne contr'eux tous s'armer que de pouſſière.
A peine il la répand, qu'une commune erreur
D'eux tous l'un contre l'autre anime la fureur;
Ils s'entr'immolent tous au commun adverſaire;
Tous penſent le percer, quand ils percent leur frère;
Leur ſang partout regorge, & Jaſon au milieu
Reçoit ce ſacrifice en poſture d'un dieu;
Et la terre en couroux de n'avoir pû lui nuire,
Rengloutit l'eſcadron qu'elle vient de produire.
  On va bientôt, madame, achever à vos yeux
Ce qu'ébauche par là votre abord en ces lieux.
Soit Jaſon, ſoit Orphée, ou les fils de Borée,
Ou par eux, ou par lui, ma perte eſt aſſurée;
Et l'on va faire hommage à votre heureux ſecours
Du deſtin de mon ſceptre, & de mes triſtes jours.

HYPSIPILE.

Connaiſſez mieux, ſeigneur, la main qui vous offenſe,
Et lorſque je perds tout, laiſſez moi l'innocence.
L'ingrat qui me trahit eſt ſecouru d'ailleurs.
Ce n'eſt que de chez vous que partent vos malheurs,
Chez vous en eſt la ſource, & Médée elle-même
Romt ſon art par ſon art, pour plaire à ce qu'elle aime.



ABSYRTE.

Ne l'en accuſez point, elle hait trop Jaſon.
De ſa haine, ſeigneur, vous ſavez la raiſon.
La Toiſon préférée aigrit trop ſon courage,
Pour craindre qu'il en tienne un ſi grand avantage;
Et ſi contre ſon art ce prince a réuſſi,
C'eſt qu'on le ſait en Grèce autant ou plus qu'ici.

AÆTE.

Ah! que tu connais mal juſqu'à quelle manie
D'un amour déréglé paſſe la tyrannie!
Il n'eſt rang, ni pays, ni père, ni pudeur,
Qu'épargne de ſes feux l'impérieuſe ardeur.
Jaſon plut à Médée, & peut encore lui plaire.
Peut-être es-tu toi-même ennemi de ton père,
Et conſens que ta ſœur, par ce préſent fatal,
S'aſſure d'un amant qui ferait ton rival.
Tout mon ſang révolté trahit mon eſpérance.
Je trouve ma ruine où fut mon aſſurance.
Le deſtin ne me perd que par l'ordre des miens;
Et mon trône eſt briſé par ſes propres ſoûtiens.

ABSYRTE.

Quoi, ſeigneur, vous croiriez qu'une action ſi noire...

AÆTE.

Je ſais ce qu'il faut craindre, & non ce qu'il faut croire.
Dans cette obſcurité tout me devient ſuſpect.
L'amour aux droits du ſang garde peu de reſpect:
Ce même amour d'ailleurs peut forcer cette reine
A répondre à nos ſoins par des effets de haine;
Et Jaſon peut avoir lui-même en ce grand art
Des ſecrets dont le ciel ne nous fit point de part.

Ainſi

Ainſi dans les rigueurs de mon ſort déplorable,
Tout peut être innocent, tout peut être coupable :
Je ne cherche qu'en vain à qui les imputer ;
Et ne diſcernant rien, j'ai tout à redouter.

HYPSIPILE.

La vérité, ſeigneur, ſe va faire connaître :
A travers ces rameaux je vois venir mon traître.

SCENE III.

AÆTE, ABSYRTE, HYPSIPILE, JASON, ORPHÉE, ZÉTHES, CALAIS.

HYPSIPILE.

Parlez, parlez, Jaſon, dites ſans feinte au roi
Qui vous ſeconde ici de Médée, ou de moi ?
Dites, eſt-ce elle, ou moi, qui contre lui conſpire ?
Eſt-ce pour elle, ou moi, que votre cœur ſoupire ?

JASON.

La demande eſt, madame, un peu hors de ſaiſon ;
Je vous y répondrai, quand j'aurai la Toiſon.
Seigneur, ſans différer permettez que j'achève ;
La gloire où je prétens ne ſouffre point de trève ;
Elle veut que du ciel je preſſe le ſecours,
Et ce qu'il m'en promet ne deſcend pas toujours.

AÆTE.

Hâtez à votre gré ce ſecours de deſcendre ;
Mais encor une fois gardez de vous méprendre.



JASON.

Par ce qu'ont vû vos yeux jugez ce que je puis :
Tout me parait facile en l'état où je suis ;
Et si la force enfin répond mal au courage,
Il en est parmi nous qui peuvent davantage.
Souffrez donc que l'ardeur dont je me sens brûler. . !

SCENE IV.

AÆTE, ABSYRTE, HYPSIPILE, MÉDÉE, JASON, ORPHÉE, ZÉTHES, CALAIS.

MÉDÉE.

sur le dragon, élevée en l'air à la hauteur d'un homme.

ARrête, déloyal, & laisse moi parler,
Que je rende un plein lustre à ma gloire ternie
Par l'outrageux éclat que fait la calomnie.
Qui vous l'a dit, madame, & sur quoi fondez-vous
Ces dignes visions de votre esprit jaloux ?
Si Jason entre nous met quelque différence,
Qui flatte malgré moi sa crédule espérance,
Faut-il sur votre exemple aussi-tôt présumer
Qu'on en peut être aimée, & ne le pas aimer ?
Connaissez mieux Médée, & croyez la trop vaine
Pour vouloir d'un captif marqué d'une autre chaine.

Je ne puis empêcher qu'on vous manque de foi,
Mais je veux bien un cœur qui n'ait aimé que moi;
Et j'aurai soutenu des revers bien funestes,
Avant que je me daigne enrichir de vos restes.

HYPSIPILE.

Puissiez-vous conserver ces nobles sentimens!

MÉDÉE.

N'en croyez plus, seigneur, que les événemens.
Ce ne sont plus ici ces taureaux, ces gens-d'armes,
Contre qui son audace a pû trouver des charmes;
Ce n'est point le dragon dont il est menacé,
C'est Médée elle-même, & tout l'art de Circé.
Fidéle gardien des destins de ton maître,
Arbre, que tout exprès mon charme avait fait naître,
Tu nous défendrais mal contre ceux de Jason;
Retourne en ton néant, & ren moi la Toison.

Elle prend la Toison en sa main & la met sur le col du dragon. L'arbre où elle était suspendue disparait, & se retire derrière le théatre. Après quoi Médée continue en parlant à Jason.

Ce n'est qu'avec le jour qu'elle peut m'être ôtée.
Vien donc, vien, téméraire, elle est à ta portée;
Vien teindre de mon sang cet or qui t'est si cher,
Qu'à travers tant de mers on te force à chercher.
Aproche, il n'est plus tems que l'amour te retienne,
Vien m'arracher la vie, ou m'aporter la tienne;
Et sans perdre un moment en de vains entretiens,
Voyons qui peut le plus de tes dieux, ou des miens...

AÆTE.

A ce digne couroux je reconnais ma fille;



C'eſt mon ſang dans ſes yeux, c'eſt ſon ayeul qui brille;
C'eſt le Soleil mon père. Avancez donc, Jaſon,
Et ſur cette ennemie emportez la Toiſon.

JASON.

Seigneur, contre ſes yeux qui voudrait ſe défendre?
Il ne faut point combattre où l'on aime à ſe rendre.
Oui, madame, à vos pieds je mets les armes bas,
J'en fais un promt hommage à vos divins apas,
Et renonce avec joie à ma plus haute gloire,
S'il faut par ce combat acheter la victoire.
Je l'abandonne, Orphée, aux charmes de ta voix,
Qui traine les rochers, qui fait marcher les bois;
Aſſoupi le dragon, enchante la princeſſe.
Et vous, héros ailés, ménagez votre adreſſe;
Si pour cette conquête il vous reſte du cœur,
Tournez ſur le dragon toute votre vigueur.
Je vais dans le navire attendre une défaite,
Qui vous fera bientôt imiter ma retraite.

ZÉTHES.

Montrez plus d'eſpérance, & ſouvenez vous mieux
Que nous avons domté des monſtres à vos yeux.

SCENE V.

AÆTE, ABSYRTE, HYPSIPILE, MÉDÉE, ZÉTHES, CALAIS, ORPHÉE.

CALAIS.

Elevons nous, mon frère, au-dessus des nuages.
Du sang dont nous sortons prenons les avantages.
Surtout obéissons aux ordres de Jason.
Respectons la princesse, & donnons au dragon.

Ici Zéthes & Calaïs s'élèvent au plus haut des nuages en croisant leur vol.

MÉDÉE *en s'élevant aussi.*

Donnez où vous pourez, ce vain respect m'outrage.
Du sang dont vous sortez prenez tout l'avantage.
Je vais voler moi-même au-devant de vos coups,
Et n'avais que Jason à craindre parmi vous.
Et toi, de qui la voix inspire l'ame aux arbres,
Enchaîne les lions, & déplace les marbres;
D'un pouvoir si divin fais un meilleur emploi,
N'en détrui point la force à l'essayer sur moi.
Mais je n'en parle ainsi, que de peur que ses charmes
Ne prêtent un miracle à l'effort de leurs armes.
Ne m'en croi pas, Orphée, & pren l'occasion
De partager leur gloire, ou leur confusion.

ORPHÉE *chante.*

Hâtez vous, enfans de Borée,



Demi-dieux, hâtez vous,
Et faites voir qu'en tous lieux, contre tous,
A vos exploits la victoire assurée
Suit l'effort de vos moindres coups.

MÉDÉE *voyant qu'aucun des dieux ne descend pour la combattre.*

Vos demi-dieux, Orphée, ont peine à vous entendre,
Ils ont volé si haut, qu'ils n'en peuvent descendre :
De ce nuage épais sachez les dégager,
Et pratiquez mieux l'art de les encourager.

ORPHÉE.

Il chante ce second couplet pendant que Zéthes & Calaïs fondent l'un après l'autre sur le dragon, & le combattent au milieu de l'air. Ils se relévent aussi-tôt qu'ils ont tâché de lui donner une atteinte, & tournent face en même tems pour revenir à la charge. Médée est au milieu des deux qui pare leurs coups, & fait tourner le dragon vers l'un & vers l'autre, suivant qu'ils se présentent.

Combattez, race d'Orithie,
Demi-dieux, combattez,
Et faites voir que vos bras indomtés
Se font partout une heureuse sortie
Des périls les plus redoutés.

ZÉTHES.

Fuyons sans plus tarder la vapeur infernale
Que ce dragon affreux de son gosier exhale :
La valeur ne peut rien contre un air empesté.
Fai comme nous, Orphée, & fui de ton côté.

Zéthes, Calaïs, & Orphée s'enfuient.

MÉDÉE.

Allez, vaillans guerriers, envoyez moi Pélée,
Mopſe, Iphite, Echion, Euridamas, Oilée,
Et tout ce reſte enfin pour qui votre Jaſon
Avec tant de chaleur demandait la Toiſon.
Aucun d'eux ne parait! Ces ames intrépides
Réglent ſur mes vaincus leurs démarches timides;
Et malgré leur ardeur pour un exploit ſi beau,
Leur effroi les renferme au fond de leur vaiſſeau.
Ne laiſſons pas ainſi la victoire imparfaite;
Par le milieu des airs courons à leur défaite;
Et nous-mêmes portons à leur témérité
Juſques dans ce vaiſſeau ce qu'elle a mérité.

Médée s'élève encor plus haut ſur le dragon.

AÆTE.

Que fais-tu? la Toiſon ainſi que toi s'envole!
Ah, perfide, eſt-ce ainſi que tu me tiens parole,
Toi qui me promettais, même aux yeux de Jaſon,
Qu'on m'ôterait le jour avant que la Toiſon?

MÉDÉE *en s'envolant.*

Encor tout de nouveau je vous en fais promeſſe,
Et vais vous la garder au milieu de la Grèce.
Du pays & du ſang l'amour rompt les liens,
Et les dieux de Jaſon ſont plus forts que les miens.
Ma ſœur avec ſes fils m'attend dans le navire,
Je la ſuis, & ne fais que ce qu'elle m'inſpire;
De toutes deux, madame ici vous tiendra lieu.
Conſolez vous, ſeigneur, & pour jamais adieu.

(*Elle s'envole avec la Toiſon.*)



SCENE VI.

AÆTE, ABSYRTE, HYPSIPILE, JUNON.

AÆTE.

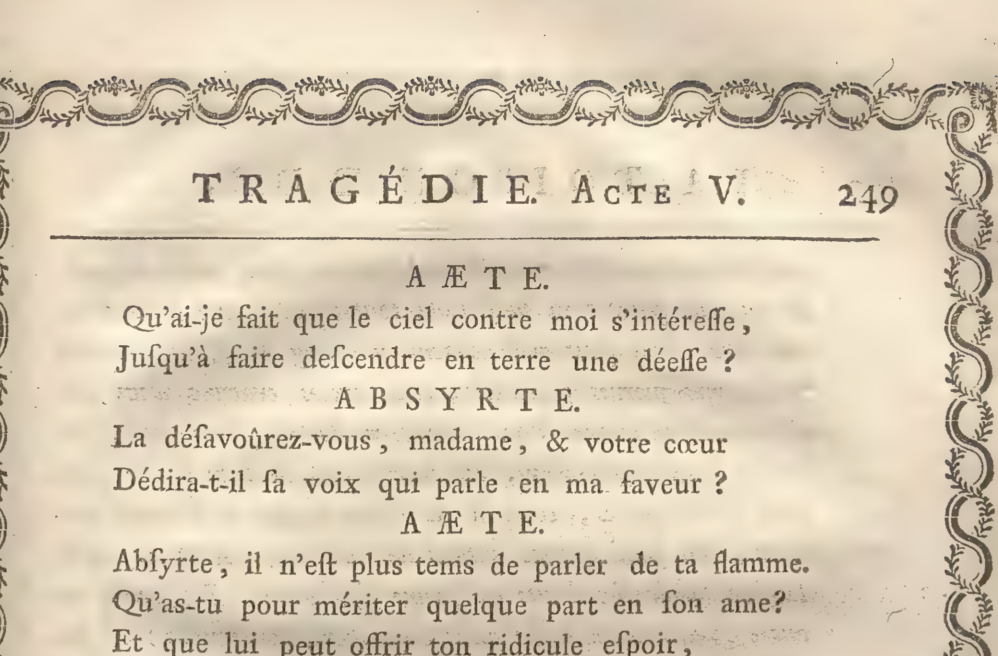
Ah, madame ! ah, mon fils ! ah, ſort inexorable !
Eſt-il ſur terre un père, un roi plus déplorable ?
Mes filles toutes deux contre moi ſe ranger !
Toutes deux à ma perte à l'envi s'engager !

JUNON *dans ſon char.*

On vous abuſe, Aæte, & Médée elle-même,
Dans l'amour qui la force à ſuivre ce qu'elle aime,
S'abuſe comme vous.
Chalciope n'a point de part en cet ouvrage :
Dans un coin du jardin, ſous un épais nuage,
Je l'envelope encor d'un ſommeil aſſez dou[illegible]
Cependant qu'en ſa place ayant pris ſon [illegible]e,
Dans l'eſprit de ſa ſœur j'ai porté de grands coups,
Qui donnent à Jaſon ce dernier avantage.
Junon a tout fait ſeule, & je remonte aux cieux,
Preſſer le ſouverain des dieux
D'aprouver ce qu'il m'a plû faire.
Mettez votre eſprit en repos ;
Si le deſtin vous eſt contraire,
Lemnos peut réparer la perte de Colchos.

Junon remonte au ciel dans le même char.

AÆTE.



A ÆTE.

Qu'ai-je fait que le ciel contre moi s'intéreſſe,
Juſqu'à faire deſcendre en terre une déeſſe ?

ABSYRTE.

La déſavoûrez-vous, madame, & votre cœur
Dédira-t-il ſa voix qui parle en ma faveur ?

A ÆTE.

Abſyrte, il n'eſt plus tems de parler de ta flamme.
Qu'as-tu pour mériter quelque part en ſon ame?
Et que lui peut offrir ton ridicule eſpoir,
Qu'un ſceptre qui m'échape, un trône prêt à choir ?
Ne ſongeons qu'à punir le traître, & ſa complice.
Nous aurons dieux pour dieux à nous faire juſtice ;
Et déja le ſoleil, pour nous prêter ſecours,
Fait ouvrir ſon palais, & détourne ſon cours.

Le ciel s'ouvre, & fait paraître le palais du Soleil, où on le voit dans ſon char tout brillant de lumière, s'avancer vers les ſpectateurs, & ſortant de ce palais, s'élever en haut pour parler à Jupiter, dont le palais s'ouvre auſſi quelques momens après. Ce maître des dieux y paraît ſur ſon trône, avec Junon à ſon côté. Ces trois théatres qu'on voit tout-à-la fois, font un ſpectacle tout-à-fait agréable & majeſtueux. La ſombre verdure de la forêt épaiſſe, qui occupe le premier, relève d'autant plus la clarté des deux autres, par l'opoſition de ſes ombres. Le palais du Soleil, qui fait le ſecond, a ſes colonnes toutes d'oripeau, & ſon lambris doré, avec divers grands feuillages à l'Arabeſque. Le réjailliſſement des lumières qui portent ſur ces dorures, produit un jour merveilleux, qu'augmente celui qui ſort du trône de Jupiter, qui n'a pas moins d'ornemens. Ses marches ont

aux deux bouts & au milieu des aigles d'or, entre lesquelles on voit peintes en basse-taille toutes les amours de ce dieu. Les deux côtés font voir chacun un rang de piliers enrichis de diverses pierres précieuses, environnées chacune d'un cercle, ou d'un quarré d'or. Au haut de ces piliers sont d'autres grands aigles d'or, qui soutiennent de leur bec le platfond de ce palais, composé de riches étoffes de diverses couleurs, qui font comme autant de courtines, dont les aigles laissent pendre les bouts en forme d'écharpe. Jupiter a un autre grand aigle à ses pieds, qui porte son foudre; & Junon est à sa gauche, avec un paon aussi à ses pieds de grandeur & de couleur naturelle.

SCENE DERNIERE.

LE SOLEIL, JUPITER, JUNON, AÆTE, HYPSIPILE, ABSYRTE.

AÆTE.

AMe de l'univers, auteur de ma naissance,
Dont nous voyons partout éclater la puissance,
Souffriras-tu qu'un roi qui tient de toi le jour,
Soit lâchement trahi par un indigne amour?
A ces Grecs vagabonds refuse ta lumière,
De leurs climats chéris détourne ta carrière,
N'éclaire point leur fuite après qu'ils m'ont détruit,
Et répan sur leur route une éternelle nuit.
Fai plus, montre toi père, & pour venger ta race,



Donne moi tes chevaux à conduire en ta place ;
Prête moi de tes feux l'éclat étincelant,
Que j'embrase leur Grèce avec ton char brûlant,
Que d'un de tes rayons lançant sur eux le foudre,
Je les réduise en cendre, & leur butin en poudre ;
Et que par mon couroux leur pays désolé
Ait horreur à jamais du bras qui m'a volé.
Je vois que tu m'entens, & ce coup d'œil m'annonce
Que ta bonté m'aprête une heureuse réponse.
Parle donc, & fai voir aux destins ennemis
De quelle ardeur tu prens les intérêts d'un fils.

LE SOLEIL.

Je plains ton infortune, & ne puis davantage :
Un noir destin s'opose à tes justes desseins ;
Et depuis Phaëton, ce brillant attelage
Ne peut passer en d'autres mains.
Sous un ordre éternel qui gouverne ma route,
Je dispense en esclave, & les nuits, & les jours ;
Mais enfin ton père t'écoute,
Et joint ses vœux aux tiens, pour un plus fort secours.

Ici s'ouvre le ciel de Jupiter, & le Soleil continue en lui adressant sa parole.

Maître absolu des destinées,
Change leurs dures loix en faveur de mon sang,
Et laisse lui garder son rang
Parmi les têtes couronnées.
C'est toi qui régles les états,
C'est toi qui dépars les couronnes ;
Et quand le sort jaloux met un monarque à bas,



Il détruit ton ouvrage, & fait des attentats,
Qui dérobent ce que tu donnes.

JUNON.

Je ne mets point d'obſtacle à de ſi juſtes vœux;
Mais laiſſez ma puiſſance entière;
Et ſi l'ordre du ſort ſe rompt à ſa prière,
D'un hymen que j'ai fait ne rompez pas les nœuds.
Comme je ne veux point détruire ſon Aæte,
Ne détruiſez pas mes héros,
Aſſurez à ſes jours, gloire, ſceptre, repos,
Aſſurez lui tous les biens qu'il ſouhaite;
Mais de la même main aſſurez à Jaſon
Médée, & la Toiſon.

JUPITER.

Des arrêts du deſtin l'ordre eſt invariable;
Rien ne ſaurait le rompre en faveur de ton fils,
Soleil, & ce tréſor ſurpris
Lui rend de ſes états la perte inévitable.
Mais la même légéreté,
Qui donne Jaſon à Médée,
Servira de ſuplice à l'infidélité
Où pour lui contre un père elle s'eſt hazardée.
Perſès dans la Scythie arme un bras ſouverain;
Si-tôt qu'il paraîtra, quittez ces lieux, Aæte,
Et par une promte retraite
Epargnez tout le ſang qui coulerait en vain.
De Lemnos faites votre aſyle;
Le ciel veut qu'Hypſipile
Réponde aux vœux d'Abſyrte, & qu'un ſceptre dotal
Adouciſſe le cours d'un peu de tems fatal.

Car enfin de votre perfide
Doit ſortir un Médus qui vous doit rétablir:
A rentrer dans Colchos il ſera votre guide;
Et mille grands exploits qui doivent l'annoblir,
Feront de tous vos maux les aſſurés remèdes,
Et donneront naiſſance à l'empire des Mèdes.

Le palais de Jupiter, & celui du Soleil, ſe referment.

LE SOLEIL.

Ne vous permettez plus d'inutiles ſoupirs,
Puiſque le ciel répare, & venge votre perte,
Et qu'une autre couronne offerte
Ne peut plus vous ſouffrir de juſtes déplaiſirs.
Adieu. J'ai trop longtems détourné ma carrière,
Et trop perdu pour vous en ces lieux de momens,
Qui devaient ailleurs ma lumière.
Allez, heureux amans,
Pour qui Jupiter montre une faveur entière;
Hâtez vous d'obéir à ſes commandemens.

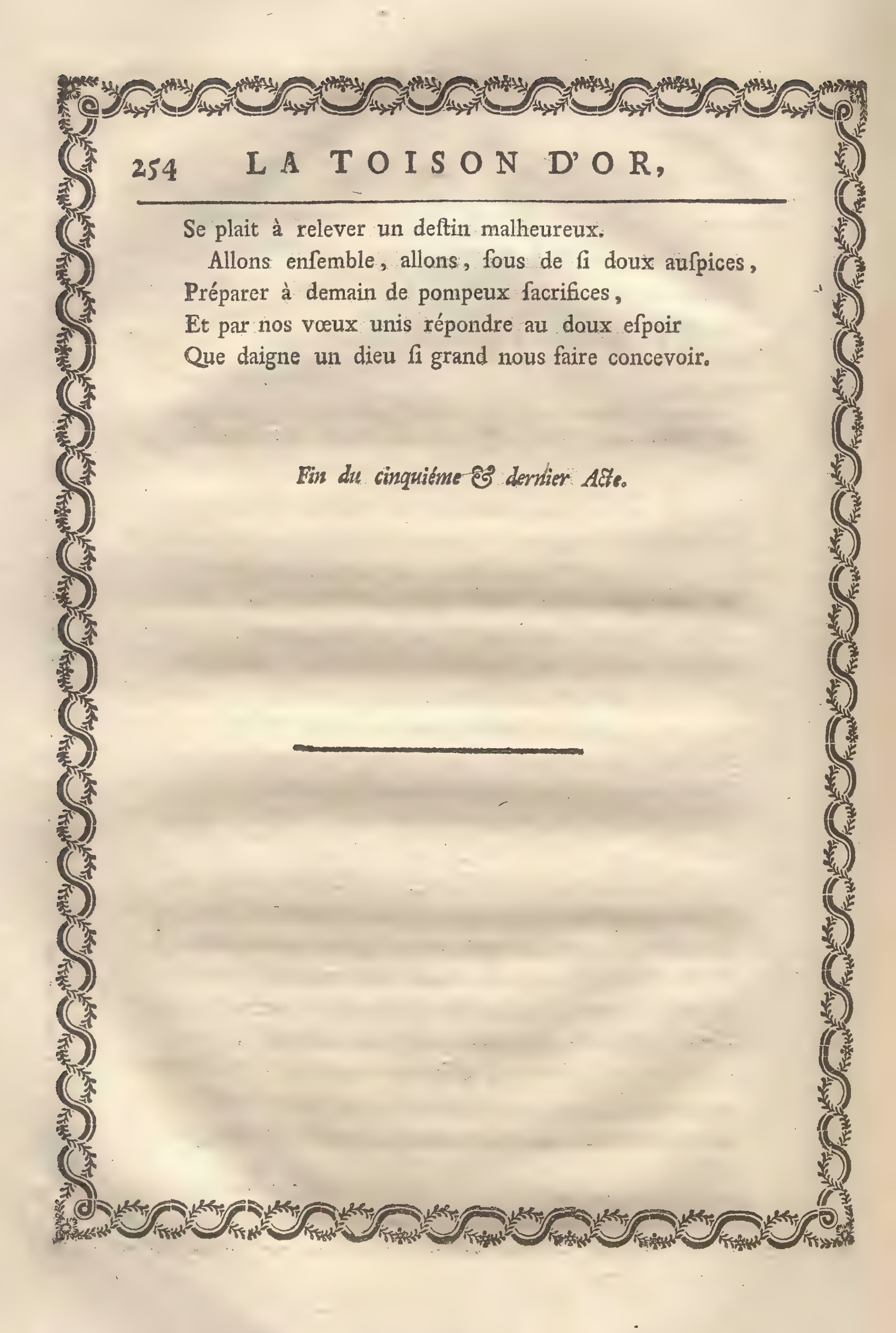
Il diſparaît en baiſſant, comme pour fondre dans la mer.

HYPSIPILE.

J'obéis avec joie à tout ce qu'il m'ordonne.
Un prince ſi bien né vaut mieux qu'une couronne.
Si-tôt que je le vis, il en eut mon aveu;
Et ma foi pour Jaſon nuiſait ſeule à ſon feu.
Mais à préſent, ſeigneur, cette foi dégagée...

A Æ T E.

Ah, madame, ma perte eſt déja trop vengée;
Et vous faites trop voir comme un cœur généreux



Se plait à relever un destin malheureux.
Allons ensemble, allons, sous de si doux auspices,
Préparer à demain de pompeux sacrifices,
Et par nos vœux unis répondre au doux espoir
Que daigne un dieu si grand nous faire concevoir.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.

EXAMEN



DE LA

TOISON D'OR,

PAR CORNEILLE.

L'Antiquité n'a rien fait paſſer juſqu'à nous qui ſoit ſi généralement connu que le voyage des Argonautes ; mais comme les hiſtoriens qui en ont voulu démêler la vérité d'avec la fable qui l'envelope, ne s'accordent pas en tout, & que les poëtes qui l'ont embellie de leurs fictions ne ſe ſont pas aſſez accordés pour prendre la même route, j'ai crû que pour en faciliter l'intelligence entière, il était à propos d'avertir le lecteur de quelques particularités où je me ſuis attaché, qui peut-être ne ſont pas connues de tout le monde. Elles ſont pour la plûpart tirées de Valerius Flaccus, qui en a fait un poëme épique en latin, & de qui entr'autres choſes j'ai emprunté la métamorphoſe de Junon en Chalciope.

Phryxus était fils d'Athamas, roi de Thèbes, & de Nephelé, qu'il répudia pour épouſer Ino. Cette ſeconde femme perſécuta ſi bien ce jeune prince, qu'il fut obligé de s'enfuir ſur un mouton dont la laine était d'or, que ſa mère lui donna après l'avoir reçu de Mercure : il le ſacrifia à Mars, ſi-tôt qu'il fut abordé à Colchos, & lui en apendit la dépouille dans une forêt qui lui était conſacrée. Aæte, fils du Soleil, & roi de cette province, lui donna pour femme Chalciope ſa fille

aînée, dont il eut quatre fils, & mourut quelque tems après. Son ombre aparut ensuite à ce monarque, & lui révéla que le destin de son état dépendait de cette toison, qu'en même tems qu'il la perdrait, il perdrait aussi son royaume, & qu'il était résolu dans le ciel, que Médée son autre fille aurait un époux étranger. Cette prédiction fit deux effets. D'un côté Aæte, pour conserver cette toison qu'il voyait si nécessaire à sa propre conservation, voulut en rendre la conquête impossible par le moyen des charmes de Circé sa sœur, & de Médée sa fille. Ces deux savantes magiciennes firent ensorte qu'on ne pouvait s'en rendre maître qu'après avoir domté deux taureaux dont l'haleine était toute de feu, & leur avoir fait labourer le champ de Mars, où ensuite il falait semer des dents de serpens, dont naissaient aussi-tôt autant de gens-d'armes, qui tous ensemble attaquaient le téméraire qui se hazardait à une si dangereuse entreprise; & pour dernier péril, il falait combattre un dragon qui ne dormait jamais, & qui était le plus fidèle & le plus redoutable gardien de ce trésor. D'autre côté les rois voisins, jaloux de la grandeur d'Aæte, s'armèrent pour cette conquête, & entr'autres Persès son frère, roi de la Chersonèse Taurique, & fils du Soleil comme lui. Comme il s'apuya du secours des Scythes, Aæte emprunta celui de Styrus roi d'Albanie, à qui il promit Médée, pour satisfaire à l'ordre qu'il croyait en avoir reçu du ciel par cette ombre de Phryxus. Ils donnaient bataille, & la victoire penchait du côté de Persès, lorsque Jason arriva suivi de ses Argonautes, dont la valeur la fit tourner du parti contraire, & en moins d'un mois ces héros firent emporter tant d'avantages au roi de Colchos sur ses ennemis, qu'ils furent contraints de prendre la fuite, & d'abandonner leur camp. C'est ici que commence

mence la piéce: mais avant que d'en venir au détail, il faut dire un mot de Jaſon, & du deſſein qui l'amenait à Colchos.

Il était fils d'Æſon, roi de Theſſalie, ſur qui Pélias ſon frère avait uſurpé ce royaume. Ce tyran était fils de Neptune & de Tyro, fille de Salmonée, qui épouſa enſuite Chretus père d'Æſon, que je viens de nommer. Cette uſurpation lui donnant la défiance ordinaire à ceux de ſa ſorte, lui rendit ſuſpect le courage de Jaſon ſon neveu, & légitime héritier de ce royaume. Un oracle qu'il reçut le confirma dans ſes ſoupçons, ſi bien que pour l'éloigner, ou plutôt pour le perdre, il lui commanda d'aller conquérir la Toiſon d'or, dans la croyance que ce prince y périrait, & le laiſſerait par ſa mort paiſible poſſeſſeur de l'état dont il s'était emparé. Jaſon, par le conſeil de Pallas, fit bâtir pour ce fameux voyage le navire Argo, où s'embarquèrent avec lui quarante des plus vaillans de toute la Grèce. Orphée fut du nombre, avec Zéthes, & Calaïs, fils du vent Borée & d'Orithie, princeſſe de Thrace, qui étaient nés avec des ailes comme leur père, & qui par ce moyen ayant vû Phinée en paſſant, le délivrèrent des harpyes qui fondaient ſur ſes viandes ſi-tôt que ſa table était ſervie, & leur donnèrent la chaſſe par le milieu de l'air. Ces héros, durant leur voyage, reçurent beaucoup de faveurs de Junon & de Pallas, & prirent terre à Lemnos, dont était reine Hypſipile, où ils tardèrent deux ans, pendant leſquels Jaſon fit l'amour à cette reine, & lui donna parole de l'épouſer à ſon retour; ce qui ne l'empècha pas de s'attacher auprès de Médée, & de lui faire les mèmes proteſtations ſitôt qu'il fut arrivé à Colchos, & qu'il eut vû le beſoin qu'il en avait. Ce nouvel amour lui réuſſit ſi heureuſement, qu'il

eut d'elle des charmes pour ſurmonter tous ces périls, & enlever la Toiſon d'or malgré le dragon qui la gardait, & qu'elle aſſoupit. Un auteur que cite le mythologiſte Noël le Comte, & qu'il apelle Denys le Miléſien, dit qu'elle lui porta la Toiſon d'or juſques dans ſon navire; & c'eſt ſur ſon raport que je me ſuis autoriſé à changer la fin ordinaire de cette fable, pour la rendre plus ſurprenante & plus merveilleuſe. Je l'aurais aſſez été par la liberté qu'en donne la poëſie en de pareilles rencontres; mais j'ai crû en avoir encor plus de droit en marchant ſur les pas d'un autre, que ſi j'avais inventé ce changement.

C'eſt avec un fondement ſemblable que j'ai introduit Abſyrte en âge d'homme, bien que la commune opinion n'en faſſe qu'un enfant, que Médée déchira par morceaux. Ovide & Sénèque le diſent; mais Apollonius Rhodius le fait ſon ainé; & ſi nous voulons l'en croire, Aæte l'avait eu d'Aſtérodie, avant qu'il épouſât la mère de cette princeſſe, qu'il nomme Idie fille de l'Océan. Il dit de plus, qu'après la fuite des Argonautes, la vieilleſſe d'Aæte ne lui permettant pas de les pourſuivre, ce prince monta ſur mer, & les joignit autour d'une île ſituée à l'embouchure du Danube, & qu'il apelle Peucé. Ce fut là que Médée ſe voyant perdue avec tous ces Grecs, qu'elle voyait trop faibles pour lui réſiſter, feignit de les vouloir trahir; & ayant attiré ce frère trop crédule à conférer avec elle de nuit dans le temple de Diane, elle le fit tomber dans une embuſcade de Jaſon, où il fut tué. Valerius Flaccus dit les mêmes choſes d'Abſyrte que cet auteur grec; & c'eſt ſur l'autorité de l'un & de l'autre que je me ſuis enhardi à quitter l'opinion commune, après l'avoir ſuivie, quand j'ai mis Médée ſur le théatre. C'eſt me contredire moi-même en quelque

ſorte; mais Sénèque, dont je l'ai tiré, m'en donne l'exemple, lorſqu'après avoir fait mourir Jocaſte dans l'Œdipe, il la fait revivre dans la Thébaïde, pour ſe trouver au milieu de ſes deux fils, comme ils ſont prêts de commencer le funeſte duel où ils s'entretuent; ſi toutefois ces deux piéces ſont véritablement d'un même auteur.

SERTORIUS,

TRAGÉDIE.

1662.

PRÉFACE

DE L'ÉDITEUR.

APRÈS tant de tragédies peu dignes de *Corneille*, en voici une où vous retrouvez souvent l'auteur de *Cinna*; elle mérite plus d'attention & de remarques que les autres. L'entrevuë de *Pompée* & de *Sertorius* eut le succès qu'elle méritait, & ce succès réveilla tous ses ennemis. Le plus implacable était alors l'abbé d'*Aubignac*, homme célébre en son tems, & que sa *Pratique du théatre*, toute médiocre qu'elle est, faisait regarder comme un législateur en littérature. Cet abbé, qui avait été longtems prédicateur, s'était acquis beaucoup de crédit dans les plus grandes maisons de Paris. Il était bien douloureux, sans doute, à l'auteur de *Cinna*, de voir un prédicateur, & un homme de lettres considérable, écrire à madame la duchesse de *Retz*, à l'abri d'un privilège du roi, des choses qui auraient flétri un homme moins connu & moins estimé que *Corneille*.

„ Vous êtes poëte, & poëte de théatre, dit-il à ce grand homme dans sa quatriéme dissertation adressée à Mad. de *Retz*; „ vous êtes abandonné à une vile dépendance des Istrions; votre commerce ordinaire n'est qu'avec leurs portiers; vos „ amis ne sont que des libraires du palais. Il faudrait avoir „ perdu le sens, aussi-bien que vous, pour être en mauvaise „ humeur du gain que vous pouvez tirer de vos veilles, & „ de vos empressemens auprès des Istrions & des libraires. -- „ Il vous arrive assez souvent, lorsqu'on vous loue, que vous

„ n'ètes plus affamé de gloire, mais d'argent. -- Défaites vous, „ Mr. *de Corneille*, de ces mauvaiſes façons de parler, qui „ ſont encor plus mauvaiſes que vos vers -- .... J'a- „ vais crû, comme pluſieurs, que vous étiez le poëte de la „ critique de l'*Ecole des femmes*, & que *Licidas* était un nom „ déguiſé comme celui de Mr. *de Corneille*; car vous ètes, ſans „ doute le marquis de *Maſcarille*, qui piaille toujours, qui ri- „ cane toujours, qui parle toujours, & ne dit jamais rien „ qui vaille, &c. " Ces horribles platitudes trouvaient alors des protecteurs, parce que *Corneille* était vivant. Jamais les *Zoïles*, les *Gacons*, les *Frérons* n'ont vomi de plus grandes indignités. Il attaqua *Corneille* ſur ſa famille, ſur ſa perſonne; il examina juſqu'à ſa voix, ſa démarche, toutes ſes actions, toute ſa conduite dans ſon domeſtique; & dans ces torrens d'injures il fut ſecondé par les mauvais auteurs, ce que l'on croira ſans peine.

J'épargne à la délicateſſe des honnêtes gens, & à des yeux accoutumés à ne lire que ce qui peut inſtruire & plaire, toutes ces perſonalités, toutes ces calomnies que répandirent contre ce grand homme ces faiſeurs de brochures & de feuilles, qui deshonorent la nation, & que l'apas du plus léger & du plus vil gain engage encor plus que l'envie, à décrier tout ce qui peut faire honneur à leur pays, à inſulter le mérite & la vertu, à vomir impoſture ſur impoſture, dans le vain eſpoir que quelqu'un de leurs menſonges poura venir enfin aux oreilles des hommes en place, & ſervir à perdre ceux qu'ils ne peuvent rabaiſſer. On alla juſqu'à lui imputer des vers qu'il n'avait point faits; reſſource ordinaire de la baſſe envie, mais reſſource inutile; car ceux qui ont aſſez de lâcheté pour faire

courir un ouvrage ſous le nom d'un grand homme, n'ayant jamais aſſez de génie pour l'imiter, l'impoſture eſt bientôt reconnue.

Mais enfin, rien ne put obſcurcir la gloire de *Corneille*, la ſeule choſe preſque qui lui reſtât. Le public de tous les tems, & de toutes les nations, toujours juſte à la longue, ne juge les grands hommes que par leurs bons ouvrages, & non par ce qu'ils ont fait de médiocre ou de mauvais.

Les belles ſcènes du *Cid*, les admirables morceaux des *Horaces*, les beautés nobles & ſages de *Cinna*, le ſublime de *Cornélie*, les rôles de *Sévére* & de *Pauline*, le cinquiéme acte de *Rodogune*, la conférence de *Sertorius* & de *Pompée*, tant de beaux morceaux tous produits dans un tems où l'on ſortait à peine de la barbarie, aſſureront à *Corneille* une place parmi les plus grands hommes juſqu'à la dernière poſtérité.

Ainſi l'excellent *Racine* a triomphé des injuſtes dégouts de madame de *Sévigné*, des farces de *Subligni*, des mépriſables critiques de *Viſé*, des cabales des *Boyers* & des *Pradons*. Ainſi *Molière* ſe ſoutiendra toujours, & ſera le père de la vraie comédie, quoique ſes piéces ne ſoient pas ſuivies comme autrefois par la foule. Ainſi les charmans opéras de *Quinault* feront toujours les délices de quiconque eſt ſenſible à la douce harmonie de la poëſie, au naturel & à la vérité de l'expreſſion, aux graces faciles du ſtile; quoique ces mêmes opéras ayent toujours été en bute aux ſatires de *Boileau* ſon ennemi perſonnel, & quoiqu'on les repréſente moins ſouvent qu'autrefois.

Il eſt des chefs-d'œuvre de *Corneille* qu'on joue rarement. Il y en a, je crois, deux raiſons. La première, c'eſt que notre nation n'eſt plus ce qu'elle était du tems des *Horaces* & de *Cinna*. Les premiers de l'état alors, ſoit dans l'épée, ſoit dans la robe, ſoit dans l'égliſe, ſe faiſaient un honneur, ainſi que le ſénat de Rome, d'aſſiſter à un ſpectacle où l'on trouvait une inſtruction & un plaiſir ſi noble.

Quels furent les premiers auditeurs de *Corneille?* Un *Condé*, un *Turenne*, un cardinal de *Retz*, un duc de la *Rochefoucault*, un *Molé*, un *Lamoignon*, des évêques gens de lettres, pour leſquels il y avait toujours un banc particulier à la cour, auſſi-bien que pour meſſieurs de l'académie. Le prédicateur venait y aprendre l'éloquence & l'art de prononcer; ce fut l'école de *Boſſuet*. L'homme deſtiné aux premiers emplois de la robe venait s'inſtruire à parler dignement. Aujourd'hui qui fréquente nos ſpectacles? un certain nombre de jeunes gens & de jeunes femmes.

La ſeconde raiſon eſt, qu'on a rarement des acteurs dignes de repréſenter *Cinna* & les *Horaces*. On n'encourage peut-être pas aſſez cette profeſſion, qui demande de l'eſprit, de l'éducation, une connaiſſance aſſez grande de la langue, & tous les talens extérieurs de l'art oratoire. Mais quand il ſe trouve des artiſtes qui réuniſſent tous ces mérites, c'eſt alors que *Corneille* paraît dans toute ſa grandeur.

Mon admiration pour ce rare génie ne m'empêchera point de ſuivre ici le devoir que je me ſuis preſcrit, de marquer avec autant de franchiſe que d'impartialité, ce qui me parait défectueux, auſſi-bien que ce qui me ſemble ſublime. Autant

les injures des *d'Aubignacs* & de ceux qui leur reſſemblent ſont mépriſables, autant on doit aimer un examen réfléchi, dans lequel on reſpecte toujours la vérité que l'on cherche, le goût des connaiſſeurs qu'on a conſultés, & l'auteur illuſtre que l'on commente. La critique s'exerce ſur l'ouvrage, & non ſur la perſonne: elle ne doit ménager aucun défaut, ſi elle veut être utile.

L'AUTEUR AU LECTEUR.

NE cherchez point dans cette tragédie les agrémens qui ſont en poſſeſſion de faire réuſſir au théatre les poëmes de cette nature; vous n'y trouverez ni tendreſſes d'amour, ni emportemens de paſſions, ni deſcriptions pompeuſes, ni narrations pathétiques. Je puis dire toutefois qu'elle n'a point déplû, & que la dignité des noms illuſtres, la grandeur de leurs intérèts, & la nouveauté de quelques caractères, ont ſupléé au manque de ces graces. Le ſujet eſt ſimple, & du nombre de ces événemens connus, où il ne nous eſt pas permis de rien changer, qu'autant que la néceſſité indiſpenſable de les réduire dans la règle nous force d'en reſſerrer les tems & les lieux. Comme il ne m'a fourni aucunes femmes, j'ai été obligé de recourir à l'invention pour en introduire deux, aſſez compatibles l'une & l'autre avec les vérités hiſtoriques auxquelles je me ſuis attaché. L'une a vécu de ce tems-là: c'eſt la première femme de Pompée, qu'il répudia pour entrer dans l'alliance de Sylla, par le mariage d'Émilie, fille de ſa femme. Ce divorce eſt conſtant par le raport de tous ceux qui ont écrit la vie de Pompée, mais aucun d'eux ne nous aprend ce que devient cette malheureuſe, qu'ils apellent tous Antiſtie, à la réſerve d'un Eſpagnol évèque de Gironne, qui lui donne le nom d'Ariſtie, que j'ai préféré, comme plus doux à l'oreille. Leur ſilence m'ayant laiſſé liberté entière de lui faire un refuge, j'ai crû ne lui en pouvoir choiſir un avec plus de vraiſemblance que chez les ennemis de ceux qui l'avaient outragée. Cette retraite en a d'autant plus, qu'elle produit un effet véritable, par les lettres des principaux de Rome que je lui fais porter à Sertorius, & que Perpenna remit entre

les mains de Pompée, qui en usa comme je le marque. L'autre femme est une pure idée de mon esprit, mais qui ne laisse pas d'avoir aussi quelque fondement dans l'histoire. Elle nous aprend que les Lusitaniens apellèrent Sertorius d'Afrique, pour être leur chef contre le parti de Sylla; mais elle ne nous dit point s'ils étaient en république, ou sous une monarchie. Il n'y a donc rien qui répugne à leur donner une reine; & je ne la pouvais faire sortir d'un sang plus considérable, que de celui de Viriatus dont je lui fais porter le nom, le plus grand homme que l'Espagne ait oposé aux Romains, & le dernier qui leur a fait tète dans ces provinces avant Sertorius. Il n'était pas roi en effet, mais il en avait toute l'autorité; & les préteurs & consuls que Rome envoya pour le combattre, & qu'il défit souvent, l'estimèrent assez pour faire des traités de paix avec lui, comme avec un souverain & juste ennemi. Sa mort arriva soixante & huit ans avant celle que je traite; de sorte qu'il aurait pû être ayeul ou bisayeul de cette reine que je fais parler ici.

Il fut défait par le consul Q. Servilius, & non par Brutus, comme je l'ai fait dire à cette princesse, sur la foi de cet évêque Espagnol que je viens de citer, & qui m'a jetté dans l'erreur après lui. Elle est aisée à corriger par le changement d'un mot dans ce vers unique qui en parle, & qu'il faut rétablir ainsi :

Et de Servilius l'astre prédominant.

Je sais bien que Sylla dont je parle tant dans ce poëme, était mort six ans avant Sertorius; mais à le prendre à la rigueur, il est permis de presser les tems pour faire l'unité de jour; &

pourvû qu'il n'y ait point d'impoſſibilité formelle, je puis faire arriver en ſix jours, voir en ſix heures ce qui s'eſt paſſé en ſix ans. Cela poſé, rien n'empèche que Sylla ne meure avant Sertorius, ſans rien détruire de ce que je dis ici, puiſqu'il a pû mourir depuis qu'Arcas eſt parti de Rome pour aporter la nouvelle de la démiſſion de ſa dictature; ce qu'il fait en même tems que Sertorius eſt aſſaſſiné. Je dis de plus, que, bien que nous devions être aſſez ſcrupuleux obſervateurs de l'ordre des tems, néanmoins, pourvû que ceux que nous faiſons parler ſe ſoient connus, & ayent eu enſemble quelques intérêts à démêler, nous ne ſommes pas obligés à nous attacher ſi préciſément à la durée de leur vie. Sylla était mort quand Sertorius fut tué, mais il pouvait vivre encor ſans miracle; & l'auditeur qui communément n'a qu'une teinture ſuperficielle de l'hiſtoire, s'offenſe rarement d'une pareille prolongation qui ne ſort point de la vraiſemblance. Je ne voudrais pas toutefois faire une règle générale de cette licence, ſans y mettre quelque diſtinction. La mort de Sylla n'aporta aucun changement aux affaires de Sertorius en Eſpagne, & lui fut de ſi peu d'importance, qu'il eſt mal-aiſé, en liſant la vie de ce héros chez Plutarque, de remarquer lequel des deux eſt mort le premier, ſi l'on n'en eſt inſtruit d'ailleurs. Autre choſe eſt de celles qui renverſent les états, détruiſent les partis, & donnent une autre face aux affaires, comme a été celle de Pompée, qui ferait révolter tout l'auditoire contre un auteur, s'il avait l'imprudence de la mettre après celle de Céſar. D'ailleurs, il falait colorer & excuſer en quelque ſorte la guerre que Pompée & les autres chefs Romains continuaient contre Sertorius; car il eſt aſſez mal-aiſé de comprendre pourquoi l'on s'y obſtinait, après que la république ſemblait être réta-

blie par la démiſſion volontaire, & la mort de ſon tyran. Sans doute que ſon eſprit de ſouveraineté qu'il avait fait revivre dans Rome, n'y était pas mort avec lui, & que Pompée & beaucoup d'autres aſpirant dans l'ame à prendre ſa place, craignaient que Sertorius ne leur y fût un puiſſant obſtacle, ou par l'amour qu'il avait toujours pour ſa patrie, ou par la grandeur de ſa réputation, & le mérite de ſes actions, qui lui euſſent fait donner la préférence, ſi ce grand ébranlement de la république l'eût miſe en état de ne ſe pouvoir paſſer de maître. Pour ne pas deshonorer Pompée par cette jalouſie ſecrette de ſon ambition, qui ſemait dès-lors ce qu'on a vû depuis éclater ſi hautement, & qui peut-être était le véritable motif de cette guerre, je me ſuis perſuadé qu'il était plus à propos de faire vivre Sylla, afin d'en attribuer l'injuſtice à la violence de ſa domination. Cela m'a ſervi de plus à arrêter l'effet de ce puiſſant amour que je lui fais conſerver pour ſon Ariſtie, avec qui il n'eût pû ſe défendre de renouer, s'il n'eût eu rien à craindre du côté de Sylla, dont le nom odieux, mais illuſtre, donne un grand poids aux raiſonnemens de la politique, qui fait l'ame de toute cette tragédie.

Le même Pompée ſemble s'écarter un peu de la prudence d'un général d'armée, lorſque ſur la foi de Sertorius il vient conférer avec lui dans une ville dont le chef du parti contraire eſt maître abſolu; mais c'eſt une confiance de généreux à généreux, & de Romain à Romain, qui lui donne quelque droit de ne craindre aucune ſupercherie de la part d'un ſi grand homme. Ce n'eſt pas que je ne veuille bien accorder aux critiques qu'il n'a pas aſſez pourvû à ſa propre ſûreté; mais il m'était impoſſible de garder l'unité de lieu, ſans lui faire cette échapée, qu'il faut imputer à l'incommodité de la règle, plus

qu'à moi qui l'ai bien vûe. Si vous ne voulez la pardonner à l'impatience qu'il avait de voir ſa femme, dont je le fais encor ſi paſſionné, & à la peur qu'elle ne prit un autre mari, faute de ſavoir ſes intentions pour elle, vous la pardonnerez au plaiſir qu'on a pris à cette conférence, que quelques-uns des premiers dans la cour, & pour la naiſſance, & pour l'eſprit, ont eſtimé autant qu'une piéce entière. Vous n'en ſerez pas déſavoué par Ariſtote, qui ſouffre qu'on mette quelquefois des choſes ſans raiſon ſur le théatre, quand il y a aparence qu'elles ſeront bien reçûes, & qu'on a lieu d'eſpérer que les avantages que le poëme en retirera, pouront mériter cette grace.

ACTEURS.

SERTORIUS, général du parti de Marius en Eſpagne.
PERPENNA, lieutenant de Sertorius.
AUFIDE, tribun de l'armée de Sertorius.
POMPÉE, général du parti de Sylla.
ARISTIE, femme de Pompée.
VIRIATE, reine de Luſitanie, à préſent Portugal.
THAMIRE, dame d'honneur de Viriate.
CELSUS, tribun du parti de Pompée.
ARCAS, affranchi d'Ariſtius, frère d'Ariſtie.

La ſcène eſt à Nertobrige, ville d'Aragon, conquiſe par Sertorius, à préſent Catalayud.

SERTORIUS,



PERPENNA
Seigneur qu'allez vous faire.
POMPEE
Montrer d'un tel secret ce que je veux sçavoir



SERTORIUS,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

PERPENNA, AUFIDE.

PERPENNA.

D'Où me vient ce désordre, Aufide, & que veut dire
a) Que mon cœur sur mes vœux garde si peu d'empire ?
b) L'horreur que malgré moi me fait la trahison,

On doit être plus scrupuleux sur *Sertorius* que sur les quatre ou cinq piéces précédentes, parce que celle-ci vaut mieux. Cette première scène paraît intéressante, les remords d'un homme qui veut assassiner son général font d'abord impression.

a) *Que veut dire que mon cœur garde si peu d'empire ?*] L'abbé d'*Aubignac*, malgré l'aveuglement de sa haine pour *Corneille*, a raison de reprendre ces expressions : *Que veut dire qu'un cœur garde peu d'empire sur des vœux.* Il traite ces vers de galimatias ; mais il devait ajouter que cette manière de parler, *Que veut dire*, au lieu de, *Pourquoi*, *est-il possible*, *comment se peut-il*, &c. était d'usage avant *Corneille*. *Malherbe* dit en parlant du mariage de *Louis XIII.* avec l'infante d'Espagne :

Son Louis soupire
Après ses apas.
Que veut-elle dire
De ne venir pas ?

Cette ridicule stance de *Malherbe* n'excuse pas *Corneille* ; mais elle fait voir combien il a falu de tems pour épurer la langue, pour la rendre toujours naturelle & toujours noble, pour s'élever au-dessus du langage du peuple, sans être guindé.

b) *L'horreur que malgré moi me fait la trahison*,

c) Contre tout mon espoir révolte ma raison,
Et de cette grandeur sur le crime fondée,
Dont, jusqu'à ce moment, m'a trop flatté l'idée,
L'image toute affreuse au point d'exécuter,
Ne trouve plus en moi de bras à lui prèter.
En vain l'ambition, qui presse mon courage,
D'un faux brillant d'honneur pare son noir ouvrage;
En vain, pour me soumettre à ses lâches efforts,
Mon ame a secoué le joug de cent remors.
d) Cette ame d'avec soi tout-à-coup divisée,
Reprend de ses remors la chaîne mal brisée;

Contre tout mon espoir révolte ma raison.]

Le premier vers est bien, le second semble pouvoir passer à l'aide des autres; mais il ne peut soutenir l'examen: on voit d'abord que le mot *raison* n'est pas le mot propre; un crime révolte le cœur, l'humanité, la vertu; un sistême faux & dangereux révolte la raison. Cette raison ne peut être révoltée contre *tout un espoir*: le mot de *tout* mis avec *espoir* est inutile & faible; & cela seul suffirait pour défigurer le plus beau vers. Examinez encor cette phrase, & vous verrez que le sens en est faux. *L'horreur que me fait la trahison, révolte ma raison contre mon espoir*, signifie précisément, empêche ma raison d'espèrer: mais que *Perpenna* ait des remors ou non, que l'action qu'il médite lui paraisse pardonnable ou horrible, cela n'empêchera pas la raison de *Perpenna* d'espérer la place de *Sertorius*. Si on examinait ainsi tous les vers, on en trouverait beaucoup plus qu'on ne pense, défectueux, & chargés de mots impropres. Que le lecteur aplique cette remarque à tous les vers qui lui feront de la peine, qu'il tourne le vers en prose, qu'il voie si les paroles de cette prose sont précises, si le sens est clair, s'il est vrai, s'il n'y a rien de trop, ni de trop peu; & qu'il soit sûr que tout vers qui n'a pas la netteté & la précision de la prose la plus exacte, ne vaut rien. Les vers, pour être bons, doivent avoir tout le mérite d'une prose parfaite, en s'élevant au-dessus d'elle par le rithme, la cadence, la mélodie, & par la sage hardiesse des figures.

c) *Contre tout mon espoir*, *&c.*] Une raison révoltée contre un espoir, une image qui ne trouve point de bras à

Et de Sertorius le ſurprenant bonheur
Arrête une main prette à lui percer le cœur.

AUFIDE.

e) Quel honteux contretems de vertu délicate
S'opoſe au beau ſuccès de l'eſpoir qui vous flatte?
Et depuis quand, ſeigneur, la ſoif du premier rang
Craint-elle de répandre un peu de mauvais ſang?
Avez-vous oublié cette grande maxime,
Que la guerre civile eſt le règne du crime?
Et qu'aux lieux où le crime a plein droit de régner,
L'innocence timide eſt ſeule à dédaigner?
f) L'honneur & la vertu ſont des noms ridicules.

---

lui prêter au point d'exécuter, méritent le même reproche que l'abbé d'*Aubignac* fait aux premiers vers; & *exécuter* ne peut être employé comme un verbe neutre.

d) *Cette ame diviſée d'avec ſoi.*] C'eſt une faute contre la langue: on eſt ſéparé de quelque choſe, mais non pas diviſé de quelque choſe. Cette première ſcène eſt déja intéreſſante.

e) *Quel honteux contretems de vertu délicate.*] Cela n'eſt pas français. Un contretems de vertu, eſt impropre; & comment un contretems peut-il être honteux? Le beau ſuccès, & le crime qui a plein droit de régner, révolte le lecteur.

f) *L'honneur & la vertu ſont des noms ridicules.*] Cette maxime abominable eſt ici exprimée aſſez ridiculement. Nous avons déja remarqué dans la première ſcène de la mort de *Pompée*, qu'il ne faut jamais étaler ces dogmes du crime; que ces ſentences triviales, qui enſeignent la ſcélérateſſe, reſſemblent trop à des lieux communs d'un rhéteur qui ne connaît pas le monde. Non-ſeulement de telles maximes ne doivent jamais être débitées, mais jamais perſonne ne les a prononcées, même en faiſant un crime, ou en le conſeillant. C'eſt manquer aux loix de l'honnêteté publique, & aux règles de l'art, c'eſt ne pas connaître les hommes, que de propoſer le crime comme crime. Voyez avec quelle adreſſe le ſcélérat Narciſſe preſſe Néron de faire empoiſonner Britannicus; il ſe garde bien de révolter Néron par l'étalage odieux de ces horribles lieux communs, qu'un empereur doit être empoiſonneur & parricide, dès qu'il y va de ſon intérêt. Il échau-

Marius, ni Carbon n'eurent point de ſcrupules:
Jamais Sylla, jamais . . . .

PERPENNA.

Sylla, ni Marius,
N'ont jamais épargné le ſang de leurs vaincus: *g*)
Tour-à-tour la victoire autour d'eux en furie
A pouſſé leur couroux juſqu'à la barbarie.
Tour-à-tour le carnage & les proſcriptions
Ont ſacrifié Rome à leurs diſſenſions: *h*)
Mais leurs ſanglans diſcords qui nous donnent des maîtres,
Ont fait des meurtriers, & n'ont point fait de traîtres;
Leurs plus vaſtes fureurs jamais n'ont conſenti
Qu'aucun verſât le ſang de ſon propre parti;
Et dans l'un, ni dans l'autre, aucun n'a pris l'audace
D'aſſaſſiner ſon chef, pour monter en ſa place.

AUFIDE.

Vous y renoncez donc, & n'êtes plus jaloux *i*)
De ſuivre les drapeaux d'un chef moindre que vous?
Ah! s'il faut obéir, ne faiſons plus la guerre;

ſe la colère de Néron par degrés, & le diſpoſe petit à petit à ſe défaire de ſon frère, ſans que Néron s'aperçoive même de l'adreſſe de Narciſſe: & ſi ce Narciſſe avait un grand intérêt à la mort de Britannicus, la ſcène en ſerait incomparablement meilleure. Voyez encor comme Agomat, dans la tragédie de Bajazet, s'exprime, en ne conſeillant qu'un ſimple manquement de parole à une femme ambitieuſe & criminelle:

Et d'un trône ſi ſaint la moitié n'eſt fondée
Que ſur la foi promiſe, & rarement gardée.
Je m'emporte, ſeigneur.

Il corrige la dureté de cette maxime, par ce mot ſi naturel & ſi adroit, *je m'emporte*.

Le reſte de cette première ſcène eſt beau & bien écrit. On ne peut, ce me ſemble, y reprendre qu'une ſeule choſe, c'eſt qu'on ne fait point que

Prenons le même joug qu'a pris toute la terre.
Pourquoi tant de périls? pourquoi tant de combats?
Si nous voulons servir, Sylla nous tend les bras.
C'est mal vivre en Romain, que prendre loi d'un homme:
Mais tyran pour tyran, il vaut mieux vivre à Rome.

PERPENNA.

Voi mieux ce que tu dis quand tu parles ainsi.
Du moins la liberté respire encor ici.
De notre république à Rome anéantie,
On y voit refleurir la plus noble partie;
Et cet asyle ouvert aux illustres proscrits
Réunit du sénat les précieux débris.
Par lui Sertorius gouverne ces provinces,
Leur impose tribut, fait des loix à leurs princes, *k*)
Maintient de nos Romains le reste indépendant:
Mais comme tout parti demande un commandant,
Ce bonheur imprévû, qui partout l'accompagne,
Ce nom qu'il s'est aquis chez les peuples d'Espagne...

---

c'est Perpenna qui parle: le spectateur ne peut le deviner: ce défaut vient en partie de la mauvaise habitude où nous avons toujours été d'apeller nos personnages de tragédies, *seigneurs*. C'est un nom que les Romains ne se donnèrent jamais. Les autres nations sont en cela plus sages que nous. Shakespear & Adisson apellent César, Brutus, Caton, par leurs noms propres.

g) On ne dit point, mon vaincu comme on dit mon esclave, mon ennemi.

h) *Le carnage qui a sacrifié Rome aux dissensions.*] Quelle incorrection, quelle impropriété! & que ce défaut revient souvent!

i) Ce couplet du confident est beaucoup plus beau que tout ce que dit le principal personnage. Ce n'est point un défaut qu'Aufide parle bien. Mais c'en est un grand que Perpenna principal personnage ne parle pas si bien que lui.

k) Par un caprice de langue on dit faire la loi à quelqu'un, & non pas faire des loix à quelqu'un.

AUFIDE.

Ah! c'eſt ce nom aquis avec trop de bonheur
Qui romt votre fortune, & vous ravit l'honneur.
Vous n'en ſauriez douter, pour peu qu'il vous ſouvienne
Du jour que votre armée alla joindre la ſienne.
Lors . . .

PERPENNA.

N'envenime point le cuiſant ſouvenir
Que le commandement devait m'apartenir.
Je le paſſais en nombre, auſſi-bien qu'en nobleſſe;
Il ſuccombait ſans moi ſous ſa propre faibleſſe;
Mais ſi-tôt qu'il parut, je vis en moins de rien
Tout mon camp déſerté pour repeupler le ſien.
Je vis par mes ſoldats mes aigles arrachées,
Pour ſe ranger ſous lui, voler vers ſes tranchées:
Et pour en colorer l'emportement honteux,
Je les ſuivis de rage, & m'y rangeai comme eux.
L'impérieuſe aigreur de l'âpre jalouſie,
Dont en ſecret dès-lors mon ame fut ſaiſie,
l) Groſſit de jour en jour ſous une paſſion

l) Une aigreur s'envenime, devient plus cuiſante, ſe tourne en haine, en fureur, mais une aigreur qui groſſit ſous une paſſion n'eſt pas tolérable.

m) *J'adore Viriate.*] Après avoir entendu les diſcours d'un conjuré Romain qui doit aſſaſſiner ſon général ce jour même, on eſt bien étonné de lui entendre dire tout d'un coup, *J'adore Viriate.* Il n'y a que la malheureuſe habitude de voir toujours des héros amoureux ſur le théâtre comme dans les romans, qui ait pû faire ſuporter un ſi étrange contraſte. Quand on repréſente un héros enyvré de la paſſion furieuſe & tragique de l'amour, il faut qu'il en parle d'abord. Son cœur eſt plein; ſon ſecret doit échaper avec

Qui tyrannise encor plus que l'ambition.
m) J'adore Viriate, & cette grande reine,
Des Lusitaniens l'illustre souveraine,
Pourrait par son hymen me rendre sur les siens
Ce pouvoir absolu qu'il m'ôte sur les miens:
Mais elle-même, hélas! de ce grand nom charmée,
S'attache au bruit heureux que fait sa renommée;
Cependant qu'insensible à ce qu'elle a d'apas,
Il me dérobe un cœur, qu'il ne demande pas.
De son astre oposé telle est la violence, *n*)
Qu'il me vole partout, même sans qu'il y pense;
Et que toutes les fois qu'il m'enlève mon bien,
Son nom fait tout pour lui, sans qu'il en sache rien.
Je sais qu'il peut aimer, & nous cacher sa flamme;
Mais je veux sur ce point lui découvrir mon ame;
Et s'il peut me céder ce trône où je prétens,
J'immolerai ma haine à mes desirs contens; *o*)
Et je n'envirai plus le rang dont il s'empare,
S'il m'en assure autant chez ce peuple barbare,
Qui formé par nos soins, instruit de notre main,

---

violence: il ne doit pas dire en passant, *j'adore*, le spectateur n'en croira rien. Vous parlez d'abord politique, & après vous parlez d'amour. Si on a dit: *Non bene conveniunt, nec eadem in sedè morantur Majestas & amor:* on en doit dire autant de l'amour & de la politique; l'une fait tort à l'autre; aussi ne s'intéresse-t-on point du tout à la passion prétendûe de *Perpenna* pour la reine de Lusitanie.

n) Un astre dans les anciens préjugés reçus a de la puissance, de l'influence, de l'ascendant. Mais on n'a jamais attribué de la violence à un astre.

o) *A mes désirs contens.*] Contens est de trop; & n'est là que pour la rime. C'est un défaut trop commun.

Sous notre discipline est devenu Romain.

AUFIDE.

Lorsqu'on fait des projets d'une telle importance,
Les intérêts d'amour entrent-ils en balance?
Et si ces intérêts vous sont enfin si doux,
Viriate, lui mort, n'est-elle pas à vous?

PERPENNA.

Oui, mais de cette mort la suite m'embarrasse. p)
Aurai-je sa fortune, aussi-bien que sa place?
Ceux dont il a gagné la croyance & l'apui
q) Prendront-ils même joie à m'obéir qu'à lui?
Et pour venger sa trame indignement coupée,
N'arboreront-ils point l'étendart de Pompée?

AUFIDE.

C'est trop craindre, & trop tard; c'est dans votre festin
Que ce soir par votre ordre on tranche son destin.
La trève a dispersé l'armée à la campagne,
Et vous en commandez ce qui nous accompagne.
L'occasion nous rit dans un si grand dessein:
Mais tel bras n'est à nous que jusques à demain.
Si vous rompez le coup, prévenez les indices.
Perdez Sertorius, ou perdez vos complices.
Craignez ce qu'il faut craindre. Il en est parmi nous
Qui pourraient bien avoir mèmes remors que vous;
Et si vous différez... mais le tyran arrive,
Tâchez d'en obtenir l'objet qui vous captive;

Et

p) *M'embarrasse* terme de comédie.

q) *Prendre joye.*] C'est bien pis. Par quelle fatalité à mesure que la langue se polissait *Corneille* mettait-il toujours

Et je prîrai les dieux que dans cet entretien
Vous ayez aſſez d'heur pour n'en obtenir rien.

SCENE II.

SERTORIUS, PERPENNA.

SERTORIUS.

APrenez un deſſein qui vient de me ſurprendre.
Dans deux heures Pompée en ce lieu ſe doit rendre;
Il veut ſur nos débats conférer avec moi,
Et pour toute aſſurance il ne prend que ma foi.

PERPENNA.

La parole ſuffit entre les grands courages.
D'un homme tel que vous la foi vaut cent ôtages.
Je n'en ſuis point ſurpris; mais ce qui me ſurprend,
C'eſt de voir que Pompée ait pris le nom de grand,
r) Pour faire encor au vôtre entière déférence,
Sans vouloir de lieu neutre à cette conférence.
C'eſt avoir beaucoup fait, que d'avoir juſques-là
Fait deſcendre l'orgueil des héros de Sylla.

SERTORIUS.

S'il eſt plus fort que nous, ce n'eſt plus en Eſpagne

plus de barbariſmes dans ſes vers.

r) *Pour faire au votre entière déférence.*] C'eſt un ſolécisme. On montre, on a de la déférence; on ne fait point déférence comme on fait hommage.

Où nous forçons les ſiens de quitter la campagne, *s*)
Et de ſe retrancher dans l'empire douteux
Que lui ſouffre à regret une province ou deux,
Qu'à ſa fortune laſſe il craint que je n'enlève,
Si-tôt que le printems aura fini la trève.
C'eſt l'heureuſe union de vos drapeaux aux miens
Qui fait ces beaux ſuccès qu'à toute heure j'obtiens.
C'eſt à vous que je dois ce que j'ai de puiſſance.
Attendez tout auſſi de ma reconnaiſſance;
Je reviens à Pompée, & penſe deviner
Quels motifs juſqu'ici peuvent nous l'amener.
Comme il trouve avec nous peu de gloire à prétendre,
Et qu'au lieu d'attaquer *t*) il a peine à défendre,
Il voudrait qu'un accord, avantageux ou non,
L'affranchît d'un emploi qui ternit ce grand nom;
Et chatouillé d'ailleurs par l'eſpoir qui le flatte
De faire avec plus d'heur la guerre à Mithridate,
Il brûle d'être à Rome, afin d'en recevoir
Du maître qu'il s'y donne, & l'ordre, & le pouvoir.

---

s) *Quitter la campagne* eſt une de ces expreſſions triviales qui ne doivent jamais entrer dans le tragique.

Scaron voulant obtenir le rappel de ſon père conſeiller au parlement exilé dans une petite terre, dit au Cardinal de Richelieu,

> Si vous avez fait quitter la campagne
> Au Roi tanné qui commande en Eſpagne:
> Mon père, hélas! qui vous crie merci
> La quittera ſi vous voulez auſſi.

t) *Il a peine à défendre.*] C'eſt un ſolécisme; il faut, *Il a peine à ſe défendre.* Ce verbe n'eſt neutre que quand il ſignifie prohiber; empêcher; je défends qu'on prenne les armes, je défends qu'on marche de ce côté, &c.

u) *L'attirât en ces lieux, lui faire ſes adieux.*] Cela n'eſt pas français, c'eſt un barbariſme de phraſe. On vient faire, on engage, on invite à faire, on attire quelqu'un dans une ville pour y

PERPENNA.

J'aurais crû qu'Ariſtie ici réfugiée,
Que forcé par ce maître il a répudiée,
Par un reſte d'amour *u*) l'attirât en ces lieux
Sous une autre couleur lui faire ſes adieux :
Car de ſon cher tyran l'injuſtice fut telle,
Qu'il ne lui permit pas de prendre congé d'elle.

SERTORIUS.

Cela peut être encor, ils s'aimaient chérement;
Mais il pourrait ici trouver du changement.
L'affront pique à tel point le grand cœur d'Ariſtie,
Que ſa première flamme en haine convertie,
Elle cherche bien moins un aſyle chez nous,
Que la gloire d'y prendre un plus illuſtre époux.
C'eſt ainſi qu'elle parle, & m'offre l'aſſiſtance
De ce que Rome encor a de *x*) gens d'importance,
Dont les uns ſes parens, les autres ſes amis,
Si je veux l'épouſer, ont pour moi tout promis.
y) Leurs lettres en font foi, qu'elle me vient de rendre.
Voyez avec loiſir ce que j'en dois attendre;

faire ſes adieux : mais *attirer faire*, eſt un ſolécisme intolérable. De plus toutes ces expreſſions & ces tours ſont de la proſe trop négligée & trop embrouillée.

J'aurais crû qu'Ariſtie l'attirât, eſt un ſolécisme : il faut *l'attirait*, à l'imparfait, parce que la choſe eſt poſitive : J'aurais crû que vous étiez amis : je ne ſavais pas que vous fuſſiez amis : je penſais que vous aviez été amis : j'eſpérais que vous ſeriez amis.

x) *Gens d'importance.*] Expreſſion populaire & triviale, que la proſe & la poëſie réprouvent également.

y) *Leurs lettres en font foi qu'elle me vient de rendre.*] Cela n'eſt pas françaís. Il faut, *leurs lettres qu'elle vient de me rendre en font foi.* Toute cette converſation eſt d'un ſtile trop familier, trop négligé.

Je veux bien m'en remettre à votre ſentiment.

PERPENNA.

Pourriez-vous bien, ſeigneur, balancer un moment,
A moins d'une ſecrette & forte antipatie,
Qui vous montre un ſuplice en l'hymen d'Ariſtie?
Voyant ce que pour dot Rome lui veut donner,
Vous n'avez aucun lieu de rien examiner.

SERTORIUS.

Il faut donc, Perpenna, vous faire confidence,
Et de ce que je crains, & de ce que je penſe.
z) J'aime ailleurs. *aa*) A mon âge il ſied ſi mal d'aimer,
bb) Que je le cache même à qui m'a ſû charmer;
Mais tel que je puis être, on m'aime, ou pour mieux dire,
La reine Viriate à mon hymen aſpire.
Elle veut que ce choix de ſon ambition
De ſon peuple avec nous commence l'union,
Et qu'enſuite à l'envi mille autres hyménées,

z) *J'aime ailleurs.*] Un tel amour eſt ſi froid qu'il ne falait pas en prononcer le nom. *J'aime ailleurs* eſt d'un jeune galant de comédie. Ce n'eſt pas là *Sertorius*.

Cette paſſion de l'amour eſt ſi différente de toutes les autres, qu'elle ne peut jamais occuper la ſeconde place; il faut qu'elle ſoit tragique, ou qu'elle ne ſe montre pas. Elle eſt tout-à-fait étrangère dans cette ſcène, où il ne s'agit que d'intérêt d'état; mais on était ſi accoutumé aux intrigues d'amour ſur le théâtre, que le vieux *Sertorius* même prononce ce mot qui ſied ſi mal dans ſa bouche. *J'aime ailleurs*, comme s'il était abſolument néceſſaire à la tragédie que le héros aimât en un endroit ou en un autre. Ces mots *j'aime ailleurs* ſont du ſtile de la comédie.

aa) *A mon âge il ſied ſi mal d'aimer.*] *A mon âge* eſt encor comique. Et *il ſied ſi mal d'aimer* l'eſt davantage. Il ſemble qu'on examine ici, comme dans *Clélie*, s'il ſied à un vieillard d'aimer ou de n'aimer pas. Ce n'eſt point ainſi que les héros de la tragédie doivent penſer & parler. Si vous voulez un modèle de ces vieux perſonnages auxquels on propoſe une jeune princeſſe

De nos deux nations l'une à l'autre enchaînées,
Mèlent si bien le sang & l'intérêt commun,
Qu'ils réduisent bientôt les deux peuples en un. *cc*)
C'est ce qu'elle prétend pour digne récompense
De nous avoir servis avec cette constance,
Qui n'épargne ni biens, ni sang de ses sujets,
Pour affermir ici nos généreux projets.
Non qu'elle me l'ait dit, ou quelqu'autre pour elle,
Mais j'en vois chaque jour quelque marque fidelle;
Et comme ce dessein n'est plus pour moi douteux,
Je ne puis l'ignorer, qu'autant que je le veux.
Je crains donc de l'aigrir, si j'épouse Aristie,
Et que de ses sujets la meilleure partie,
Pour venger ce mépris, & servir son couroux,
Ne tourne obstinément ses armes contre nous.
dd) Auprès d'un tel malheur, pour nous irréparable,

---

par un intérêt de politique, prenez-le dans l'*Acomat* de l'admirable & sage *Racine*.

Voudrais-tu qu'à mon âge
Je fisse de l'amour le vil aprentissage?
Qu'un cœur qu'ont endurci la fatigue & les ans,
Suivît d'un vain plaisir les conseils imprudens?

C'est là penser & parler comme il faut. *Racine* dit toujours ce qu'il doit dire dans la position où il met ses personnages, & le dit de la manière la plus noble, & à la fois la plus simple, la plus élégante. *Corneille*, surtout dans ses dernières piéces, débite trop souvent des pensées ou fausses, ou mal placées, ou exprimées en solécismes, ou en termes bas pires que des solécismes; mais aussi il étincelle de tems en tems de beautés sublimes.

bb) *Que je le cache à qui m'a sû charmer.*] *Sertorius* que *Viriate* a sû charmer: ce n'est pas là *Horace* ou *Curiace*.

cc) *Reduire deux peuples en un.*] Mauvaise expression. *En un* finissant un vers choque l'oreille, & reduire deux en un, choque la langue.

dd) *Auprès d'un tel malheur &c.*] Ob-

Ce qu'on promet pour l'autre eſt peu conſidérable ;
Et ſous un faux eſpoir de nous mieux établir,
Ce renfort accepté pourrait nous affaiblir.
Voilà ce qui retient mon eſprit en balance.
Je n'ai pour Ariſtie aucune répugnance ;
Et la reine à tel point n'aſſervit pas mon cœur,
Qu'il ne faſſe encor tout pour le commun bonheur.

PERPENNA.

Cette crainte, ſeigneur, dont votre ame eſt gênée,
Ne doit pas d'un moment retarder l'hyménée.
Viriate, il eſt vrai, poura s'en émouvoir ;
Mais que ſert la colère, où manque le pouvoir ?
Malgré ſa jalouſie & ſes vaines menaces,
N'êtes-vous pas toujours le maître de ſes places ?
Les ſiens dont vous craignez le vif reſſentiment,
Ont-ils dans votre armée aucun commandement ?
Des plus nobles d'entr'eux, *ee*) & des plus grands courages,

---

ſervez comme ce ſtile eſt confus, embarraſſé, négligé, comme il pèche contre la langue. *Auprès d'un tel malheur irréparable pour nous, ce qu'on promet pour l'autre eſt peu conſidérable.* Quel eſt cet autre ? c'eſt *Ariſtie* ; mais il faut le deviner. Et quel eſt *ce renfort ?* eſt-ce le renfort du mariage d'*Ariſtie ?* Serait-il permis de s'exprimer ainſi en proſe ? & quand une telle proſe eſt en rimes, en eſt-elle meilleure ?

ee) *Et des plus grands courages.*] On ne peut dire : Vous avez pour ôtages les fils des plus *grands courages.* Que la malheureuſe néceſſité de rimer entraine d'impropriétés, d'inutilités, de termes louches, de fautes contre la langue ! Mais qu'il eſt beau de vaincre tous ces obſtacles ! & qu'on les ſurmonte rarement !

ff) *Ont fait tant de combats.*] Expreſſion du peuple de province. Faire des combats, faire une maladie.

gg) *Je vois ce qu'on m'a dit ; vous aimez Viriate.*] Vers de comédie. Il ſemble que ce ſoit Damis ou Eraſte qui parle. Et c'eſt le vieux Sertorius !

hh) *Dites que vous l'aimez, & je ne*

N'avez-vous pas les fils dans Osca pour ôtages?
Tous leurs chefs sont Romains, & leurs propres soldats,
Dispersés dans nos rangs, *ff*) ont fait tant de combats,
Que la vieille amitié qui les attache aux nôtres,
Leur fait aimer nos loix, & n'en vouloir point d'autres.
Pourquoi donc tant les craindre? & pourquoi refuser. . .

SERTORIUS.

Vous-même, Perpenna, pourquoi tant déguiser?
gg) Je vois ce qu'on m'a dit; vous aimez Viriate;
Et votre amour caché dans vos raisons éclate:
Mais les raisonnemens sont ici superflus;
hh) Dites que vous l'aimez, & je ne l'aime plus.
Parlez, je vous dois tant, que ma reconnaissance
Ne peut être sans honte un moment en balance.

PERPENNA.

L'aveu que vous voulez à mon cœur est si doux,
Que j'ose . . .

l'aime plus.] Si *Sertorius* a le ridicule d'aimer à son âge, il ne doit pas céder tout d'un coup sa maîtresse. S'il n'aime pas, il ne doit pas dire qu'il aime. Dans l'une & l'autre supposition, le vers est trop comique.

Voilà où conduit cette malheureuse coutume de vouloir toujours parler d'amour, de ne point traiter cette passion comme elle doit l'être. Comment a-t-on pû oublier que *Virgile* dans l'*Enéide* ne l'a peinte que funeste? On ne peut trop redire que l'amour sur le théatre doit être armé du poignard de *Melpomène*, ou être banni de la scène. Il est vrai que le *Mithridate* de *Racine* est amoureux aussi, & que de plus il a le ridicule d'être le rival de deux jeunes princes ses fils. *Mithridate* est au fonds aussi fade aussi héros de Roman aussi condamnable que *Sertorius*. Mais il s'exprime si noblement, il se reproche sa faiblesse en si beaux vers, *Monime* est un personnage si décent, si aimable, si intéressant, qu'on est tenté d'excuser dans la tragédie de *Mithridate* l'impertinente coutume de ne fonder les tragédies françaises que sur une jalousie d'amour.

SERTORIUS.

C'eſt aſſez, je parlerai pour vous.

PERPENNA.

Ah, Seigneur, c'en eſt trop, & . . .

SERTORIUS.

Point de repartie;
Tous mes vœux ſont déja du côté d'Ariſtie;
Et je l'épouſerai, pourvû qu'en même jour
ii) La reine ſe réſolve à payer votre amour,
Car quoi que vous diſiez, je dois craindre ſa haine,
kk) Et fuirais à ce prix cette illuſtre Romaine.
La voici, laiſſez moi ménager ſon eſprit;
ll) Et voyez cependant de quel air on m'écrit.

SCENE

---

ii) Voilà donc ce vieux *Sertorius* qui a deux maitreſſes & qui en cède une à ſon lieutenant. Il forme une partie quarrée de Perpenna avec *Viriate* & d'*Ariſtie* avec *Sertorius*.

Et on a reproché à *Racine* d'avoir toujours traité l'amour! mais qu'il l'a traité différemment.

kk) *Et fuirais à ce prix cette illuſtre Romaine.*] *A ce prix* n'eſt pas juſte; la haine de *Viriate* n'eſt pas un prix: il veut dire, Je fuirais cette illuſtre Romaine, ſi ſon hymen me privait des ſecours de *Viriate.*

ll) *Et voyez de quel air on m'écrit.*] Cela eſt trop comique.

mm) Ce premier couplet d'*Ariſtie* n'a pas toute la netteté qui eſt abſolument néceſſaire au dialogue; *l'un & l'autre qui ont ſa raiſon d'état contre ſa retraite; Pompée qui veut ſe reſſaiſir par la violence &c.*

SCENE III.

ARISTIE, SERTORIUS.

ARISTIE. *mm)*

NE vous offensez pas, si dans mon infortune
Ma faiblesse me force à vous être importune:
Non pas pour mon hymen, les suites d'un tel choix
Méritent qu'on y pense un peu plus d'une fois;
Mais vous pouvez, seigneur, joindre à mes espérances
nn) Contre un péril nouveau nouvelles assurances.
J'aprens qu'un infidèle, autrefois mon époux,
Vient jusques dans ces murs conférer avec vous:
L'ordre de son tyran, & sa flamme inquiéte,
Me pouront envier l'honneur de ma retraite:
L'un en prévoit la suite, & l'autre en craint l'éclat;
Et tous les deux contr'elle ont leur raison d'état.
Je vous demande donc sûreté toute entière

D'un bien qu'il ne peut voir ailleurs sans déplaisir.

Ces phrases n'ont pas l'élégance & le naturel que les vers demandent. Mais le plus grand défaut, ce me semble, c'est qu'*Aristie* ne lie point une intrigue tragique; elle ne sait ce qu'elle veut; elle est délaissée par son mari; elle est indécise; elle n'est ni assez animée par la vengeance, ni assez puissante pour se venger, ni assez touchée, ni assez héroïque.

nn) Joindre assurances contre un péril nouveau.] Ces phrases barbares & le reste du discours d'*Aristie* ne sont pas assûrément tragiques. Mais ce qui est contre l'esprit de la vraie tragédie, contre la décence aussi bien que contre la vérité de l'histoire, c'est une femme de *Pompée* qui s'en va en Arragon pour prier un vieux soldat révolté de l'épouser.

Contre la violence, & contre la prière,
Si par l'une ou par l'autre il veut se ressaisir
De ce qu'il ne peut voir ailleurs sans déplaisir.

SERTORIUS.

Il en a lieu, madame; un si rare mérite
Semble croître de prix, quand par force on le quitte;
Mais vous avez ici sûreté contre tous,
Pourvû que vous puissiez en trouver contre vous,
Et que contre un ingrat dont l'amour fut si tendre,
Lorsqu'il vous parlera, vous sachiez vous défendre.
On a peine à haïr ce qu'on a bien aimé;
Et le feu mal éteint est bientôt rallumé.

ARISTIE.

L'ingrat par son divorce en faveur d'Emilie
M'a livrée au mépris de toute l'Italie.
Vous savez à quel point mon courage est blessé;
oo) Mais s'il se dédisait d'un outrage forcé,
S'il chassait Emilie, & me rendait ma place,
J'aurais peine, seigneur, à lui refuser grace;
Et tant que je serai maîtresse de ma foi,
Je me dois toute à lui, s'il revient tout à moi.

SERTORIUS.

En vain donc je me flatte, en vain j'ose, madame,
Promettre à mon espoir quelque part en votre ame;

---

oo) *Mais s'il se dédisait d'un outrage forcé.*] Le mot de *dédire* semble petit & peu convenable. Peut-être *s'il se repentait* serait mieux placé. On ne se dédit point d'un outrage.

pp) *Ravaler*, ne se dit plus; & on n'a jamais dû dire *sauver des abois*, parce qu'*abois* signifie les derniers soupirs, & qu'on ne sauve point d'un soupir; on sauve d'un péril, & on tire d'une extrémité: on rapelle des portes de la mort: on ne sauve point des *abois*. Au

Pompée en eſt encor l'unique ſouverain.
Tous vos reſſentimens n'offrent que votre main ;
Et quand par ſes refus j'aurai droit d'y prétendre,
Le cœur toujours à lui ne voudra pas ſe rendre.

ARISTIE.

Qu'importe de mon cœur, ſi je ſais mon devoir,
Et ſi mon hyménée enfle votre pouvoir ?
Vous *pp*) ravaleriez-vous juſques à la baſſeſſe
D'exiger de ce cœur des marques de tendreſſe,
Et de les préférer à ce qu'il fait d'effort
Pour braver mon tyran, & relever mon ſort ?
Laiſſons, ſeigneur, laiſſons pour les petites ames
qq) Ce commerce rempant de ſoupirs & de flammes ;
Et ne nous uniſſons que pour mieux ſoutenir
La liberté que Rome eſt prête à voir finir.
Uniſſons ma vengeance à votre politique,
Pour ſauver des abois toute la république.
L'hymen ſeul peut unir des intérêts ſi grands.
Je ſais que c'eſt beaucoup que ce que je prétens ;
Mais dans ce dur exil que mon tyran m'impoſe,
Le rebut de Pompée eſt encor quelque choſe ;
Et j'ai des ſentimens trop nobles, ou trop vains,
Pour le porter ailleurs qu'au plus grand des Romains.

reſte ce mot *abois* eſt pris des cris des chiens qui aboyent autour d'un cerf forcé avant de ſe jetter ſur lui.

qq) *Ce commerce rempant de ſoupirs & de flammes.*] L'Abbé d'*Aubignac* condamne durement ce commerce rempant, & je crois qu'il a raiſon, mais le fonds de l'idée eſt beau. *Ariſtie* & *Sertorius* penſent & s'expriment noblement ; & il ſerait à ſouhaiter qu'il y eût plus de force, plus de tragique dans le rôle de la femme de *Pompée.*

SERTORIUS.

Ce nom ne m'eſt pas dû, je ſuis . . .

ARISTIE.

Ce que vous faites
Montre à tout l'univers, ſeigneur, ce que vous êtes;
Mais quand même ce nom ſemblerait trop pour vous,
Du moins mon infidèle eſt d'un rang au-deſſous.
Il ſert dans ſon parti, vous commandez au votre;
Vous êtes chef de l'un, & lui ſujet dans l'autre;
Et ſon divorce enfin qui m'arrache ſa foi,
L'y laiſſe par Sylla plus oprimé que moi,
Si votre hymen m'élève à *rr*) la grandeur ſublime,
ss) Tandis qu'en l'eſclavage un autre hymen l'abîme.
Mais, ſeigneur, je m'emporte, & l'excès d'un tel heur,
Me fait vous en parler avec trop de chaleur.
tt) Tout mon bien eſt encor dedans l'incertitude;

rr) *La grandeur ſublime.*] Ce terme n'eſt plus d'uſage; il ne s'employe que pour exprimer les choſes qui élévent l'ame; une penſée ſublime, un diſcours ſublime. Cependant, pourquoi ne pas apeller de ce nom tout ce qui eſt élevé? On doit, ce me ſemble, accorder à la poëſie plus de liberté qu'on ne lui en donne; c'eſt ſurtout aux bons auteurs qu'il apartient de reſſuſciter des termes abolis, en les plaçant avantageuſement. Mais auſſi remarquons que *rang ſublime* vaut bien mieux que *grandeur ſublime*: pourquoi? c'eſt que *ſublime* joint avec *rang* eſt une épithète néceſſaire; *ſublime* aprend que ce *rang* eſt élevé; mais *ſublime* eſt inutile avec *grandeur*. Ne vous ſervez jamais d'épithètes, que quand elles ajouteront beaucoup à la choſe.

ss) *Tandis qu'en eſclavage un autre hymen l'abîme.*] Le mot d'*abîme* ne convient point à l'eſclavage. Pourquoi dit-on, *abîmé dans la douleur*, *dans la triſteſſe &c.* c'eſt qu'on y peut ajouter l'épithète de *profonde*; mais un eſclavage n'eſt point profond, on ne ſaurait y être abîmé. Il y a une infinité d'expreſſions louches, qui font peine au lecteur; on en ſent rarement la raiſon,

Je n'en conçois l'eſpoir qu'avec inquiétude ;
Et je craindrai toujours d'avoir trop prétendu,
uu) Tant que de cet eſpoir vous m'ayez répondu.
Vous me pouvez d'un mot aſſurer, ou confondre.

SERTORIUS.

Mais, madame, après tout, que puis-je vous répondre?
De quoi vous aſſurer, ſi vous-même parlez,
Sans être ſûre encor de ce que vous voulez ?
De votre illuſtre hymen je ſais les avantages ;
J'adore *xx*) les grands noms que j'en ai pour ôtages ;
Et vois que leur ſecours, nous rehauſſant le bras, *yy*)
Aurait bien-tôt jetté la tyrannie à bas :
Mais cette attente auſſi pourrait ſe voir trompée
Dans l'offre d'une main qui ſe garde à Pompée,
Et qui n'étale ici la grandeur d'un tel bien,
Que pour me tout promettre, & ne me donner rien.

---

on ne la cherche pas même ; mais il y en a toujours une, & ceux qui veulent ſe former le ſtile doivent la chercher.

tt) *Tout mon bien dans l'incertitude.*] Il ſemble que ſon bien conſiſte à être incertaine. Quand on dit, *tout mon bien eſt dans l'eſpérance*, on entend que le bonheur conſiſte à eſpérer. L'auteur veut dire, *tout mon bien eſt incertain.*

uu) *Tant que de cet eſpoir vous m'ayez répondu.*] On ne répond point d'un eſpoir, on répond d'une perſonne, d'un événement. *Tant que* n'eſt pas ici français en ce ſens.

xx) *Les grands noms que j'ai pour ôtages &c.*] Des noms pour *ôtages*, des ſecours qui *rehauſſent le bras* & qui jettent la tyrannie *à bas*, ſont des expreſſions trop impropres, trop triviales : ce ſtile eſt trop obſcur & négligé.

yy) Un ſecours qui rehauſſe le bras n'eſt ni élégant ni noble. La tyrannie jettée à bas n'eſt pas meilleure. Voyez ſi jamais *Racine* a jetté la tirannie à bas. Quoi dans une ſcène entre la femme de *Pompée* & un général Romain il n'y a pas quatre vers ſupérieurement écrits !

ARISTIE.

Si vous vouliez ma main zz) par choix de ma perfonne,
Je vous dirais, *Seigneur, prenez; je vous la donne,*
Quoi que veuille Pompée, il le voudra trop tard.
Mais comme en cet hymen l'amour n'a point de part,
Qu'il n'eft qu'un pur effet de noble politique,
Souffrez que je vous dife, afin que je m'explique,
Que quand j'aurais pour dot un million de bras,
Je vous donne encor plus, en ne l'achevant pas.
Si je réduis Pompée à chaffer Emilie,
Peut-il, Sylla régnant, regarder l'Italie?
Ira-t-il fe livrer à fon jufte couroux?
Non, non, fi je le gagne, il faut qu'il vienne à vous.
Ainfi par mon hymen vous avez affurance
Que mille vrais Romains prendront votre défenfe:
Mais fi j'en roms l'accord pour lui rendre mes vœux,
Vous aurez ces Romains, & Pompée avec eux.
Vous aurez ces amis par ce nouveau divorce;
Vous aurez du tyran la principale force,

zz) *Par choix de ma perfonne &c.*] Il femble qu'*Ariftie* ne doit point dire à *Sertorius*, Si vous m'aimiez, je vous épouferais. Ce n'eft point du tout fon intention de faire des coquetteries à ce vieux général, elle ne veut que fe venger de *Pompée*. Il eft vrai que ces mariages politiques ne peuvent faire aucun effet au théatre; ce font des intrigues, mais non pas des intrigues tragiques. Le cœur veut être remué; & tout ce qui n'eft que politique eft plutôt fait pour être lû dans l'hiftoire que pour être repréfenté dans la tragédie.

Plus j'examine les piéces de *Corneille*, & plus je fuis furpris qu'après le prodigieux fuccès du *Cid*, il ait prefque toujours renoncé à émouvoir. Je ne peux m'empêcher de dire ici, que quand je pris la réfolution de commenter les tragédies de *Corneille*, un homme qui honore fa haute naiffance par les talens les plus diftingués, m'écrivit, *Vous prenez donc Tacite & Tite-Live pour des*

Son armée, ou du moins ſes plus braves ſoldats,
Qui de leur général voudront ſuivre les pas ;
Vous marcherez vers Rome à communes enſeignes.
Il ſera tems alors, Sylla, que tu me craignes.
Tremble, & croi voir bientôt trébucher ta fierté,
Si je puis t'enlever ce que tu m'as ôté.
Pour faire de Pompée un gendre de ta femme,
Tu l'as fait un parjure, *aaa*) un méchant, un infame;
Mais s'il me laiſſe encor quelques droits ſur ſon cœur,
Il reprendra ſa foi, ſa vertu, ſon honneur;
Pour rentrer dans mes fers, il briſera tes chaînes,
Et nous t'accablerons ſous nos communes haines.
J'abuſe trop, ſeigneur, d'un précieux loiſir;
Voilà vos intérets, c'eſt à vous de choiſir.
bbb) Si votre amour trop promt veut borner ſa conquête,
Je vous le dis encor, ma main eſt toute prête.
Je vous laiſſe y penſer: ſurtout ſouvenez vous
Que ma gloire en ces lieux me demande un époux,
Qu'elle ne peut ſouffrir que ma fuite m'y range,

---

poëtes tragiques? En effet *Sertorius*, & toutes les piéces ſuivantes, ſont plutôt des dialogues ſur la politique & des penſées dans le goût & non dans le ſtile de *Tacite*, que des piéces de théatre; il faut bien diſtinguer les intérêts d'état, & les intérets du cœur. Tout ce qui n'eſt point fait pour remuer fortement l'ame, n'eſt pas du genre de la tragédie. Le plus grand défaut eſt d'être froid.

aaa) *Un méchant, un infame.*] On ne doit jamais donner le nom d'infame à *Pompée*, & ſurtout *Ariſtie* qui l'aime encor, ne doit point le nommer ainſi.

bbb) *Si votre amour trop promt.*] L'amour de *Sertorius* n'eſt ni promt, ni lent; car en effet il n'en a point du tout, quoiqu'il ait dit qu'il eſt amoureux, pour être au ton du théatre. Il faut avouer que les anciens Romains auraient été bien étonnés d'entendre reprocher à *Sertorius* un amour trop promt.

En captive de guerre, au péril d'un échange;
ccc) Qu'elle veut un grand homme à recevoir ma foi;
Qu'après vous, & Pompée, il n'en eſt point pour moi,
Et que. . .

SERTORIUS.

Vous le verrez, & ſaurez ſa penſée.

ARISTIE.

Adieu, ſeigneur, j'y ſuis la plus intéreſſée;
ddd) Et j'y vais préparer mon reſte de pouvoir.

SERTORIUS.

eee) Moi, je vais donner ordre à le bien recevoir.
(*ſeul.*)
fff) Dieux, ſouffrez qu'à mon tour avec vous je m'explique:

Que

---

ccc) *Qu'elle veut un grand homme à recevoir ma foi.*] Ce vers n'eſt pas français, c'eſt un barbariſme. On dit bien, Il eſt homme à recevoir ſa foi; & encor ce n'eſt que dans le ſtile familier. Il y a dans *Polyeucte*, *Vous n'êtes pas homme à la violenter*; mais *un grand homme à faire quelque choſe* ne peut ſe dire.

Qu'elle veut un grand homme, eſt beau, mais *un grand homme à recevoir une foi*, ne forme point un ſens. *Vouloir à* eſt encor plus vicieux.

ddd) *Et j'y vais préparer mon reſte de pouvoir.*] On ne prépare point un pouvoir. Elle veut dire qu'elle va ſe préparer à regagner *Pompée*, ce qui n'eſt pas bien flatteur pour *Sertorius*.

eee) *Moi je vais donner ordre à le bien recevoir.*] C'eſt ainſi qu'on pourrait finir une ſcène de comédie. Rien n'eſt plus difficile que de terminer heureuſement une ſcène de politique.

fff) *Dieux, ſouffrez qu'à mon tour avec*



Que c'est un sort cruel d'aimer par politique!
Et que ses intérêts sont d'étranges malheurs,
S'ils font donner la main, quand le cœur est ailleurs!

Fin du premier acte.

---

vous je m'explique.] On ne doit, ce me semble, s'adresser aux dieux que dans le malheur ou dans la passion. C'est là qu'on peut dire, *nec deus intersit nisi dignus*; mais qu'il *s'explique* avec les dieux comme avec quelqu'un à qui il parlerait d'affaires! Le mot *s'expliquer* n'est pas le mot propre. Et que dit-il aux dieux? *Que c'est un sort cruel d'aimer par politique, & que les intérêts de ce sort cruel sont des malheurs étranges, s'ils font donner la main quand le cœur est ailleurs*: c'est en effet la situation où *Sertorius* & *Aristie* se trouvent; mais on ne plaint nullement un vieux soldat dont le cœur est ailleurs. Il y a dans cet acte de beaux vers & de belles pensées; mais tout est affaibli par le peu d'intérêt qu'on prend à la prétendue passion du héros & aux offres que lui fait *Aristie*, & surtout par le mauvais stile.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

VIRIATE, THAMIRE.

VIRIATE.

THAMIRE, il faut parler, l'occaſion nous preſſe.
Rome juſqu'en ces murs m'envoye une maîtreſſe ;
Et *a*) l'exil d'Ariſtie envelopé d'ennuis,
Eſt prêt à l'emporter ſur tout ce que je ſuis.
En vain de mes regards l'ingénieux langage,
Pour découvrir mon cœur, a tout mis en uſage :
En vain par le mépris des vœux de tous nos rois
J'ai crû *b*) faire éclater l'orgueil d'un autre choix ;
c) Le ſeul pour qui je tâche à le rendre viſible,

---

a) *L'exil d'Ariſtie &c.*] Un exil qui eſt prêt à l'emporter ſur tout ce qu'eſt *Viriate.* Expreſſions un peu trop négligées & trop impropres. Une grande reine, une héroïne ne doit pas dire, ce me ſemble, qu'elle a employé *l'ingénieux langage de ſes regards.*

b) *Faire éclater l'orgueil d'un choix*] n'eſt pas une expreſſion propre : ce choix n'eſt pas orgueilleux.

c) *Le ſeul pour qui je tâche à le rendre viſible.*] Eſt-ce ſon cœur ? eſt-ce l'orgueil de ſon choix qu'elle tâche à rendre viſible ?

d) Il ne faut jamais parler de ſa pudeur. Mais il faut encor moins laiſſer à ſa pudeur des ſentimens confus que l'amour propre obſtine à douter, parce que c'eſt un galimathias ridicule.

e) *A ce héros ſi cher. . . Tu le connais . . .*] Cet embarras, cette crainte de nommer celui qu'elle aime, pourraient convenir à une jeune perſonne timide, & ſemblent peu faits pour une femme politique. Mais, *Et pour qui mépriſer tous nos rois que pour lui ?* eſt un vers digne de *Corneille.* Il faudrait pour que ce vers fît ſon effet qu'il fut

Ou n'ose en rien connaitre, ou demeure insensible,
Et laisse à ma pudeur des sentimens confus, *d*)
Que l'amour propre obstine à douter du refus.
Epargne m'en la honte, & pren soin de lui dire,
e) A ce héros si cher... Tu le connais, Thamire;
Car d'où pourrait mon trône attendre un ferme apui,
Et pour qui mépriser tous nos rois, que pour lui?
Sertorius lui seul digne de Viriate,
Mérite que pour lui tout mon amour éclate.
Fai lui, fai lui savoir le glorieux dessein
De m'affermir au trône, en lui donnant la main:
Di lui... mais *f*) j'aurais tort d'instruire ton adresse,
Moi qui connais ton zèle à servir ta princesse.

THAMIRE.

Madame, en ce héros tout est illustre & grand;
Mais, à parler sans fard, votre amour me surprend.
Il est assez nouveau qu'un homme de son âge,
Ait *g*) des charmes si forts pour un jeune courage;

---

pour un jeune héros aimable, & non pas pour un vieux soldat de fortune.

f) *J'aurais tort d'instruire ton adresse.*] Peut-être le mot d'*adresse* est-il plus propre au comique qu'au tragique dans cette occasion.

g) *Des charmes si forts pour un jeune courage. Des replis jaunissans d'un front qui trouvent le secret de captiver les sens.*] Discours de soubrette sans doute, plutôt que de la confidente d'une reine. Mais discours qui rendent *Viriate* un personnage intolérable à quiconque a un peu de goût. Ces replis jaunissans, & cette pudeur de *Viriate* & ce héros si cher que *Thamire* connaît, font un étrange contraste. Rien n'est plus indigne de la tragédie.

La replique de *Viriate* me paraît admirable. Je ne voudrais pourtant pas qu'une reine parlât des *sens*. *Racine* qu'on regarde si mal à propos comme le premier qui ait parlé d'amour, mais qui est le seul qui en ait bien parlé, ne s'est jamais servi de ces mots *les sens*. Voyez la première scène de *Pulchérie*.

Et que d'un front ridé les replis jauniſſans
Trouvent l'heureux ſecret de captiver les ſens.

VIRIATE.

Ce ne ſont pas les ſens que mon amour conſulte ;
Il hait des paſſions l'impétueux tumulte ;
Et ſon feu que j'attache aux ſoins de ma grandeur,
Dédaigne tout mélange avec leur folle ardeur.
J'aime en Sertorius ce grand art de la guerre,
Qui ſoûtient un banni contre toute la terre :
J'aime en lui ces cheveux tout couverts de lauriers,
Ce front qui fait trembler les plus braves guerriers,
Ce bras qui ſemble avoir la victoire en partage :
L'amour de la vertu n'a jamais d'yeux pour l'âge :
Le mérite a toujours des charmes éclatans ;
h) Et quiconque peut tout, eſt aimable en tout tems.

THAMIRE.

Mais, madame, nos rois dont l'amour vous irrite,
N'ont-ils tous ni vertu, ni pouvoir, ni mérite ?
Et dans votre parti ſe peut-il qu'aucun d'eux
N'ait ſignalé ſon nom par des exploits fameux ?
Celui des Turdetans, celui des Celtibères,

---

h) Ces ſentimens de *Viriate* ſont les ſeuls qu'elle aurait dû exprimer. Il ne fallait pas les affaiblir par cette *pudeur* & ce *héros ſi cher*.

i) *Qu'elle nous prête un homme.*] C'eſt dommage qu'un auſſi mauvais vers ſuive ce vers ſi beau :

Rome ſeule aujourd'hui peut réſiſter à Rome.

C'eſt preſque toujours la rime qui amène les vers faibles, inutiles & rempants avant ou après les beaux vers. On en a fait ſouvent la remarque. Cet inconvénient attaché à la rime, a fait naître plus d'une fois la propoſition de la bannir ; mais il eſt plus beau de vaincre une difficulté que de s'en défaire. La rime eſt néceſſaire à la poëſie

Soûtiendraient-ils si mal le sceptre de vos pères?..

VIRIATE.

Contre des rois comme eux j'aimerais leur soûtien;
Mais contre des Romains tout leur pouvoir n'est rien.
Rome seule aujourd'hui peut résister à Rome:
Il faut pour la braver *i*) qu'elle nous prête un homme,
Et que son propre sang en faveur de ces lieux
k) Balance les destins, & partage les dieux.
Depuis qu'elle a daigné protéger nos provinces,
l) Et de son amitié faire honneur à leurs princes,
Sous un si haut apui nos rois humiliés
N'ont été que sujets sous le nom d'alliés;
Et ce qu'ils ont osé contre leur servitude,
N'en a rendu le joug que plus fort & plus rude.
Qu'a fait Mandonius, qu'a fait Indibilis,
Qu'y plonger plus avant leurs trônes avilis,
Et voir leur fier amas de puissance & de gloire
Brisé contre l'écueil d'une seule victoire?
Le grand Viriatus de qui je tiens le jour,
m) D'un sort plus favorable eut un pareil retour.

---

française par la nature de notre langue, & est consacrée à jamais par les ouvrages de nos grands hommes.

k) *Balance les destins & partage les dieux.*] est un très-beau vers, mais celui qui le précède est mauvais *le propre sang de Rome en faveur de ces lieux.*

l) *faire honneur de son amitié.*] N'est pas le mot propre.

m) *D'un sort plus favorable eut un pareil retour.*] On dit bien en général *un retour du sort*, & encor mieux *un revers du sort*; mais non pas *un retour d'un sort favorable*, pour exprimer une disgrace. Au contraire, un *retour d'un sort favorable* signifie une nouvelle faveur de la fortune après quelque disgrace passagère.

Il défit trois préteurs, il gagna dix batailles, *n*)
Il repoussa l'assaut de plus de cent murailles;
Et de Servilius l'astre prédominant
Dissipa tout d'un coup ce bonheur étonnant.
Ce grand roi fut défait, il en perdit la vie,
Et laissait sa couronne à jamais asservie,
Si pour briser les fers de son peuple captif
Rome n'eût envoyé ce noble fugitif.
Depuis que son courage à nos destins préside,
Un bonheur si constant de nos armes décide,
Que deux lustres de guerre assurent nos climats
Contre ces souverains de tant de potentats,
Et leur laissent à peine, au bout de dix années,
Pour se couvrir de nous, l'ombre des Pyrenées.
Nos rois, sans ce héros, l'un de l'autre jaloux,
o) Du plus heureux sans cesse auraient rompu les coups;
Jamais ils n'auraient pû choisir entr'eux un maître.

THAMIRE.

Mais consentiront-ils qu'un Romain puisse l'être?

VIRIATE.

Il n'en prend pas le titre, & les traite d'égal:
Mais, Thamire, après tout, il est leur général;
Ils combattent sous lui, sous son ordre ils s'unissent,

---

n) Gagner des batailles, repousser l'assaut de plus de cent murailles. Voilà de ces vers communs & faibles qu'on doit soigneusement s'interdire. On voit trop que murailles n'est là que pour rimer à batailles.

o) Rompre les coups du plus heureux, avoir l'ombre d'une montagne pour se couvrir, un bonheur qui décide des armes. Tout cela est impropre, irrégulier, obscur.

p) *La splendeur de son ombre &c.*] Ces

Et tous ces rois de nom en effet obéissent,
Tandis que de leur rang l'inutile fierté
S'aplaudit d'une vaine & fausse égalité.

THAMIRE.

Je n'ose vous rien dire après cet avantage,
Et voudrais comme vous faire grace à son âge;
Mais enfin ce héros sujet au cours des ans,
A trop longtems vaincu, pour vaincre encor longtems,
Et sa mort . . . .

VIRIATE.

Jouïssons, en dépit de l'envie,
Des restes glorieux de son illustre vie:
Sa mort me laissera pour ma protection
p) La splendeur de son ombre, & l'éclat de son nom.
Sur ces deux grands apuis ma couronne affermie
Ne redoutera point de puissance ennemie;
Ils feront plus pour moi, que ne feraient cent rois.
Mais nous en parlerons encor quelque autre fois.
Je l'aperçois qui vient.

---

figures outrées ne réussissent plus. Le mot d'*ombre* est trop le contraire de *splendeur*; il n'est pas permis non plus à une femme telle que *Viriate* de dire que l'ombre d'un général mort protégera plus l'Espagne que ne feraient cent rois. Ces exagérations ne feraient pas mêmes tolérées dans une ode. Le vrai doit régner partout, & surtout dans la tragédie. La splendeur d'une ombre a quelque chose de si contradictoire, que cette expression dégenere en pure plaisanterie.

SCENE II.

SERTORIUS, VIRIATE, THAMIRE.

SERTORIUS.

Que direz-vous, madame,
q) Du dessein téméraire où s'échape mon ame?
N'est-ce point oublier ce qu'on vous doit d'honneur,
Que demander à voir le fond de votre cœur?

VIRIATE.

Il est si peu fermé, que chacun y peut lire,
Seigneur, peut-être plus que je ne puis vous dire;
Pour voir ce qui s'y passe il ne faut que des yeux.

SERTORIUS.

J'ai besoin toutefois qu'il s'explique un peu mieux.
Tous vos rois à l'envi briguent votre hyménée!
Et comme vos bontés font notre destinée,
Par ces mêmes bontés j'ose vous conjurer,
En faisant ce grand choix, de nous considérer.
Si vous prenez un prince inconstant, infidèle,
Ou qui pour le parti n'ait pas assez de zèle,
Jugez en quel état nous nous verrons réduits,

Si

q) *Du dessein téméraire où s'échape mon ame.*] Une ame ne s'échape point à un dessein.

r) *Pour qui de tous ces rois êtes-vous sans soupçon?*] C'est un barbarisme de phrase. On soupçonne quelqu'un, on a des soupçons, on jette des soupçons sur lui; on n'a pas des soupçons pour



Si je pourai longtems encor ce que je puis,
Si mon bras . . .

VIRIATE.

Vous formez des craintes que j'admire.
J'ai mis tous mes états ſi bien ſous votre empire,
Que quand il me plaira faire choix d'un époux,
Quelque projet qu'il faſſe, il dépendra de vous.
Mais pour vous mieux ôter cette frivole crainte,
Choiſiſſez-le vous-même, & parlez moi ſans feinte.
r) Pour qui de tous ces rois êtes-vous ſans ſoupçon?
A qui d'eux pouvez-vous confier ce grand nom?

SERTORIUS.

Je voudrais faire un choix qui pût auſſi vous plaire;
Mais à ce froid accueil que je vous vois leur faire,
Il ſemble que pour tous ſans aucun intérêt . . . .

VIRIATE.

C'eſt peut-être, Seigneur, qu'aucun d'eux ne me plait,
Et que de leur haut rang la pompe la plus vaine
S'efface au ſeul aſpect de la grandeur Romaine.

SERTORIUS.

Si donc je vous offrais pour époux un Romain?

VIRIATE.

Pourrais-je refuſer un don de votre main?

SERTORIUS.

J'oſe après cet aveu vous faire offre d'un homme

---

quelqu'un, comme on a de l'eſtime, de l'amitié, de la haine pour quelqu'un. Il eſt vraiſemblable que c'eſt une faute ancienne des imprimeurs, & qu'on doit lire : *Sur qui de tous ces rois êtes-vous ſans ſoupçon?*

Digne d'être avoué de l'ancienne Rome.
s) Il en a la naiſſance, il en a le grand cœur,
Il eſt couvert de gloire, il eſt plein de valeur;
De toute votre Eſpagne il a gagné l'eſtime,
Libéral, intrépide, affable, magnanime;
Enfin c'eſt Perpenna ſur qui vous emportez. . .

VIRIATE.

t) J'attendais votre nom après ces qualités.
Les éloges brillans que vous daignez y joindre,
Ne me permettaient pas d'eſpérer rien de moindre;
Mais certes le détour eſt un peu ſurprenant.
Vous donnez une reine à votre lieutenant!
Si vos Romains ainſi choiſiſſent des maîtreſſes,
A vos derniers tribuns il faudra des princeſſes.

SERTORIUS.

Madame. . .

VIRIATE.

Parlons net ſur ce choix d'un époux.

---

s) *Il en a la naiſſance.*] Cette phraſe ſignifie il a la naiſſance de Rome il a le grand cœur de Rome. On ſent bien que l'auteur veut dire il eſt né Romain il a la valeur d'un Romain. Mais il ne ſuffit pas qu'on puiſſe l'entendre il faut qu'on ne puiſſe pas l'entendre autrement.

t) *J'attendais votre nom.*] Cette réponſe eſt fort belle, elle doit toujours faire un grand effet. Les vers ſuivans ſemblent l'affaiblir. *Parlons net*, ſent un peu trop le dialogue de comédie; & le mot de maîtreſſe n'a jamais été employé par *Racine* dans ſes bonnes piéces.

u) *Sied bien à mes pareilles.*) Un amour qui ſied bien, ou qui ſied mal, ne peut ſe dire. Il ſemble qu'on parle d'un ajuſtement. On doit éviter le mot de *mes pareilles*, il eſt plus bourgeois que noble.

x) *Je le dis donc tout haut, afin que l'on m'entende.*] *Viriate* n'élève pas ici la voix; elle parle devant ſa confidente qui connaît ſes ſentimens; ainſi ce vers

Etes-vous trop pour moi ? ſuis-je trop peu pour vous?
C'eſt m'offrir, & ce mot peut bleſſer les oreilles ;
Mais un pareil amour *u*) ſied bien à mes pareilles ;
Et je veux bien, ſeigneur, qu'on ſache déſormais,
Que j'ai d'aſſez bons yeux pour voir ce que je fais.
x) Je le dis donc tout haut, afin que l'on m'entende.
Je veux bien un Romain, mais je veux qu'il commande ;
Et ne trouverais pas vos rois à dédaigner,
N'était qu'ils ſavent mieux obéïr, que régner :
y) Mais ſi de leur puiſſance ils vous laiſſent l'arbitre,
Leur faibleſſe du moins en conſerve le titre.
Ainſi ce noble orgueil qui vous préfère à tous,
z) En préfère le moindre à tout autre qu'à vous ;
Car enfin pour *aa*) remplir l'honneur de ma naiſſance,
Il me faudrait *bb*) un roi de titre & de puiſſance ;
Mais comme il n'en eſt plus, je penſe m'en devoir
Ou le pouvoir ſans nom, ou le nom ſans pouvoir.

---

n'eſt qu'un vers de comédie qui ne devait pas avoir place dans une ſcène noble.

y) Etre *arbitre des rois* ſe dit très-bien ; parce qu'en effet des rois peuvent choiſir ou recevoir un arbitre. On eſt l'arbitre des loix, parce que ſouvent les loix ſont oppoſées l'une à l'autre ; l'arbitre des états qui ont des prétentions, mais non pas l'arbitre de la puiſſance, encor moins a-t-on le titre de ſa puiſſance.

z) *En préfère le moindre.*] Elle veut dire, *préfère le moindre* des rois à tout autre romain que vous.

aa) *Remplir l'honneur de ma naiſſance.*] On ſoutient l'honneur de ſa naiſſance, on remplit les devoirs de ſa naiſſance, mais on ne remplit point un honneur. encor une fois rien n'eſt ſi rare que le mot propre.

bb) *Un roi de titre & de puiſſance.*]

On dit bien, *un roi de nom*; par exemple, *Jaques II.* fut roi de nom, & *Guillaume* reſta roi en effet ; mais on ne dit point *roi de titre* : on dit encor moins

SERTORIUS.

J'adore ce grand cœur, qui rend ce qu'il doit rendre
Aux illuſtres ayeux *cc)* dont on vous voit deſcendre.
A de moindres penſers ſon orgueil abaiſſé
Ne ſoutiendrait pas bien ce qu'ils vous ont laiſſé.
Mais puiſque pour remplir la dignité royale,
Votre haute naiſſance en demande une égale,
dd) Perpenna parmi nous eſt le ſeul dont le ſang
Ne mêlerait point d'ombre à la ſplendeur du rang;
Il deſcend de nos rois, & de ceux d'Etrurie.
Pour moi qu'un ſang moins noble a tranſmis à la vie,
Je n'oſe m'éblouïr *ee)* d'un peu de nom fameux,
ff) Juſqu'à déshonorer le trône par mes vœux.

---

roi de puiſſance; cela n'eſt pas françaìs. Toutes ces expreſſions ſont des barbariſmes de phraſe; mais le ſens eſt fort beau, & tous les ſentimens de *Viriate* ont de la dignité. Je penſe *m'en devoir ou le pouvoir ſans nom ou le nom ſans* pouvoir. Voilà de ces jeux de mots qu'il faut ſoigneuſement éviter. Et ſi on ſe permet cette licence, il faut du moins s'exprimer avec netteté, & correctement. Se devoir le pouvoir d'un roi ſans nom eſt un barbariſme, & une conſtruction très vicieuſe.

cc) Dont on vous voit deſcendre.] Cette expreſſion ne paraît pas juſte; on ne voit deſcendre perſonne de ſes ayeux. *Racine* dit dans *Iphigénie :*

Le ſang de ces héros dont tu me
fais deſcendre:

mais non pas, *le ſang dont on me voit deſcendre.*

dd) Qu'eſt-ce qu'un ſang qui ne mêlerait point d'ombre à une ſplendeur? On ne peut trop redire que toute métaphore doit être juſte, & faire une image vraie.

ee) D'un peu de nom fameux.] Le mot de *peu* ne convient point à un nom; un peu de gloire, un peu de renommée, de réputation, de puiſſance, ſe dit dans toutes les langues, & *un peu de nom* dans aucune. Il y a une grammaire commune à toutes les nations, qui ne permet pas que les adverbes de quantité ſe joignent à des choſes qui n'ont pas de quantité. On peut avoir plus ou moins de gloire ou de puiſſance, mais non pas plus ou moins de nom.

Cessez de m'estimer jusqu'à lui faire injure;
Je ne veux que le nom *gg*) de votre créature;
hh) Un si glorieux titre a de quoi me ravir;
Il m'a fait triompher *ii*) en voulant vous servir;
Et malgré *kk*) tout le peu que le ciel m'a fait naître.

VIRIATE.

Si vous prenez ce titre, agissez moins en maître,
Ou m'aprenez du moins, seigneur, par quelle loi
Vous n'osez m'accepter, & disposez de moi.
Accordez *ll*) le respect que mon trône vous donne
Avec cet attentat sur ma propre personne.
Voir toute mon estime, & n'en pas mieux user;
C'en est un qu'aucun art ne saurait déguiser.
Ne m'honorez donc plus jusqu'à me faire injure;

---

ff) *Jusqu'à deshonorer le trône par mes vœux.*] Il est étrange que *Corneille* fasse parler ainsi un Romain, après avoir dit ailleurs, *Pour être plus qu'un roi tu te crois quelque chose*, & après avoir répété si souvent cette exagération prodigieuse, qu'il n'y a point de bourgeois de Rome qui ne soit au-dessus de tous les rois. Ces manieres si différentes d'envisager la même chose font bien voir que l'archevêque Fénelon & le marquis de Vauvenargue avaient raison de dire que *Corneille* atteignit rarement le véritable but de la tragédie, & que trop souvent au lieu d'émouvoir il exagerait ou il dissertait.

gg) *De votre créature &c.*] Ce mot dans notre langue n'est employé que pour les subalternes qui doivent leur fortune à leurs patrons, & semble ne pas convenir à *Sertorius*.

hh) *Un si glorieux titre a de quoi me ravir.*] Ce titre n'est point *glorieux*, il n'a point *de quoi ravir*. Ce mot *ravir* est trop familier.

ii) *En voulant vous servir.*] Par la construction de la phrase c'est le glorieux titre qui a voulu servir *Viriate*.

kk) *Tout le peu*,] est une contradiction dans les termes; les mots de *peu* & de *tout* s'excluent l'un l'autre.

ll) *Le respect que mon trône vous donne.*] On ne donne point du respect, on l'impose, on l'imprime, on l'inspire, &c.

Puiſque vous le voulez, ſoyez ma créature;
Et me laiſſant en reine ordonner de vos vœux,
Portez-les juſqu'à moi, parce que je le veux.
Pour votre Perpenna, que ſa haute naiſſance
N'affranchit point encor de votre obéiſſance,
Fût-il du ſang des dieux auſſi-bien que des rois,
Ne lui promettez plus la gloire de mon choix.
Rome n'attache point le grade à la nobleſſe.
Votre grand Marius nâquit dans la baſſeſſe;
Et c'eſt pourtant le ſeul que le peuple Romain
Ait juſques à ſept fois choiſi pour ſouverain.
Ainſi pour eſtimer *mm*) chacun à ſa manière,
nn) Au ſang d'un Eſpagnol je ferais grace entière;
Mais parmi vos Romains je prens peu garde au ſang,
Quand j'y vois la vertu prendre le plus haut rang.
oo) Mais ſi vous haïſſez comme eux le nom de reine,
Regardez-moi, ſeigneur, comme dame Romaine.
Le droit de bourgeoiſie à nos peuples donné
Ne perd rien de ſon prix ſur un front couronné.
Sous ce titre adoptif étant ce que vous êtes,
Je penſe bien valoir une de mes ſujettes;
Et ſi quelque Romaine a cauſé vos refus,

---

mm) *Chacun à ſa manière*] eſt trop familier, & *ſa manière pour eſtimer* eſt auſſi bas que peu français.

nn) *Au ſang d'un eſpagnol je ferais grace entière*,] ne dit point ce qu'elle veut dire; elle entend que ce ſerait faire une grace à un eſpagnol que de l'épouſer. *Faire grace entière*, c'eſt ne point pardonner à demi.

oo) *Mais ſi vous haïſſez comme eux le nom de reine.*] Elle ne doit point dire à *Sertorius* qu'il peut haïr le trône, après que *Sertorius* lui a dit qu'il deshonorerait le trône, s'il oſait aſpirer à elle.

Je suis tout ce qu'elle est, & reine encor de plus.
Peut-être la pitié d'une illustre misère . . .

SERTORIUS.

Je vous entens, madame, & pour ne vous rien taire,
J'avoûrai qu'Aristie . . .

VIRIATE.

Elle nous a tout dit;
Je sais ce qu'elle espère, & ce qu'on vous écrit.
Sans y perdre de tems, ouvrez votre pensée.

SERTORIUS.

Au seul bien de la cause elle est intéressée.
Mais puisque pour ôter l'Espagne à nos tyrans,
Nous prenons, vous & moi, des chemins différens,
De grace, examinez le commun avantage,
Et jugez ce que doit un généreux courage.
pp) Je trahirais, madame, & vous, & vos états,
De voir un tel secours, & ne l'accepter pas:
Mais ce même secours deviendrait notre perte,
S'il nous ôtait la main que vous m'avez offerte;
Et qu'un destin jaloux de nos communs desseins

Tous ces raisonnemens sur le trône semblent trop se contredire; tantôt le trône de *Viriate* dépend de *Sertorius*; tantôt *Sertorius* est au-dessous du trône; tantôt il hait le trône; tantôt *Viriate* veut faire respecter son trône. Mais quand même il y aurait de la justesse dans ces dissertations, il y aurait toujours trop de froideur. Presque tous ces raisonnemens sont faux. Ils auraient besoin du stile le plus élégant & le plus noble pour être tolerés. Mais malheureusement le stile est guindé, obscur, souvent bas, & hérissé de solécismes & de barbarismes.

pp) Je trahirais de voir.] Est un solécisme.

qq) Jettât ce grand dépôt en de mauvaiſes mains.
Je tiens Sylla perdu, ſi vous laiſſez unie
A ce puiſſant renfort votre Luſitanie;
Mais vous pouvez enfin dépendre d'un époux,
Et le ſeul Perpenna peut m'aſſurer de vous.
Voyez ce qu'il a fait; je lui dois tant, madame,
Qu'une juſte prière en faveur de ſa flamme . . .

VIRIATE.

Si vous lui devez tant, ne me devez-vous rien?
Et lui faut-il payer vos dettes de mon bien?
rr) Après que ma couronne a garanti vos têtes,
Ne méritai-je point de part en vos conquêtes?
Ne vous ai-je ſervi, que pour ſervir toujours,
Et m'aſſurer des fers par mon propre ſecours?
Ne vous y trompez pas: ſi Perpenna m'épouſe,
Du pouvoir ſouverain je deviendrai jalouſe;
Et le rendrai moi-même aſſez entreprenant,
Pour ne vous pas laiſſer un roi pour lieutenant.
Je vous avoûrai plus. A qui que je me donne,
Je voudrai hautement ſoutenir ma couronne;
Et c'eſt ce qui me force à vous conſidérer,
De peur de perdre tout, s'il nous faut ſéparer.

Je

qq) On ne jette point un dépôt, c'eſt un barbariſme *il faut ne mit ce grand dépôt.*

rr) *Après que ma couronne a garanti vos têtes.*] Que veut dire une couronne qui garantit des têtes? Il fallait au moins dire de quoi elles les garantit; on garantit un traité, une poſſeſſion, un héritage. Mais une couronne ne garantit point une tête.

ss) *Il en eſt bien payé d'avoir ſauvé ſa vie.*] C'eſt un barbariſme & un contreſens. On eſt payé en recevant une récompenſe. On eſt payé par une récom-

Je ne vois que vous ſeul, qui des mers aux montagnes,
Sous un même étendart puiſſe unir nos Eſpagnes;
Mais ce que je propoſe en eſt le ſeul moyen;
Et quoi qu'ait fait pour vous ce cher concitoyen,
S'il vous a ſecouru contre la tyrannie,
ſſ) Il en eſt bien payé d'avoir ſauvé ſa vie.
Les malheurs du parti l'accablaient à tel point,
Qu'il ſe voyait perdu, s'il ne vous eût pas joint;
Et même, ſi j'en veux croire la renommée,
Ses troupes, malgré lui, groſſirent votre armée.
Rome offre un grand ſecours, du moins on vous l'écrit;
Mais s'armât-elle toute en faveur d'un proſcrit,
tt) Quand nous ſommes aux bords d'une pleine victoire,
Quel beſoin avons-nous d'en partager la gloire?
Encor une campagne, & nos ſeuls eſcadrons
Aux aigles de Sylla font repaſſer les monts;
Et ces derniers venus auront droit de nous dire,
Qu'ils auront en ces lieux établi notre empire.
Soyons d'un tel honneur l'un & l'autre jaloux;
Et quand nous pouvons tout, ne devons rien qu'à nous.

SERTORIUS.

uu) L'eſpoir le mieux fondé n'a jamais trop de forces.

---

penſe. Mais on n'eſt point payé de recevoir une recompenſe. Il fallait, *il fut aſſez payé, vous ſauvates ſa vie* ou quelque choſe de ſemblable.

tt) *Quand nous ſommes aux bords d'une pleine victoire.*] La victoire n'a point de bords; on touche à la victoire; on eſt près de la remporter, de la ſaiſir; mais on n'eſt point à ſes bords. Cela ne peut ſe dire dans aucune langue, parce que dans toutes les langues les métaphores doivent être juſtes.

uu) *L'eſpoir le mieux fondé n'a jamais trop de forces.*) On ne peut dire *les for-*



xx) Le plus heureux deſtin ſurprend par les divorces ;
yy) Du trop de confiance il aime à ſe venger ;
Et dans un grand deſſein rien n'eſt à négliger.
zz) Devons-nous expoſer à tant d'incertitude
L'eſclavage de Rome, & notre ſervitude,
De peur de partager avec d'autres Romains
Un honneur où le ciel veut peut-être leurs mains ?
Notre gloire, il eſt vrai, deviendra ſans ſeconde,
Si nous faiſons ſans eux la liberté du monde ;
Mais ſi quelque malheur ſuit tant d'heureux combats,
Quels reproches cruels ne nous ferons-nous pas ?
D'ailleurs, conſidérez que Perpenna vous aime,
Qu'il eſt, ou qu'il ſe croit digne du diadême,
Qu'il peut ici beaucoup, qu'il s'eſt vû de tout tems
Qu'en gouvernant le mieux on fait des mécontens,
Que piqué du mépris il oſera peut-être . . .

VIRIATE.

Tranchez le mot, ſeigneur, je vous ai fait mon maître,

ces d'un eſpoir ; aucune langue ne peut admettre ce mot, parce que les forces ne peuvent pas être dans un eſpoir. C'eſt un barbariſme.

xx) *Le plus heureux deſtin ſurprend par les divorces.*] Un deſtin n'a point de divorces, il a des viciſſitudes, des changemens, des revers ; & alors ce n'eſt pas l'heureux deſtin qui ſurprend. Cette expreſſion eſt un barbariſme.

yy) *Du trop de confiance il aime à ſe venger.*] Ce deſtin qui aime à ſe venger eſt une idée poëtique qui n'a rien de vrai. Pourquoi aimerait-il à ſe venger de la confiance qu'on a en lui ? Eſt-ce ainſi que doit raiſonner un grand capitaine, un homme d'état ?

zz) *Devons-nous expoſer à tant d'incertitude l'eſclavage de Rome.*] Ce n'eſt point l'eſclavage qu'on expoſe ici à l'incertitude des événemens ; au contraire, c'eſt la liberté de Rome & celle de l'Eſpagne pour laquelle *Sertorius* & *Viriate* combattent, & qu'on expoſerait.

Et je dois obéir malgré mon ſentiment;
C'eſt à quoi ſe réduit tout ce raiſonnement.
Faites, faites entrer *aaa*) ce héros d'importance;
Que je faſſe un eſſai de mon obéiſſance;
Et ſi vous le craignez, craignez autant du moins
Un long & vain regret *bbb*) d'avoir prêté vos ſoins.

SERTORIUS.

Madame, croiriez-vous. . .

VIRIATE.

Ce mot vous doit ſuffire;
J'entens ce qu'on me dit, & ce qu'on me veut dire.
Allez, faites lui place, & ne préſumez pas. . .

SERTORIUS.

ccc) Je parle pour un autre, & toutefois hélas!
Si vous ſaviez. . .

VIRIATE.

Seigneur, que faut-il que je ſache?

---

aaa) *Ce héros d'importance*] eſt un peu trop comique. L'auteur a déja dit *des gens d'importance*. Il n'eſt pas permis d'écrire d'un ſtile ſi trivial, ſurtout après avoir écrit de ſi belles choſes.

bbb) *D'avoir prêté vos ſoins.*] Il faudrait achever la phraſe. *Prêter vos ſoins* n'a pas un ſens complet; on doit dire à qui on les a prêtés. De plus, on ne prête point de ſoins, on ne prête que les choſes qu'on peut retirer. Quand les ſoins ſont une fois donnés, on peut en refuſer de nouveaux; il n'en eſt pas de même du mot *apui*, *ſecours*; on prête ſon *apui*, ſon *ſecours*, ſon *bras*, ſon *armée* &c. parce qu'on peut les retirer, les reprendre. Ce ſtile eſt très vicieux.

ccc) *Je parle pour un autre, & toutefois hélas!*] Cet hélas dans la bouche de *Sertorius* eſt trop déplacé; il ne convient ni à ſon caractère, ni à ſon âge, ni à la ſcène politique & raiſonnée qui vient de ſe paſſer entre *Viriate* & lui.

Et quel eſt le ſecret que ce ſoupir me cache?

SERTORIUS.

ddd) Ce ſoupir redoublé. . .

VIRIATE.

N'achevez point, allez,
Je vous obéirai plus que vous ne voulez.

SCENE III.

VIRIATE, THAMIRE.

THAMIRE.

eee) SA dureté m'étonne, & je ne puis, madame. . .

VIRIATE.

fff) L'aparence t'abuſe, il m'aime au fond de l'ame.

---

ddd) Ce ſoupir redoublé, achève de dégrader *Sertorius.*

Qu'Achille aime autrement que Tircis & Philène!

Un vieux capitaine romain qui fait remarquer ſes ſoupirs à ſa maîtreſſe, eſt au-deſſous de *Tircis;* car *Tircis* ſoupirera ſans le dire, & ce ſera ſa maîtreſſe qui s'en apercevra.

Qu'un amant paſſionné ſoit attendri, ému, troublé, qu'il ſoupire; mais qu'il ne diſe pas, Voyez comme je ſuis attendri, comme je ſuis ému, comme je ſuis touché, comme je ſoupire. Cette puſillanimité dans laquelle *Corneille* fait tomber *Sertorius* & *Viriate*, eſt une preuve bien manifeſte de ce que nous avons dit tant de fois, que l'amour s'était emparé du théatre, très-longtems avant *Racine;* qu'il n'y avait aucune piéce où cette paſſion n'entrât, & c'était preſque toujours mal-à-propos. Encor une fois, l'amour n'a jamais bien été traité que dans les ſcènes du *Cid*, imitées de *Guilain de Caſtro*, juſqu'à l'*Andromaque* de *Racine;* je dis juſqu'à



THAMIRE.

ggg) Quoi, quand pour un rival il s'obſtine au refus...

VIRIATE.

hhh) Il veut que je l'amuſe, & ne veut rien de plus.

THAMIRE.

Vous avez des clartés que mon inſuffiſance...

VIRIATE.

Parlons à ce rival, le voilà qui s'avance.

---

l'*Andromaque*, car dans la *Thébaïde* & dans *Alexandre* on ſent que *Racine* ſuit la mauvaiſe route que *Corneille* avait tracée; c'eſt l'unique raiſon peut-être pour laquelle ces deux piéces n'intéreſſent point du tout.

eee) *Sa dureté m'étonne.*] Il eſt aſſez difficile de comprendre comment *Thamire* peut parler de dureté après ces hélas & ces ſoupirs.

fff) Rien n'eſt aſſurément moins tragique, qu'une femme qui dit qu'un homme l'aime. C'eſt de la comédie froide.

ggg) *Quoi quand* forme une cacophonie déſagréable.

hhh) *Il veut que je l'amuſe.*] *Viriate* dans cet hémiſtiche comique, ne dit point ce qu'elle doit dire. Sa vanité lui perſuade qu'elle eſt aimée, & que *Sertorius* ſacrifie ſon amour à l'amitié. Ce n'eſt pas là un amuſement. Il faut convenir que rien n'eſt plus éloigné du caractère de la tragédie.

SCENE IV.

VIRIATE, PERPENNA, AUFIDE, THAMIRE.

VIRIATE.

Vous m'aimez, Perpenna, Sertorius le dit;
iii) Je crois ſur ſa parole, *kkk*) & lui dois tout crédit.
Je ſais donc votre amour, mais tirez moi de peine.
Par où prétendez-vous mériter une reine?
A quel titre lui plaire, & par quel charme un jour
lll) Obliger ſa couronne à payer votre amour?

PERPENNA.

Par de ſincères vœux, par d'aſſidus ſervices,
Par de profonds reſpects, par d'humbles ſacrifices;
Et ſi quelques effets peuvent juſtifier. . .

---

iii) *Je crois ſur ſa parole.*] Il falait dire, *je le crois. Corneille* a bien employé le mot *je crois* ſans régime dans *Polyeucte. Je vois, je ſais, je crois, je ſuis déſabuſée.* Mais c'eſt dans un autre ſens. *Polyeucte* veut dire *j'ai la foi.* Mais *Viriate* n'a point la foi.

kkk) *Et lui dois tout crédit.*] Ce terme eſt impropre, & n'eſt pas noble. *Crédit* ne ſignifie point *confiance. Racine* s'eſt ſervi plus noblement de ce mot dans un autre ſens, quand il fait dire à *Agrippine*,

Je vois mes honneurs croître, & tomber mon crédit.

Crédit alors ſignifie *autorité, puiſſance, conſidération.*

lll) *Obliger ſa couronne à payer un jour votre amour.*] On n'oblige point une couronne à payer. Et payer un amour!

mmm) *Tous mes ſoins, tout mon ſang, mon courage, ma vie.*] On peut ſacrifier ſon ſang & ſa vie, ce qui eſt la

VIRIATE.

Hé bien, qu'êtes-vous prêt de lui ſacrifier?

PERPENNA.

mmm) Tous mes ſoins, tout mon ſang, mon courage, ma vie.

VIRIATE.

Pourriez-vous la ſervir *nnn)* dans une jalouſie?

PERPENNA.

Ah! madame. . .

VIRIATE.

A ce mot, en vain le cœur vous bat;
Elle n'eſt pas d'amour, elle n'eſt que d'état.
J'ai de l'ambition, & mon orgueil de reine.
Ne peut voir ſans chagrin une autre ſouveraine,
Qui ſur mon propre trône à mes yeux s'élevant,
Juſques dans mes états *ooo)* prenne le pas devant.
Sertorius y régne, & dans tout notre empire
Il diſpenſe des loix où j'ai voulu ſouſcrire:

même choſe. Mais ſacrifier ſon courage! qu'eſt-ce que cela veut dire? On employe ſon courage, ſes ſoins; on ſacrifie ſa vie.

nnn) Dans une jalouſie: le cœur vous bat: un orgueil de reine.] Ce n'eſt pas là le ſtile noble. Et cette idée de ſe *faire ſervir dans une jalouſie*, eſt non-ſeulement du comique, mais du comique inſipide. Ce n'eſt pas là le *fobos Kai Eleos* la terreur & la pitié. Voilà une plaiſante intrigue tragique que de ſavoir qui de deux femmes paſſera la premiere à une porte.

ooo) Prenne le pas devant,] ne ſe dit plus, & préſente une petite idée. Voilà de ces choſes qu'il faut annoblir par l'expreſſion. *Racine* dit:

Je ceignis la tiare, & marchai ſon égal.

Prendre le pas devant eſt une mauvaiſe façon de parler qui n'eſt pas même pardonnable aux gazettes.

Je ne m'en repens point, il en a bien usé:
Je rens graces au ciel qui l'a favorisé.
Mais pour vous dire enfin de quoi je suis jalouse,
Quel rang puis-je garder auprès de son épouse?
Aristie y prétend, & l'offre qu'elle fait,
Ou que l'on fait pour elle, *pp)* en assure l'effet.
Délivrez nos climats de cette vagabonde,
Qui vient par son exil troubler un autre monde;
Et forcez la sans bruit d'honorer d'autres lieux
De cet illustre objet qui me blesse les yeux.
Assez d'autres états lui prèteront asyle.

PERPENNA.

Quoi que vous m'ordonniez, tout me sera facile:
Mais quand Sertorius ne l'épousera pas,
qqq) Un autre hymen vous met dans le même embarras.
Et qu'importe, après tout, d'une autre, ou d'Aristie,
Si. . .

VIRIATE.

Rompons, Perpenna, rompons cette partie,
Donnons ordre au présent, & quant à l'avenir,
Suivant l'occasion nous saurons y fournir.
Le tems est un grand maître, il régle bien des choses;

Enfin

ppp) En assure l'effet.] Il faut éviter ces expressions prosaïques & négligées. Celle-ci n'est ni noble, ni exacte. Une offre n'assure point un effet; une offre est acceptée ou dédaignée. Le mot d'effet ne s'aplique qu'aux desseins & aux causes, aux menaces, aux priéres.

qqq) Un autre hymen.] *Perpenna* n'a aucune raison de parler d'un autre hymen de *Sertorius*, puisqu'il n'en est point question dans la piéce. Et quel stile

Enfin je ſuis jalouſe, & vous en dis les cauſes.
Voulez-vous me ſervir?

PERPENNA.

Si je le veux? j'y cours,
Madame, *rrr*) & meurs déja d'y conſacrer mes jours.
Mais pourai-je eſpérer que ce faible ſervice
Attirera ſur moi quelque regard propice,
Que le cœur attendri fera ſuivre. . .

VIRIATE.

Arrêtez,
Vous porteriez trop loin des vœux précipités.
Sans doute un tel ſervice aura droit de me plaire;
Mais laiſſez moi, de grace, arbitre du ſalaire:
Je ne ſuis point ingrate, & ſais ce que je dois;
Et c'eſt vous dire aſſez pour la première fois.
Adieu.

---

de comédie! *Un hymen qui met dans l'embaras.*

rrr) *Et meurs déja d'y conſacrer mes jours.*] Il falait, *&* *je meurs.* Mais cette façon de parler eſt du ſtile de la comédie; encor ne dit-on pas même, *je meurs d'aller, je meurs de ſervir;* mais *je meurs d'envie d'aller, de ſervir.* Et cela ne ſe dit que dans la converſation familiere.

SCENE V.

PERPENNA, AUFIDE.

AUFIDE.

Vous le voyez, ſeigneur, comme on vous joue.
Tout ſon cœur eſt ailleurs, Sertorius l'avoue,
Et fait auprès de vous l'officieux rival, *sss*)
Tandis que Viriate. . .

PERPENNA.

Ah, n'en juge point mal.
A lui rendre ſervice elle m'ouvre une voie, *ttt*)
Que tout mon cœur embraſſe avec excès de joie.

AUFIDE.

Vous ne voyez donc pas que ſon eſprit jaloux
Ne cherche à ſe ſervir de vous, que contre vous?
uuu) Et que rompant le cours d'une flamme nouvelle,
Vous forcez ce rival à retourner vers elle?

PERPENNA.

N'importe, ſervons la, méritons ſon amour;

sss) Encor une fois ſtile de comédie.

ttt) *Embraſſer avec excès de joye une voye à rendre ſervice*, on ne peut écrire avec plus d'impropriété. C'eſt un amas de barbariſmes.

uuu) *Rompre le cours d'une flamme nouvelle.*] Autre barbariſme.

xxx) Dans cette ſcène *Perpenna* paraît généreux; il n'eſt plus queſtion de l'aſſaſſinat de *Sertorius* qui fait le ſujet du *drame*. C'eſt d'ordinaire un grand défaut dans une piéce, ſoit tragique, ſoit comique, qu'un perſonnage paraiſſe, ſans rapeller les premiers ſentimens, & les premiers deſſeins qu'il a d'abord annoncés; c'eſt rompre l'unité de deſſein qui doit régner dans tout l'ouvrage.

Nous ſommes entrés dans preſque

La force & la vengeance agiront à leur tour.
Hazardons quelques jours ſur l'eſpoir qui nous flatte,
Duſſions-nous pour tout fruit ne faire qu'une ingrate.

AUFIDE.

Mais, ſeigneur. . .

PERPENNA.

Epargnons les diſcours ſuperflus;
Songeons à la ſervir, & ne conteſtons plus;
Cet unique ſouci tient mon ame occupée.
Cependant de nos murs on découvre Pompée;
Tu ſais qu'on me l'a dit; allons le recevoir,
Puiſque Sertorius m'impoſe ce devoir. *xxx*)

Fin du ſecond acte.

---

tous les détails de ces deux premiers actes, pour montrer aux commençans combien il eſt difficile de bien écrire en vers pour éviter le reproche qu'on nous a fait de n'en avoir pas aſſez dit, & pour répondre au reproche ridicule que quelques gens de parti très-mal inſtruits nous ont fait d'en avoir trop dit. Nous ne pouvons aſſez répéter que nous cherchons uniquement la vérité, & qu'aucune caballe ne nous a jamais intimidés.

Nous reprenons quatre fois plus de fautes dans cette édition que dans les précédentes, parce que des gens qui ne ſavent pas le français ont eu le ridicule d'imprimer qu'il ne fallait pas s'appercevoir de ces fautes.

ACTE III.

SCENE PREMIERE. a)

SERTORIUS, POMPÉE, Suite.

SERTORIUS.

SEIGNEUR, *b*) qui des mortels eût jamais osé croire
Que la trève à tel point dût rehausser ma gloire ?

a) Cette scène fit le succès de *Sertorius*, & elle aura toujours une grande réputation. S'il y a quelques défauts dans le stile, ces défauts n'ôtent rien à la noblesse des sentimens, à la politique, aux bienséances de toute espèce, qui font un chef-d'œuvre de cette conversation. Elle n'est pas tragique, j'en conviens ; elle n'est que politique. La piéce de *Sertorius* n'a rien de la chaleur & du patétique de la vraie tragédie, comme *Corneille* l'avoue dans son examen ; mais cette scène de *Sertorius* & de *Pompée*, prise à part, est un grand modèle.

Il n'y a, je crois, que deux autres exemples sur le théâtre de ces conférences entre de grands hommes, qui méritent d'être remarquées. La premiére dans *Shakespear* entre *Cassius* & *Brutus* ; elle est dans un goût un peu différent de celui de *Corneille*. *Brutus* reproche à *Cassius that he hath an itching palm* : ce qui signifie précisément que *Cassius* se fait graisser la patte. *Cassius* répond qu'il aimerait mieux être un chien, & aboyer à la lune, que de se faire donner des pots de vin. Il y a d'ailleurs des choses vives & animées, mais ce ton de la halle n'est pas tout-à-fait celui de la scène tragique ; ce n'est pas celui du sage *Adisson*.

La seconde conférence est dans l'*Alexandre* de *Racine*, entre *Porus*, *Ephestion* & *Taxile*. Si *Ephestion* était un personnage principal, & si la tragédie était intéressante, cette conférence pourrait encor plaire beaucoup au théâtre, même après celle de *Sertorius* & de *Pom-*

Qu'un nom à qui la guerre a fait trop aplaudir,
Dans l'ombre de la paix *c*) trouvât à s'agrandir?
Certes, je doute encor ſi ma vûe eſt trompée,
Alors que dans ces murs je vois le grand Pompée;
Et quand il lui plaira je ſaurai quel bonheur
Comble Sertorius d'un tel excès d'honneur.

POMPÉE.

d) Deux raiſons; mais, ſeigneur, faites qu'on ſe retire,
Afin qu'en liberté je puiſſe vous les dire.

---

pée. Le mal eſt que ces ſcènes ne ſont pas abſolument néceſſaires à la piéce. *Sertorius* même dit au quatriéme acte,

Quel bruit fait par la ville
De Pompée & de moi l'entrevue inutile?

Ces ſcènes donnent rarement au ſpectateur d'autre plaiſir que celui de voir de grands hommes conférer enſemble.

b) *Qui des mortels eût jamais oſé croire &c.*] Certainement *Sertorius* n'a jamais dit à *Pompée*, *Quel homme aurait jamais oſé croire que ma gloire pût être augmentée?* On ne parle point ainſi de ſoi-même; la bienſéance n'eſt pas obſervée dans les expreſſions; le fonds de la penſée eſt, que la viſite de *Pompée* eſt le plus grand honneur qu'il ait jamais reçu; mais il ne doit pas commencer par parler de ſa gloire, & par dire que jamais mortel n'eût oſé croire que cette gloire pût augmenter; ces vers peuvent paraître une fanfaronade plus qu'un compliment. Il eût été plus court, plus naturel, plus décent de ſuprimer ces vers, & de dire avec une noble ſimplicité, *Seigneur, je doute encor ſi ma vûe eſt trompée*, &c.

c) *Trouvât à s'agrandir.*] Comment eſt-ce qu'un nom trouve quelque choſe? *Sertorius* veut dire qu'il n'a jamais reçu tant d'honneurs; mais un nom ne s'agrandit pas; & il ne falait pas qu'il commençât une converſation polie & modeſte, par dire que la guerre a fait aplaudir à ſon nom. Ce n'eſt pas au nom qu'on aplaudit, c'eſt à la perſonne, aux actions.

d) *Deux raiſons, mais faites qu'on ſe*

SCENE II.

SERTORIUS & POMPÉE *assis.*

POMPÉE.

L'Inimitié qui régne entre nos deux partis,
N'y rend pas de l'honneur *e)* tous les droits amortis.
f) Comme le vrai mérite a ses prérogatives,
Qui prennent le dessus des haines les plus vives,
L'estime & le respect sont de justes tributs
Qu'aux plus fiers ennemis arrachent les vertus;
g) Et c'est ce que vient rendre à la haute vaillance,
Dont je ne fais ici que trop d'expérience,

---

retire.] *Pompée* ne doit pas demander qu'on se retire, pour pouvoir dire en liberté à *Sertorius* qu'il l'estime. On peut faire un compliment en public, & faire ensuite retirer les assistans. Cela même eût fait un bon effet au théatre.

e) Tous les droits amortis.] Cet *amortissement des droits*, ces *prérogatives du vrai mérite*, gâtent un peu ce commencement du discours de Pompée. *Prérogatives* n'est pas le mot propre; & des *prérogatives qui prennent le dessus des haines!* rien n'est moins élégant. Quand même ces deux vers seraient bons, ils pécheraient en ce qu'ils sont inutiles; ils affaibliraient ces deux beaux vers si nobles & si simples:

L'estime & le respect sont les justes tributs
Qu'aux cœurs même ennemis arrachent les vertus.

Rien de trop, voilà la grande règle.

f) Comme le vrai mérite.] Cette phrase ce *comme* ne conviennent pas à Pompée. Cela sent trop son rhéteur. Ce tour est trop aprêté, cette expression trop prosaïque. Le défaut est petit mais il faut remarquer tout dans un dialogue aussi important que celui de Pompée & de Sertorius.

g) Et c'est ce que vient rendre.] Ce

L'ardeur de voir de près un ſi fameux héros,
h) Sans lui voir en la main piques, ni javelots,
i) Et le front déſarmé de ce regard terrible
Qui dans nos eſcadrons guide un bras invincible.
Je ſuis jeune, & guerrier, & tant de fois vainqueur,
Que mon trop de fortune a pû m'enfler le cœur;
Mais, & *k*) ce franc aveu ſied bien aux grands courages
J'aprens plus contre vous par mes déſavantages,
Que les plus beaux ſuccès *l*) qu'ailleurs j'aye emportés,
Ne m'ont encor apris par mes proſpérités.
m) Je vois ce qu'il faut faire à voir ce que vous faites:
Les ſiéges, les aſſauts, les ſavantes retraites,
Bien camper, bien choiſir à chacun ſon emploi,
Votre exemple eſt partout une étude pour moi.
Ah! ſi je vous pouvais rendre à la république,

---

rendre ſe raporte à tribut; mais on ne rend point un tribut, on rend juſtice, on rend hommage, on paye un tribut.

h] *Sans lui voir à la main piques.*] Il ferait à déſirer que *Corneille* eût tourné autrement ce vers. *Voir piques*, n'eſt pas français.

i) *Et le front déſarmé.*] Se raporte à, *ſans voir*, de ſorte que la véritable conſtruction eſt, *ſans lui voir le front déſarmé;* ce qui eſt préciſément le contraire de ce qu'il entend. Il reſte à ſavoir ſi un général doit parler à un autre général de ſon regard terrible.

k) *Ce franc aveu ſied bien aux grands courages.*] C'eſt ce qu'on doit dire de *Pompée*, mais c'eſt ce que *Pompée* ne doit pas dire de lui: c'eſt une parenthèſe du poëte. Jamais un général d'armée ne ſe vante ainſi, & ne s'apelle *grand courage*. Il ne faut jamais faire parler les hommes autrement qu'ils ne parleraient eux-mêmes. C'eſt une régle générale qu'on ne peut trop répéter.

l) *Qu'ailleurs j'aye emportés.*] On emporte une place, on remporte un avantage, on a un ſuccès, on n'emporte point un ſuccès. C'eſt un barbariſme.

m) *Je vois à voir.*] Répétition qu'il faut éviter.

Que je croirais lui faire un présent magnifique!
Et que j'irais, seigneur, à Rome avec plaisir,
Puisque la trève enfin m'en donne le loisir!
Si j'y pouvais porter quelque faible espérance
D'y conclure un accord d'une telle importance!
Près de l'heureux Sylla ne puis-je rien pour vous?
Et près de vous, seigneur, ne puis-je rien pour tous?

SERTORIUS.

Vous me pourriez sans doute épargner quelque peine,
Si vous vouliez avoir l'ame toute Romaine:
Mais avant que d'entrer dans ces difficultés,
Souffrez *n)* que je réponde à vos civilités.
Vous ne me donnez rien par cette haute estime,
Que vous n'ayez déja dans le degré sublime. *o)*
La victoire attachée à vos premiers exploits,
Un triomphe avant l'âge où le souffrent nos loix,

Avant

n) *Que je réponde à vos civilités.*] Il eût été mieux que *Sertorius* eût répondu aux civilités de *Pompée* sans le dire; cela donne à son discours un air aprêté & contraint. Il annonce qu'il veut faire un compliment. Un tel compliment doit être sans apareil, afin qu'il paraisse plus naturel & plus vrai. On n'a pas besoin de faire retirer les assistans pour faire un compliment.

o) *Dans le degré sublime.*] Expression faible & impropre, employée pour la rime.

p) *L'assiette du pays, & la faveur des lieux &c.*] Je ne peux m'empêcher de remarquer ici, qu'on trouve dans plusieurs livres, & surtout dans l'histoire du théatre, que le vicomte de *Turenne* à la représentation de *Sertorius*, s'écria, *Où donc Corneille a-t-il pû aprendre l'art de la guerre?* Ce conte est ridicule. *Corneille* eût très-mal fait d'entrer dans les détails de cet art; il fait dire en général à *Sertorius*, ce que ce romain devait peut-être se passer de dire, qu'il sait mieux se prévaloir du terrain que *Pompée*. Il n'y a pas là de quoi étonner un *Turenne*. Les généraux de *Charles-Quint* & de *François I.* pouvaient en effet s'étonner que *Machiavel* secretaire de Florence donnât des régles excellentes de tactique, & enseignât à

Avant la dignité qui permet d'y prétendre,
Font trop voir quels respects l'univers vous doit rendre.
Si dans l'occasion je ménage un peu mieux
p) L'assiette du pays, & la faveur des lieux,
Si mon expérience en prend quelque avantage,
Le grand art de la guerre attend quelquefois l'âge,
Le tems y fait beaucoup, & de mes actions
S'il vous a plû tirer quelques instructions,
Mes exemples un jour ayant fait place aux vôtres,
Ce que je vous aprens, vous l'aprendrez à d'autres;
Et ceux qu'aura ma mort saisis de mon emploi,
S'instruiront contre vous, comme vous contre moi.
Quant à l'heureux Sylla, je n'ai rien à vous dire.
Je vous ai montré l'art d'affaiblir son empire;
Et si je puis jamais y joindre des leçons
Dignes de vous aprendre à repasser les monts,

disposer les bataillons comme on les range aujourd'hui; c'est alors qu'on pouvait dire, Où *Machiavel* a-t-il apris l'art de la guerre? Mais si le vicomte de *Turenne* en avait dit autant sur un ou deux vers de *Corneille* qui n'enseignent point la tactique, & qui ne doivent point l'enseigner, il aurait dit une puérilité dont il était incapable.

On pouvait plus justement dire que *Corneille* parlait supérieurement de politique. La preuve en est dans ces vers: *lorsque deux factions divisent un empire &c.* Elle est encor plus dans *Cinna*. Nous sommes inondés depuis peu de livres sur le gouvernement. Des hommes obscurs incapables de se gouverner eux-mêmes, & ne connaissant ni le monde, ni la cour, ni les affaires, se sont avisés d'instruire les rois & les ministres, & même de les injurier. Y a-t-il un seul de ces livres, je n'en excepte pas un, qui aproche de loin de la délibération d'*Auguste* dans *Cinna*, & de la conversation de *Sertorius* & de *Pompée*? C'est là que *Corneille* est bien grand; & la comparaison qu'on peut faire de ces morceaux avec tous nos fatras de prose sur la politique, le rend plus grand encore, & est le plus bel éloge de la poësie.

Je ſuivrai d'aſſez près votre illuſtre retraite,
Pour traiter avec lui ſans beſoin d'interprète,
Et ſur les bords du Tibre, q) une pique à la main,
Lui demander raiſon pour le peuple Romain.

POMPÉE.

De ſi hautes leçons, ſeigneur, ſont difficiles,
Et pourraient vous donner quelques ſoins inutiles,
Si vous faiſiez deſſein de me les expliquer,
r) Juſqu'à m'avoir apris à les bien pratiquer.

SERTORIUS.

Auſſi me pourriez-vous épargner quelque peine;
Si vous vouliez avoir l'ame toute Romaine;
Je vous l'ai déja dit.

POMPÉE.

Ce diſcours rebattu
Laſſerait une auſtère & farouche vertu.
Pour moi, qui vous honore aſſez pour me contraindre
A fuir obſtinément tout ſujet de m'en plaindre,
Je ne veux rien comprendre en ces obſcurités.

SERTORIUS.

Je ſais qu'on n'aime point de telles vérités;

---

q) *Une pique à la main.*] On ſe ſervait encor de piques en France lorſqu'on repréſenta *Sertorius*, & cette expreſſion était plus noble qu'aujourd'hui.

r) *Juſqu'à m'avoir apris &c.*] Ce vers n'a pas un ſens net. On ne ſait ſi l'intention de l'auteur eſt, Si vous vouliez m'expliquer mes leçons, juſqu'à-ce que vous m'apriſſiez à les mettre en pratique. Mais *faire deſſein de les expliquer juſqu'à m'avoir apris*, eſt un contreſens en toute langue. *Faire deſſein* eſt un barbariſme.

s) On eſt chef de parti. On n'eſt pas

Mais, ſeigneur, étant ſeuls, je parle avec franchiſe,
Banniſſant les témoins vous me l'avez permiſe;
Et je garde avec vous la même liberté,
Que ſi votre Sylla n'avait jamais été.
ſ) Eſt-ce être tout Romain, qu'être chef d'une guerre
Qui veut tenir aux fers les maîtres de la terre?
Ce nom, ſans vous & lui, nous ſerait encor dû;
C'eſt par lui, c'eſt par vous que nous l'avons perdu.
C'eſt vous qui ſous le joug t) trainez des cœurs ſi braves;
Ils étaient plus que rois, ils ſont moindres qu'eſclaves;
Et la gloire qui ſuit vos plus nobles travaux,
Ne fait qu'aprofondir l'abîme de leurs maux:
Leur miſère eſt le fruit de votre illuſtre peine,
Et vous penſez avoir l'ame toute Romaine?
Vous avez hérité ce nom de vos ayeux,
Mais s'il vous était cher, vous le rempliriez mieux.

POMPÉE.

Je crois le bien remplir, quand tout mon cœur s'aplique
Aux ſoins de rétablir un jour la république;
Mais vous jugez, ſeigneur, de l'ame u) par le bras,
Et ſouvent l'un parait ce que l'autre n'eſt pas.

---

chef d'une guerre. Le mot eſt trop impropre.

t) *Trainer des cœurs*,] peut ſe dire. *Racine* a dit,

Charmant, jeune, trainant tous les cœurs après ſoi.

Mais cet *après ſoi* ou *après lui* eſt abſolument néceſſaire,

Entrainant après lui tous les cœurs des ſoldats.

u) *Par le bras, & l'un qui paraît ce que l'autre n'eſt pas.*] Ces expreſſions ſont trop négligées; & comment un bras peut-il paraître différent d'une ame? La plûpart des fautes de langage ſont au fonds des défauts de juſteſſe.

Lorſque deux factions diviſent un empire,
Chacun ſuit au hazard la meilleure, ou la pire,
Suivant l'occaſion, ou la néceſſité,
Qui l'emporte vers l'un, ou vers l'autre côté.
Le plus juſte parti difficile à connaître,
Nous laiſſe en liberté de nous choiſir un maître;
Mais quand ce choix eſt fait, on ne s'en dédit plus.
J'ai ſervi ſous Sylla du tems de Marius,
Et ſervirai ſous lui, tant qu'un deſtin funeſte
De nos diviſions *x*) ſoutiendra quelque reſte.
Comme je ne vois pas dans le fond de ſon cœur,
y) J'ignore quels projets peut former ſon bonheur:
S'il les pouſſe trop loin, moi-même je l'en blame;
Je lui prête mon bras ſans engager mon ame;
Je m'abandonne au cours de ſa félicité,
Tandis que tous mes vœux ſont pour la liberté;
Et c'eſt ce qui me force à garder une place
Qu'uſurperaient ſans moi l'injuſtice & l'audace,
Afin que, Sylla mort, ce dangereux pouvoir
Ne tombe qu'en *z*) des mains qui ſachent leur devoir.

---

x] *Soutiendra*,] n'eſt pas le mot propre. On entretient un reſte de diviſions, on les fomente &c. On ſoutient un parti, une cauſe. une prétention. Mais c'eſt un très léger défaut dans un auſſi beau diſcours que celui de *Pompée*.

Lorſque deux factions diviſent un empire,
Chacun ſuit au hazard la meilleure ou la pire;

Mais quand le choix eſt fait on ne s'en dédit plus &c.

Quelle vérité dans ces vers, & quelle force dans leur ſimplicité! point d'épithète, rien de ſuperflu; c'eſt la raiſon en vers.

y) *Un bonheur qui forme des projets.*] Eſt trop impropre.

z) *En des mains qui ſachent leur devoir.*] On peut animer tout dans la poëſie; mais dans une conférence ſans

Enfin je ſais mon but, & vous ſavez le vôtre.

SERTORIUS.

Mais cependant, ſeigneur, vous ſervez comme un autre;
Et nous qui jugeons tout ſur la foi de nos yeux,
Et laiſſons le dedans à pénétrer aux dieux,
Nous craignons votre exemple, & doutons ſi dans Rome
Il n'inſtruit point le peuple à prendre loi d'un homme;
Et ſi votre valeur ſous le pouvoir d'autrui
Ne ſéme point pour vous, lorſqu'elle agit pour lui.
Comme je vous eſtime, il m'eſt aiſé de croire
Que de la liberté vous feriez votre gloire,
Que votre ame en ſecret lui donne tous ſes vœux;
Mais ſi je m'en raporte aux eſprits ſoupçonneux,
Vous aidez aux Romains à faire eſſai d'un maître,
Sous ce flatteur eſpoir qu'un jour vous pourriez l'être.
La main qui les oprime, & que vous ſoutenez,
Les accoutume au joug que vous leur deſtinez,
Et doutant s'ils voudront ſe faire à l'eſclavage,
aa) Aux périls de Sylla vous tâtez leur courage.

---

paſſion, les métaphores outrées ne peuvent avoir lieu; peut-être cette expreſſion porte encor plus l'empreinte d'une négligence qui échape, que d'une figure qu'on recherche.

aa) *Aux périls de Sylla vous tâtez leur courage.*] Ce mot *tâter*, qui par lui-même eſt familier, & même ignoble, fait ici un très bel effet; car, comme on l'a déja remarqué, il n'y a guères de mot qui étant heureuſement placé ne puiſſe contribuer au ſublime. Ce diſcours de *Sertorius* eſt un des plus beaux morceaux de *Corneille*; & le reſte de la ſcène en eſt digne, à quelques négligences près.

Ces vers,

Et votre empire en eſt d'autant plus dangereux &c.

Rome n'eſt plus dans Rome, elle eſt toute où je ſuis &c.

ſont égaux aux plus beaux vers de *Cinna* & des *Horaces*.

POMPÉE.

Le tems détrompera ceux qui parlent ainsi;
Mais justifiera-t-il ce que l'on voit ici?
Permettez qu'à mon tour je parle avec franchise:
Votre exemple à la fois m'instruit, & m'autorise:
Je juge comme vous sur la foi de mes yeux,
Et laisse le dedans à pénétrer aux dieux.
Ne vit-on pas ici sous les ordres d'un homme?
N'y commandez-vous pas, comme Sylla dans Rome?
Du nom de dictateur, du nom de général,
Qu'importe, si des deux le pouvoir est égal?
Les titres différens ne font rien à la chose;
Vous imposez des loix ainsi qu'il en impose;
Et s'il est périlleux de s'en faire haïr,
Il ne serait pas sûr de vous désobéir.
Pour moi, si quelque jour je suis ce que vous êtes,
J'en userai peut-être alors comme vous faites.
Jusques-là. . .

SERTORIUS.

Vous pourriez en douter jusques-là,
Et me faire un peu moins ressembler à Sylla.
Si je commande ici, le sénat me l'ordonne.
Mes ordres n'ont encor assassiné personne.
Je n'ai pour ennemis que ceux du bien commun;
Je leur fais bonne guerre, & n'en proscris pas un.

bb) Voilà encor un des plus beaux endroits de *Corneille*, il y a de la force, de la grandeur, de la vérité; & même il est supérieurement écrit à quelques négligences, à quelques familiarités près. Comme le *tiran est bas. Donner cette joye; ouvrir tous ses bras.* Mais quand une expression familiere & com-

C'eſt un aſyle ouvert que mon pouvoir ſuprême ;
Et ſi l'on m'obéit, ce n'eſt qu'autant qu'on m'aime.

POMPÉE.

Et votre empire en eſt d'autant plus dangereux,
Qu'il rend de vos vertus les peuples amoureux,
Qu'en aſſujettiſſant vous avez l'art de plaire,
Qu'on croit n'être en vos fers qu'eſclave volontaire ;
Et que la liberté trouvera peu de jour
A détruire un pouvoir que fait régner l'amour.
Ainſi parlent, ſeigneur, les ames ſoupçonneuſes.
Mais n'examinons point ces queſtions fâcheuſes,
Ni ſi c'eſt un ſénat qu'un amas de bannis,
Que cet aſyle ouvert ſous vous a réunis.
Une ſeconde fois, n'eſt-il aucune voie
Par où je puiſſe à Rome emporter quelque joie ?
Elle ſerait extrême à trouver les moyens
De rendre un ſi grand homme à ſes concitoyens ;
Il eſt doux de revoir les murs de la patrie :
C'eſt elle par ma voix, ſeigneur, qui vous en prie.
C'eſt Rome. . .

SERTORIUS.

Le ſéjour de votre potentat, *bb*)
Qui n'a que ſes fureurs pour maximes d'état ?
Je n'apelle plus Rome un enclos de murailles,

---

mune eſt bien placée & fait un contraſte, alors elle tient preſque du ſublime. Tel eſt ce vers ;

Je n'appelle plus Rome un enclos de murailles.

Ce mot *enclos* qui ailleurs eſt ſi commun & même bas s'annoblit ici ; & fait un très beau contraſte avec *ce vers admirable.*

Rome n'eſt plus dans Rome elle eſt toute où je ſuis.

Que ſes proſcriptions comblent de funérailles ;
Ces murs, dont le deſtin fut autrefois ſi beau,
N'en ſont que la priſon, ou plûtôt le tombeau.
Mais pour revivre ailleurs dans ſa première force,
Avec les faux Romains elle a fait plein divorce ;
Et comme autour de moi j'ai tous ſes vrais apuis,
Rome n'eſt plus dans Rome, elle eſt toute où je ſuis.
Parlons pourtant d'accord. Je ne ſais qu'une voie
Qui puiſſe avec honneur nous donner cette joie.
Uniſſons nous enſemble, & le tyran eſt bas ;
Rome à ce grand deſſein ouvrira tous ſes bras.
Ainſi nous ferons voir l'amour de la patrie,
Pour qui vont les grands cœurs juſqu'à l'idolatrie ;
Et nous épargnerons ces flots de ſang Romain
Que verſent tous les ans votre bras & ma main.

POMPÉE.

Ce projet qui pour vous eſt tout brillant de gloire,
N'aurait-il rien pour moi d'une action trop noire?
Moi qui commande ailleurs, puis-je ſervir ſous vous?

SERTORIUS.

Du droit de commander je ne ſuis point jaloux;
Je ne l'ai qu'en dépôt, & je vous l'abandonne,
Non juſqu'à vous ſervir de ma ſeule perſonne,
Je prétens un peu plus, mais dans cette union
De votre lieutenant m'envierez-vous le nom ?

POMPÉE.

cc) Il faut éviter ces expreſſions triviales *que c'eſt* qui n'eſt pas français, & *ce que c'eſt* qui étant plus régulier eſt dur à l'oreille & du ſtile de converſation.

dd) Cette tranſition ne me paraît pas

POMPÉE.

De pareils lieutenans n'ont des chefs qu'en idée;
Leur nom retient pour eux l'autorité cédée;
cc) Ils n'en quittent que l'ombre; & l'on ne fait que c'eft
De fuivre, ou d'obéir, que fuivant qu'il leur plait.
Je fais une autre voie, & plus noble, & plus fûre.
Sylla, fi vous voulez, quitte fa dictature,
Et déja de lui-même il s'en ferait démis,
S'il voyait qu'en ces lieux il n'eût plus d'ennemis.
Mettez les armes bas, je répons de l'iffue,
J'en donne ma parole après l'avoir reçûe.
Si vous êtes Romain, prenez l'occafion.

SERTORIUS.

Je ne m'éblouïs point de cette illufion.
Je connais le tyran, j'en vois le ftratagême:
Quoi qu'il femble promettre, il eft toujours lui-même.
dd) Vous qu'à fa défiance il a facrifié,
Jufques à vous forcer d'être fon allié . . .

POMPÉE.

Hélas, ce mot me tue, & je le dis fans feinte,
C'eft l'unique fujet qu'il m'a donné de plainte.
ee) J'aimais mon Ariftie, il m'en vient d'arracher:
Mon cœur frémit encor à me le reprocher.
Vers tant de biens perdus fans-ceffe il me rapelle;
Et je vous rens, feigneur, mille graces pour elle,

affez ménagée. Je crois que Sertorius devait dans l'énumération des cruautés de Sylla compter celle d'avoir forcé Pompée à répudier fa femme.

ee) *J'aimais mon Ariftie*,] eft faible, trivial & comique.



A vous, à ce grand cœur, dont la compaſſion
Daigne ici l'honorer de ſa protection.

SERTORIUS.

Protéger hautement les vertus malheureuſes,
C'eſt le moindre devoir des ames généreuſes; *ff*)
Auſſi fais-je encor plus, je lui donne un époux.

POMPÉE.

Un époux! Dieux, qu'entens-je? Et qui, ſeigneur?

SERTORIUS.

Moi.

POMPÉE.

Vous?
Seigneur, toute ſon ame eſt à moi dès l'enfance:
N'imitez point Sylla par cette violence;
Mes maux ſont aſſez grands, ſans y joindre celui
De voir tout ce que j'aime entre les bras d'autrui.

SERTORIUS.

Tout eſt encor à vous.

---

ff) Sertorius ne doit point dire *qu'il eſt une ame généreuſe*. Il doit le laiſſer entendre; c'eſt le défaut de tous les héros de *Corneille* de ſe vanter toujours.

gg) *La force qu'on vous fait pour lui donner la main*,] eſt un barbariſme. On dit, prendre à force, faire force de rames, de voiles; céder à la force, employer la force; mais non *faire force à quelqu'un*. Le terme propre eſt *faire violence*, ou *force*.

Remarquons ici que le grand Pompée eſt préſenté ſous un aſpect bien défavorable; c'eſt l'avanture la plus honteuſe de ſa vie: il a répudié *Antiſtia* qu'il aimait, & a épouſé *Æmilia* la petite-fille de *Sylla*, pour faire ſa cour à ce tyran. Cette baſſeſſe était d'autant plus honteuſe, qu'*Emilie* était groſſe de ſon premier mari quand *Pompée* l'épouſa par un double divorce. Pompée avoue ici ſa honte à Sertorius & à ſa première femme. Il ne paraît que comme un eſclave de Sylla, qui craint de dé-

SCENE III.

ARISTIE, SERTORIUS, POMPÉE.

SERTORIUS.

VEnez, venez, madame,
Faire voir quel pouvoir j'uſurpe ſur votre ame,
Et montrer, s'il ſe peut, à tout le genre humain
gg) La force qu'on vous fait pour me donner la main.

POMPÉE.

C'eſt elle-même, ô ciel!

SERTORIUS.

Je vous laiſſe avec elle;
Et ſais que tout ſon cœur vous eſt encor fidelle.

plaire à ſon maître. Dans cette poſition, quelque choſe qu'il diſe ou qu'il faſſe, il eſt impoſſible de s'intéreſſer à lui. On prend un intérêt médiocre à *Sertorius* amoureux. *Viriate* eſt peut-être le premier perſonnage de la piéce : mais quiconque n'étalera que de la politique, n'excitera jamais les grands mouvemens qui ſont l'ame de la tragédie. Il eſt dit dans le *Boleana*, que *Boileau* n'aimait pas cette fameuſe conférence de *Sertorius* & de *Pompée*. On prétend que *Boileau* diſait que cette ſcène n'était ni dans la raiſon, ni dans la nature; & qu'il était ridicule que Pompée vint redemander ſa femme à Sertorius, tandis qu'il en avait une autre de la main de Sylla. J'avoue que l'objet de cette conférence peut être critiqué; mais j'ai bien de la peine à croire que Boileau ne fût pas content des morceaux adroits & ſublimes de cette ſcène; il ſavait trop bien que le goût conſiſte à ſavoir admirer les beautés au milieu des défauts.

Reprenez votre bien, ou ne vous plaignez plus,
Si j'ose m'enrichir, Seigneur, de vos refus. *hh*)

SCENE IV.

POMPÉE, ARISTIE.

POMPÉE.

ME dit-on vrai, madame, & ferait-il possible . . .

ARISTIE.

Oui, seigneur, il est vrai que j'ai le cœur sensible;
ii) Suivant qu'on m'aime ou hait, j'aime ou hais à mon tour,
Et ma gloire soutient ma haine, & mon amour.
Mais si de mon amour elle est la souveraine,
Elle n'est pas toujours maîtresse de ma haine;
Je ne la suis pas même, & je hais quelquefois,
Et moins que je ne veux, & moins que je ne dois.

hh) Après une scène de politique, il n'est guères possible que jamais une scène de tendresse puisse réussir. Le cœur veut être mené par degrés: Il ne peut passer rapidement d'un sujet à un autre; & toutes les fois qu'on promène ainsi le spectateur d'objets en objets, tout intérêt cesse. C'est une des raisons qui empêchent presque toutes les tragédies de *Corneille* d'être touchantes; il paraît qu'il a senti ce défaut, puisque *Sertorius* & *Pompée* ont parlé d'*Aristie* à la fin de la scène précédente, mais ils n'en ont parlé que par occasion.

ii) *Suivant qu'on m'aime ou hait, j'aime ou hais à mon tour.*] Ce vers & les suivans sont un peu du haut comique, & ôtent à la femme de *Pompée* toute sa dignité.

kk) *Ce feu* qui cherche *le feu* de Pompée, ce couroux qui *trébuche*, en un mot cette scène entre un mari & une femme ne passerait pas aujourd'hui.

ll) *Si je vous aime &c.*] Ce qui fait en partie que cette scène est froide, c'est précisément cette chaleur que *Pom-*

POMPÉE.

Cette haine a pour moi toute ſon étendue,
Madame, & la pitié ne l'a point ſuſpendue;
La généroſité n'a pû la modérer.

ARISTIE.

Vous ne voyez donc pas qu'elle a peine à durer.
kk) Mon feu, qui n'eſt éteint que parce qu'il doit l'être,
Cherche en dépit de moi le vôtre pour renaître;
Et je ſens qu'à vos yeux mon couroux chancelant
Trébuche, perd ſa force, & meurt en vous parlant.
M'aimeriez-vous encor; ſeigneur?

POMPÉE.

ll) Si je vous aime?
Demandez ſi je vis, ou ſi je ſuis moi-même.
Votre amour eſt ma vie, & ma vie eſt à vous.

ARISTIE.

mm) Sortez de mon eſprit, reſſentimens jaloux.

---

pée eſſaie de mettre dans ſa réponſe à ſa femme. S'il eſt vrai qu'il l'aime ſi tendrement, il joue le rôle d'un lâche de l'avoir répudiée par crainte de *Sylla*; & *Pompée* ainſi avili, ne peut plus intéreſſer les ſpectateurs, comme on vient de le faire voir. *Ariſtie* plait encor moins, en ne paraiſſant que pour dire à Pompée qu'elle prendra un autre mari, s'il ne veut pas d'elle. Ce ſont là des intérêts qui n'ont rien de grand, ni d'attendriſſant.

mm) *Sortez de mon eſprit: rentrez dans mon eſprit: plus de Sertorius: venez Sertorius, venez Sertorius.*] Il n'y a perſonne qui puiſſe ſouffrir cet aprêt, ces refrains, ces jeux d'eſprit compaſſés. Cela reſſemble un peu à ces anciennes piéces de poëſie nommées chants royaux, balades virelais; amuſemens que jamais ni les grecs ni les romains ne connurent, excepté dans les vers phaleuques, qui étaient une eſpèce de poëſie molle & efféminée où les refrains étaient admis; & quelquefois auſſi dans l'églogue:

Ducite ab urbe domum mea carmina,
Ducite Daphnim.

Noirs enfans du dépit, ennemis de ma gloire,
Triſtes reſſentimens, je ne veux plus vous croire.
Quoi qu'on m'ait fait d'outrage, il ne m'en ſouvient plus.
Plus de nouvel hymen, plus de Sertorius;
Je ſuis au grand Pompée, & puiſqu'il m'aime encore
Puiſqu'il me rend ſon cœur, de nouveau je l'adore.
Plus de Sertorius. Mais, ſeigneur, répondez;
Faites parler ce cœur qu'enfin vous me rendez.
nn) Plus de Sertorius. Hélas, quoi que je die,
Vous ne me dites point, ſeigneur, *plus d'Emilie.*
Rentrez dans mon eſprit, jaloux reſſentimens,
Fiers enfans de l'honneur, nobles emportemens,
C'eſt vous que je veux croire, & Pompée infidelle
Ne ſaurait plus ſouffrir que ma haine chancelle;
Il l'affermit pour moi. Venez, Sertorius,
Il me rend toute à vous par ce muet refus.
Donnons ce grand témoin à ce grand hyménée;
Son ame toute ailleurs n'en ſera point gênée:
Il le verra ſans peine, & cette dureté
Paſſera chez Sylla pour magnanimité.

POMPÉE.

oo) Ce qu'il vous fait d'injure également m'outrage;
Mais enfin je vous aime, & ne puis davantage.
Vous, ſi jamais ma flamme eut pour vous quelque apas,
Plaignez vous, haïſſez, mais ne vous donnez pas;

nn) Hélas quoique je die plus d'Emilie &c.] Cela ferait à ſa place dans une paſtorale. Mais dans une tragédie!

oo) Ce qu'il fait d'injure,] eſt un barbariſme. Mais *je vous aime & ne puis davantage.* Deshonore entiérement Pompée, le vainqueur de Mithridate ne devait pas s'avilir juſques-là.

pp) Elle porte en ſes flancs &c.] Ce détail domeſtique, cette confidence de

Demeurez en état d'être toujours ma femme ;
Gardez jusqu'au tombeau l'empire de mon ame.
Sylla n'a que son tems, il est vieil & cassé,
Son régne passera, s'il n'est déja passé ;
Ce grand pouvoir lui pése, il s'aprête à le rendre ;
Comme à Sertorius, je veux bien vous l'aprendre.
Ne vous jettez donc point, madame, en d'autres bras ;
Plaignez vous, haïssez, mais ne vous donnez pas :
Si vous voulez ma main n'engagez point la vôtre.

ARISTIE.

Mais quoi, n'êtes-vous pas entre les bras d'une autre ?

POMPÉE.

Non, puisqu'il vous en faut confier le secret.
Emilie à Sylla n'obéit qu'à regret.
Des bras d'un autre époux ce tyran qui l'arrache,
Ne romt point dans son cœur le saint nœud qui l'attache ;
pp) Elle porte en ses flancs un fruit de cet amour,
Que bientôt chez moi-même elle va mettre au jour ;
Et dans ce triste état sa main qu'il m'a donnée,
N'a fait que l'éblouïr par un feint hyménée,
Tandis que toute entière à son cher Glabrion
Elle parait ma femme, & n'en a que le nom.

ARISTIE.

Et ce nom seul est tout pour celles de ma sorte.

Pompée, qu'il ne couche point avec sa nouvelle femme, & qu'elle est grosse d'un autre, sont au-dessous de la comédie. De telles naïvetés qui succèdent à la belle scène de l'entrevue de Pompée & de Sertorius, justifient ce que Molière disait de Corneille, qu'il y avait un lutin qui tantôt lui faisait ses vers admirables, & tantôt le laissait travailler lui-même.

qq) Rendez-le moi, ſeigneur, ce grand nom qu'elle porte.
J'aimai votre tendreſſe, & vos empreſſemens;
Mais je ſuis au-deſſus de ces attachemens;
Et tout me ſera doux, ſi ma trame coupée
Me rend à mes ayeux en femme de Pompée;
Et que ſur mon tombeau ce grand titre gravé
Montre à tout l'avenir que je l'ai conſervé.
J'en fais toute ma gloire, & toutes mes délices;
Un moment de ſa perte a pour moi des ſuplices.
Vengez moi de Sylla qui me l'ôte aujourd'hui,
Ou ſouffrez qu'on me venge & de vous & de lui;
Qu'un autre hymen me rende un titre qui l'égale;
Qu'il me reléve autant que Sylla me ravale;
Non que je puiſſe aimer aucun autre que vous,
Mais pour venger ma gloire *rr*) il me faut un époux,
Il m'en faut un illuſtre, & dont la renommée . . .

POMPÉE.

Ah! ne vous laſſez point d'aimer, & d'être aimée. *ſſ*)
Peut-être touchons-nous au moment déſiré,
Qui ſaura réunir ce qu'on a ſéparé.

Ayez

qq) *Rendez-le-moi, ſeigneur, ce grand nom qu'elle porte.*] C'eſt le lutin qui fit ce vers là; mais ce n'eſt pas lui qui fit, *Pour celles de ma ſorte.*

rr) *Il me faut un époux.*] Une femme qui dit que pour la venger il lui faut un mari, dit une étrange choſe. *Corneille* l'a bien ſenti en relevant cet aveu par ces mots, *il m'en faut un illuſtre*; & ce n'eſt peut-être pas encor aſſez.

ſſ) *Ah! ne vous laſſez point d'aimer & d'être aimée.*] Eſt un vers d'églogue. Et entre un mari & une femme il eſt au-deſſous de l'églogue.

tt) *Ayez plus de courage.*] C'eſt au contraire, c'eſt Ariſtie qui doit dire à Pompée, *ayez plus de courage.* C'eſt lui ſeul qui en manque ici.

tt) Ayez plus de courage, & moins d'impatience;
Souffrez que Sylla meure, ou quitte ſa puiſſance...

ARISTIE.

J'attendrai de ſa mort, ou de ſon repentir,
Qu'à me rendre l'honneur vous daigniez conſentir?
Et je verrai toujours votre cœur plein de glace,
Mon tyran impuni, ma rivale en ma place,
Juſqu'à ce qu'il renonce au pouvoir abſolu,
Après l'avoir gardé tant qu'il l'aura voulu?

POMPÉE.

uu) Mais tant qu'il poura tout, que pourai-je, madame?

ARISTIE.

xx) Suivre en tous lieux, ſeigneur, l'exil de votre femme,
La ramener chez vous avec vos légions,
yy) Et rendre un heureux calme à nos diviſions.
Que ne pourez-vous point en tête d'une armée,
Partout, hors de l'Eſpagne, à vaincre accoutumée?
Et quand Sertorius ſera joint avec nous,
Que poura le tyran? qu'oſera ſon couroux?

---

uu) *Mais tant qu'il poura tout, que pourai-je, madame?*] Ce vers humilie trop Pompée. Il y a des hommes qu'il ne faut jamais faire voir petits.

xx) On ne ſuit point un exil, on ſuit une exilée.

yy) On rend le calme à un peuple agité & diviſé. On ne rend point le calme à une diviſion. Cela eſt impropre: & forme un contre-ſens. On fait ſuccèder le calme au trouble, à l'orage, l'union, la concorde à la diviſion. *Corneille* dans ſes vingt dernières piéces ne ſe ſert preſque jamais du mot propre, ne parle preſque jamais français, & ſurtout n'eſt jamais intéreſſant; & cela tandis que la langue ſe perfectionnait ſous la plume de tant de beaux génies du grand ſiécle, tandis que Racine parlait au cœur avec tant de chaleur, de nobleſſe, d'élégance, & dans un langage ſi pur.

POMPÉE.

zz) Ce n'eſt pas s'affranchir qu'un moment le paraître,
Ni ſecouer le joug que de changer de maître.
Sertorius pour vous eſt un illuſtre apui;
Mais en faire le mien, c'eſt me ranger ſous lui;
Joindre nos étendarts, c'eſt groſſir ſon empire.
aaa) Perpenna qui l'a joint ſaura que vous en dire.
Je ſers, mais juſqu'ici l'ordre vient de ſi loin,
Qu'avant qu'on le reçoive, il n'en eſt plus beſoin;
bbb) Et ce peu que j'y rens de vaine déférence,
Jaloux du vrai pouvoir, ne ſert qu'en aparence.
Je crois n'avoir plus même à ſervir qu'un moment;
Et quand Sylla prépare un ſi doux changement,
Pouvez-vous m'ordonner de me bannir de Rome,
Pour la remettre au joug ſous les loix d'un autre homme,
Moi qui ne ſuis jaloux de mon autorité,
Que pour lui rendre un jour toute ſa liberté?
Non, non, ſi vous m'aimez, comme j'aime à le croire,
Vous ſaurez accorder votre amour, & ma gloire,
Céder avec prudence au tems prêt à changer,
Et ne me perdre pas au lieu de vous venger.

ARISTIE.

Si vous m'avez aimée, & qu'il vous en ſouvienne,
Vous mettrez votre gloire à me rendre la mienne.

---

zz) Pour que ce vers fut français il faudrait ce n'eſt pas être affranchi que le paraître.

aaa) *Perpenna qui l'a joint ſaura que vous en dire.*] Ce vers familier, & la diſſertation politique de Pompée avec ſa femme, augmentent les défauts de cette ſcène. Le principal vice eſt dans le ſujet, & je crois qu'il était impoſſible de mettre de la chaleur dans cette piéce.

bbb) Le peu de déférence qui eſt ja-

Mais il eſt tems qu'un mot termine ces débats.
ccc) Me voulez-vous, ſeigneur? ne me voulez-vous pas?
Parlez, que votre choix règle ma deſtinée.
Suis-je encor à l'époux à qui l'on m'a donnée?
Suis-je à Sertorius? C'eſt aſſez conſulté,
Rendez moi mes liens, ou pleine liberté . . .

POMPÉE.

Je le vois bien, madame, il faut rompre la trève,
Pour briſer en vainqueur cet hymen, s'il s'achève;
Et vous ſavez ſi peu l'art de vous ſecourir,
Que, pour vous en inſtruire, il faut vous conquérir.

ARISTIE.

Sertorius ſait vaincre, & garder ſes conquêtes.

POMPÉE.

ddd) La vôtre, à la garder, coûtera bien des têtes;
Comme elle fermera la porte à tout accord,
Rien ne la peut jamais aſſurer que ma mort.
Oui, j'en jure les dieux, s'il faut qu'il vous obtienne,
Rien ne peut empêcher ſa perte, que la mienne;
Et peut-être tous deux, l'un par l'autre percés,
Nous vous ferons connaître à quoi vous nous forcez.

ARISTIE.

Je ne ſuis pas, ſeigneur, d'une telle importance.
D'autres ſoins éteindront cette ardeur de vengeance;

---

loux du pouvoir & qui ſert en apparence, eſt un galimatias qui n'eſt pas français.

ccc) *Me voulez-vous; ſeigneur? ne me voulez-vous pas?*] C'eſt un vers de comédie qui avilit tout; & ce vers eſt le précis de toute la ſcène.

ddd) *La vôtre, à la garder, coûtera bien des têtes*] eſt un vers de *Nicomède*, qui eſt bien plus à ſa place dans *Nicomède* qu'ici, parce qu'il ſied mieux à *Nicomède* de braver ſon frère qu'à *Pompée* de braver ſa femme.

Ceux de vous agrandir vous porteront ailleurs ;
Où vous pourez trouver quelques destins meilleurs ;
Ceux de servir Sylla, d'aimer son Emilie,
D'imprimer du respect à toute l'Italie,
De rendre à votre Rome un jour sa liberté,
Sauront tourner vos pas de quelqu'autre côté.
Surtout ce privilège acquis aux grandes ames,
De changer, à leur gré, de maris ou de femmes,
Mérite qu'on l'étale au bout de l'univers,
Pour en donner l'exemple à cent climats divers.

POMPÉE.

Ah ! c'en est trop, madame, *eee*) & de nouveau je jure...

ARISTIE.

Seigneur, les vérités sont-elles quelque injure ?

POMPÉE.

Vous oubliez trop tôt que je suis votre époux.

ARISTIE.

Ah ! si ce nom vous plait, je suis encor à vous.
Voilà ma main, seigneur.

POMPÉE.

Gardez-la moi, madame.

ARISTIE.

Tandis que vous avez à Rome une autre femme ?

---

eee) *Et de nouveau je jure.*] Ce vers fait bien connaitre à quel point cette scène de politique amoureuse était difficile à faire. Quand on répéte ce qu'on a déja dit, c'est une preuve qu'on n'a rien à dire.

fff) *Si passé ce moment, &c.*] Il fau-

Que par un autre hymen vous me deshonorez?
Me puniſſent les dieux que vous avez jurés,
fff) Si, paſſé ce moment, & hors de votre vûe,
Je vous garde une foi que vous avez rompue!

POMPÉE.

Qu'allez-vous faire? hélas!

ARISTIE.

Ce que vous m'enſeignez.

POMPÉE.

ggg) Eteindre un tel amour!

ARISTIE.

Vous-même l'éteignez.

POMPÉE.

La victoire aura droit de le faire renaître.

ARISTIE.

Si ma haine eſt trop faible, elle la fera croître.

POMPÉE.

Pourez-vous me haïr?

ARISTIE.

J'en fais tous mes ſouhaits.

drait au moins qu'elle fut sûre d'épouſer *Sertorius*, pour parler ainſi.

ggg] *Eteindre un tel amour &c.*] Si *Pompée* eſt en effet ſi amoureux, il n'a pas dû ſe ſéparer d'*Ariſtie*; & s'il n'a pas une paſſion violente, tout ce qu'il dit de cet amour refroidit au lieu d'échauffer.



POMPÉE.

Adieu donc pour deux jours.

ARISTIE.

Adieu *bbb*) pour tout jamais.

Fin du troiſiéme acte.

---

bbb) *Pour jamais*] eſt bien plus fort que *pour tout jamais*. Ce dialogue preſſé, rapide, coupé, eſt ſouvent dans *Corneille* d'une grande beauté. Il ferait beaucoup d'effet entre deux amans; il n'en fait point entre un mari & une femme qui ne ſont pas dans une ſituation aſſez douloureuſe. Il était impoſſible de faire d'un tel ſujet une véritable tragédie. Les demi-paſſions ne réuſſiſſent jamais à la longue; & les intérêts politiques peuvent tout au plus produire quelques beaux vers qu'on aime à citer. La ſeule ſcène de Sertorius & de Pompée ſuffiſait alors à une nation qui ſortait des guerres civiles. On n'avait rien d'aucun auteur qu'on put comparer à ce morceau ſublime, & on



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

SERTORIUS, THAMIRE.

SERTORIUS.

POURAI-JE voir la reine? *a*)

THAMIRE.

Attendant qu'elle vienne,
Elle m'a commandé que je vous entretienne,
Et veut demeurer ſeule encor quelques momens.

SERTORIUS.

Ne m'aprendrez-vous point où vont ſes ſentimens?
Ce que doit Perpenna concevoir d'eſpérance?

---

pardonnait à tout le reſte en faveur de ces beautés qui n'apartenaient dans le monde entier qu'à *Corneille*.

a) Cette ſcène de *Sertorius* avec une confidente, a quelque choſe de comique. Les ſcènes avec les ſubalternes ſont d'ordinaire très-froides dans la tragédie, à moins que ces perſonnages ſécondaires n'aportent des nouvelles intéreſſantes, ou qu'ils ne donnent lieu à des explications plus intéreſſantes encore. Mais ici *Sertorius* demande ſimplement des nouvelles. Il veut ſavoir *où vont* les ſentimens de *Viriate*, quoique des ſentimens n'aillent point. *Thamire* ſemble un peu le railler, en lui diſant, que *Perpenna* offert par lui *fléchira* le dédain de la reine: & *Sertorius* répond, qu'il a pour elle un *violent* reſpect. Cela n'eſt pas fort tragique.

THAMIRE.

Elle ne m'en fait pas beaucoup de confidence;
Mais j'ose préſumer qu'offert de votre main,
Il aura peu de peine à fléchir ſon dédain.
Vous pouvez tout ſur elle.

SERTORIUS.

Ah! j'y puis peu de choſe,
Si juſqu'à l'accepter mon malheur la diſpoſe,
Ou, pour en parler mieux, j'y puis trop & trop peu.

THAMIRE.

Elle croit fort vous plaire en ſecondant ſon feu.

SERTORIUS.

Me plaire?

THAMIRE.

Oui. Mais, ſeigneur, d'où vient cette ſurpriſe?
Et de quoi s'inquiéte un cœur qui la mépriſe?

SERTORIUS.

N'apelle point mépris un violent reſpect
Que ſur mes plus doux vœux fait régner ſon aſpect.

THAMIRE.

Il eſt peu de reſpects qui reſſemblent au vôtre,

S'il

b) Avouons que *Sertorius* & cette ſuivante débitent un étrange galimatias de comédie. Ce violent *reſpect* que l'aſpect de *Viriate* fait régner ſur les plus doux vœux de *Sertorius*, ce peu de *reſpects* qui reſſemblent aux *reſpects* de *Sertorius*, ce *reſpect* qui ne ſait que trouver des raiſons pour un autre, & cette ſuivante qui préférerait un peu d'emportement aux plus humbles devoirs d'un accablement! enfin l'autre qui lui replique qu'il n'en eſt rien parti capable de lui nuire, & qu'un ſoupir échapé ne put détruire! Ce n'eſt pas le lutin qui a fait de tels vers.

S'il ne ſait que trouver des raiſons pour un autre;
b) Et je préférerais un peu d'emportement
Aux plus humbles devoirs d'un tel accablement.

SERTORIUS.

Il n'en eſt rien parti capable de me nuire,
Qu'un ſoupir échapé ne dût ſoudain détruire:
Mais la reine ſenſible à de nouveaux déſirs,
Entendait mes raiſons, & non pas mes ſoupirs.

THAMIRE.

Seigneur, quand un Romain, quand un héros ſoupire,
Nous n'entendons pas bien ce qu'un ſoupir veut dire;
Et je vous ſervirais de meilleur truchement,
Si vous vous expliquiez un peu plus clairement.
Je ſais qu'en ce climat, que vous nommez barbare,
L'amour, par un ſoupir, quelquefois ſe déclare;
Mais la gloire qui fait toutes vos paſſions,
Vous met trop au-deſſus de ces impreſſions;
De tels déſirs trop bas pour les grands cœurs de Rome...

SERTORIUS.

c) Ah! pour être Romain, je n'en ſuis pas moins homme.
d) J'aime, & peut-être plus qu'on n'a jamais aimé;

c) *Ah! pour être romain je n'en ſuis pas moins homme.*] Ce vers a quelque choſe de comique; auſſi eſt-il excellent dans la bouche du *Tartuffe*, qui dit,

Ah! pour être dévot je n'en ſuis
pas moins homme!

mais il n'eſt pas permis à Pompée de parler comme le Tartuffe.

d) *J'aime, & peut-être plus qu'on n'a jamais aimé.*] Ce vers prouve encor que ceux qui ont dit que *Corneille* dédaignait de faire parler d'amour ſes héros, ſe ſont bien trompés. Ce vers eſt d'autant plus déplacé dans la bouche de *Sertorius*, qu'il n'a rien dit juſqu'ici qui puiſſe faire croire qu'il ait une

Malgré mon âge & moi, mon cœur s'est enflammé.
J'ai crû pouvoir me vaincre, & toute mon adresse,
Dans mes plus grands efforts, m'a fait voir ma faiblesse;
Ceux de la politique, & ceux de l'amitié,
M'ont mis en un état à me faire pitié.
Le souvenir m'en tue, & ma vie incertaine
Dépend d'un peu d'espoir que j'attens de la reine.
Si toutefois . . .

THAMIRE.

Seigneur, elle a de la bonté;
Mais je vois son esprit fortement irrité;
Et si vous m'ordonnez de vous parler sans feindre,
Vous pouvez espérer, mais vous avez à craindre.
N'y perdez point de tems, & ne négligez rien;
C'est peut-être un dessein mal ferme que le sien.

---

grande passion. Rien ne déplait plus au théatre que les expressions fortes d'un sentiment faible; plus on cherche alors à attacher, & moins on attache.

Et qu'est-ce qu'une reine qui est sensible à de nouveaux désirs & qui entend des raisons & non pas des soupirs!

Et cette suivante qui n'entend pas bien ce qu'un soupir veut dire & qui serait un meilleur truchement. Non jamais on n'a rien mis de plus mauvais sur la scène tragique. On dira tant qu'on voudra que cette critique est dure. Je dois & je veux la publier parce que je deteste le mauvais autant que j'idolâtre le bon.

e) *Profitez de mes avis mais ne me nommez pas.*] Discours de soubrette ridicule. A quoi sert cette froide scène de comédie. Mais il faut remplir son acte, mais il faut donner à un parterre souvent ignorant, grossier & tumultueux, trois cent vers pour les cinq sous qu'on paiait alors. Non; il faut bien plustôt ne donner que deux cent beaux vers par acte que trois cent mauvais. Il ne faut point prostituer ainsi l'art de la poësie. Il est honteux qu'il y ait en France un parterre où les spectateurs sont debout, pressez, génés; nécessairement tumultueux; peut-être c'est encor un mal qu'on donne des spectacles tous les jours, s'ils étaient plus rares, ils pourraient devenir meilleurs.

Voluptates commendat rarior usus.

e) La voici. Profitez des avis qu'on vous donne,
Et gardez bien furtout qu'elle ne m'en foupçonne.

SCENE II.

VIRIATE, SERTORIUS, THAMIRE.

VIRIATE.

f) ON m'a dit qu'Ariftie a manqué fon projet,
Et que Pompée échape à cet illuftre objet.
Serait-il vrai, feigneur?

SERTORIUS.

Il eft trop vrai, madame;
Mais, bien qu'il l'abandonne, il l'adore dans l'ame,

f) *On m'a dit qu'Ariftie a manqué fon projet.*] Cette fcène remplie d'ironie & de coquetterie femble bien peu convenable à *Sertorius* & à *Viriate*. Les vers en paraiffent auffi contraints que les fentimens. Mais quand on voit enfuite *Sertorius* qui dit qu'il aime *malgré fes cheveux gris*, & qu'il a cru qu'il ne lui en couterait *que deux ou trois foupirs*, *Sertorius* paraît trop petit. *Viriate* d'ailleurs lui dit à peu près les mêmes chofes qu'*Ariftie* a dites à *Pompée*. L'une dit; *Me voulez-vous? ne me voulez-vous pas?* L'autre dit, *M'aimez-vous?* L'une veut que *Pompée* lui rende fa main; l'autre, que *Sertorius* lui donne fa main. *Pompée* a parlé politique à fa femme, *Sertorius* parle politique à fa maîtreffe. *Viriate* lui dit, *Vous favez que l'amour n'eft pas ce qui me preffe.* L'un & l'autre s'épuifent en raifonnemens. Enfin *Viriate* finit cette fcène, en difant:

Je fuis reine, & qui fait porter une couronne,
Quand il a prononcé n'aime point qu'on raifonne.

C'eft parler à *Sertorius* dont elle dépend, comme fi elle parlait à fon domeftique; & ce: *n'aime point qu'on raifonne*, eft d'un comique qui n'eft pas fuportable. La fierté eft ridicule quand elle n'eft pas à fa place.

Et rompra, m'a-t-il dit, la trève dès demain,
S'il voit qu'elle s'aprète à me donner la main.

VIRIATE.

Vous vous allarmez peu d'une telle menace?

SERTORIUS.

Ce n'eſt pas en effet ce qui plus m'embarraſſe. *g*)
Mais vous, pour Perpenna qu'avez-vous réſolu?

VIRIATE.

D'obéir ſans remiſe au pouvoir abſolu;
Et ſi d'une offre en l'air votre ame encor frapée,
Veut bien s'embarraſſer du rebut de Pompée,
Il ne tiendra qu'à vous que dès demain tous deux
De l'un & l'autre hymen nous aſſurions les nœuds;
Dût ſe rompre la tréve, & dût la jalouſie
Juſqu'au dernier éclat pouſſer ſa frénéſie.

SERTORIUS.

Vous pourez dès demain . . .

VIRIATE.

Dès ce même moment.
Ce n'eſt pas obéir qu'obéir lentement;
h) Et quand l'obéiſſance a de l'exactitude,
Elle voit que ſa gloire eſt dans la promtitude.

SERTORIUS.

Mes prières pouvaient ſouffrir quelques refus.

---

g) *Ce n'eſt pas ce qui plus m'embarraſſe.*] *Obéir ſans remiſe. Une offre en l'air, aſſurer des nœuds. Une frénéſie pouſſée au dernier éclat.* Quels vers, quelles expreſſions! & de petits écoliers oſeront me reprocher d'être trop ſévère!

h) Une obéiſſance qui a de l'exactitude!

i) *Mourir en faveur d'un choix.*] Il n'y a guères dans toutes ces ſcènes d'expreſſion qui ſoit juſte, mais le pis eſt que les ſentimens ſont encor moins

VIRIATE.

Je les prendrai toujours pour ordres absolus.
Qui peut ce qui lui plaît, commande alors qu'il prie.
D'ailleurs, Perpenna m'aime avec idolatrie.
Tant d'amour, tant de rois d'où son sang est venu,
Le pouvoir souverain dont il est soutenu,
Valent bien tous ensemble un trône imaginaire,
Qui ne peut subsister que par l'heur de vous plaire.

SERTORIUS.

i) Je n'ai donc qu'à mourir en faveur de ce choix:
J'en ai reçû la loi de votre propre voix;
C'est un ordre absolu qu'il est tems que j'entende.
Pour aimer un Romain, vous voulez qu'il commande;
Et comme Perpenna ne le peut sans ma mort,
Pour remplir votre trône, il lui faut tout mon sort.
Lui donner votre main, c'est m'ordonner, madame,
De lui céder ma place au camp, & dans votre ame.
Il est, il est trop juste, après un tel bonheur,
Qu'il l'ait dans notre armée, ainsi qu'en votre cœur.
J'obéis sans murmure, & veux bien que ma vie...

VIRIATE.

k) Avant que par cet ordre elle vous soit ravie,
Puis-je me plaindre à vous d'un retour inégal,

naturels. Un vieux factieux tel que Sertorius doit-il dire à une femme qu'il mourra en faveur du choix qu'elle fera d'un autre?

k) *Un retour inégal qui tient moins d'un ami qu'il ne fait d'un rival.*] Ce n'est pas parler français, c'est coudre ensemble pour rimer des paroles qui ne signifient rien. Car que peut signifier un retour inégal? Que d'obscurités, que de barbarismes entassez! & quelle froideur!

Qui tient moins d'un ami qu'il ne fait d'un rival?
Vous trouvez ma faveur, & trop promte, & trop pleine!
L'hymen où je m'aprête eſt pour vous une gène!
Vous m'en parlez enfin comme ſi vous m'aimiez! *l*)

SERTORIUS.

Souffrez, après ce mot, que je meure à vos pieds. *m*)
J'y veux bien immoler tout mon bonheur au vôtre;
Mais je ne vous puis voir entre les bras d'un autre;
Et c'eſt aſſez vous dire à quelle extrémité
Me réduit mon amour que j'ai mal écouté.
Bien qu'un ſi digne objet le rendit excuſable,
J'ai crû honteux d'aimer quand on n'eſt plus aimable;
J'ai voulu m'en défendre à voir mes cheveux gris,
Et me ſuis répondu longtems de vos mépris.
Mais j'ai vû dans votre ame enſuite une autre idée,
Sur qui mon eſpérance auſſi-tôt s'eſt fondée;
Et je me ſuis promis bien plus qu'à tous vos rois,
Quand j'ai vû que l'amour n'en ferait point le choix.
J'allais me déclarer ſans l'offre d'Ariſtie;
Non que ma paſſion s'en ſoit vûe alentie,
Mais je n'ai point douté qu'il ne fût d'un grand cœur
De tout ſacrifier pour le commun bonheur.

---

l) *Vous m'en parlez comme ſi vous m'aimiez.*] Il n'y a point de vers plus comique.

m) Jamais le ridicule exceſſif des intrigues amoureuſes de nos héros de théatre, n'a paru plus ſenſiblement que dans ce couplet où ce vieux militaire, ce vieux conjuré, veut mourir d'amour aux pieds de ſa Viriate qu'il n'aime guères. Il s'en eſt deffendu *à voir ſes cheveux gris.* Mais ſa paſſion ne s'eſt pas *vue allentie*; quoi qu'il ſe fut figuré que de tels déplaiſirs ne lui couteraient que deux ou trois ſoupirs. Il

L'amour de Perpenna s'eſt joint à ces penſées ;
Vous avez vû le reſte, & mes raiſons forcées.
Je m'étais figuré que de tels déplaiſirs
Pourraient ne me coûter que deux ou trois ſoupirs ;
Et, pour me conſoler, j'enviſageais l'eſtime,
Et d'ami généreux, & de chef magnanime ;
Mais, près d'un coup fatal, je ſens par mes ennuis
Que je me promettais bien plus que je ne puis.
Je me rens donc, madame, ordonnez de ma vie ;
Encor tout de nouveau je vous la ſacrifie.
Aimez-vous Perpenna ?

VIRIATE.

Je ſais vous obéir,
n) Mais je ne ſais que c'eſt d'aimer, ni de haïr ;
Et la part que tantôt vous aviez dans mon ame,
Fut un don de ma gloire, & non pas de ma flamme.
Je n'en ai point pour lui, je n'en eus point pour vous ;
Je ne veux point d'amant, mais je veux un époux,
Mais je veux un héros, qui par ſon hyménée
Sache élever ſi haut le trône où je ſuis née,
Qu'il puiſſe de l'Eſpagne être l'heureux ſoutien,
Et laiſſer de vrais rois de mon ſang, & du ſien.

---

enviſageait *l'eſtime de chef magnanime*.

n) Ariſtie a dit à Pompée *ſuivant qu'on m'aime ou hait, j'aime ou hais à mon tour*. Et Viriate dit à Sertorius qu'*elle ne ſait que c'eſt d'aimer ni de haïr*. Dès qu'elle ne ſait que c'eſt, ou ce que c'eſt, elle n'a qu'un intérêt de politique, par conſéquent elle eſt froide. Cependant elle dit le moment d'après *m'aimez vous* ? ne devrait-elle pas lui dire l'amour n'eſt pas fait pour nous, l'intérêt de l'état, le vôtre, celui de ma grandeur, doivent préſider à notre himénée.

Je le trouvais en vous, n'eût été la bassesse
Qui pour ce cher rival contre moi s'intéresse;
Et dont, quand je vous mets au-dessus de cent rois,
Une répudiée a mérité le choix.
Je l'oublirai pourtant, & veux vous faire grace.
M'aimez-vous?

SERTORIUS.

Oserais-je en prendre encor l'audace?

VIRIATE.

Prenez-la, j'y consens, seigneur, & dès demain,
Au lieu de Perpenna, donnez moi votre main.

SERTORIUS.

Que se tiendrait heureux un amour moins sincère,
o) Qui n'aurait autre but que de se satisfaire,
Et qui se remplirait de sa félicité,
Sans prendre aucun souci de votre dignité!
Mais quand vous oubliez ce que j'ai pû vous dire,
Puis-je oublier les soins d'agrandir votre empire?
Que votre grand projet est celui de régner?

VIRIATE.

Seigneur, vous faire grace, est-ce m'en éloigner?

SERTORIUS.

Ah! madame, est-il tems que cette grace éclate?

VIRIATE.

C'est cet éclat, seigneur, que cherche Viriate.

SERTORIUS.

o) *Autre but que de se satisfaire.*] Donne une idée qui est un peu unique & qui assurément ne convient pas à la tragédie.

p) Voilà enfin des sentimens dignes d'une reine, & d'une ennemie de Rome. Voilà des vers qui feraient dignes

SERTORIUS.

Nous perdons tout, madame, à le précipiter.
L'amour de Perpenna le fera révolter;
Souffrez qu'un peu de tems doucement le ménage,
Qu'auprès d'un autre objet un autre amour l'engage:
Des amis d'Ariſtie aſſurons le ſecours,
A force de promettre, en différant toujours.
Détruire tout l'eſpoir qui les tient en haleine,
C'eſt les perdre, c'eſt mettre un jaloux hors de peine,
Dont l'eſprit ébranlé ne ſe doit pas guérir
De cette impreſſion qui doit nous l'acquérir.
Pourrions-nous venger Rome après de telles pertes?
Pourrions-nous l'affranchir des miſères ſouffertes?
Et de ſes intérêts un ſi haut abandon. . .

VIRIATE.

p) Et que m'importe à moi, ſi Rome ſouffre, ou non?
Quand j'aurai de ſes maux effacé l'infamie,
J'en obtiendrai pour fruit le nom de ſon amie,
Je vous verrai conſul m'en aporter les loix,
Et m'abaiſſer vous-même au rang des autres rois?
Si vous m'aimez, ſeigneur, nos mers & nos montagnes
Doivent borner nos vœux, ainſi que nos Eſpagnes:
Nous pouvons nous y faire un aſſez beau deſtin,
Sans chercher d'autre gloire au pied de l'Aventin.
Affranchiſſons le Tage, & laiſſons faire au Tibre.
La liberté n'eſt rien quand tout le monde eſt libre;

de l'entrevue de Pompée & de Sertorius avec un peu de correction.

Si tout le rôle de Viriate était de cette force la pièce ferait au rang des chefs-d'œuvre.

Mais il eſt beau de l'être, & voir tout l'univers
Soupirer ſous le joug, & gémir dans les fers;
Il eſt beau d'étaler cette prérogative
Aux yeux du Rhône eſclave, & de Rome captive;
Et de voir envier aux peuples abattus
Ce reſpect que le ſort garde pour les vertus.
Quant au grand Perpenna, s'il eſt ſi redoutable,
Remettez moi le ſoin de le rendre traitable:
Je ſais l'art d'empêcher les grands cœurs de faillir.

SERTORIUS.

Mais quel fruit penſez-vous en pouvoir recueillir!
Je le ſais comme vous, & vois quelles tempêtes
q) Cet ordre ſurprenant formera ſur nos têtes.
Ne cherchons point, madame, à faire des mutins,
Et ne nous brouillons point avec nos bons deſtins.
Rome nous donnera, ſans eux, aſſez de peine,
Avant que de ſouſcrire à l'hymen d'une reine;
Et nous n'en fléchirons jamais la dureté,
A moins qu'elle nous doive, & gloire, & liberté.

VIRIATE.

Je vous avoûrai plus, ſeigneur; loin d'y ſouſcrire,
r) Elle en prendra pour vous une haine où j'aſpire,
Un couroux implacable, un orgueil endurci,
Et c'eſt par où je veux vous arrêter ici.
Qu'ai-je à faire dans Rome? & pourquoi, je vous prie...

q) Un ordre ſurprenant qui forme des tempêtes ſur des têtes!

r) Prendre une haine! aſpirer à une haine! un couroux endurci? & c'eſt par-là qu'on veut l'arrêter ici!

s) Vaincre aſſez pour revoir Rome!

SERTORIUS.

Mais nos Romains, madame, aiment tous leur patrie ;
Et de tous leurs travaux l'unique & doux espoir,
s) C'est de vaincre bientôt assez pour la revoir.

VIRIATE.

Pour les enchaîner tous sur les rives du Tage,
Nous n'avons qu'à laisser Rome dans l'esclavage :
Ils aimeront à vivre, & sous vous, & sous moi,
Tant qu'ils n'auront qu'un choix, d'un tyran, ou d'un roi.

SERTORIUS.

Ils ont pour l'un & l'autre une pareille haine,
Et n'obéiront point au mari d'une reine.

VIRIATE.

Qu'ils aillent donc chercher des climats à leur choix,
Où le gouvernement n'ait ni tyrans ni rois.
Nos Espagnols formés à votre art militaire,
Achéveront sans eux ce qui nous reste à faire.
La perte de Sylla n'est pas ce que je veux ;
Rome attire encor moins la fierté de mes vœux : *t*)
L'hymen où je prétens ne peut trouver d'amorces
Au milieu d'une ville ou régnent les divorces,
Et du haut de mon trône on ne voit point d'attraits,
Où l'on n'est roi qu'un an, pour n'ètre rien après.
Enfin, pour achever, j'ai fait pour vous plus qu'elle ;
Elle vous a banni, j'ai pris votre querelle ;

t) *Attirer la fierté des vœux.*] C'est encor une de ces expressions impropres & sans justesse. Un hymen qui ne peut trouver d'amour au milieu d'une ville ! des attraits où l'on n'est roi qu'un an !

Quand on examine de près cette foule innombrable de fautes on est effrayé.

Je conserve des jours qu'elle veut vous ravir.
Prenez le diadème, & laissez la servir.
Il est beau de tenter des choses inouïes,
Dût-on voir par l'effet ses volontés trahies.
Pour moi, d'un grand Romain je veux faire un grand roi;
Vous, s'il y faut périr, périssez avec moi;
C'est gloire de se perdre en servant ce qu'on aime.

SERTORIUS.

Mais porter dès l'abord les choses à l'extrême,
Madame, & sans besoin faire des mécontens!
Soyons heureux plus tard pour l'être plus longtems.
Une victoire ou deux jointes à quelque adresse. . .

VIRIATE.

u) Vous savez que l'amour n'est pas ce qui me presse,
Seigneur; mais, après tout, il faut le confesser,
Tant de précaution commence à me lasser.
Je suis reine, & qui sait porter une couronne,
Quand il a prononcé, n'aime point qu'on raisonne.
Je vais penser à moi, vous penserez à vous.

SERTORIUS.

Ah! si vous écoutez cet injuste couroux. . .

VIRIATE.

Je n'en ai point, seigneur; mais mon inquiétude
Ne veut plus dans mon sort aucune incertitude.

---

u) Nous avons déja remarqué ce vers.

x) Cette scène paraît encor moins digne de la tragédie que les précédentes. *Perpenna* & *Sertorius* ne s'entendent point: l'un dit, Je parlais de *Sylla*; l'autre, Je parlais de la reine. Ces petites méprises ne sont permises

Vous me direz demain où je dois l'arrêter.
Cependant je vous laisse avec qui consulter.

SCENE III.

SERTORIUS, PERPENNA, AUFIDE.

PERPENNA *à Aufide.*

x) DIeux! qui peut faire ainsi disparaître la reine?

AUFIDE *à Perpenna.*

Lui-même a quelque chose en l'ame qui le gêne,
Seigneur, & notre abord le rend tout interdit.

SERTORIUS.

De Pompée, en ces lieux, savez-vous ce qu'on dit?
L'avez-vous mis fort loin au-delà de la porte?

PERPENNA.

Comme assez près des murs il avait son escorte,
Je me suis dispensé de le mettre plus loin.
Mais de votre secours, seigneur, j'ai grand besoin.
Tout son visage montre une fierté si haute. . .

SERTORIUS.

Nous n'avons rien conclu, mais ce n'est pas ma faute;

---

que dans la comédie. Il est vrai que cette scène est toute comique, *quelque chose qui le gêne. Savez vous ce qu'on dit? l'avez vous mis fort loin au-delà de la porte? je me suis dispensé de le mener plus loin. Nous n'avons rien conclu, mais ce n'est pas ma faute.* Si je m'en trouvais mal, vous ne seriez pas bien. Tout le reste est écrit de ce style.

Et vous ſavez. . .

PERPENNA.

Je ſais qu'en de pareils débats. . .

SERTORIUS.

Je n'ai point crû devoir mettre les armes bas;
Il n'eſt pas encor tems.

PERPENNA.

Continuez, de grace,
Il n'eſt pas encor tems que l'amitié ſe laſſe.

SERTORIUS.

Votre intérêt m'arrête autant comme le mien :
Si je m'en trouvais mal, vous ne ſeriez pas bien.

PERPENNA.

De vrai, ſans votre apui je ſerais fort à plaindre;
Mais je ne vois pour vous aucun ſujet de craindre.

SERTORIUS.

Je ſerais le premier dont on ſerait jaloux;
Mais enſuite le ſort pourrait tomber ſur vous.
Le tyran après moi vous craint plus qu'aucun autre,
Et ma tête abattue ébranlerait la vôtre.

---

y) *Et je vous demandais quel bruit fait par la ville*
De Pompée & de moi l'entretien inutile.]

Quel bruit fait par la ville eſt du ſtyle de la comédie, comme on le ſent aſſez. Mais ce que *Sertorius* fait trop ſentir, c'eſt qu'en effet la conférence qu'il a eue avec *Pompée* n'a rien produit dans la piéce. Ce n'eſt, comme on l'a déja dit, qu'une belle converſation dont il ne réſulte rien, un beau dialogue de politique. Si cette entrevue avait fait naître la conſpiration de *Perpenna*, ou quelqu'autre intrigue intéreſſante & terrible, elle eût été une beauté tragique; au lieu qu'elle n'eſt qu'une beauté de dialogue.

Remarquez que cette tragédie eſt un tiſſu de converſations ſouvent très embrouillées, juſqu'à-ce que le héros de

Nous ferons bien tous deux d'attendre plus d'un an.

PERPENNA.

Que parlez-vous, ſeigneur, de tète & de tyran ?

SERTORIUS.

Je parle de Sylla, vous le devez connaître.

PERPENNA.

Et je parlais des feux que la reine a fait naître.

SERTORIUS.

Nos eſprits étaient donc également diſtraits ;
Tout le mien s'attachait aux périls de la paix ;
y) Et je vous demandais quel bruit fait par la ville
De Pompée & de moi l'entretien inutile.
Vous le ſavez, Aufide ?

AUFIDE.

A ne rien déguiſer,
Seigneur, z) ceux de ſa ſuite en ont ſû mal uſer ;
J'en crains parmi le peuple un inſolent murmure.
Ils ont dit que Sylla quitte ſa dictature,
Que vous ſeul refuſez les douceurs de la paix,

---

la piéce ſoit aſſaſſiné. De là nait la froideur qui produit l'ennui.

z) *Les gens de la ſuite de Pompée qui en ont ſû mal uſer ; Le coup d'une erreur qu'on veut rompre avant qu'elle groſſiſſe ; Une pourpre qui agit ; L'erreur qui s'épand juſqu'en nos garniſons ; Des gens comme vous deux & moi ; Sylla qui prend cette meſure, de rendre l'impunité fort ſûre ; La reine qui eſt d'une humeur ſi fiére.* Ce ſont là des expreſſions peu convenables & bien vicieuſes. Mais le plus grand vice, encor une fois, c'eſt le manque d'intérêt ; & ce manque d'intérêt vient principalement de ce qu'il n'y a dans la piéce que des demi-deſſeins, des demi-paſſions, & des demi-volontés.

Sertorius conſeille à *Perpenna* d'épouſer la reine des Ilergètes, *qui rendra ſes volontés bien plutôt ſatisfaites* ; après quoi il lui dit qu'il ira ſouper chez lui. Aſſurément il n'y a rien là de tragique.

Et voulez une guerre à ne finir jamais.
Déja de nos ſoldats l'ame préoccupée
Montre un peu trop de joie à parler de Pompée;
Et ſi l'erreur s'épand juſqu'en nos garniſons,
Elle y poura ſemer de dangereux poiſons.

SERTORIUS.

Nous en romprons le coup avant qu'elle groſſiſſe,
Et ferons par nos ſoins avorter l'artifice.
D'autres plus grands périls le ciel m'a garanti.

PERPENNA.

Ne ferions-nous pas mieux d'accepter le parti,
Seigneur? trouvez-vous l'offre, ou honteuſe, ou mal ſûre?

SERTORIUS.

Sylla peut en effet quitter ſa dictature;
Mais il peut faire auſſi des conſuls à ſon choix,
De qui la pourpre eſclave agira ſous ſes loix;
Et quand nous n'en craindrons aucuns ordres ſiniſtres,
Nous périrons par ceux de ſes lâches miniſtres.
Croyez moi, pour des gens comme vous deux, & moi, *aa*)
Rien n'eſt ſi dangereux que trop de bonne foi.
Sylla par politique a pris cette meſure, *bb*)
De montrer aux ſoldats l'impunité fort ſûre;
Mais pour Cinna, Carbon, le jeune Marius,
Il a voulu leur tête, & les a tous perdus.
Pour moi, que tout mon camp ſur ce bruit m'abandonne,
Qu'il ne reſte pour moi que ma ſeule perſonne,

Je

aa) Des gens comme vous deux!

bb) *Sylla a pris cette meſure.*] Un homme d'état prend des meſures, un ouvrier, un maſſon, un tailleur, un cordonnier, prennent une meſure.



Je me perdrai plutôt dans quelque affreux climat,
Qu'aller tant qu'il vivra briguer le consulat.
Vous. . .

PERPENNA.

Ce n'est pas, seigneur, ce qui me tient en peine.
Exclus du consulat par l'hymen d'une reine,
Du moins si vos bontés m'obtiennent ce bonheur,
Je n'attens plus de Rome aucun degré d'honneur;
Et banni pour jamais dans la Lusitanie,
J'y crois en sûreté les restes de ma vie.

SERTORIUS.

Oui, mais je ne vois pas encor de sûreté
A ce que vous & moi nous avions concerté.
Vous savez que la reine est d'une humeur si fière. . .
Mais peut-être le tems la rendra moins altière.
Adieu, dispensez moi de parler là-dessus.

PERPENNA.

Parlez, seigneur, mes vœux sont-ils si mal reçus?
Est-ce en vain que je l'aime, en vain que je soupire?

SERTORIUS.

Sa retraite a plus dit que je ne puis vous dire.

PERPENNA.

Elle m'a dit beaucoup: mais, seigneur, achevez,
Et ne me cachez point ce que vous en savez.
Ne m'auriez-vous rempli que d'un espoir frivole?

SERTORIUS.

Non, je vous l'ai cédée, & vous tiendrai parole.
Je l'aime, & vous la donne encor malgré mon feu;
Mais je crains que ce don n'ait jamais son aveu,

Qu'il n'attire fur nous d'impitoyables haines.
Que vous dirai-je enfin? L'Efpagne a d'autres reines;
Et vous pourriez vous faire un deftin bien plus doux,
Si vous faifiez pour moi ce que je fais pour vous.
Celle des Vacéens, celle des Ilergètes, *cc*)
Rendraient vos volontés bien plutôt fatisfaites;
La reine avec chaleur faurait vous y fervir.

PERPENNA.

Vous me l'avez promife, & me l'allez ravir!

SERTORIUS.

Que fert que je promette, & que je vous la donne,
Quand fon ambition l'attache à ma perfonne?
Vous favez les raifons de cet attachement,
Je vous en ai parlé tantôt confidemment;
Je vous en fais encor la même confidence.
Faites à votre amour un peu de violence;
J'ai triomphé du mien; j'y fuis encor tout prêt;
Mais s'il faut du parti ménager l'intérêt,
Faut-il pouffer à bout une reine obftinée,
Qui veut faire à fon choix toute fa deftinée?
Et de qui le fecours, depuis plus de dix ans,
Nous a mieux foutenus que tous nos partifans?

PERPENNA.

La trouvez-vous, feigneur, en état de vous nuire?

SERTORIUS.

Non, elle ne peut pas tout-à-fait nous détruire;
Mais fi vous m'enchaînez à ce que j'ai promis,
Dès demain elle traite avec nos ennemis.

cc) On ne s'attendait ni à la reine des Vacéens, ni à celle des Ilergètes. Rien n'eft plus froid que de pareilles propofitions, & dans une tragédie, le



Leur camp n'eſt que trop proche; ici chacun murmure;
Jugez ce qu'il faut craindre en cette conjoncture:
Voyez quel promt remède on y peut aporter,
dd) Et quel fruit nous aurons de la violenter.

PERPENNA.

C'eſt à moi de me vaincre, & la raiſon l'ordonne:
Mais d'un ſi grand deſſein tout mon cœur qui friſſonne...

SERTORIUS.

Ne vous contraignez point; dût m'en coûter le jour,
Je tiendrai ma promeſſe en dépit de l'amour.

PERPENNA.

Si vos promeſſes n'ont l'aveu de Viriate...

SERTORIUS.

Je ne puis de ſa part rien dire qui vous flatte.

PERPENNA.

Je dois donc me contraindre, & j'y ſuis réſolu.
Oui, ſur tous mes déſirs je me rens abſolu;
J'en veux à votre exemple être aujourd'hui le maître;
Et malgré cet amour, que j'ai laiſſé trop croître,
Vous direz à la reine...

SERTORIUS.

Hé bien, je lui dirai?

PERPENNA.

Rien, ſeigneur, rien encor, demain j'y penſerai.
Toutefois la colère où s'emporte ſon ame,
Pourrait dès cette nuit commencer quelque trame.

---

froid eſt encor plus inſuportable que le comique déplacé, & que les fautes de langage.

dd) *Et quel fruit nous aurons de la violenter?*] Un fruit de violenter eſt un barbariſme & un ſoleciſme.

Vous lui direz, seigneur, tout ce que vous voudrez.
Et je suivrai l'avis que pour moi vous prendrez.

SERTORIUS.

Je vous admire, & plains.

PERPENNA.

Que j'ai l'ame accablée!

SERTORIUS.

Je partage les maux dont je la vois comblée.
Adieu, j'entre un moment pour calmer son chagrin, *ee*)
Et me rendrai chez vous à l'heure du festin.

SCENE IV.

PERPENNA, AUFIDE.

AUFIDE.

ff) CE maître si chéri fait pour vous des merveilles;
Votre flamme en reçoit des faveurs sans pareilles;
Son nom seul, malgré lui, vous avait tout volé,
Et la reine se rend si-tôt qu'il a parlé.
gg) Quels services faut-il que votre espoir hazarde,
Afin de mériter l'amour qu'elle vous garde?
Et dans quel tems, seigneur, purgerez-vous ces lieux
De cet illustre objet qui lui blesse les yeux?
Elle n'est point ingrate, & les loix qu'elle impose,

---

ee) La scène commence par un général de l'armée romaine qui dit qu'il a reconduit le grand *Pompée* jusqu'à la porte; & finit par un autre général qui dit allons souper.

Pour ſe faire obéir promettent peu de choſe;
Mais on n'a qu'à laiſſer le ſalaire à ſon choix,
Et courir ſans ſcrupule exécuter ſes loix.
Vous ne me dites rien? Aprenez moi de grace,
Comment vous réſolvez que le feſtin ſe paſſe.
Diſſimulerez-vous ce manquement de foi?
Et voulez-vous. . .

PERPENNA.

hh) Allons en réſoudre chez moi.

Fin du quatriéme acte.

---

ff) Du comique encor, & de l'ironie! & dans un ſubalterne!

gg) Des ſervices qu'un eſpoir hazarde & un amour qu'on garde.

hh) Il peut auſſi bien ſe réſoudre dans l'endroit où il parle.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ARISTIE, VIRIATE.

ARISTIE.

OUI, madame, j'en ſuis comme vous ennemie. *a*)
Vous aimez les grandeurs, & je hais l'infamie.
Je cherche à me venger, vous à vous établir;
Mais vous pourez me perdre, & moi vous affaiblir,
Si le cœur mieux ouvert ne met d'intelligence
Votre établiſſement avecque ma vengeance.
On m'a volé Pompée, & moi pour le braver,
Cet ingrat, que ſa foi n'oſe me conſerver,
Je cherche un autre époux qui le paſſe, ou l'égale:
Mais je n'ai pas deſſein d'être votre rivale,
Et n'ai point dû prévoir, ni que vers un Romain

---

a) Que veulent *Ariſtie* & *Viriate*, qu'ont-elles à ſe dire? elles ſe parlent pour ſe parler. C'eſt une dame qui rend viſite à une autre. Elles font la converſation; & cela eſt ſi vrai que *Viriate* répéte à la femme de *Pompée* tout ce qu'elle a déja dit de *Sertorius*.

La régle eſt qu'aucun perſonnage ne doit paraître ſur la ſcène ſans néceſſité. Ce n'eſt pas encor aſſez, il faut que cette néceſſité ſoit intéreſſante. Ces dialogues inutiles ſont ce qu'on appelle du rempliſſage. Il eſt preſque impoſſible de faire une tragédie exempte de

Une reine jamais daignât pancher ſa main,
Ni qu'un héros dont l'ame a paru ſi Romaine
Démentît ce grand nom par l'hymen d'une reine.
J'ai crû dans ſa naiſſance, & votre dignité,
Pareille averſion, & contraire fierté.
Cependant on me dit qu'il conſent l'hyménée,
Et qu'en vain il s'opoſe au choix de la journée,
Puiſque, ſi dès demain il n'a tout ſon éclat,
Vous allez du parti ſéparer votre état.
Comme je n'ai pour but que d'en groſſir les forces,
J'aurais grand déplaiſir d'y cauſer des divorces,
Et de ſervir Sylla mieux que tous ſes amis,
Quand je lui veux partout faire des ennemis.
Parlez donc, quelque eſpoir que vous m'ayez vû prendre,
Si vous y prétendez, je ceſſe d'y prétendre.
Un reſte d'autre eſpoir, & plus juſte, & plus doux,
Saura voir ſans chagrin Sertorius à vous.
Mon cœur veut à toute heure immoler à Pompée
Tous les reſſentimens de ma place uſurpée;
Et comme ſon amour eut peine à me trahir,
J'ai voulu me venger, & n'ai pû le haïr.
Ne me déguiſez rien, non plus que je déguiſe.

---

ce défaut. L'uſage a voulu que les actes euſſent une longueur à peu près égale. Le public encor groſſier ſe croyait trompé s'il n'avait pas deux heures de ſpectacle pour ſon argent. Les chœurs des anciens étaient abſolument ignorés. Et dans ces malheureux jeux de paume où de mauvais farceurs étaient acoutumés à déclamer les farces de Hardi & de Garnier, le bourgeois de Paris exigeait pour ſes cinq ſous qu'on déclamât pendant deux heures. Cette loi a prévalu depuis que nous ſommes ſortis de la barbarie où nous étions plongés. On ne peut trop s'élever contre ce ridicule uſage.

VIRIATE.

Viriate à ſon tour vous doit même franchiſe,
Madame, & d'ailleurs même on vous en a trop dit,
Pour vous diſſimuler ce que j'ai dans l'eſprit.
J'ai fait venir exprès Sertorius d'Afrique,
Pour ſauver mes états d'un pouvoir tyrannique;
Et mes voiſins domtés m'aprenaient que ſans lui
Nos rois contre Sylla n'étaient qu'un vain apui.
b) Avec un ſeul vaiſſeau ce grand héros prit terre;
Avec mes ſujets ſeuls il commença la guerre:
Je mis entre ſes mains mes places & mes ports,
Et je lui confiai mon ſceptre, & mes tréſors.
Dès l'abord il ſut vaincre, & j'ai vû la victoire
Enfler de jour en jour ſa puiſſance & ſa gloire.
Nos rois laſſés du joug, & vos perſécutés,
Avec tant de chaleur l'ont joint de tous côtés,
Qu'enfin il a pouſſé nos armes fortunées
Juſques à vous réduire au pied des Pyrénées.
Mais après l'avoir mis au point où je le voi,
Je ne puis voir que lui qui ſoit digne de moi;
Et regardant ſa gloire ainſi que mon ouvrage,
Je périrai plutôt qu'une autre la partage.
Mes ſujets valent bien que j'aime à leur donner
Des monarques d'un ſang qui ſache gouverner,
Qui ſache faire tête à vos tyrans du monde,

Et

b) Ces particularités ont déja été annoncées dès le premier acte. *Viriate* fait au cinquiéme une nouvelle expoſition. Rien ne fait mieux voir qu'elle

Et rendre notre Eſpagne en lauriers ſi féconde,
Qu'on voye un jour le Pô redouter ſes efforts,
Et le Tibre lui-même en trembler pour ſes bords.

ARISTIE.

Votre deſſein eſt grand; mais à quoi qu'il aſpire...

VIRIATE.

Il m'a dit les raiſons que vous me voulez dire.
Je ſais qu'il ſerait bon de taire, & différer
Ce glorieux hymen qu'il me fait eſpérer :
Mais la paix qu'aujourd'hui l'on offre à ce grand homme,
Ouvre trop les chemins, & les portes de Rome.
Je vois que s'il y rentre, il eſt perdu pour moi,
Et je l'en veux bannir par le don de ma foi.
Si je hazarde trop de m'être déclarée,
J'aime mieux ce péril, que ma perte aſſurée;
Et ſi tous vos proſcrits oſent s'en déſunir,
Nos bons deſtins ſans eux pouront nous ſoutenir.
Mes peuples aguerris ſous votre diſcipline
N'auront jamais au cœur de Rome qui domine;
Et ce ſont des Romains, dont l'unique ſouci
Eſt de combattre, vaincre, & triompher ici.
Tant qu'ils verront marcher ce héros à leur tête,
Ils iront ſans frayeur de conquête en conquête.
Un exemple ſi grand dignement ſoûtenu
Saura... Mais que nous veut ce Romain inconnu? c)

n'a rien à dire. Point de paſſion, point d'intrigue dans *Viriate*, nul changement d'état.

c) Comme *Pompée* & *Sertorius* ont eu un entretien qui n'a rien produit, *Ariſtie* & *Viriate* ont ici un entretien non moins



S C E N E II.

ARISTIE, VIRIATE, ARCAS.

ARISTIE

MAdame, c'eſt Arcas, l'affranchi de mon frère;
Sa venue en ces lieux cache quelque myſtère.
Parle, Arcas, & di nous. . .

ARCAS.

Ces lettres mieux que moi
d) Vous diront un ſuccès qu'à peine encor je croi.

ARISTIE *lit.*

Chère ſœur, pour ta joie il eſt tems que tu ſaches
Que nos maux & les tiens vont finir en effet.
Sylla marche en public ſans faiſceaux, & ſans haches,

---

inutile, mais plus froid. *Viriate* conte à *Ariſtie* l'hiſtoire de *Sertorius*, qu'elle a déja contée à d'autres dans les actes précédens.

Les fautes principales de langage ſont: *Daignez pancher ſa main*, pour dire, *abaiſſer ſa main: Conſent l'hyménée*, au lieu de, *conſent à l'hyménée: S'il n'a tout ſon éclat*, pour, *s'il ne s'effectue pas: Un reſte d'autre eſpoir: La paix qui ouvre trop les portes de Rome: Rome qui domine au cœur. L'ordre qu'un grand effet demande & qui arrête Pompée à le donner.*

Si le terme eſt impropre & le tour vicieux,
En vain vous m'étalez une ſcène ſavante.

Mais ici la ſcène n'eſt point ſavante, & les termes ſont très-impropres, les tours ſont très vicieux.

d) La nouvelle arrivée de Rome que *Sylla* quite la dictature, qu'*Emilie* eſt morte en acouchant, & que *Pompée* peut reprendre ſa femme, n'a rien qui ſoit digne de la tragédie. Elle avilit le grand *Pompée* qui n'oſe ſe marier & ſe remarier qu'avec la permiſſion de *Sylla*.

Prêt à rendre raison de tout ce qu'il a fait.
Il s'est en plein sénat démis de sa puissance;
Et si vers toi Pompée a le moindre penchant,
Le ciel vient de briser sa nouvelle alliance,
Et la triste Emilie est morte en accouchant.
Sylla même consent, pour calmer tant de haines,
Qu'un feu qui fut si beau rentre en sa dignité,
Et que l'hymen te rende à tes premières chaînes,
En même tems qu'à Rome il rend sa liberté.

QUINTUS ARISTIUS.

Le ciel s'est donc lassé de m'être impitoyable!
Ce bonheur, comme à toi, me paraît incroyable.
Cours au camp de Pompée, & di-lui, cher Arcas...

ARCAS.

Il a cette nouvelle, & revient sur ses pas.
De la part de Sylla chargé de lui remettre
Sur ce grand changement une pareille lettre,
e) A deux milles d'ici j'ai sû le rencontrer.

De plus cette nouvelle n'est qu'un événement qui ne nait point de l'intrigue & du fonds du sujet. Ce n'est pas comme dans Bajazeth,

Vien j'ai reçû cet ordre, il faut l'intimider.

e) *A deux milles d'ici j'ai sû le rencontrer.*] Ce *j'ai sû* fait entendre qu'il y avait beaucoup de peine, beaucoup d'art & de savoir faire à rencontrer *Pompée, j'ai sû vaincre & régner.* Parce que ce sont deux choses très-difficiles.

J'ai sû par une longue & pénible industrie.
Des plus mortels venins prévenir la furie
J'ai sû lui préparer des craintes & des veilles.
J'ai prévu ses complots, je sais les prévenir.

Le mot savoir est bien placé dans tous ces exemples; il indique la peine qu'on a prise.

Mais *j'ai sû rencontrer un homme en chemin*, est ridicule. Tous les mauvais poëtes ont imité cette faute.

ARISTIE.

Quel amour, quelle joie a-t-il daigné montrer?
Que dit-il? que fait-il?

ARCAS.

Par votre expérience
Vous pouvez bien juger de son impatience
Mais rapellé vers vous par un transport d'amour,
Qui ne lui permet pas d'achever son retour,
L'ordre que pour son camp ce grand effet demande *f*)
L'arrête à le donner, attendant qu'il s'y rende.
Il me suivra de près, & m'a fait avancer,
Pour vous dire un miracle où vous n'osiez penser.

ARISTIE.

Vous avez lieu d'en prendre une alégresse égale,
Madame, vous voilà sans crainte & sans rivale.

VIRIATE.

Je n'en ai plus en vous, & je n'en puis douter;
Mais il m'en reste une autre, & plus à redouter,
Rome, que ce héros aime plus que lui-même,
Et qu'il préférerait sans doute au diadême,
Si contre cet amour. . . *g*)

---

f) Tout ce couplet est confus, obscur, inintelligible; tournez le en prose. *Son transport d'amour qui le rappelle, ne lui permet pas d'achever son retour, & l'ordre que ce grand effet demande pour son camp l'arrête à le donner, attendant qu'il se rende à ce camp.* Un pareil langage est-il supportable? Il est triste d'être forcé de relever des fautes si considérables & si fréquentes.

g) Un domestique qui aporte une lettre, & des nouvelles qui n'ont rien de surprenant, rien de tragique, est absolument une chose indigne du théatre. *Aristie* qui n'a produit dans la piéce aucun événement, aprend par un exprès que la seconde femme de *Pompée* est *morte en couche.*

SCENE III. h)

VIRIATE, ARISTIE, THAMIRE, ARCAS.

THAMIRE.

Ah, madame,

VIRIATE.

Qu'as-tu, i)
Thamire? & d'où te vient ce visage abattu?
Que nous disent tes pleurs?

THAMIRE.

Que vous êtes perdue;
Que cet illustre bras qui vous a défendue...

VIRIATE.

Sertorius?

THAMIRE.

Hélas, ce grand Sertorius...

Arcas dit qu'il a rendu une pareille lettre à *Pompée*, qu'il a rencontré à deux milles de la ville. Ce ne sont pas là certainement les péripéties, les catastrophes que demande *Aristote*; c'est un fait historique altéré, mis en dialogues.

h) L'assassinat de *Sertorius*, qui devrait faire un grand effet, n'en fait aucun; la raison en est, que ce qui n'est point préparé avec terreur, n'en peut point causer; le spectateur y prend d'autant moins d'intérêt que *Viriate* elle-même ne s'en occupe presque pas. Elle ne songe qu'à elle; elle dit qu'on *veut disposer d'elle & de son trône.*

i) *Qu'as-tu? D'où vient ce visage? Cet illustre bras.*

VIRIATE.

N'achéveras-tu point?

THAMIRE.

Madame, il ne vit plus.

VIRIATE.

Il ne vit plus! O ciel! Qui te l'a dit, Thamire?

THAMIRE.

Ses aſſaſſins font gloire eux-mêmes de le dire;
Ces tigres, dont la rage, au milieu du feſtin,
Par l'ordre d'un perfide a tranché ſon deſtin,
Tous couverts de ſon ſang courent parmi la ville,
Emouvoir les ſoldats, & le peuple imbécille;
Et Perpenna par eux proclamé général,
Ne vous fait que trop voir d'où part ce coup fatal.

VIRIATE.

Il m'en fait voir enſemble, & l'auteur, & la cauſe.
Par cet aſſaſſinat c'eſt de moi qu'on diſpoſe;
C'eſt mon trône, c'eſt moi qu'on prétend conquérir,
Et c'eſt mon juſte choix qui ſeul l'a fait périr.
Madame, après ſa perte, & parmi ces allarmes,
k) N'attendez point de moi de ſoupirs, ni de larmes,
l) Ce ſont amuſemens que dédaigne aiſément
Le promt & noble orgueil d'un vif reſſentiment:
Qui pleure, l'affaiblit; qui ſoupire, l'exhale.

k) *N'attendez point de moi de ſoupirs ni de larmes.*] Il ſemble que l'auteur refroidi lui-même dans cette ſcène, fait répéter à *Viriate* le même vers & les mêmes choſes que dit *Cornélie* en tenant l'urne de *Pompée*, à cela près que les vers de *Cornélie* ſont très touchants, & que ceux de *Viriate* languiſſent.

l) *Ce ſont amuſemens*,] eſt comique; & *le promt & noble orgueil*, n'a point de ſens. On n'a jamais dit, *un promt orgueil*; & aſſurément ce n'eſt pas un

Il faut plus de fierté dans une ame royale;
Et ma douleur ſoumiſe aux ſoins de le venger . . .

ARISTIE.

Mais vous vous aveuglez au milieu du danger:
Songez à fuir, madame.

THAMIRE.

Il n'eſt plus tems; Aufide,
Des portes du palais ſaiſi pour ce perfide,
En fait votre priſon, & lui répond de vous.
Il vient, diſſimulez un ſi juſte courroux;
m) Et juſqu'à ce qu'un tems plus favorable arrive,
Daignez vous ſouvenir que vous êtes captive.

VIRIATE.

Je ſais ce que je ſuis, & le ſerai toujours,
N'euſſai-je que le ciel, & moi, pour mon ſecours.

ſentiment d'orgueil qu'on doit éprouver quand on aprend l'aſſaſſinat de ſon amant.

m) *Et juſqu'à ce qu'un tems.*] J'ai dit ſouvent qu'on doit ſoigneuſement éviter ce concours de ſillabes qui offenſent l'oreille. *Juſqu'à ce que* cela paraît une minutie, ce n'en eſt point une, ce défaut répété forme un ſtile trop barbare, j'ai lu dans une tragédie.

Nous l'attendrons tous trois juſqu'à ce qu'il ſe montre.

Parce que les proſcrits s'en vont à ſa rencontre.

SCENE IV.

PERPENNA, ARISTIE, VIRIATE, THAMIRE, ARCAS.

PERPENNA *à Viriate.*

SErtorius est mort, cessez d'être jalouse,
Madame, du haut rang qu'aurait pris son épouse;
Et n'apréhendez plus, *n*) comme de son vivant,
Qu'en vos propres états elle ait le pas devant.
Si l'espoir d'Aristie a fait ombrage au vôtre,
Je puis vous assurer, & d'elle, & de tout autre;
Et que ce coup heureux saura vous maintenir, *o*)
Et contre le présent, & contre l'avenir.
C'était un grand guerrier, mais dont le sang, ni l'âge,
Ne pouvaient avec vous faire un digne assemblage;
Et malgré ces défauts, ce qui vous en plaisait,

C'était

n) *Comme de son vivant, elle ait le pas devant.*] C'est une chose également révoltante & froide que l'ironie avec laquelle cet assassin vient répéter à *Viriate* ce qu'elle lui avait dit au second acte, qu'elle craignait qu'*Aristie* ne prît *le pas devant.*

Il vient se proposer avec des *qualités* où *Viriate* trouvera *de quoi mériter une reine.* Son bras l'a dégagée d'un *choix abject.* Enfin il fait entendre à la reine qu'il est plus jeune que *Sertorius.*

Il n'y a point de connaisseur qui ne se rebute à cette lecture; le seul fruit qu'on en puisse retirer, c'est que jamais on ne doit mettre un grand crime sur la scène, qu'on ne fasse frémir le spectateur, que c'est là où il faut porter le trouble & l'effroi dans l'ame, & que tout ce qui n'émeut point est indigne de la scène tragique.

C'est une règle puisée dans la natu-

C'était ſa dignité qui vous tyranniſait.
Le nom de général vous le rendait aimable;
A vos rois, à moi-même il était préférable:
Vous vous éblouïſſiez du titre & de l'emploi,
Et je viens vous offrir & l'un & l'autre en moi,
Avec des qualités, où votre ame hautaine
Trouvera mieux de quoi mériter une reine.
Un Romain qui commande, & ſort du ſang des rois,
Je laiſſe l'âge à part, peut eſpérer ſon choix,
Sur-tout quand d'un affront ſon amour l'a vengée,
Et que d'un choix abjet ſon bras l'a dégagée.

ARISTIE. p)

Après t'être immolé chez toi ton général,
Toi, que faiſait trembler l'ombre d'un tel rival,
Lâche, tu viens ici braver encor des femmes,
Vanter inſolemment tes déteſtables flammes,
T'emparer d'une reine en ſon propre palais,
Et demander ſa main pour prix de tes forfaits.
Crain les dieux, ſcélérat, crain les dieux, ou Pompée,
Crain leur haine, ou ſon bras, leur foudre, ou ſon épée;

re, qu'il ne faut point parler d'amour quand on vient de commettre un crime horrible, moins par amour que par ambition. Comment ce froid amour d'un ſcélérat pourait-il produire quelque intérêt? Que le forcené *Ladislas* emporté par ſa paſſion, teint du ſang de ſon rival, ſe jette aux pieds de ſa maîtreſſe, on eſt ému d'horreur & de pitié. *Oreſte* fait un effet admirable dans *Andromaque*, quand il paraît devant *Hermione* qui l'a forcé d'aſſaſſiner *Pyrrhus*. Point de grands crimes ſans de grandes paſſions qui faſſent pleurer pour le criminel même. C'eſt là la vraie tragédie.

o) *Un coup qui ſaura la maintenir!*] Voilà encor ce mot *de ſavoir* auſſi mal placé que dans les ſcènes précédentes.

p) Pourquoi *Ariſtie* ne fait-elle aucun effet, c'eſt qu'elle eſt de trop dans cette ſcène.

Et quelque noir orgueil qui te puiſſe aveugler,
Apren qu'il m'aime encor, & commence à trembler.
Tu le verras, méchant, plutôt que tu ne penſes;
Atten, atten de lui tes dignes récompenſes.

PERPENNA.

S'il en croit votre ardeur, je ſuis ſûr du trépas;
Mais peut-être, madame, il ne l'en croira pas;
Et quand il me verra commander une armée,
Contre lui tant de fois à vaincre accoutumée,
Il ſe rendra facile à conclure une paix
Qui faiſait dès tantôt ſes plus ardens ſouhaits.
J'ai même entre mes mains un aſſez bon ôtage,
Pour faire mes traités avec quelque avantage.
Cependant vous pourriez, pour votre heur & le mien,
q) Ne parler pas ſi haut à qui ne vous dit rien.
Ces menaces en l'air vous donnent trop de peine.
Après ce que j'ai fait, laiſſez faire la reine;
Et ſans blâmer des vœux qui ne vont point à vous,
Songez à regagner le cœur de votre époux.

VIRIATE.

Oui, madame, en effet, c'eſt à moi de répondre,
r) Et mon ſilence ingrat a droit de te confondre.
Ce généreux exploit, ces nobles ſentimens
Méritent de ma part de hauts remercimens,
Les différer encor, c'eſt lui faire injuſtice.
Il m'a rendu ſans doute un ſignalé ſervice;
Mais il n'en ſait encor la grandeur qu'à demi.

q) *Ne parlez pas ſi haut à qui ne vous dit rien.* C'eſt un vers de Jodelet. Et *je ne vous dis rien* après lui avoir parlé aſſez longtems eſt encor plus comique.

Le grand Sertorius fut ſon parfait ami;
Aprenez-le, ſeigneur, car je me perſuade
Que nous devons ce titre à votre nouveau grade;
Et pour le peu de tems qu'il poura vous durer,
Il me coûtera peu de vous le déférer.
Sachez donc que pour vous il oſa me déplaire,
Ce héros, qu'il oſa mériter ma colère,
Que malgré ſon amour, que malgré ſon courroux,
Il a fait ſes efforts pour me donner à vous;
Et qu'à moins qu'il vous plût lui rendre ſa parole,
s) Tout mon deſſein n'était qu'une atteinte frivole,
Qu'il s'obſtinait pour vous au refus de ma main.

ARISTIE.

Et tu peux lui plonger un poignard dans le ſein,
Et ton bras . . .

VIRIATE.

Permettez, madame, que j'eſtime
La grandeur de l'amour par la grandeur du crime.
Chez lui-même, à ſa table, au milieu d'un feſtin,
D'un ſi parfait ami devenir l'aſſaſſin,
Et de ſon général ſe faire un ſacrifice,
Lorſque ſon amitié lui rend un tel ſervice;
Renoncer à la gloire, accepter pour jamais
L'infamie, & l'horreur qui ſuit les grands forfaits;
Juſqu'en mon cabinet porter ſa violence,
Pour obtenir ma main m'y tenir ſans défenſe;

r) Le ſilence ingrat de *Viriate!* Cette ingrate de figure. Joignés à celà de *hauts remerciemens.*

s) Que veut dire, *tout ſon deſſein qui n'était qu'une atteinte* ou une *attente frivole?*

Tout cela d'autant plus fait voir ce que je doi
A cet excès d'amour qu'il daigne avoir pour moi.
Tout cela montre une ame au dernier point charmée:
Il ſerait moins coupable à m'avoir moins aimée;
Et comme je n'ai point les ſentimens ingrats,
Je lui veux conſeiller de ne m'épouſer pas.
Ce ſerait en ſon lit mettre ſon ennemie,
Pour être à tous momens maîtreſſe de ſa vie;
Et je me réſoudrais à cet excès d'honneur,
t) Pour mieux choiſir la place à lui percer le cœur.
Seigneur, voilà l'effet de ma reconnaiſſance.
Du reſte, ma perſonne eſt en votre puiſſance;
Vous êtes maître ici, commandez, diſpoſez,
Et recevez enfin ma main, ſi vous l'oſez.

PERPENNA.

Moi, ſi je l'oſerai? Vos conſeils magnanimes
u) Pouvaient perdre moins d'art à m'étaler mes crimes.
J'en connais mieux que vous toute l'énormité,
Et pour la bien connaître ils m'ont aſſez coûté.
On ne s'attache point, ſans un remords bien rude,

---

t) *Pour mieux choiſir la place à lui percer le cœur.*

. . . .

Et recevez enfin ma main ſi vous l'oſez.]

Rodelinde dit dans *Pertharite*,

Pour mieux choiſir la place à te percer le cœur.

. . . . . .

A ces conditions pren ma main ſi tu l'oſes.

Mais ces vers ne font aucune impreſſion ni dans *Pertharite*, ni dans *Sertorius*, parce que les perſonnages qui les prononcent n'ont pas d'aſſez fortes paſſions. On eſt quelquefois étonné que le même vers, le même hémiſtiche faſſe un très-grand effet dans un endroit, & ſoit à peine remarqué dans un autre. La ſituation en eſt cauſe: auſſi on apelle *vers de ſituation* ceux qui par eux-

A tant de perfidie, & tant d'ingratitude :
Pour vous je l'ai domté, pour vous je l'ai détruit,
J'en ai l'ignominie, & j'en aurai le fruit.
Menacez mes forfaits, & profcrivez ma tête,
De ces mêmes forfaits vous ferez la conquête ;
Et n'eût tout mon bonheur que deux jours à durer,
Vous n'avez dès demain qu'à vous y préparer.
J'accepte votre haine, & l'ai bien méritée ;
J'en ai prévû la fuite, & j'en fais la portée.
Mon triomphe . . .

S C E N E V.

PERPENNA, ARISTIE, VIRIATE, AUFIDE, ARCAS, THAMIRE.

AUFIDE.

x) SEigneur, Pompée eft arrivé :
Nos foldats mutinés, le peuple foulevé.

mêmes n'ayant rien de fublime le deviennent par les circonftances où ils font placés.

u) *Pouvaient perdre moins d'art.*) Dès qu'on fait fentir qu'il y a de l'art dans une fcène, cette fcène ne peut plus toucher le cœur.

x) Ceci eft une avanture nouvelle qui n'eft pas affez préparée. Pompée pouvait venir ou ne venir pas le même jour. Les foldats pouvaient ne fe pas mutiner. Ces accidens ne tiennent point au nœud de la piéce. Toute cataftrophe qui n'eft pas tirée de l'intrigue eft un défaut de l'art & ne peut émouvoir le fpectateur.

La porte s'eſt ouverte à ſon nom, à ſon ombre:
Nous n'avons point d'amis qui ne cèdent au nombre.
Antoine & Manlius déchirés par morceaux,
Tout morts & tout ſanglans, ont encor des bourreaux.
On cherche avec chaleur le reſte des complices,
Que lui-même il deſtine à de pareils ſuplices.
Je défendais mon poſte, il l'a ſoudain forcé,
Et de ſa propre main vous me voyez percé;
Maître abſolu de tout, il change ici la garde.
Penſez à vous, je meurs, la ſuite vous regarde.

ARISTIE.

y) Pour quelle heure, ſeigneur, faut-il ſe préparer
A ce rare bonheur qu'il vient vous aſſurer?
Avez-vous en vos mains un aſſez bon ôtage,
Pour faire vos traités avec grand avantage?

PERPENNA.

C'eſt prendre en ma faveur un peu trop de ſouci,
Madame, & j'ai de quoi le ſatisfaire ici.

---

y) *Pour quelle heure, ſeigneur, faut-il ſe préparer?*) *Ariſtie* répéte ici les mêmes choſes que lui a dites *Perpenna* dans la ſcène précédente. On a déja obſervé que l'ironie doit rarement être employée dans le tragique; mais dans un moment qui doit inſpirer le trouble & la terreur, elle eſt un défaut capital.

Ariſtie ne fait ici qu'un rôle inutile, & peu digne de la femme de *Pompée*.

SCENE VI.

POMPÉE, PERPENNA, VIRIATE, ARISTIE, CELSUS, ARCAS, THAMIRE.

PERPENNA.

SEigneur, vous aurez sû ce que je viens de faire.
Je vous ai de la paix immolé l'adversaire,
L'amant de votre femme, & ce rival fameux
Qui s'oposait partout au succès de vos vœux.
Je vous rens Aristie, & finis cette crainte z)
Dont votre ame tantôt se montrait trop atteinte;
Et je vous affranchis de ce jaloux ennui
Qui ne pouvait la voir entre les bras d'autrui.
Je fais plus, je vous livre une fière ennemie,
aa) Avec tout son orgueil, & sa Lusitanie;
Je vous en ai fait maître, & de tous ces Romains
Que déja leur bonheur a remis en vos mains.
Comme en un grand dessein, & qui veut promtitude,
On ne s'explique pas avec la multitude,

On a tué *Sertorius* qu'elle n'aimait point; elle se trouve dans les mains de *Perpenna*; elle ne sert qu'à faire remarquer combien elle a fait un voyage inutile en Espagne.

z) *Finir une crainte!*

aa) *Avec tout son orgueil*,] comme si cet orgueil était un effet appartenant à *Viriate!*

Je n'ai point crû, ſeigneur, devoir aprendre à tous
Celui d'aller demain me rendre auprès de vous;
Mais j'en porte ſur moi d'aſſurés témoignages.
Ces lettres de ma foi vous ſeront de bons gages;
Et vous reconnaîtrez par leurs perfides traits
bb) Combien Rome pour vous a d'ennemis ſecrets,
Qui tous pour Ariſtie enflammés de vengeance,
Avec Sertorius étaient d'intelligence.
Liſez.

[*Il lui donne les lettres qu'Ariſtie avait aportées de Rome à Sertorius.*]

ARISTIE.

Quoi, ſcélérat? quoi, lâche? oſes-tu bien...?

PERPENNA.

cc) Madame, il eſt ici votre maître, & le mien;
Il faut en ſa préſence un peu de modeſtie;
Et ſi je vous oblige à quelque repartie,
La faire ſans aigreur, ſans outrages mêlés,
Et ne point oublier devant qui vous parlez.
Vous voyez là, ſeigneur, deux illuſtres rivales,
Que cette perte anime à des haines égales.
Juſques au dernier point elles m'ont outragé;
Mais puiſque je vous vois, je ſuis aſſez vengé.

Je

bb) *Des ennemis pour quelqu'un.* C'eſt un ſolécisme & un barbariſme.

Enflammés de vengeance pour. Même faute.

cc) Quand même la ſituation ſerait intéreſſante, théâtrale & terrible, elle ne pourait émouvoir. Parce que Perpenna n'eſt là qu'un miſérable, qu'un vil délateur; & qu'on ne peut jouer un rôle plus bas & plus lâche.

dd) Cette action de bruler des lettres eſt belle dans l'hiſtoire & fait un mau-

Je vous regarde auſſi comme un dieu tutélaire;
Et ne puis... Mais, ô dieu! ſeigneur, qu'allez-vous faire?

POMPÉE.

dd) après avoir brûlé les lettres ſans les lire,
Montrer d'un tel ſecret ce que je veux ſavoir.
Si vous m'aviez connu, vous l'auriez ſû prévoir.
Rome en deux factions trop longtems partagée,
N'y ſera point pour moi de nouveau replongée;
Et quand Sylla lui rend ſa gloire & ſon bonheur,
ee) Je n'y remettrai point le carnage & l'horreur.
Oyez, Celſus ...

[*Il lui parle bas.*]

Surtout empêchez qu'il ne nomme
Aucun des ennemis qu'elle m'a faits à Rome.

[*à Perpenna.*]

Vous, ſuivez ce tribun; j'ai quelques intérêts
Qui demandent ici des entretiens ſecrets.

PERPENNA.

Seigneur, ſe pourrait-il qu'après un tel ſervice ...

POMPÉE.

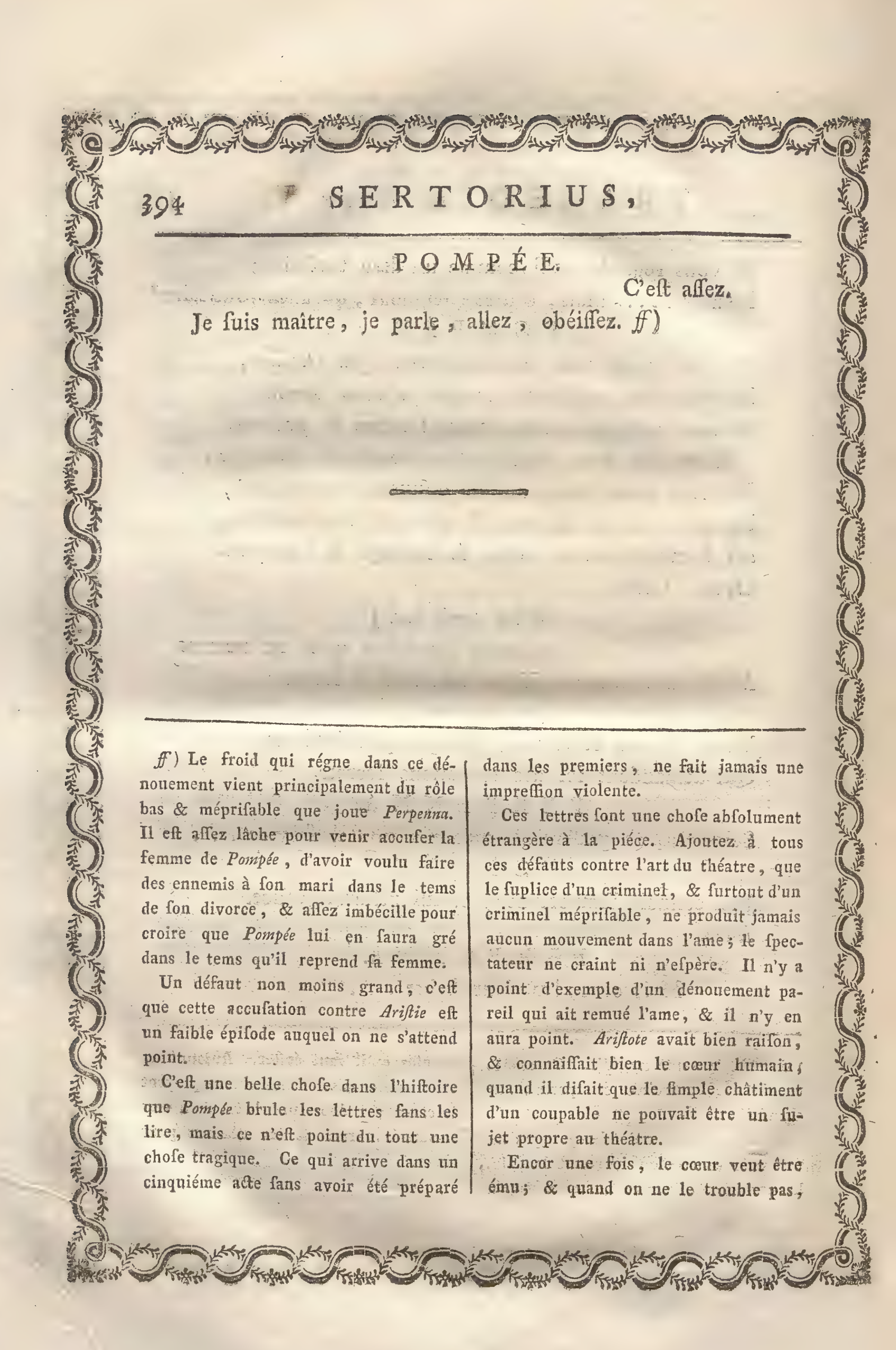
J'en connais l'importance, & lui rendrai juſtice.
Allez.

PERPENNA.

Mais cependant leur haine ...

vais effet dans une tragédie. On aporte une bougie, autrefois on aportait une chandelle.

ee) On ne *remet* point le carnage dans une ville comme on y remet la paix. Le carnage & l'horreur, termes vagues & uſés qu'il faut éviter. Aujourd'hui tous nos mauvais verſificateurs employent le carnage & l'horreur à la fin d'un vers comme les armes & les allarmes pour rimer.



POMPÉE.

C'eſt aſſez.

Je ſuis maître, je parle, allez, obéiſſez. *ff*)

---

ff) Le froid qui régne dans ce dénouement vient principalement du rôle bas & mépriſable que joue *Perpenna*. Il eſt aſſez lâche pour venir accuſer la femme de *Pompée*, d'avoir voulu faire des ennemis à ſon mari dans le tems de ſon divorce, & aſſez imbécille pour croire que *Pompée* lui en ſaura gré dans le tems qu'il reprend ſa femme.

Un défaut non moins grand, c'eſt que cette accuſation contre *Ariſtie* eſt un faible épiſode auquel on ne s'attend point.

C'eſt une belle choſe dans l'hiſtoire que *Pompée* brule les lettres ſans les lire, mais ce n'eſt point du tout une choſe tragique. Ce qui arrive dans un cinquiéme acte ſans avoir été préparé dans les premiers, ne fait jamais une impreſſion violente.

Ces lettres ſont une choſe abſolument étrangère à la piéce. Ajoutez à tous ces défauts contre l'art du théatre, que le ſuplice d'un criminel, & furtout d'un criminel mépriſable, ne produit jamais aucun mouvement dans l'ame; le ſpectateur ne craint ni n'eſpère. Il n'y a point d'exemple d'un dénouement pareil qui ait remué l'ame, & il n'y en aura point. *Ariſtote* avait bien raiſon, & connaiſſait bien le cœur humain, quand il diſait que le ſimple châtiment d'un coupable ne pouvait être un ſujet propre au théatre.

Encor une fois, le cœur veut être ému; & quand on ne le trouble pas,

SCENE VII.

POMPÉE, VIRIATE, ARISTIE, THAMIRE, ARCAS.

POMPÉE.

Ne vous offenſez pas d'ouïr parler en maître,
Grande reine, ce n'eſt que pour punir un traître.
Criminel envers vous d'avoir trop écouté
L'inſolence où montait ſa noire lâcheté,

on manque à la première loi de la tragédie.

Viriate parle noblement à *Pompée*; mais des complimens finiſſent toujours une tragédie froidement. Toutes ces vérités ſont dures, je l'avoue; mais à qui dures? à un homme qui n'eſt plus. Quel bien lui ferai-je en le flattant? quel mal en diſant vrai? Ai-je entrepris un vain panégirique, ou un ouvrage utile? Ce n'eſt pas pour lui que je réfléchis, & que j'écris ce que m'ont apris cinquante ans d'expérience; c'eſt pour les auteurs & pour les lecteurs. Quiconque ne connait pas les défauts, eſt incapable de connaître les beautés; & je répète ce que j'ai dit dans l'examen de preſque toutes ces pièces, que la vérité eſt préférable à *Corneille*, & qu'il ne faut pas tromper les vivans par reſpect pour les morts. Je ne ſuis pas même retenu par la crainte de me voir ſoupçonné de ſentir un plaiſir ſecret à rabaiſſer un grand homme dans la vaine idée de m'égaler à lui en l'aviliſſant: je me crois trop au-deſſous de lui. Je dirai ſeulement ici que je parlerais avec plus de hardieſſe & de force, ſi je ne m'étais pas exercé quelquefois dans l'art de *Corneille*.

J'ai dit ma penſée avec l'honnête liberté dont j'ai fait profeſſion toute ma vie, & je ſens ſi vivement ce que le père du théatre a de ſublime, qu'il m'eſt permis plus qu'à perſonne de montrer en quoi il n'eſt pas imitable.

J'ai crû devoir ſur lui prendre ce haut empire,
Pour me juſtifier avant que vous rien dire :
Mais je n'abuſe point d'un ſi facile accès,
Et je n'ai jamais ſû dérober mes ſuccès.
Quelque apui que ſon crime aujourd'hui vous enlève,
Je vous offre la paix, & ne roms point la tréve ;
Et ceux de nos Romains qui ſont auprès de vous,
Peuvent y demeurer, ſans craindre mon couroux.
Si de quelque péril je vous ai garantie,
Je ne veux pour tout prix enlever qu'Ariſtie,
A qui devant vos yeux, enfin maître de moi,
Je raporte avec joie & ma main & ma foi.
Je ne dis rien du cœur, il tint toujours pour elle.

ARISTIE.

Le mien ſavait vous rendre une ardeur mutuelle ;
Et pour mieux recevoir ce don renouvellé,
Il oublîra, ſeigneur, qu'on me l'avait volé.

VIRIATE.

Moi j'accepte la paix que vous m'avez offerte :
C'eſt tout ce que je puis, ſeigneur, après ma perte ;
Elle eſt irréparable ; & comme je ne voi
Ni chefs dignes de vous, ni rois dignes de moi,
Je renonce à la guerre, ainſi qu'à l'hyménée ; *gg*)
Mais j'aime encor l'honneur du trône où je ſuis née.
D'une juſte amitié je ſais garder les loix,
Et ne ſais point régner comme régnent nos rois.
S'il faut que ſous votre ordre ainſi qu'eux je domine,

gg) Cette tirade de *Viriate* eſt très à ſa place, pleine de raiſon & de nobleſſe.

Je m'ensevelirai sous ma propre ruine :
Mais si je puis régner sans honte, & sans époux,
Je ne veux d'héritiers que votre Rome, ou vous:
Vous choisirez, seigneur, ou si votre alliance
Ne peut voir mes états sous ma seule puissance,
Vous n'avez qu'à garder cette place en vos mains,
Et je m'y tiens déja captive des Romains.

POMPÉE.

Madame, vous avez l'ame trop généreuse,
Pour n'en pas obtenir une paix glorieuse;
Et l'on verra chez eux mon pouvoir abattu,
Ou j'y ferai toujours honorer la vertu.

SCENE DERNIERE.

POMPÉE, ARISTIE, VIRIATE, CELSUS, ARCAS, THAMIRE.

POMPÉE.

En est-ce fait, Celsus?

CELSUS.

Oui, seigneur, le perfide
A vû plus de cent bras punir son parricide;
Et livré par votre ordre à ce peuple irrité,
Sans rien dire . . .

POMPÉE.

Il suffit, Rome est en sûreté;



Et ceux qu'à me haïr j'avais trop ſû contraindre,
N'y craignant rien de moi, n'y donnent rien à craindre.

[*à Viriate.*]

Vous, madame, agréez pour notre grand héros,
Que ſes manes vengés goûtent un plein repos.
bb) Allons donner notre ordre à des pompes funèbres,
A l'égal de ſon nom illuſtres, & célèbres;
Et dreſſer un tombeau témoin de ſon malheur,
Qui le ſoit de ſa gloire, & de notre douleur.

Fin du cinquiéme & dernier acte.

---

bb) Donner un ordre à des pompes! & qui pis eſt *notre ordre.*

SOPHONISBE,

TRAGÉDIE.

1663.

PRÉFACE

DE L'ÉDITEUR.

IL y a des points d'hiſtoire qui paraiſſent au premier coup d'œil de beaux ſujets de tragédie, & qui au fonds ſont preſque impraticables: telles ſont, par exemple, les cataſtrophes de *Sophonisbe*, & de *Marc-Antoine.* Une des raiſons qui probablement exclurront toujours ces ſujets du théatre, c'eſt qu'il eſt bien difficile que le héros n'y ſoit avili. *Maſſiniſſe* obligé de voir ſa femme menée en triomphe à Rome, ou de la faire périr pour la ſouſtraire à cette infamie, ne peut guère jouer qu'un rôle déſagréable. Un vieux Triumvir tel qu'*Antoine*, qui ſe perd pour une femme telle que *Cléopatre*, eſt encor moins intéreſſant, parce qu'il eſt plus mépriſable.

La *Sophonisbe* de *Mairet* eut un grand ſuccès; mais c'était dans un tems où non-ſeulement le gout du public n'était point formé, mais où la France n'avait encor aucune tragédie ſuportable.

Il en avait été de même de la *Sophonisbe* du *Triſſino*; & celle de *Corneille* fut oubliée au bout de quelques années; elle eſſuya dans ſa nouveauté beaucoup de critiques, & eut des défenſeurs célèbres; mais il parait qu'elle ne fut ni bien attaquée ni bien défendue.

Le point principal fut oublié dans toutes ces diſputes. Il s'agiſſait de ſavoir ſi la piéce était intéreſſante; elle ne l'eſt pas, puiſque, malgré le nom de ſon auteur, on ne l'a point

rejouée depuis quatre-vingt ans. Si ce défaut d'intérêt qui eſt le plus grand de tous, comme nous l'avons déja dit, était racheté par une ſcène ſemblable à celle de *Sertorius* & de *Pompée*, on pourrait la repréſenter encor quelquefois.

Il ne ſera pas inutile de faire connaître ici le ſtile de *Mairet* & de tous les auteurs qui donnèrent des tragédies avant le *Cid*.

Syphax dès la première ſcène reproche à *Sophoniſbe* ſa femme un amour *impudique* pour le roi *Maſſiniſſe* ſon ennemi. *Je veux bien*, lui dit-il, *que tu me mépriſes, & que tu en aimes un autre; mais*,

Ne pouvais-tu trouver où prendre tes plaiſirs,
Qu'en cherchant l'amitié de ce prince Numide?

Sophoniſbe lui répond:

J'ai voulu m'aſſurer de l'aſſiſtance d'un,
A qui le nom Libique avec nous fût commun.

Ce même *Syphax* ſe plaint à ſon confident *Philon* de l'infidélité de ſon épouſe; & *Philon* pour le conſoler lui répréſente,

. . . . *que c'eſt aux grandes ames*,
A ſouffrir de grands maux, & que femmes ſont femmes.

Enſuite, quand *Syphax* eſt vaincu, *Phénice* confidente de *Sophoniſbe* lui conſeille de chercher à plaire au vainqueur; elle lui dit:

Au reſte, la douleur ne vous a point éteint
Ni la clarté des yeux, ni la beauté du teint.
Vos pleurs vous ont lavée; & vous êtes de celles
Qu'un air triſte & dolent rend encore plus belles.

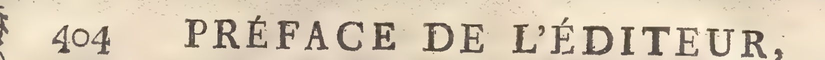
Vos regards languiſſans font naître la pitié,
Que l'amour ſuit par fois, & toujours l'amitié ;
N'étant rien de pareil aux effets admirables
Que font dans les grands cœurs des beautés miſérables.
Croyez que Maſſiniſſe eſt un vivant rocher,
Si vos perfections ne le peuvent toucher.

Sophonisbe, qui n'avait pas beſoin de ces conſeils, employe avec *Maſſiniſſe* le langage le plus ſéduiſant, & lui parle même avec une dignité qui la rend encor plus touchante. Une de ſes ſuivantes remarquant l'effet que le diſcours de *Sophonisbe* a fait ſur le prince, dit derrière elle à une autre ſuivante, *Ma compagne, il ſe prend ;* & ſa compagne lui répond, *La victoire eſt à nous, ou je n'y connais rien.*

Tel était le ſtile des piéces les plus ſuivies : tel était ce mélange perpétuel de comique & de tragique, qui aviliſſait le théatre ; l'amour n'était qu'une galanterie bourgeoiſe ; le grand n'était que du bourſouflé ; l'eſprit conſiſtait en jeux de mots, & en pointes. Tout était hors de la nature. Preſque perſonne n'avait encor ni penſé, ni parlé comme il faut, dans aucun diſcours public.

Il eſt vrai que la *Sophonisbe* de *Mairet* avait un mérite très nouveau en France, c'était d'être dans les règles du théatre. Les trois unités, de lieu, de tems & d'action, y ſont parfaitement obſervées. On regarda ſon auteur comme le père de la ſcène françaiſe ; mais qu'eſt-ce que la régularité, ſans force, ſans éloquence, ſans grace, ſans décence ? Il y a des vers naturels dans la piéce, & on admirait ce naturel qui approche du bas, parce qu'on ne connaiſſait point encor celui qui touche au ſublime.

En général le ſtile de *Mairet* eſt ou ampoulé ou bourgeois.



Ici c'eſt un officier du roi *Maſſiniſſe*, qui en annonçant que *Sophonisbe* eſt morte empoiſonnée, dit au roi:

> *Si votre majeſté déſire qu'on lui montre*
> *Ce pitoyable objet, il eſt ici tout contre;*
> *La porte de ſa chambre eſt à deux pas d'ici,*
> *Et vous le pourez voir de l'endroit que voici.*

Là c'eſt *Maſſiniſſe* qui en voyant *Sophonisbe* expirée, s'écrie en s'adreſſant aux yeux de cette beauté:

> *Vous avez donc perdu ces puiſſantes merveilles*
> *Qui dérobaient les cœurs & charmaient les oreilles;*
> *Clair ſoleil, la terreur d'un injuſte ſénat,*
> *Et dont l'aigle romain n'a pû ſouffrir l'éclat;*
> *Doncques votre lumière a donné de l'ombrage &c.*

On ne faiſait guère alors autrement des vers.

Dans ce cahos à peine débrouillé de la tragédie naiſſante, on voyait pourtant des lueurs de génie; mais ſurtout ce qui ſoutint ſi longtems la piéce de *Mairet*, c'eſt qu'il y a de la vraye paſſion. Elle fut repréſentée ſur la fin de 1634. trois ans avant le *Cid*, & enleva tous les ſuffrages. Les ſuccès en tout genre dépendent de l'eſprit du ſiécle. Le médiocre eſt admiré dans un tems d'ignorance: le bon eſt tout au plus aprouvé dans un tems éclairé.

On fera peu de remarques grammaticales ſur la *Sophonisbe* de *Corneille*, & on tâchera de démêler les véritables cauſes qui excluent cette piéce du théatre.

---

*) On voit que *Corneille* était alors raccommodé avec *Mairet*; ou qu'il craignait de choquer le public qui aimait toujours l'ancienne *Sophonisbe*. C'eſt dans cette ſcène, où *Scipion* fait à *Maſſiniſſe* des reproches de ſa faibleſſe, qu'on

AU LECTEUR.

CEtte piéce m'a fait connaître qu'il n'y a rien de si pénible que de mettre sur le théatre un sujet qu'un autre y a déja fait réussir; mais aussi j'ose dire qu'il n'y a rien de si glorieux, quand on s'en aquitte dignement. C'est un double travail d'avoir tout ensemble à éviter les ornemens dont s'est saisi celui qui nous a prévenus, & à faire effort pour en trouver d'autres qui puissent tenir leur place. Depuis trente ans que M. Mairet a fait admirer sa Sophonisbe sur notre théatre, elle y dure encore; & il ne faut point de marque plus convainquante de son mérite, que cette durée, qu'on peut nommer une ébauche, ou plutôt des arrhes de l'immortalité qu'elle assure à son illustre auteur. Et certainement il faut avouer qu'elle a des droits inimitables, & qu'il serait dangereux de retâter après lui. Le démêlé de Scipion avec *). Massinisse, & le desespoir de ce prince sont de ce nombre: il est impossible de penser rien de plus juste, & très-difficile de l'exprimer plus heureusement. L'un & l'autre sont de son invention; je n'y pouvais toucher sans lui faire un larcin; & si j'avais été d'humeur à me le permettre, le peu d'espérance de l'égaler me l'aurait défendu. J'ai crû plus à propos de respecter sa gloire, & de ménager la mienne, par une scrupuleuse exactitude à m'écarter de sa route, pour ne laisser aucun lieu de dire, ni que je sois demeuré au dessous de lui, ni que j'aye prétendu m'élever au-dessus, puisqu'on ne peut faire aucune

---

trouve ce vers énergique:

Massinisse en un jour voit, aime & se marie!

Ce vers est la critique de tant d'amours de théatre, qui commencent au premier acte, & qui produisent un mariage au dernier.

comparaiſon entre des choſes où l'on ne voit aucune concurrence. Si j'ai conſervé les circonſtances qu'il a changées, & changé celles qu'il a conſervées, ç'a été par le ſeul deſſein de faire autrement, ſans ambition de faire mieux. C'eſt ainſi qu'en uſaient nos anciens, qui traitaient d'ordinaire les mêmes ſujets. La mort de Clitemneſtre en peut ſervir d'exemple. Nous la voyons encor chez Æſchyle, chez Sophocle, & chez Euripide, tuée par ſon fils Oreſte; mais chacun d'eux a choiſi diverſes manières pour arriver à cet événement, qu'aucun des trois n'a voulu changer, quelque cruel & dénaturé qu'il fût; & c'eſt ſur quoi notre Ariſtote en a établi le précepte. Cette noble & laborieuſe émulation a paſſé de leur ſiécle juſqu'au nôtre, au travers de plus de deux mille ans qui les ſéparent. Feu M. Triſtan a renouvellé Marianne & Panthée ſur les pas du défunt ſieur Hardi. Le grand éclat que M. de Scudery a donné à ſa Didon n'a point empêché que Mr. de Bois-Robert n'en ait fait voir une autre trois ou quatre ans après, ſur une diſpoſition qui lui en avait été donnée, à ce qu'il diſait, par M. l'abbé d'Aubignac. A peine la Cléopatre de M. de Benſerade a paru, qu'elle a été ſuivie du Marc-Antoine de M. Mairet, qui n'eſt que le même ſujet ſous un autre titre. Sa *Sophonisbe* même n'a pas été la première qui ait annobli les théatres des derniers tems. Celle de Triſſin l'avait précédée en Italie, & celle du ſieur de Mont-Chrétien en France; & je voudrais que quelqu'un ſe voulût divertir à retoucher le Cid ou les Horaces, avec autant de retenue pour ma conduite & pour mes penſées, que j'en ai pour celles de M. Mairet.

Vous trouverez en cette tragédie les caractères tels que chez Tite-Live; vous y verrez Sophonisbe avec le même attachement aux intérêts de ſon pays, & la même haine pour Ro-

me, qu'il lui attribue. Je lui prête un peu d'amour : mais elle régne ſur lui, & ne daigne l'ecouter, qu'autant qu'il peut ſervir à ſes paſſions dominantes, qui régnent ſur elle, & à qui elle ſacrifie toutes les tendreſſes de ſon cœur, Maſſiniſſe, Syphax, & ſa propre vie. Elle en fait ſon unique bonheur, & ſoutient la gloire avec une fierté ſi noble & ſi élevée, que Lælius eſt contraint d'avouer lui-même qu'elle méritait d'être née Romaine. Elle n'avait point abandonné Syphax après deux défaites : elle était prête à s'enſevelir avec lui ſous les ruines de ſa capitale s'il y fût revenu s'enfermer avec elle après la perte d'une troiſiéme bataille ; mais elle voulait qu'il mourût, plutôt que d'accepter l'ignominie des fers & du triomphe où le réſervaient les Romains ; & elle avait d'autant plus de droit d'attendre de lui cet effort de magnanimité, qu'elle s'était réſolue à prendre ce parti pour elle, & qu'en Afrique c'était la coutume des rois de porter toujours ſur eux du poiſon très violent, pour s'épargner la honte de tomber vivans entre les mains de leurs ennemis. Je ne ſais ſi ceux qui l'ont blâmée de traiter avec trop de hauteur ce malheureux prince après ſa diſgrace, ont aſſez conçu la mortelle horreur qu'a dû exciter en cette grande ame la vûe de ces fers qu'il lui aporte à partager ; mais du moins ceux qui ont eu peine à ſouffrir qu'elle eût deux maris vivans, ne ſe ſont pas ſouvenus que les loix de Rome voulaient que le mariage ſe rompit par la captivité. Celles de Carthage nous ſont fort peu connues ; mais il y a lieu de préſumer, par l'exemple même de Sophoniſbe, qu'elles étaient encor plus faciles à ces ruptures. Aſdrubal ſon père l'avait mariée à Maſſiniſſe, avant que d'emmener ce jeune prince en Eſpagne, où il commandait les armées de cette république ; & néanmoins durant le ſéjour qu'ils y fi-

rent, les Carthaginois la marièrent de nouveau à Syphax, ſans uſer d'aucune formalité, ni envers ce premier mari, ni envers ce père, qui demeura extrêmement ſurpris & irrité de l'outrage qu'ils avaient fait à ſa fille & à ſon gendre. C'eſt ainſi que mon auteur appelle Maſſiniſſe, & c'eſt là-deſſus que je le fais ſe fonder ici, pour ſe reſſaiſir de Sophoniſbe ſans l'autorité des Romains, comme d'une femme qui était déja à lui, & qu'il avait épouſée avant qu'elle fût à Syphax.

On s'eſt mutiné toutefois contre ces deux maris; & je m'en ſuis étonné d'autant plus, que l'année dernière je ne m'aperçus point qu'on ſe ſcandaliſât de voir dans le Sertorius, Pompée mari de deux femmes vivantes, dont l'une venait chercher un ſecond mari aux yeux même de ce premier. †) Je ne vois aucune aparence d'imputer cette inégalité de ſentimens à l'ignorance du ſiécle, qui ne peut avoir oublié, en moins d'un an, cette facilité que les anciens avaient donnée aux divorces, dont il était ſi bien inſtruit alors; mais il y aurait quelque lieu de s'en plaindre à ceux qui ſachant mieux la Sophoniſbe de M. Mairet que celle de Tite-Live, ſe ſont hâtés de condamner en la mienne tout ce qui n'était pas de leur connaiſſance, & n'ont pû faire cette réflexion que la mort de Syphax était une fiction de M. Mairet, dont je ne pouvais me ſervir ſans faire un pillage ſur lui, & comme un attentat ſur ſa gloire. Sa Sophoniſbe eſt à lui, c'eſt ſon bien, qu'il ne faut pas lui envier; mais celle de Tite-Live eſt à tout le monde. Le Triſſin & Mont-Chrétien qui l'ont fait revivre avant nous,

†) C'eſt qu'*Ariſtie* eſt répudiée; & on la plaint. *Sophoniſbe* ne l'eſt pas; & on la blâme.

nous, n'ont assassiné aucun des deux rois : j'ai crû qu'il m'était permis de n'être pas plus cruel, & de garder la même fidélité à une histoire assez connue parmi ceux qui ont quelque teinture des livres, pour nous convier à ne la démentir pas.

J'accorde qu'au lieu d'envoyer du poison à Sophonisbe, Massinisse devait soulever les troupes qu'il commandait dans l'armée, s'attaquer à la personne de Scipion, se faire blesser par ses gardes, & tout percé de leurs coups, venir rendre les derniers soupirs aux pieds de cette princesse. C'eût été un amant parfait, mais ce n'eût pas été Massinisse. Que sait-on même si la prudence de Scipion n'avait point donné de si bons ordres, qu'aucun de ces emportemens ne fût en son pouvoir? Je le marque assez pour en faire naître quelque pensée en l'esprit de l'auditeur judicieux & desintéressé, dont je laisse l'imagination libre sur cet article. S'il aime les héros fabuleux, il croira que Lælius & Eryxe entrant dans le camp y trouveront celui-ci mort de douleur, ou de sa main. Si les vérités lui plaisent davantage, il ne fera aucun doute, qu'il ne s'y soit consolé aussi aisément que l'histoire nous en assure. Ce que je fais dire de son desespoir à Mézétulle, s'accommode avec l'une & l'autre de ces idées; & je n'ai peut-être encor fait rien de plus adroit pour le théatre, que de tirer le rideau sur des déplaisirs, qui devaient être si grands, & eurent si peu de durée.

Quoi qu'il en soit, comme je ne sais que les régles d'Aristote & d'Horace, & ne les sais pas même trop bien, je ne hazarde pas volontiers en dépit d'elles ces agrémens surnaturels miraculeux, qui défigurent quelquefois nos personnages autant qu'ils les embellissent, & détruisent l'histoire au lieu de

la corriger. Ces grands coups de maître paſſent ma portée, je les laiſſe à ceux qui en ſavent plus que moi, & j'aime mieux qu'on me reproche d'avoir fait mes femmes trop héroïnes, par une ignorance & baſſe affectation de les faire reſſembler aux originaux qui en ſont venus juſqu'à nous, que de m'entendre louer d'avoir efféminé mes héros, par une docte & ſublime complaiſance, au gout *) de nos délicats, qui veulent de l'amour par-tout, & ne permettent qu'à lui de faire auprès d'eux la bonne ou mauvaiſe fortune de nos ouvrages.

Eryxe n'a point ici l'avantage de cette reſſemblance, qui fait la principale perfection des portraits. C'eſt une reine de ma façon, de qui ce poême reçoit un grand ornement, & qui pourrait toutefois y paſſer en quelque ſorte pour inutile, n'était qu'elle ajoute des motifs vraiſemblables aux hiſtoriques, & ſert tout enſemble d'aiguillon à Sophonisbe pour précipiter ſon mariage, & de prétexte aux Romains pour n'y point conſentir. Les proteſtations d'amour que ſemble lui faire Maſſiniſſe au commencement de leur premier entretien, ne ſont qu'une équivoque, dont le ſens caché regarde cette autre reine. Ce qu'elle y répond fait voir qu'elle s'y méprend la pre-

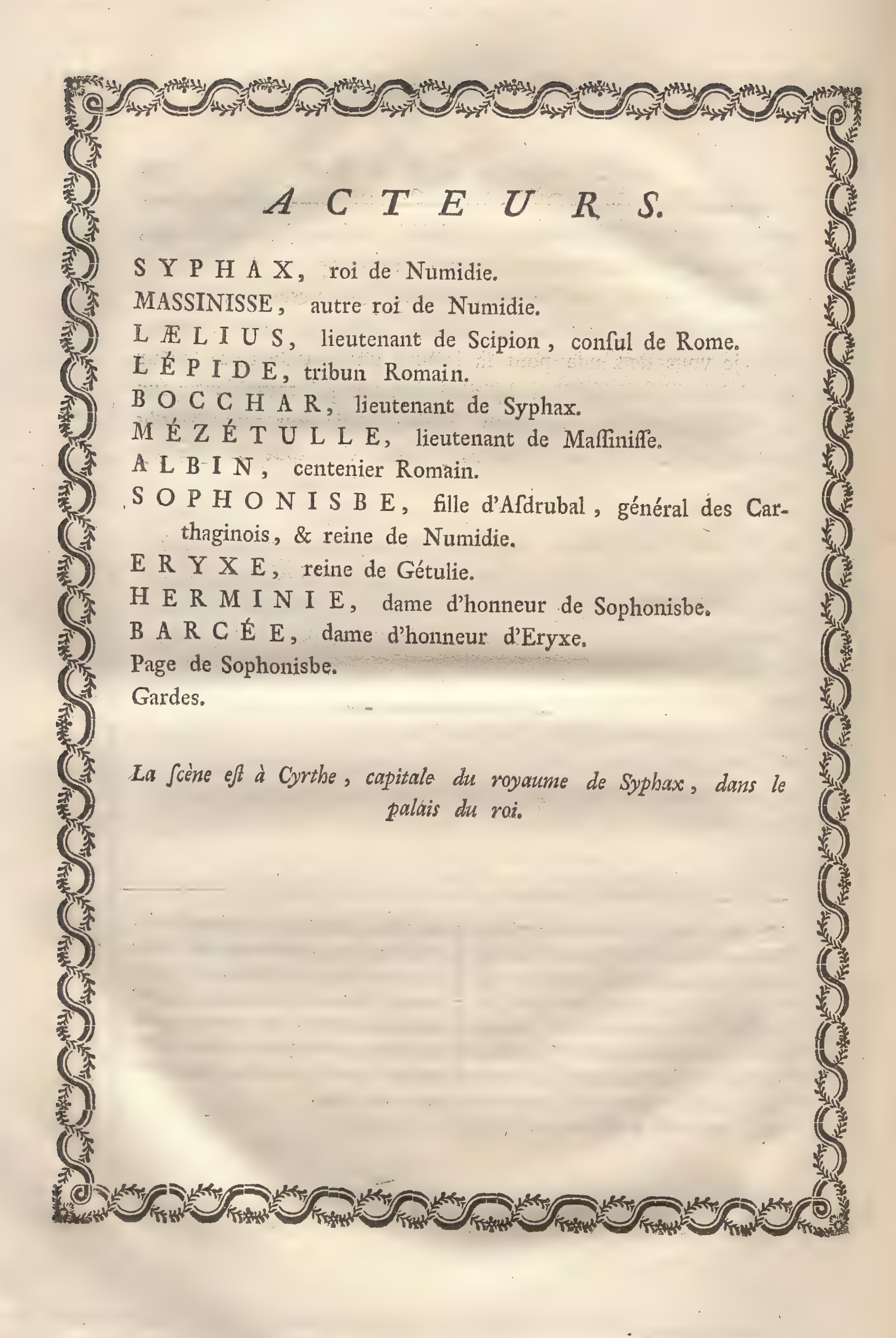
*) Ce n'eſt point *Racine* que *Corneille* déſigne ici. Ce grand homme qui n'a jamais efféminé ſes héros, qui n'a traité l'amour que comme une paſſion dangereuſe, & non comme une galanterie froide pour remplir un acte ou deux d'une intrigue languiſſante; *Racine*, dis-je, n'avait encor publié aucune piéce de théatre. C'eſt de *Quinault* dont il eſt ici queſtion. Le jeune *Quinault* venait de donner ſucceſſivement *Stratonice*, *Amalaſonte*, le faux *Tiberinus*, *Aſtrate*. Cet *Aſtrate* ſurtout, joué dans le même tems que *Sophonisbe*, avait attiré tout Paris, tandis que *Sophonisbe* était négligée. Il y a de très-belles ſcènes dans *Aſtrate*. Il y règne ſurtout de l'intérêt; c'eſt ce qui fit ſon grand ſuccès. Le pu-

mière, & tant d'autres ont voulu s'y méprendre après elle, que je me suis crû obligé de vous en avertir.

Quand je ferai joindre cette tragédie à mes recueils, je pourai l'examiner plus au long, comme j'ai fait les autres : cependant je vous demande pour sa lecture un peu de cette faveur qui doit toujours pencher du côté de ceux qui travaillent pour le public, avec une attention sincère, qui vous empêche d'y voir ce qui n'y est pas, & vous y laisse voir tout ce que j'y fais dire.

---

blic était las de piéces qui roulaient sur une politique froide mêlée de raisonnemens sur l'amour, & de complimens amoureux sans aucune passion véritable. On commençait aussi à s'apercevoir qu'il falait un autre stile que celui dont les dernières piéces de *Corneille* sont écrites. Celui de *Quinault* était plus naturel & moins obscur. Enfin ses piéces eurent un prodigieux succès, jusqu'à-ce que l'*Andromaque* de *Racine* les éclipsa toutes. *Boileau* commença à rendre l'*Astrate* ridicule en se moquant de l'anneau royal, qui en effet est une invention puérile; mais il faut convenir qu'il y a de très-belles scènes entre *Sichée* & *Astrate*.



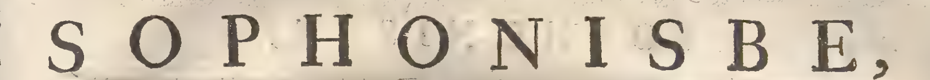
ACTEURS.

SYPHAX, roi de Numidie.
MASSINISSE, autre roi de Numidie.
LÆLIUS, lieutenant de Scipion, conſul de Rome.
LÉPIDE, tribun Romain.
BOCCHAR, lieutenant de Syphax.
MÉZÉTULLE, lieutenant de Maſſiniſſe.
ALBIN, centenier Romain.
SOPHONISBE, fille d'Aſdrubal, général des Carthaginois, & reine de Numidie.
ERYXE, reine de Gétulie.
HERMINIE, dame d'honneur de Sophonisbe.
BARCÉE, dame d'honneur d'Eryxe.
Page de Sophonisbe.
Gardes.

La ſcène eſt à Cyrthe, capitale du royaume de Syphax, dans le palais du roi.



Reportez, Mézétule, à votre illuſtre Roi
Un Secours dont lui-même a plus beſoin que moi.



SOPHONISBE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

SOPHONISBE, BOCCHAR, HERMINIE.

BOCCHAR.

MADAME, il était tems qu'il vous vint du secours,
Le siége était formé, s'il eût tardé deux jours:
Les travaux commencés allaient à force ouverte
Tracer autour des murs l'ordre de votre perte;
Et l'orgueil des Romains se promettait l'éclat *a*)
D'asservir par leur prise, & vous, & tout l'état.
Syphax a dissipé par sa seule présence
b) De leur ambition la plus fière espérance.
Ses troupes se montrant, au lever du soleil,

a) *L'éclat d'asservir, vous, & tout l'état par une prise.*] Solécisme & barbarisme.

b) *La plus fiere espérance d'une ambition.*] Solécisme & barbarisme.

Ont de votre ruïne arrêté l'appareil.
A peine une heure ou deux elles ont pris haleine,
Qu'il les range en bataille au milieu de la plaine.
c) L'ennemi fait le même, & l'on voit des deux parts
Nos sillons hérissés de piques & de dards;
Et l'une & l'autre armée étaler même audace,
Egale ardeur de vaincre, & pareille menace.
L'avantage du nombre est dans notre parti;
Ce grand feu des Romains en parait ralenti;
Du moins de Lælius la prudence inquiette
Sur le point du combat nous envoye un trompette:
On le méne à Syphax, à qui sans différer
De sa part il demande une heure à conférer.
Les ôtages reçûs pour cette conférence,
Au milieu des deux camps l'un & l'autre s'avance;
Et si le ciel répond à nos communs souhaits,
Le champ de la bataille enfantera la paix.
Voilà ce que le roi m'a chargé de vous dire,
Et que de tout son cœur à la paix il aspire,
Pour ne plus perdre aucun de ces momens si doux,
Que la guerre lui vole, en l'éloignant de vous.

SOPHONISBE.

Le roi m'honore trop d'une amour si parfaite.
Dites lui que j'aspire à la paix qu'il souhaite;
Mais que je le conjure, en cet illustre jour,
De penser à sa gloire, encor plus qu'à l'amour. *d*)

---

c) *L'ennemi fait le même*,] barbarisme.

d) Vous voyez que l'exposition de la piéce est bien faite. On entre tout d'un coup en matière. On est occupé de grands objets. Les fautes de stile, comme, *se promettre l'éclat d'asservir vous*

SCENE II.

SOPHONISBE, HERMINIE.

HERMINIE.

MAdame, ou j'entens mal une telle prière,
Ou vos vœux pour la paix n'ont pas votre ame entière; *e*)
Vous devez pourtant craindre un vainqueur irrité.

SOPHONISBE.

J'ai fait à Maſſiniſſe une infidélité.
Accepté par mon père, & nourri dans Carthage,
Tu vis en tous les deux l'amour croître avec l'âge.
Il porta dans l'Eſpagne, & mon cœur, & ma foi;
Mais durant cette abſence on diſpoſa de moi.
J'immolai ma tendreſſe au bien de ma patrie:
Pour lui gagner Syphax j'euſſe immolé ma vie.
Il était aux Romains, & je l'en détachai;
J'étais à Maſſiniſſe, & je m'en arrachai.
J'en eus de la douleur, j'en ſentis de la gêne;
Mais je ſervais Carthage, & m'en revoyais reine;
Car afin que le change eût pour moi quelque apas,

& l'état, étaler des menaces, envoyer un trompette, une heure à conférer, font des minuties, qu'il ne faut pas à la vérité négliger, mais qu'on ne doit pas reprendre ſévèrement, quand le beau eſt dominant.

e) Des vœux qui n'ont pas une ame entière!

Syphax de Maſſiniſſe envahit les états,
Et mettait à mes pieds l'une & l'autre couronne,
Quand l'autre était réduit à ſa ſeule perſonne.
Ainſi contre Carthage, & contre ma grandeur,
Tu me vis n'écouter, ni ma foi, ni mon cœur.

HERMINIE.

Et vous ne craignez point qu'un amant ne ſe venge,
S'il faut qu'en ſon pouvoir ſa victoire vous range?

SOPHONISBE.

f) Nous vaincrons, Herminie, & nos deſtins jaloux
Voudront faire à leur tour quelque choſe pour nous.
Mais ſi de ce héros je tombe en la puiſſance,
Peut-être aura-t-il peine à ſuivre ſa vengeance,
Et que ce même amour qu'il m'a plû de trahir,
Ne ſe trahira pas juſques à me haïr.
g) Jamais à ce qu'on aime on n'impute d'offenſe;
Quelque doux ſouvenir prend toujours ſa défenſe.
L'amant excuſe, oublie, & ſon reſſentiment
A toujours malgré lui quelque choſe d'amant.
Je ſais qu'il peut s'aigrir quand il voit qu'on le quite,
Par l'eſtime qu'on prend pour un autre mérite;

Mais

f) Il y a des degrés dans le mauvais comme dans le bon. Cette tirade n'eſt pas de ce dernier degré qui étonne & qui révolte dans *Pertharite*, dans *Théodore*, dans *Attila*, dans *Agéſilas*. Mais ſi le plus plat des auteurs tragiques s'aviſait de dire aujourd'hui *nos deſtins jaloux voudront faire quelque choſe pour nous à leur tour. Un amour qu'il m'a plû de trahir ne ſe trahira pas juſqu'à me haïr, & l'eſtime qu'on prend pour un autre mérite & un ordre ambitieux d'un himen*, & ſi enfin il étalait ſans ceſſe tous ces miſérables lieux communs de politique, y aurait-il aſſez de ſiflets pour lui?

g) Jamais à ce qu'on aime on n'impute

Mais lorſqu'on lui préfère un prince à cheveux gris,
Ce choix fait ſans amour eſt pour lui ſans mépris;
Et l'ordre ambitieux d'un hymen politique
N'a rien que ne pardonne un courage héroïque:
Lui-même il s'en conſole, & trompe ſa douleur,
A croire que la main n'a point donné le cœur.
J'ai donc peu de ſujet de craindre Maſſiniſſe;
J'en ai peu de vouloir que la guerre finiſſe;
J'eſpère en la victoire, ou du moins en l'apui
Que ſon reſte d'amour me ſaura faire en lui:
Mais le reſte du mien, plus fort qu'on ne préſume,
Trouvera dans la paix une promte amertume;
Et d'un chagrin ſecret la ſombre & dure loi
M'y fait voir des malheurs qui ne ſont que pour moi.

HERMINIE.

J'ai peine à concevoir que le ciel vous envoye
Des ſujets de chagrin dans la commune joie;
Et par quel intérêt un tel reſte d'amour
Vous fera des malheurs en ce bienheureux jour.

SOPHONISBE.

Ce reſte ne va point à regretter ma perte, *b*)
Dont je prendrais encor l'occaſion offerte;

d'offenſe &c.] Le cœur eſt glacé dès cette ſcène. Ces diſſertations ſur l'amour, qui tiennent plus de la comédie que de la tragédie, ne conviennent ni à une femme qui aime véritablement, ni à une ambitieuſe comme *Sophonisbe*; & *Sophonisbe* qui dans cette ſcène trouve bon que *Maſſiniſſe* ne l'aime point, & qui ne veut pas qu'il en aime une autre, joue dès ce moment un perſonnage, auquel on ne peut jamais s'intéreſſer.

b) *Un reſte qui ne va point à regretter une perte dont on prendrait encor l'occaſion offerte!*] quelles expreſſions! quel ſtile!

Mais il eſt aſſez fort pour devenir jaloux
De celle dont la paix le doit faire l'époux.
Eryce, ma captive, Eryce, cette reine,
Qui des Gétuliens naquit la ſouveraine,
Eut auſſi-bien que moi des yeux pour ſes vertus,
Et trouva de la gloire à choiſir mon refus.
Ce fut pour empêcher ce fameux hyménée,
Que Syphax fit la guerre à cette infortunée,
La ſurprit dans ſa ville, & fit en ma faveur
Ce qu'il n'entreprenait que pour venger ſa ſœur:
Car tu ſais qu'il l'offrit à ce généreux prince,
Et lui voulut pour dot remettre ſa province.

HERMINIE.

Je comprens encor moins que peut vous importer
A laquelle des deux il daigne s'arrêter.
Ce fut, s'il m'en ſouvient, votre prière expreſſe,
Qui lui fit par Syphax offrir cette princeſſe,
Et je ne puis trouver matière à vos douleurs,
Dans la perte d'un cœur que vous donniez ailleurs.

SOPHONISBE.

Je le donnais, ce cœur, où ma rivale aſpire;
Ce don, s'il l'eût ſouffert, eût marqué mon empire,
Eût montré qu'un amant ſi maltraité par moi

i) *Un eſclave échapé nous fait toujours rougir.*] Cette petite coquetterie comique, & cette nouvelle diſſertation ſur les femmes qui veulent toujours conſerver leurs amans, ſont ſi déplacées, que la confidente a bien raiſon de lui dire reſpectueuſement qu'elle eſt une capricieuſe. Ce mot ſeul de *caprice* ôte au rôle de *Sophonisbe* toute la dignité qu'il devait avoir, détruit l'intérêt, & eſt un vice capital. Ajoutez à cette grande faute les défauts continuels de la dic-

Prenait encor plaisir à recevoir ma loi.
Après m'avoir perdue, il aurait fait connaître
Qu'il voulait m'être encor tout ce qu'il pouvait m'être,
Se rattacher à moi par les liens du ſang,
Et tenir de ma main la ſplendeur de ſon rang.
Mais s'il épouſe Eryxe, il montre un cœur rebelle,
Qui me néglige autant qu'il veut brûler pour elle,
Qui briſe tous mes fers, & brave hautement
L'éclat de ſa diſgrace, & de mon changement.

HERMINIE.

Certes, ſi je l'oſais, je nommerais caprice
Ce trouble ingénieux à vous faire un ſuplice,
Et l'obſtination des ſoucis ſuperflus
Dont vous gêne ce cœur quand vous n'en voulez plus.

SOPHONISBE.

Ah que de notre orgueil tu ſais mal la faibleſſe,
Quand tu veux que ſon choix n'ait rien qui m'intéreſſe!
Des cœurs, que la vertu renonce à poſſéder,
La conquête toujours ſemble douce à garder,
Sa rigueur n'a jamais le déhors ſi ſévère,
Que leur perte au-dedans ne lui devienne amère;
Et de quelque façon qu'elle nous faſſe agir,
i) Un eſclave échapé nous fait toujours rougir.

tion, comme *Erixe* qui avance la douleur de *Sophonisbe* par ſa joye; une nouveauté qui n'oſe conſoler de la déloiauté; un illuſtre refus; une perte devenue amère au dedans; Herminie qui ne comprend pas que peut importer à laquelle on veuille s'arrêter; un reſte d'amour qui ne va point à regretter une perte dont on prendrait encor l'occaſion offerte; & tout ce galimatias abſurde qu'on ne remarqua pas aſſez dans un tems où le goût des français n'était pas encor



Qui rejette un beau feu n'aime pas qu'on l'éteigne :
On ſe plait à régner ſur ce que l'on dédaigne ;
Et l'on ne s'aplaudit d'un illuſtre refus,
Qu'alors qu'on eſt aimée, après qu'on n'aime plus.
Je veux donc, s'il ſe peut, que l'heureux Maſſiniſſe
Prenne tout autre hymen pour un affreux ſuplice,
Qu'il m'adore en ſecret ; qu'aucune nouveauté
N'oſe le conſoler de ma déloyauté ;
Ne pouvant être à moi, qu'il ne ſoit à perſonne,
Ou qu'il ſouffre du moins que mon ſeul choix le donne.
Je veux penſer encor que j'en puis diſpoſer,
Et c'eſt de quoi la paix me va déſabuſer.
Juge ſi j'aurai lieu d'en être ſatisfaite,
Et par ce que je crains voi ce que je ſouhaite.
Mais Eryxe déja commence mon malheur,
Et me vient par ſa joie avancer ma douleur.

---

formé, & qu'on ne remarque guères aujourd'hui, parce qu'on ne lit pas avec attention, & ſurtout parce que preſque perſonne ne lit les dernieres piéces de *Corneille*.

SCENE III.

ERYXE, SOPHONISBE, HERMINIE, BARCEE.

ERYXE.

MAdame, une captive oserait-elle prendre
Quelque part au bonheur que l'on nous vient d'aprendre?

SOPHONISBE.

Le bonheur n'est pas grand, tant qu'il est incertain.

ERYXE.

On me dit que le roi tient la paix en sa main;
Et je n'ose douter qu'il ne l'ait résolue.

SOPHONISBE.

Pour être proposée, elle n'est pas conclue;
Et les grands intérêts qu'il y faut ajuster,
Demandent plus d'une heure à les bien concerter.

ERYXE.

Alors que des deux chefs la volonté conspire....

SOPHONISBE.

Que sert la volonté d'un chef qu'on peut dédire?
Il faut l'aveu de Rome, & que d'autre côté
Le sénat de Carthage accepte le traité.

ERYXE.

Lælius le propose, & l'on ne doit pas croire
Qu'au désaveu de Rome il hazarde sa gloire.
Quant à votre sénat, le roi n'en dépend point.

SOPHONISBE.

Le roi n'a pas une ame infidèle à ce point,
Il ſait à quoi l'honneur, à quoi ſa foi l'engage ;
Et je l'en dédirais, s'il traitait ſans Carthage.

ERYXE.

On ne m'avait pas dit qu'il falût votre aveu.

SOPHONISBE.

Qu'on vous l'ait dit ou non, il m'importe aſſez peu.

ERYXE.

Je le crois, mais enfin, donnez votre ſuffrage,
Et je vous répondrai de celui de Carthage.

SOPHONISBE.

Avez-vous en ces lieux quelque commerce ?

ERYXE.

Aucun.

SOPHONISBE.

D'où le ſavez-vous donc ?

ERYXE.

D'un peu de ſens commun.
On y doit être las de perdre des batailles,
Et d'avoir à trembler pour ſes propres murailles.

SOPHONISBE.

Rome nous aurait donc apris l'art de trembler. *k*)
Annibal . . .

ERYXE.

Annibal a penſé l'accabler :

---

k) *L'art de trembler.*] On n'avait pas mis encor la peur au rang des arts.

l) On ſent combien ce vers *on ne voit point d'ici ce qui ſe paſſe à Rome* eſt ri-

Mais ce tems-là n'eſt plus, & la valeur d'un homme....

SOPHONISBE.

l) On ne voit point d'ici ce qui ſe paſſe à Rome.
En ce même moment peut-être qu'Annibal
Lui fait tout de nouveau craindre un aſſaut fatal;
Et que c'eſt pour ſortir enfin de ces alarmes,
Qu'elle nous fait parler de mettre bas les armes.

ERYXE.

Ce ferait pour Carthage un bonheur ſignalé;
Mais, madame, les dieux vous l'ont-ils révélé?
A moins que de leur voix, l'ame la plus crédule
D'un miracle pareil ferait quelque ſcrupule.

SOPHONISBE.

Des miracles pareils arrivent quelquefois.
J'ai vû Rome en état de tomber ſous nos loix.
La guerre eſt journalière, & ſa viciſſitude
Laiſſe tout l'avenir dedans l'incertitude.

ERYXE.

Le paſſé le prépare, & le ſoldat vainqueur
Porte aux nouveaux combats plus de force & de cœur.

SOPHONISBE.

Et ſi j'en étais crûe, on aurait le courage
De ne rien écouter ſur ce deſavantage,
Et d'attendre un ſuccès hautement emporté,
Qui remit notre gloire en plus d'égalité.

---

dicule dans une tragédie. Si on voulait remarquer tous les mauvais vers, la peine ferait trop grande & ferait perdue.



ERYXE.

On pourrait fort attendre.

SOPHONISBE.

Et durant cette attente
Vous pourriez n'avoir pas l'ame la plus contente.

ERYXE.

J'ai déja grand chagrin de voir que de vos mains
Mon ſceptre a ſû paſſer en celles des romains;
Et qu'aujourd'hui, de l'air dont s'y prend Maſſiniſſe,
Le vôtre a grand beſoin que la paix l'affermiſſe.

SOPHONISBE.

Quand de pareils chagrins voudront paraître au jour,
Si l'honneur vous eſt cher, cachez tout votre amour;
Et voyez à quel point votre gloire eſt flétrie,
D'aimer un ennemi de ſa propre patrie,
Qui ſert des étrangers, dont par un juſte accord
Il pouvait nous aider à repouſſer l'effort.

ERYXE.

Dépouillé par votre ordre, ou par votre artifice,
Il ſert vos ennemis pour s'en faire juſtice;
Mais ſi de les ſervir il doit être honteux,
Syphax ſert comme lui des étrangers comme eux.
Si nous les voulions tous bannir de notre Afrique,
Il faudrait commencer par votre république,
Et renvoyer à Tyr, d'où vous êtes ſortis,
Ceux par qui nos climats ſont preſque aſſujettis.
Nous avons lieu d'avoir pareille jalouſie
Des peuples de l'Europe, & de ceux de l'Aſie;
Ou ſi le tems a pû nous naturaliſer,
Le même cours du tems les peut favoriſer.

J'oſe

J'ose vous dire plus. Si le destin s'obstine
A vouloir qu'en ces lieux leur victoire domine,
Comme nos Tyriens passent pour Africains,
Au milieu de l'Afrique il naîtra des Romains :
Et si de ce qu'on voit nous croyons le présage,
Il en poura bien naître au milieu de Carthage,
Pour qui notre amitié n'aura rien de honteux,
Et qui sauront passer pour Africains comme eux.

SOPHONISBE.

Vous parlez un peu haut.

ERYXE.

Je suis amante, & reine.

SOPHONISBE.

Et captive de plus.

ERYXE.

On va briser ma chaîne,
Et la captivité ne peut abattre un cœur
Qui se voit assuré de celui du vainqueur.
Il est tel dans vos fers que sous mon diadème :
N'outragez plus ce prince, il a ma foi, je l'aime,
J'ai la sienne, & j'en sais soutenir l'intérêt.
Du reste, si la paix vous plaît, ou vous déplait,
Ce n'est pas mon dessein d'en pénétrer la cause.
La bataille & la paix sont pour moi même chose.
L'une ou l'autre aujourd'hui finira mes ennuis ;
Mais l'une vous peut mettre en l'état où je suis.

SOPHONISBE.

Je pardonne au chagrin d'un si long esclavage,
Qui peut avec raison vous aigrir le courage,
Et voudrais vous servir malgré ce grand couroux.

ERYXE.

Craignez que je ne puiſſe en dire autant de vous.
Mais le roi vient, adieu; je n'ai pas l'imprudence
De m'offrir pour troiſiéme à votre conférence;
Et d'ailleurs, s'il vous vient demander votre aveu,
Soit qu'il l'obtienne, ou non, il m'importe fort peu. *m*)



SCENE IV.

SYPHAX, SOPHONISBE, HERMINIE, BOCCHAR.

SOPHONISBE.

HÉ bien, ſeigneur, la paix, l'avez-vous réſolue?

SYPHAX.

Vous en êtes encor la maitreſſe abſolue,

m) Cette converſation politique entre deux femmes, leurs petites picoteries, n'élèvent l'ame du ſpectateur ni ne la remuent, & le lecteur eſt rebuté de voir à tout moment de ces vers de comédie que *Corneille* s'eſt permis dans toutes ſes piéces depuis *Cinna*, & que le ſuccès conſtant de *Cinna* devait l'engager à proſcrire de ſon ſtile. On pourait obſerver les ſolécîſmes les barbariſmes de ces deux femmes, & ce qui eſt bien plus impardonnable leur langage trivial & comique.

Il n'eſt pas permis de mettre dans une tragédie, des vers tels que ceux-ci.

Avez-vous en ces lieux quelque commerce? aucun.
D'où le ſavez-vous donc? d'un peu de ſens commun.
On pourrait fort attendre: & pendant cette attente
Vous pourriez n'avoir pas l'ame la plus contente.
On ne ſait point d'ici ce qui ſe paſſe à Rome

Madame, & je n'ai pris trêve pour un moment,
Qu'afin de tout remettre à votre ſentiment.
On m'offre le plein calme, on m'offre de me rendre
Ce que dans mes états la guerre a fait ſurprendre,
L'amitié des Romains, que pour vous j'ai trahis.

SOPHONISBE.

Et que vous offre-t-on, Seigneur, pour mon pays?

SYPHAX.

Loin d'exiger de moi que j'y porte mes armes,
On me laiſſe aujourd'hui tout entier à vos charmes:
On demande que neutre en ces diſſenſions,
Je laiſſe aller le ſort de vos deux nations.

SOPHONISBE.

Et ne pourrait-on point vous en faire l'arbitre?

SYPHAX.

Le ciel ſemblait m'offrir un ſi glorieux titre,
Alors qu'on vit dans Cyrthe entrer d'un pas égal,
D'un côté Scipion, & de l'autre Aſdrubal.

Mais madame, les dieux vous l'ont-ils révélé!
. . . . . . *L'ame la plus crédule*
D'un miracle pareil ferait quelque ſcrupule.
. . . . *Un ſuccès hautement emporté,*
Qui mettrait notre gloire en plus d'égalité.
Du reſte ſi la paix vous plait ou vous déplait,
La victoire & la paix ſont pour moi même choſe, &c. &c.

C'eſt là ce que *St. Evremond* appelle parler avec dignité, c'eſt la véritable tragédie. Et l'Andromaque de *Racine* eſt à ſes yeux une piéce dans laquelle il y a des choſes qui approchent du bon! Tel eſt le préjugé. Telle eſt l'envie ſecrette qu'on porte au mérite nouveau ſans preſque s'en appercevoir. *St. Evremond* était né après *Corneille* & avait vu naître Racine. Oſons dire qu'il n'était digne de juger ni l'un ni l'autre. Il n'y a peut-être jamais eu de réputation plus uſurpée que celle de *St. Evremond.*

Je vis ces deux héros jaloux de mon ſuffrage,
Le briguer, l'un pour Rome, & l'autre pour Carthage:
Je les vis à ma table, & ſur un même lit;
Et comme ami commun, j'aurais eu tout crédit.
Votre beauté, madame, emporta la balance.
De Carthage pour vous j'embraſſai l'alliance;
Et comme on ne veut point d'arbitre intéreſſé,
C'eſt beaucoup aux vainqueurs d'oublier le paſſé.
En l'état où je ſuis, deux batailles perdues,
Mes villes, la plûpart ſurpriſes, ou rendues,
Mon royaume, d'argent & d'hommes affaibli,
C'eſt beaucoup de me voir tout d'un coup rétabli.
Je reçois ſans combat le prix de la victoire;
Je rentre ſans péril en ma premiére gloire;
Et ce qui plus que tout a lieu de m'être doux,
Il m'eſt permis enfin de vivre auprès de vous.

SOPHONISBE.

Quoi que vous réſolviez, c'eſt à moi d'y ſouſcrire;
J'oſerai toutefois m'enhardir à vous dire,
Qu'avec plus de plaiſir je verrais ce traité,
Si j'y voyais pour vous, ou gloire, ou ſûreté.
Mais, ſeigneur, m'aimez-vous encor?

SYPHAX.

Si je vous aime?

SOPHONISBE.

Oui, m'aimez-vous encor, ſeigneur?

SYPHAX.

Plus que moi-même.

SOPHONISBE.

Si mon amour égal rend vos jours fortunés,

Vous ſouvient-il encor de qui vous les tenez?

SYPHAX.

De vos bontés, madame.

SOPHONISBE.

Ah, ceſſez, je vous prie,
De faire en ma faveur outrage à ma patrie.
Un autre avait le choix de mon père & le mien,
Elle ſeule pour vous rompit ce doux lien.
Je brûlais d'un beau feu, je promis de l'éteindre;
J'ai tenu ma parole, & j'ai ſû m'y contraindre.
Mais vous ne tenez pas, ſeigneur, à vos amis
Ce qu'acceptant leur don vous leur avez promis;
Et pour ne pas uſer vers vous d'un mot trop rude,
Vous montrez pour Carthage un peu d'ingratitude.
Quoi, vous qui lui devez ce bonheur de vos jours,
Vous, que mon hyménée engage à ſon ſecours,
Vous, que votre ſerment attache à ſa défenſe,
Vous manquez de parole, & de reconnaiſſance!
Et pour remerciment de me voir en vos mains,
Vous la livrez vous-même en celle des Romains!
Vous briſez le pouvoir dont vous m'avez reçûe,
Et je ſerai le prix d'une amitié rompue!
Moi, qui pour en étreindre à jamais les grands nœuds,
Ai d'un amour ſi juſte éteint les plus beaux feux!
Moi, que vous proteſtez d'aimer plus que vous-même!
Ah, ſeigneur, le dirai-je? eſt-ce ainſi que l'on m'aime?

SYPHAX.

Si vous m'aimiez, madame, il vous ſerait bien doux
De voir comme je veux ne vous devoir qu'à vous.

Vous ne vous plairiez pas à montrer dans votre ame
Les reſtes odieux d'une première flamme,
D'un amour dont l'hymen qu'on a vû nous unir
Devrait avoir éteint juſques au ſouvenir.
Vantez moi vos apas, montrez avec courage
Ce prix impérieux dont m'achète Carthage;
Avec tant de hauteur prenez ſon intérêt,
Qu'il me faille en eſclave agir comme il lui plait:
Au moindre ſoin des miens traitez moi d'infidelle,
Et ne me permettez de régner que ſous elle:
Mais épargnez ce comble aux malheurs que je crains,
D'entendre auſſi vanter ces beaux feux mal éteints;
Et de vous en voir l'ame encor toute obſédée,
En ma préſence même en careſſer l'idée.

SOPHONISBE.

Je m'en ſouviens, Seigneur, lorſque vous oubliez
Quels vœux mon changement vous a ſacrifiés;
Et ſaurai l'oublier, quand vous ferez juſtice
A ceux qui vous ont fait un ſi grand ſacrifice.
Au reſte, pour ouvrir tout mon cœur avec vous,
Je n'aime point Carthage à l'égal d'un époux;
Mais bien que moins ſoumiſe à ſon deſtin qu'au vôtre,
Je crains également, & pour l'un & pour l'autre;
Et ce que je vous ſuis ne saurait empècher
Que le plus malheureux ne me ſoit le plus cher.
  Jouiſſez de la paix qui vous vient d'être offerte,
Tandis que j'irai plaindre & partager ſa perte;
J'y mourrai ſans regret, ſi mon dernier moment
Vous laiſſe en quelque état de régner ſûrement.

Mais Carthage détruite, avec quelle apparence
Oserez-vous garder cette fausse espérance ?
Rome qui vous redoute, & vous flatte aujourd'hui,
Vous craindra-t-elle encor, vous voyant sans apui ?
Elle qui de la paix ne jette les amorces,
Que par le seul besoin de séparer nos forces ;
Et qui dans Massinisse, & voisin, & jaloux,
Aura toujours de quoi se brouiller avec vous ?
Tous deux vous devront tout. Carthage abandonnée
Vaut pour l'un & pour l'autre une grande journée ;
Mais un esprit aigri n'est jamais satisfait,
Qu'il n'ait vengé l'injure en dépit du bienfait.
Pensez-y, votre armée est la plus forte en nombre ;
Les Romains ont tremblé dès qu'ils en ont vû l'ombre.
Utique à l'assiéger retient leur Scipion.
Un tems bien pris peut tout, pressez l'occasion.
De ce chef éloigné la valeur peu commune,
Peut-être à sa personne attache leur fortune ;
Il tient auprès de lui la fleur de leurs soldats.
En tout événement Cyrthe vous tend les bras ;
Vous tiendrez, & longtems dedans cette retraite :
Mon père cependant répare sa défaite.
Hannon a de l'Espagne amené du secours :
Annibal vient lui-même ici dans peu de jours.
Si tout cela vous semble un léger avantage,
Renvoyez moi, seigneur, me perdre avec Carthage ;
J'y périrai sans vous, vous régnerez sans moi.
Vous préserve le ciel de ce que je prévoi,
Et daigne son couroux, me prenant seule en bute,
M'exempter par ma mort de pleurer votre chute !

SYPHAX.

A des charmes ſi forts joindre celui des pleurs !
Soulever contre moi ma gloire & vos douleurs !
C'eſt trop, c'eſt trop, madame, il faut vous ſatisfaire.
Le plus grand des malheurs ſerait de vous déplaire ;
Et tous mes ſentimens veulent bien ſe trahir,
A la douceur de vaincre, ou de vous obéir.
La paix eût ſur ma tête aſſuré ma couronne,
Il faut la refuſer, Sophoniſbe l'ordonne ;
Il faut ſervir Carthage, & hazarder l'état ;
Mais que deviendrez-vous, ſi je meurs au combat ?
Qui ſera votre apui, ſi le ſort des batailles
Vous rend un corps ſans vie au pied de nos murailles ?

SOPHONISBE.

Je vous répondrais bien qu'après votre trépas
Ce que je deviendrai ne vous regarde pas.
Mais j'aime mieux, ſeigneur, pour vous tirer de peine,
Vous dire que je ſais vivre & mourir en reine.

SYPHAX.

N'en parlons plus, madame. Adieu, penſez à moi,
Et je ſaurai pour vous vaincre, ou mourir en roi. *n*)

ACTE

n) Cette ſcène devrait être intéreſſante & ſublime. *Sophoniſbe* veut forcer ſon mari à prendre le parti de Carthage contre les Romains. C'eſt un grand objet, & digne de *Corneille* ; ſi cet objet n'eſt pas rempli, c'eſt en partie la faute du ſtile. C'eſt cette répétition, *m'aimez-vous, ſeigneur ? oui, m'aimez-vous encor ?* C'eſt cette imitation du diſcours de *Pauline* à *Polyeucte* :

Moi qui pour en étreindre à jamais les grands nœuds,
Ai d'un amour ſi juſte éteint les plus beaux feux.



ACTE II. a)

SCENE PREMIERE.

ERYXE, BARCÉE.

ERYXE.

QUEL désordre, Barcée, ou plutôt quel ſuplice,
M'aprêtait la victoire à revoir Maſſiniſſe !
Et que de mon deſtin l'obſcure trahiſon
Sur mes ſouhaits remplis a verſé de poiſon !
Syphax eſt priſonnier, Cyrthe toute éperdue
A ce triſte ſpectacle auſſi-tôt s'eſt rendue.
Sophonisbe, en dépit de toute ſa fierté,
Va gémir à ſon tour dans la captivité :
Le ciel finit la mienne, & je n'ai plus de chaines,
Que celles qu'avec gloire on voit porter aux reines ;

Imitation mauvaiſe ; car le ſacrifice que *Pauline* a fait de ſon amour pour *Sévère* eſt touchant, & le ſacrifice de *Maſſiniſſe* que *Sophonisbe* a fait à l'ambition, eſt d'un genre tout différent. Enfin, *Syphax* eſt faible ; *Sophonisbe* veut gouverner ſon mari. La ſcène n'eſt pas aſſez fortement écrite, & tout eſt froid.

Je ne parle point de Carthage abandonnée qui vaut pour l'un & pour l'autre une grande journée ; je ne parle pas du ſtile qui devrait réparer les vices du fonds, & qui les augmente.

a) On retrouve dans ce ſecond acte

Et lorſqu'aux mêmes fers je crois voir mon vainqueur,
Je doute en le voyant, ſi j'ai part en ſon cœur.
  En vain l'impatience à le chercher m'emporte,
En vain de ce palais je cours juſqu'à la porte,
Et m'oſe figurer, en cet heureux moment,
Sa flamme impatiente, & forte également:
Je l'ai vû, mais ſurpris, mais troublé de ma vûe;
Il n'était point lui-même alors qu'il m'a reçûe;
Et ſes yeux égarés marquaient un embarras,
A faire aſſez juger qu'il ne me cherchait pas.
J'ai vanté ſa victoire, & je me ſuis flattée
Juſqu'à m'imaginer que j'étais écoutée:
Mais quand pour me répondre il s'eſt fait un effort
Son compliment au mien n'a point eu de raport;
Et j'ai trop vû par-là qu'un ſi profond ſilence
Attachait ſa penſée ailleurs qu'à ma préſence;
Et que l'emportement d'un entretien ſecret
Sous un front attentif cachait l'eſprit diſtrait.

---

des étincelles du feu qui avait animé l'auteur de *Cinna* & de *Polyeucte*, &c. Cependant la piéce de *Corneille* n'eut qu'un médiocre ſuccès, & la *Sophonisbe* de *Mairet* continua à être repréſentée. Je crois en trouver la raiſon, juſques dans les beaux endroits même de la *Sophonisbe* de *Corneille*. *Eryxe*, cette ancienne maîtreſſe de *Maſſiniſſe*, démêle très bien l'amour de *Maſſiniſſe* pour ſa rivale; tout ce qu'elle dit eſt vrai, mais ce vrai ne peut toucher; elle annonce elle-même que *Sophonisbe* eſt aimée; dès-lors plus d'incertitude dans l'eſprit du ſpectateur, plus de ſuſpenſion, plus de crainte. *Mairet* avait eu l'art de tenir les eſprits en ſuſpens; on ne ſait d'abord chez lui ſi *Maſſiniſſe* pardonnera ou non à ſa captive; c'eſt beaucoup que dans le tems groſſier où *Mairet* écrivait, il devinat ce grand art d'intéreſſer; ſa piéce était à la vérité remplie de vers de comédie & de longues déclamations, mais ce goût ſubſiſta très-longtems, & il n'y avait qu'un petit nombre d'eſprits éclairés qui s'aperçuſſent de ces défauts.

BARCÉE.

Les ſoins d'un conquérant vous donnent trop d'allarmes.
C'eſt peu que devant lui Cyrthe ait mis bas les armes,
Qu'elle ſe ſoit rendue, & qu'un commun effroi
L'ait fait à tout ſon peuple accepter pour ſon roi.
Il lui faut s'aſſurer des places, & des portes,
Pour en demeurer maître, y poſter ſes cohortes;
Ce devoir ſe préfère aux ſoucis les plus doux;
Et s'il en était quitte, il ſerait tout à vous.

ERYXE.

Il me l'a dit lui-même, alors qu'il m'a quittée;
Mais j'ai trop vû d'ailleurs ſon ame inquiétée;
Et de quelque couleur que tu couvres ſes ſoins,
Sa nouvelle conquête en occupe le moins.
Sophonisbe, en un mot, & captive, & pleurante,
L'emporte ſur Eryxe, & reine, & triomphante;
Et ſi je m'en raporte à l'accueil différent,
Sa diſgrace peut plus qu'un ſceptre qu'on me rend.

On aimait encor, ainſi que nous l'avons remarqué ſouvent, ces longues tirades raiſonnées, qui, à l'aide de cinq ou ſix vers pompeux, & de la déclamation ampoulée d'un acteur, ſubjuguaient l'imagination d'un parterre, alors peu inſtruit, qui admirait ce qu'il entendait & ce qu'il n'entendait pas. Des vers durs, entortillés, obſcurs, paſſaient à la faveur de quelques vers heureux. On ne connaiſſait pas la pureté & l'élégance continue du ſtile.

La piéce de *Mairet* ſubſiſta donc, ainſi que pluſieurs ouvrages de *Deſmarets*, de *Triſtan*, de *Durier*, de *Rotrou*, juſqu'à-ce que le goût du public fût formé.

La *Sophonisbe* de *Corneille* tomba enſuite comme les autres piéces de tous ces auteurs, elle eſt plus fortement écrite mais non plus purement, & avec l'incorrection & l'obſcurité continuelle du ſtile, elle a le grand défaut d'être abſolument ſans intérêt, comme le lecteur peut le ſentir à chaque page.

Tu l'as pû remarquer. Du moment qu'il l'a vûe,
Ses troubles ont ceſſé, ſa joie eſt revenue :
Ces charmes à Carthage autrefois adorés
Ont ſoudain réuni ſes regards égarés.
Tu l'as vûe étonnée, & tout enſemble altière,
Lui demander l'honneur d'être ſa priſonnière,
Le prier fiérement qu'elle pût en ſes mains
Eviter le triomphe, & les fers des Romains.
Son orgueil que ſes pleurs ſemblaient vouloir dédire,
Trouvait l'art en pleurant d'augmenter ſon empire ;
Et ſûre du ſuccès, dont cet art répondait,
Elle priait bien moins qu'elle ne commandait.
Auſſi ſans balancer il a donné parole
Qu'elle ne ſerait point traînée au Capitole,
Qu'il en ſaurait trouver un moyen aſſuré ;
En lui tendant la main ſur l'heure il l'a juré ;
Et n'eût pas borné là ſon ardeur renaiſſante,
Mais il s'eſt ſouvenu qu'enfin j'étais préſente ;
Et les ordres qu'aux ſiens il avait à donner,
Ont ſervi de prétexte à nous abandonner.
Que dis-je ? Pour moi ſeule affectant cette fuite,
Juſqu'au fond du palais des yeux il l'a conduite ;
Et ſi tu t'en ſouviens, j'ai toujours ſoupçonné
Que cet amour jamais ne fut déraciné.
Chez moi, dans Hyarbée, où le mien trop facile
Prêtait à ſa déroute un favorable aſyle,
Détrôné, vagabond, & ſans apui que moi,
Quand j'ai voulu parler contre ce cœur ſans foi,
Et qu'à cet infidelle imputant ſa miſère,
J'ai crû ſurprendre un mot de haine, ou de colère,

Jamais son feu secret n'a manqué de détours,
Pour me forcer moi-même à changer de discours;
Ou si je m'obstinais à le faire répondre,
J'en tirais pour tout fruit de quoi mieux me confondre,
Et je n'en arrachais que de profonds hélas,
Et qu'enfin son amour ne la méritait pas.
Juge, par ces soupirs que produisait l'absence,
Ce qu'à leur entrevûe a produit la présence.

BARCÉE.

Elle a produit sans doute un effet de pitié,
Où se mêle peut-être une ombre d'amitié.
Vous savez qu'un cœur noble & vraiment magnanime,
Quand il bannit l'amour, aime à garder l'estime;
Et que bien qu'offensé par le choix d'un mari,
Il n'insulte jamais à ce qu'il a chéri.
Mais quand bien vous auriez tout lieu de vous en plaindre,
Sophonisbe, après tout, n'est point pour vous à craindre;
Eût-elle tout son cœur, elle l'aurait en vain,
Puisqu'elle est hors d'état de recevoir sa main.
Il vous la doit, madame.

ERYXE.

Il me la doit, Barcée;
Mais que sert une main par le devoir forcée?
Et qu'en aurait le don pour moi de précieux,
S'il faut que son esclave ait son cœur à mes yeux?
Je sais bien que des rois la fière destinée
Souffre peu que l'amour régle leur hyménée;
Et que leur union souvent pour leur malheur
N'est que du sceptre au sceptre, & non du cœur au cœur:

Mais je ſuis au-deſſus de cette erreur commune.
J'aime en lui ſa perſonne, autant que ſa fortune;
Et je n'en exigeai qu'il reprit ſes états,
Que de peur que mon peuple en fît trop peu de cas.
Des actions des rois ce téméraire arbitre
Dédaigne inſolemment ceux qui n'ont que le titre.
Jamais d'un roi ſans trône il n'eût ſouffert la loi,
Et ce mépris peut-être eût paſſé juſqu'à moi.
Il falait qu'il lui vit ſa couronne à la tête,
Et que ma main devînt ſa dernière conquête,
Si nous voulions régner avec l'autorité,
Que le juſte reſpect doit à la dignité.
J'aime donc Maſſiniſſe, & je prétens qu'il m'aime:
Je l'adore, & je veux qu'il m'adore de même;
Et pour moi ſon hymen ſerait un long ennui,
S'il n'était tout à moi, comme moi toute à lui.
Ne t'étonne donc point de cette jalouſie,
Dont à ce froid abord mon ame s'eſt ſaiſie;
Laiſſe la moi ſouffrir, ſans me la reprocher;
Sers-la, ſi tu le peux, & m'aide à la cacher.
Pour juſte aux yeux de tous qu'en puiſſe être la cauſe,
Une femme jalouſe à cent mépris s'expoſe;

---

b) On ſent dans cette ſcène combien *Erixe* eſt froide & rebutante,

Elle aime donc Maſſiniſſe & prétend qu'il l'aime,
Elle l'adore & veut qu'il l'adore de même.
Pour juſte aux yeux de tous qu'en puiſſe être la cauſe,
Une femme jalouſe à cent mépris s'expoſe.
Plus elle fait de bruit, moins on en fait d'état.

Eſt-ce la une comédie de *Montfleuri*? eſt-ce une tragédie de *Corneille*?

Plus elle fait de bruit, moins on en fait d'état,
Et jamais ses soupçons n'ont qu'un honteux éclat.
Je veux donner aux miens une route diverse,
A ces amans suspects laisser libre commerce,
D'un œil indifférent en regarder le cours,
Fuir toute occasion de troubler leurs discours,
Et d'un hymen douteux éviter le suplice,
Tant que je douterai du cœur de Massinisse.
Le voici, nous verrons par son empressement,
Si je me suis trompée en ce pressentiment. *b*)

SCENE II.

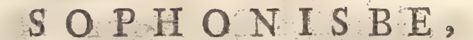
MASSINISSE, ÉRYXE, BARCÉE, MEZÉTULLE.

MASSINISSE. *c*)

ENfin maître absolu des murs, & de la ville,
Je puis vous raporter un esprit plus tranquille,

---

c) Cette scène est aussi froide & aussi comiquement écrite que la précédente. *Massinisse* est non seulement le maître de la ville, mais aussi des murs. Il voit céder les soins de la victoire aux douceurs de l'amour en ce reste de jour. Il n'aurait plus sujet d'aucune inquiétude, n'était qu'il ne peut sortir d'ingratitude, quand on fait parler ainsi ses héros il faut se taire. *Erixe* dit autant de sottises que *Massinisse*, j'appelle hardiment les choses par leur nom. Et j'ai cette hardiesse par ce que j'idolâtre les beaux morceaux du *Cid*, d'*Horace*, de *Cinna*, de *Polyeucte* & de *Pompée*.



Madame, & voir céder en ce reſte du jour
Les ſoins de la victoire aux douceurs de l'amour.
Je n'aurais plus ſujet d'aucune inquiétude,
N'était que je ne puis ſortir d'ingratitude,
Et que dans mon bonheur il n'eſt pas bien en moi
De m'aquitter jamais de ce que je vous doi.
  Les forces qu'en mes mains vos bontés ont remiſes,
Vous ont laiſſée en proie à de lâches ſurpriſes,
Et me rendaient ailleurs ce qu'on m'avait ôté,
Tandis qu'on vous ôtait, & ſceptre, & liberté.
Ma première victoire a fait votre eſclavage;
Celle-ci qui le briſe eſt encor votre ouvrage:
Mes bons deſtins par vous ont eu tout leur effet;
Et je ſuis ſeulement ce que vous m'avez fait.
Que peut donc tout l'effort de ma reconnaiſſance,
Lorſque je tiens de vous ma gloire, & ma puiſſance?
Et que vous puis-je offrir que votre propre bien,
Quand je vous offrirai votre ſceptre, & le mien?

ERYXE.

Quoi qu'on puiſſe devoir, aiſément on s'aquitte,
Seigneur, quand on ſe donne avec tant de mérite:
C'eſt un rare préſent qu'un véritable roi,
Qu'a rendu ſa victoire enfin digne de moi.
Si dans quelques malheurs pour vous je ſuis tombée,
Nous pourons en parler un jour dans Hyarbée,
Lorſqu'on nous y verra dans un rang ſouverain,
La couronne à la tête, & le ſceptre à la main.
Ici nous ne ſavons encor ce que nous ſommes:
Je tiens tout fort douteux, tant qu'il dépend des hommes;

Et

Et n'ose m'assurer que nos amis jaloux
Consentent l'union de deux trônes en nous.
Ce qu'avec leurs héros vous avez de pratique,
Vous a dû mieux qu'à moi montrer leur politique.
Je ne vous en dis rien. Un souci plus pressant;
Et si je l'ose dire, assez embarrassant,
Où même ainsi que vous la pitié m'intéresse,
Vous doit inquiéter touchant votre promesse.
Dérober Sophonisbe au pouvoir des Romains,
C'est un pénible ouvrage, & digne de vos mains;
Vous devez y penser.

MASSINISSE.

Un peu trop téméraire
Peut-être ai-je promis plus que je ne puis faire.
Les pleurs de Sophonisbe ont surpris ma raison.
L'oprobre du triomphe est pour elle un poison;
Et j'ai crû que le ciel l'avait assez punie,
Sans la livrer moi-même à tant d'ignominie.
Madame, il est bien dur de voir deshonorer
L'autel où tant de fois on s'est plû d'adorer;
Et l'ame ouverte au bien que le ciel lui renvoye,
Ne peut rien refuser dans ce comble de joye.
Mais quoi que ma promesse ait de difficultés,
L'effet en est aisé, si vous y consentez.

ERYXE.

Si j'y consens? Bien plus, seigneur, je vous en prie.
Voyez s'il faut agir de force, ou d'industrie;
Et concertez ensemble en toute liberté,



Ce que dans votre eſprit vous avez projetté.
Elle vous cherche exprès.

SCENE III.

SOPHONISBE, ERYXE, MASSINISSE, BARCEE, HERMINIE.

ERYXE.

Tout a changé de face,
Madame, & les deſtins vous ont miſe en ma place.
Vous me deviez ſervir malgré tout mon couroux,
Et je fais à préſent même choſe pour vous;
Je vous l'avais promis, & je vous tiens parole.

SOPHONISBE.

Je vous ſuis obligée, & ce qui m'en conſole,
C'eſt que tout peut changer une ſeconde fois;
Et je vous rendrai lors tout ce que je vous dois.

ERYXE.

Si le ciel juſques-là vous en laiſſe incapable,

---

d) Ce qui fait que cette petite ſcène de bravades entre *Eryxe* & *Sophoniſbe* eſt froide, c'eſt qu'elle ne change rien à la ſituation, c'eſt qu'elle eſt inutile, c'eſt que ces deux femmes ne ſe bravent que pour ſe braver.

Vous pourez quelque tems être ma redevable,
Non tant d'avoir parlé, d'avoir prié pour vous,
Comme de vous céder un entretien si doux.
Voyez si c'est vous rendre un fort méchant office,
Que vous abandonner le prince Massinisse.

SOPHONISBE.

Ce n'est pas mon dessein de vous le dérober.

ERYXE.

Peut-être en ce dessein vous pourriez succomber.
Mais, seigneur, quel qu'il soit, je n'y mets point d'obstacles:
Un héros, comme un dieu, peut faire des miracles;
Et s'il faut mon aveu pour en venir à bout,
Soyez sûr de nouveau que je consens à tout.
Adieu. *d*)

SCENE IV.

MASSINISSE, SOPHONISBE, HERMINIE, MEZETULLE.

SOPHONISBE.

Pardonnez-vous à cette inquiétude
Que fait de mon destin la triste incertitude, e)
Seigneur? & cet espoir que vous m'avez donné,
Vous fera-t-il aimer d'en être importuné?
Je suis Carthaginoise, & d'un sang que vous-même
N'avez que trop jugé digne du diadême:
Jugez par-là l'excès de ma confusion,
A me voir attachée au char de Scipion;
Et si ce qu'entre nous on vit d'intelligence
Ne nous convaincra point d'une indigne vengeance,

e) On a dit que ce qui déplut davantage dans la *Sophonisbe* de *Corneille* c'est que cette reine épouse le vainqueur de son mari le même jour que ce mari est prisonnier. Il se peut qu'une telle indécence, un tel mépris de la pudeur & des loix ait révolté tous les esprits bien faits. Mais les actions les plus condamnables les plus révoltantes sont très-souvent admises dans la tragédie, quand elles sont amenées & traitées avec un grand art. Il n'y en a point du tout ici, & les discours que se tiennent ces deux amans n'étaient pas capables de faire excuser ce second mariage dans la maison même qu'habite encor le premier mari.

Si vous écoutez plus de vieux ressentimens,
Que le sacré respect de vos derniers sermens.
Je fus ambitieuse, inconstante, & parjure.
Plus votre amour fut grand, plus grande en est l'injure:
Mais plus il a paru, plus il vous fait de loix
Pour défendre l'honneur de votre premier choix;
Et plus l'injure est grande, & d'autant mieux éclate
La générosité de servir une ingrate,
Que votre bras lui-même a mise hors d'état
D'en pouvoir dignement reconnaître l'éclat.

MASSINISSE.

Ah! si vous m'en devez quelque reconnaissance,
Cessez de vous en faire une fausse impuissance:
De quelque dur revers que vous sentiez les coups,
Vous pouvez plus pour moi que je ne puis pour vous.
Je dis plus. Je ne puis pour vous aucune chose,
A moins qu'à m'y servir ce revers vous dispose.
J'ai promis, mais sans vous j'aurais promis en vain;
J'ai juré, mais l'effet dépend de votre main.
Autre qu'elle en ces lieux ne peut briser vos chaînes;
En un mot, le triomphe est un suplice aux reines;

Pardonnez monsieur à l'inquiétude que l'incertitude de mon destin fait. Jugez l'excès de ma confusion. Si ce qu'on vit d'intelligence entre nous ne nous convaincra point d'une vengeance indigne. Mais plus l'injure est grande, d'autant mieux éclate la générosité de servir une ingrate, mise par votre bras lui-même hors d'état d'en reconnaître l'éclat.

Cet horrible galimatias hérissé de solécismes, est-il bien propre à faire pardonner à *Sophonisbe* l'insolente indécence de sa conduite.

On ne peut excuser *Corneille* qu'en disant qu'il a fait *Cinna*.

La femme du vaincu ne le peut éviter;
Mais celle du vainqueur n'a rien à redouter.
De l'une il eſt aiſé que vous deveniez l'autre;
Votre main par mon ſort peut relever le vôtre;
Mais vous n'avez qu'une heure, ou plutôt qu'un moment,
Pour réſoudre votre ame à ce grand changement.
Demain Lélius entre, & je ne ſuis plus maître;
Et quelque amour en moi que vous voyiez renaître,
Quelques charmes en vous qui puiſſent me ravir,
Je ne puis que vous plaindre, & non pas vous ſervir.
C'eſt vous parler ſans doute avec trop de franchiſe;
Mais le péril...

SOPHONISBE.

De grace, excuſez ma ſurpriſe.
Syphax encor vivant, voulez-vous qu'aujourd'hui...

MASSINISSE.

Vous me futes promiſe auparavant qu'à lui;
Et cette foi donnée, & reçûe à Carthage,
Quand vous voudrez m'aimer, d'avec lui vous dégage.
Si de votre perſonne il s'eſt vû poſſeſſeur,
Il en fut moins l'époux que l'heureux raviſſeur;
Et ſa captivité qui romt cet hyménée,
Laiſſe votre main libre, & la ſienne enchaînée.
Rendez vous à vous-même, & s'il vous peut venir
De notre amour paſſé quelque doux ſouvenir,
Si ce doux ſouvenir peut avoir quelque force...

SOPHONISBE.

Quoi, vous pourriez m'aimer après un tel divorce,
Seigneur, & recevoir de ma légéreté
Ce que vous déroba tant d'infidélité?

MASSINISSE.

N'attendez point, madame, ici que je vous die
Que je ne vous impute aucune perfidie,
Que mon peu de mérite & mon trop de malheur
Ont ſeuls forcé Carthage à forcer votre cœur,
Que votre changement n'éteignit point ma flamme,
Qu'il ne vous ôta point l'empire de mon ame ;
Et que ſi j'ai porté la guerre en vos états,
Vous étiez la conquête où prétendait mon bras.
Quand le tems eſt trop cher pour le perdre en paroles,
Toutes ces vérités ſont des diſcours frivoles ;
Il faut ménager mieux ce moment de pouvoir.
Demain Lélius entre, il le peut dès ce ſoir ;
Avant ſon arrivée aſſurez votre empire.
Je vous aime, madame, & c'eſt aſſez vous dire.
Je n'examine point quels ſentimens pour moi
Me rendront les effets d'une première foi ;
Que votre ambition, que votre amour choiſiſſe,
L'oprobre eſt d'un côté, de l'autre Maſſiniſſe.
Il faut aller à Rome, ou me donner la main ;
Ce grand choix ne ſe peut différer à demain ;
Le péril preſſe autant que mon impatience ;
Et quoi que mes ſuccès m'offrent de confiance,
Avec tout mon amour je ne puis rien pour vous,
Si demain Rome en moi ne trouve votre époux.

SOPHONISBE.

Il faut donc qu'à mon tour je parle avec franchiſe,
Puiſqu'un péril ſi grand ne veut point de remiſe.
L'hymen que vous m'offrez peut rallumer mes feux,
Et pour briſer mes fers, rompre tous autres nœuds ;



Mais avant qu'il vous rende à votre prifonnière,
Je veux que vous voyiez fon ame toute entière,
Et ne puiffiez un jour vous plaindre avec fujet
De n'avoir pas bien vû ce que vous aurez fait.
Quand j'époufai Syphax, je n'y fus point forcée;
De quelques traits pour vous que l'amour m'eût bleffée,
Je vous quittai fans peine, & tous mes vœux trahis
Cédèrent avec joie au bien de mon pays.
En un mot, j'ai reçu du ciel pour mon partage
L'averfion de Rome, & l'amour de Carthage.
Vous aimez Lélius, vous aimez Scipion,
Vous avez lieu d'aimer toute leur nation;
Aimez la, j'y confens, mais laiffez moi ma haine.
Tant que vous ferez roi, fouffrez que je fois reine,
Avec la liberté d'aimer & de haïr,
Et fans *néceffité* de craindre ou d'obéir.
Voilà quelle je fuis, & quelle je veux être.
J'accepte votre hymen, mais pour vivre fans maître;
Et ne quitterais point l'époux que j'avais pris,
Si Rome fe pouvait éviter qu'à ce prix.
A ces conditions me voulez-vous pour femme?

MASSINISSE.

A ces conditions prenez toute mon ame;
Et s'il vous faut encor quelques nouveaux fermens....

SOPHONISBE.

Ne perdez point, feigneur, ces précieux momens;
Et puifque fans contrainte il m'eft permis de vivre,
Faites tout préparer, je m'aprête à vous fuivre.

MASSINISSE.

MASSINISSE.

J'y vais, mais de nouveau gardez que Lélius...

SOPHONISBE.

Cessez de vous gêner par des soins superflus ;
J'en connais l'importance, & vous rejoins au temple. *f*)

SCENE V.

SOPHONISBE, HERMINIE.

SOPHONISBE.

Tu vois, mon bonheur passe, & l'espoir, & l'exemple ;
Et c'est pour peu qu'on aime, une extrême douceur,
De pouvoir accorder sa gloire avec son cœur :
Mais c'en est une ici bien autre, & sans égale,
D'enlever, & si-tôt, ce prince à ma rivale,
De lui faire tomber le triomphe des mains,
Et prendre sa conquête aux yeux de ses Romains.
Peut-être avec le tems j'en aurai l'avantage,
De l'arracher à Rome, & le rendre à Carthage ;
Je m'en répons déja sur le don de sa foi ;
Il est à mon pays, puisqu'il est tout à moi.
A ce nouvel hymen c'est ce qui me convie,

---

f) Scène froide encore, parce que le spectateur sait déja quel parti a pris *Massinisse*, parce qu'elle est dénuée de grandes passions, & de grands mouvemens de l'ame.

Non l'amour, non la peur de me voir asservie.
L'esclavage aux grands cœurs n'est point à redouter,
Alors qu'on sait mourir, on sait tout éviter:
Mais comme enfin la vie est bonne à quelque chose, g)
Ma patrie elle-même à ce trépas s'opose,
Et m'en désavoûrait, si j'osais me ravir
Les moyens que l'amour m'offre de la servir.
Le bonheur surprenant de cette préférence
M'en donne une assez juste & flatteuse espérance;
Que ne pourai-je point, si dès qu'il m'a pû voir
Mes yeux d'une autre reine ont détruit le pouvoir?
Tu l'as vû comme moi, qu'aucun retour vers elle
N'a montré qu'avec peine il lui fût infidelle;
Il ne l'a point nommée, & pas même un soupir
N'en a fait soupçonner le moindre souvenir.

HERMINIE.

Ce sont grandes douceurs que le ciel vous renvoie;
Mais il manque le comble à cet excès de joie,
Dont vous vous sentiriez encor bien mieux saisir,
Si vous voyiez qu'Eryxe en eût du déplaisir.
Elle est indifférente, ou plutôt insensible;
A vous servir contr'elle elle fait son possible:
Quand vous prenez plaisir à troubler son discours,
Elle en prend à laisser au vôtre un libre cours;
Et ce héros enfin que votre soin obsède,

---

g) *La vie est bonne à quelque chose*,] quels discours & quels raisonnemens!

h) Scène plus froide encore, parce que *Sophonisbe* ne fait que raisonner avec sa confidente sur ce qui vient de se passer. Partout où il n'y a ni crainte,

Semble ne vous offrir que ce qu'elle vous cède.
Je voudrais qu'elle vît un peu plus ſon malheur,
Qu'elle en fît hautement éclater la douleur,
Que l'eſpoir inquiet de ſe voir ſon épouſe
Jettât un plein déſordre en ſon ame jalouſe,
Que ſon amour pour lui fût ſans bonté pour vous.

SOPHONISBE.

Que tu te connais mal en ſentimens jaloux !
Alors qu'on l'eſt ſi peu qu'on ne penſe pas l'être,
On n'y réfléchit point, on laiſſe tout paraître;
Mais quand on l'eſt aſſez pour s'en apercevoir,
On met tout ſon poſſible à n'en laiſſer rien voir.
Eryxe qui connait & qui hait ſa faibleſſe,
La renferme au-dedans, & s'en rend la maîtreſſe;
Mais cette indifférence où tant d'orgueil ſe joint,
Ne part que d'un dépit jaloux au dernier point;
Et ſa fauſſe bonté ſe trahit elle-même
Par l'effort qu'elle fait à ſe montrer extrême:
Elle eſt étudiée, & ne l'eſt pas aſſez
Pour échaper entière aux yeux intéreſſés.
Allons ſans perdre tems l'empêcher de nous nuire,
Et prévenir l'effet qu'elle pourrait produire. *h*)

Fin du ſecond acte.

---

ni eſpérance, ni combats du cœur, ni infortunes attendriſſantes, il n'y a point de tragédie. Encor ſi la froideur était un peu ranimée par l'éloquence de la poëſie ! mais une proſe incorrecte & rimée ne fait qu'augmenter les vices de la conſtruction de la piéce.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

MASSINISSE, MEZETULLE.

MÉZÉTULLE.

OUI, ſeigneur, j'ai donné vos ordres à la porte, *a*)
Que juſques à demain aucun n'entre, ni ſorte,
A moins que Lélius vous dépêche quelqu'un.
Au reſte, votre hymen fait le bonheur commun.
Cette illuſtre conquête eſt une autre victoire,
Que prennent les vainqueurs pour un ſurcroît de gloire,
Et qui fait aux vaincus bannir tout leur effroi,
Voyant régner leur reine avec leur nouveau roi.
Cette union à tous promet des biens ſolides,
Et réunit ſous vous tous les cœurs des Numides.

MASSINISSE.

Mais Eryxe?

---

a) Mêmes défauts partout. Quel fruit tirerait-on des remarques que nous pourions faire? Il n'y a que le bon qui mérite d'être diſcuté.

b) Scène froide, parce qu'elle ne change rien à la ſituation de la ſcène

MÉZÉTULLE.

J'ai mis des gens à l'obſerver,
Et ſuis allé moi-même après eux la trouver,
De peur qu'un contretems de jalouſe colère
Allât juſqu'aux autels en troubler le myſtère.
D'abord qu'elle a tout ſû, ſon viſage étonné,
Aux troubles du dedans ſans doute a trop donné;
Du moins à ce grand coup elle a paru ſurpriſe;
Mais un moment après entiérement remiſe,
Elle a voulu ſourire, & m'a dit froidement:
Le roi n'uſe pas mal de mon conſentement;
Allez, & dites lui que pour reconnaiſſance. . .
Mais, ſeigneur, devers vous elle-même s'avance,
Et vous expliquera mieux que je n'aurais fait
Ce qu'elle ne m'a pas expliqué tout-à-fait.

MASSINISSE.

Cependant cours au temple, & preſſe un peu la reine
D'y terminer des vœux dont la longueur me gêne;
Et di lui que c'eſt trop importuner les dieux,
En un tems où ſa vûe eſt ſi chère à mes yeux. *b*)

---

précédente, parce qu'un ſubalterne raporte en ſubalterne un diſcours inutile de l'inutile *Eryxe*, & qu'il eſt fort indifférent que cette *Eryxe* ait prononcé ou non ce vers comique,

Le roi n'uſe pas mal de mon conſentement.



SCENE II.

ERYXE, MASSINISSE, BARCÉE.

ERYXE.

Comme avec vous, ſeigneur, je ne ſus jamais feindre,
Souffrez pour un moment que j'oſe ici me plaindre,
Non d'un amour éteint, ni d'un eſpoir déçu,
L'un fut mal allumé, l'autre fut mal conçu,
Mais d'avoir crû mon ame & ſi faible & ſi baſſe,
Qu'elle pût m'imputer votre hymen à diſgrace;
Et d'avoir envié cette joie à mes yeux,
D'en être les témoins auſſi-bien que les dieux.
Ce plein aveu promis avec tant de franchiſe,
Me préparait aſſez à voir tout ſans ſurpriſe;
Et ſûr que vous étiez de mon conſentement,
Vous me deviez ma part en cet heureux moment.
J'aurais un peu plutôt été déſabuſée;
Et près du précipice où j'étais expoſée,
Il m'eût été, ſeigneur, & m'eſt encor bien doux,
D'avoir pû vous connaître avant que d'être à vous.
Auſſi, n'attendez point de reproche ou d'injure.
Je ne vous nommerai ni lâche, ni parjure.
Quel outrage m'a fait votre manque de foi,
De me voler un cœur qui n'était pas à moi?
J'en connais le haut prix, j'en vois tout le mérite;
Mais jamais un tel vol n'aura rien qui m'irrite;



Et vous vivrez ſans trouble en vos contentemens,
S'ils n'ont à redouter que mes reſſentimens.

MASSINISSE.

J'avais aſſez prévu qu'il vous ſerait facile
De garder dans ma perte un eſprit ſi tranquille:
Le peu d'ardeur pour moi que vos deſirs ont eu,
Doit s'accorder ſans peine avec cette vertu.
Vous avez feint d'aimer, & permis l'eſpérance;
Mais cet amour traînant n'avait que l'aparence;
Et quand par votre hymen vous pouviez m'acquérir,
Vous m'avez renvoyé pour vaincre, ou pour périr.
J'ai vaincu par votre ordre, & vois avec ſurpriſe
Que je n'en ai pour fruit qu'une froide remiſe;
Et quelque eſpoir douteux d'obtenir votre choix,
Quand nous ſerons chez vous l'un & l'autre en vrais rois.
Dites moi donc, madame, aimez-vous ma perſonne,
Ou le pompeux éclat d'une double couronne?
Et lorſque vous prêtiez des forces à mon bras,
Etait-ce pour unir nos mains, ou nos états?
Je vous l'ai déja dit, que toute ma vaillance
Tient d'un ſi grand ſecours ſa gloire & ſa puiſſance.
Je ſaurai m'acquitter de ce qui vous eſt dû,
Et je vous rendrai plus que vous n'avez perdu:
Mais comme en mon malheur ce favorable office
En voulait à mon ſceptre, & non à Maſſiniſſe,
Vous pouvez ſans chagrin, dans mes deſtins meilleurs,
Voir mon ſceptre en vos mains & Maſſiniſſe ailleurs.
Prenez ce ſceptre aimé pour l'attacher au vôtre;
Ma main tant refuſée eſt bonne pour un autre;

Et ſon ambition a de quoi s'arrèter
En celui de Syphax qu'elle vient d'emporter.
Si vous m'aviez aimé, vous n'auriez pas eu honte
D'en montrer une eſtime & plus haute & plus promte,
Ni craint de ravaler l'honneur de votre rang,
Pour trop conſidérer le mérite & le ſang.
La naiſſance ſuffit quand la perſonne eſt chère.
Un prince détrôné garde ſon caractère :
Mais à vos yeux charmés par de plus forts apas,
Ce n'eſt point être roi que de ne régner pas.
Vous en vouliez en moi l'effet comme le titre ;
Et quand de votre amour la fortune eſt l'arbitre ;
Le mien au-deſſus d'elle, & de tous ſes revers,
Reconnait ſon objet dans les pleurs, dans les fers.
Après m'ètre fait roi pour plaire à votre envie,
Aux dépens de mon ſang, au péril de ma vie,
Mon ſceptre reconquis me met en liberté
De vous laiſſer un bien que j'ai trop acheté ;
Et ce ſerait trahir les droits du diadème,
Que ſur le haut d'un trône être eſclave moi-même.
Un roi doit pouvoir tout, & je ne ſuis pas roi,
S'il ne m'eſt pas permis de diſpoſer de moi.

ERYXE.

Il eſt beau de trancher du roi, comme vous faites ;
Mais n'a-t-on aucun lieu de douter ſi vous l'ètes ?
Et n'eſt-ce point, ſeigneur, vous y prendre un peu mal,
Que d'en faire l'épreuve en gendre d'Aſdrubal ?

Je

Je sais que les romains vous rendront la couronne,
Vous en avez parole, & leur parole est bonne;
Ils vous nommeront roi; mais vous devez savoir
Qu'ils sont plus libéraux du nom que du pouvoir;
Et que sous leur apui ce plein droit de tout faire,
N'est que pour qui ne veut que ce qui doit leur plaire.
Vous verrez qu'ils auront pour vous trop d'amitié,
Pour vous laisser méprendre au choix d'une moitié.
Ils ont trop pris de part en votre destinée,
Pour ne pas l'affranchir d'un pareil hyménée;
Et ne se croiraient pas assez de vos amis,
S'ils n'en désavouaient les dieux qui l'ont permis.

MASSINISSE.

Je m'en dédis, madame, & s'il vous est facile
De garder dans ma perte un cœur vraiment tranquille,
Du moins votre grande ame, avec tous ses efforts,
N'en conserve pas bien les fastueux dehors.
Lorsque vous étouffez l'injure & la menace,
Vos illustres froideurs laissent rompre leur glace;
Et cette fermeté de sentimens contraints
S'échape adroitement du côté des Romains.
Si tant de retenue a pour vous quelque gêne,
Allez jusqu'en leur camp solliciter leur haine:
Traitez-y mon hymen de lâche & noir forfait,
N'épargnez point les pleurs pour en rompre l'effet;
Nommez-y moi cent fois ingrat, parjure, traître;
J'ai mes raisons pour eux, & je les dois connaître.

ERYXE.

Je les connais, seigneur, sans doute moins que vous,

Et les connais aſſez pour craindre leur couroux.
Ce grand titre de roi que ſeul je conſidère,
Etend ſur moi l'affront qu'en vous ils vont lui faire;
Et rien ici n'échape à ma tranquillité,
Que par les intérêts de notre dignité.
Dans votre peu de foi c'eſt tout ce qui me bleſſe.
Vous allez hautement montrer notre faibleſſe,
Dévoiler notre honte, & faire voir à tous
Quels fantômes d'état on fait régner en nous.
Oui, vous allez forcer nos peuples de connaître
Qu'ils n'ont que le ſénat pour véritable maître;
Et que ceux qu'avec pompe ils ont vû couronner,
En reçoivent les loix qu'ils ſemblent leur donner.
C'eſt là mon déplaiſir. Si je n'étais pas reine,
Ce que je perds en vous me ferait peu de peine:
Mais je ne puis ſouffrir qu'un ſi dangereux choix
Détruiſe en un moment ce peu qui reſte aux rois;
Et qu'en un ſi grand cœur l'impuiſſance de l'être
Ait ménagé ſi mal l'honneur de le paraître.
Mais voici cet objet ſi charmant à vos yeux,
Dont le cher entretien vous divertira mieux. c)

---

c) Scène froide encore, par la même raiſon, qu'elle n'aporte aucun changement, qu'elle ne forme aucun nœud, que les perſonnages répétent une partie de ce qu'ils ont déja dit, qu'on ne s'intéreſſe point à *Eryxe*, qu'elle ne fait rien du tout dans la piéce. Ce ſont les Romains, & non pas *Eryxe* que *Maſ-*

SCENE III.

SOPHONISBE, MASSINISSE, ERYXE, MEZETULLE, HERMINIE, BARCÉE.

ERYXE.

Une seconde fois tout a changé de face,
Madame, & c'eſt à moi de vous quitter la place:
Vous n'aviez pas deſſein de me le dérober?

SOPHONISBE.

L'occaſion qui plaît ſouvent fait ſuccomber.
Vous puis-je en cet état rendre quelque ſervice?

ERYXE.

L'occaſion qui plait ſemble toujours propice;
Mais ce qui vous & moi nous doit mettre en ſouci,
C'eſt que ni vous ni moi ne commandons ici.

SOPHONISBE.

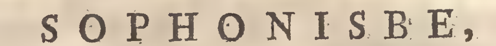
Si vous y commandiez, je pourrais être à plaindre.

ERYXE.

Peut-être en auriez-vous quelque peu moins à craindre.

---

niſſe doit craindre; qu'elle ſe plaigne, ou qu'elle ne ſe plaigne pas, les Romains voudront toujours mener *Sophonisbe* en triomphe. Mais le pis de tout cela c'eſt qu'on ne ſaurait plus mal écrire. La première loi quand on fait des vers, c'eſt de les faire bons.



Ceux dont avant deux jours nous y prendrons des loix,
Regardent d'un autre œil la majesté des rois.
Etant ce que je suis je redoute un exemple,
Et reine, c'est mon sort en vous que je contemple.

SOPHONISBE.

Vous avez du crédit, le roi n'en manque point;
Et si chez les romains l'un à l'autre se joint....

ERYXE.

Votre félicité sera longtems parfaite,
S'ils la laissent durer autant que je souhaite.
Seigneur, en cet adieu recevez-en ma foi,
Ou me donnez quelqu'un qui réponde de moi.
La gloire de mon rang qu'en vous deux je respecte,
Ne saurait consentir que je vous sois suspecte.
Faites moi donc justice, & ne m'imputez rien,
Si le ciel à mes vœux ne s'accorde pas bien. *d)*

---

d) Nouvelles bravades inutiles, qui rendent cette scène aussi froide que les autres.

SCENE IV.

MASSINISSE, SOPHONISBE, MEZETULLE, HERMINIE.

MASSINISSE.

COmme elle voit ma perte aiſément réparable,
Sa jalouſie eſt faible, & ſon dépit traitable.
Aucun reſſentiment n'éclate en ſes diſcours.

SOPHONISBE.

Non, mais le fond du cœur n'éclate pas toujours.
Qui n'eſt point irritée, ayant trop de quoi l'être,
L'eſt ſouvent d'autant plus qu'on le voit moins paraître;
Et cachant ſon deſſein pour le mieux aſſurer,
Cherche à prendre ce tems qu'on perd à murmurer.
Ce grand calme prépare un dangereux orage.
Prévenez les effets de ſa ſecrette rage;
Prévenez de Syphax l'emportement jaloux,
Avant qu'il ait aigri vos romains contre vous;
Et portez dans leur camp la première nouvelle
De ce que vient de faire un amour ſi fidelle.
Vous n'y hazardez rien, s'ils reſpectent en vous,
Comme nous l'eſpérons, le nom de mon époux;
Mais je m'attirerais la dernière infamie,
S'ils briſaient malgré vous le ſaint nœud qui nous lie,
Et qu'ils puſſent noircir de quelque indignité

Mon trop de confiance en votre autorité.
Si dès qu'ils paraîtront vous n'êtes plus le maître,
C'eſt d'eux qu'il faut ſavoir ce que je vous puis être;
Et puiſque Lélius doit entrer dès demain...

MASSINISSE.

Ah! je n'ai pas reçu le cœur avec la main,
Si votre amour...

SOPHONISBE.

Seigneur, je parle avec franchiſe.
Vous m'avez épouſée, & je vous ſuis acquiſe:
Voyons ſi vous pourez me garder plus d'un jour.
Je me rens au pouvoir, & non pas à l'amour;
Et de quelque façon qu'à préſent je vous nomme,
Je ne ſuis point à vous, s'il faut aller à Rome.

MASSINISSE.

A qui donc, à Syphax, madame?

SOPHONISBE.

D'aujourd'hui,
Puiſqu'il porte des fers je ne ſuis plus à lui.
En dépit des romains on voit que je vous aime;
Mais juſqu'à leur aveu je ſuis toute à moi-même;
Et pour obtenir plus que mon cœur & ma foi,
Il faut m'obtenir d'eux auſſi-bien que de moi.
Le nom d'époux ſuffit pour me tenir parole,
Pour me faire éviter l'aſpect du Capitole:
N'exigez rien de plus, perdez quelques momens

e) Scène encor froide. *Sophonisbe* ſemble y craindre en vain la vengeance d'*Eryxe*, qui n'eſt point en état de ſe venger, qui ne joue d'autre perſonna-

Pour mettre en ſûreté l'effet de vos ſermens :
Afin que vos lauriers me ſauvent du tonnerre,
Allez aux dieux du ciel joindre ceux de la terre.
Mais que nous veut Syphax que ce romain conduit? *e*)

SCENE V.

SYPHAX, MASSINISSE, SOPHONISBE, LEPIDE, HERMINIE, MEZETULLE. Gardes.

LEPIDE.

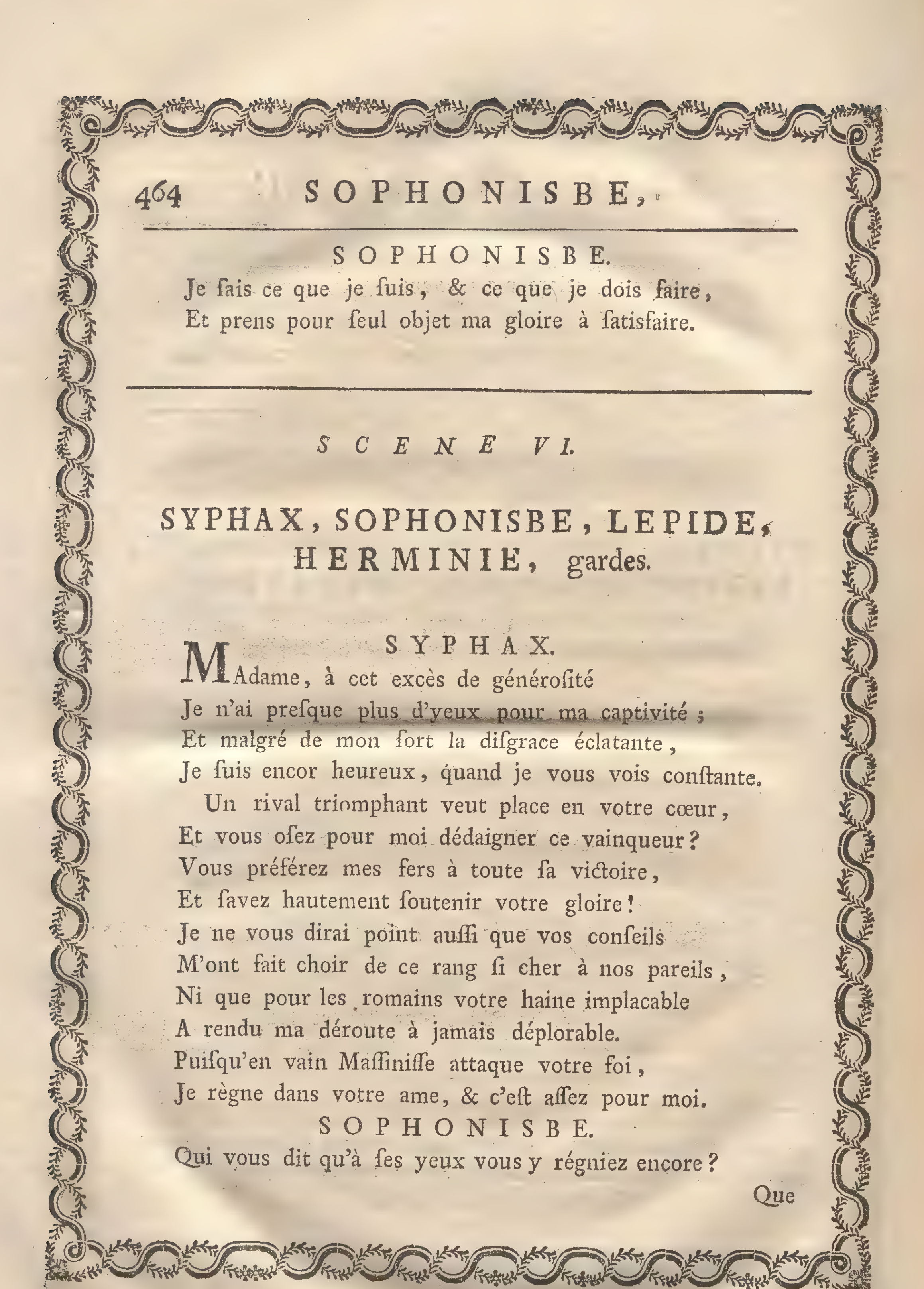
TOuché de cet excès du malheur qui le ſuit,
Madame, par pitié Lélius vous l'envoie,
Et donne à ſes douleurs ce mélange de joie,
Avant qu'on le conduiſe au camp de Scipion.

MASSINISSE.

J'aurai pour ſes malheurs même compaſſion.
Adieu, cet entretien ne veut point ma préſence ;
J'en attendrai l'iſſue avec impatience ;
Et j'oſe en eſpérer quelques plus douces loix,
Quand vous aurez mieux vû le deſtin des deux rois.

---

ge que celui d'être délaiſſée, qui ne parle pas même aux Romains, qui comme on l'a déja remarqué, ne produit rien du tout dans la piéce.



SOPHONISBE.

Je sais ce que je suis, & ce que je dois faire,
Et prens pour seul objet ma gloire à satisfaire.

SCENE VI.

SYPHAX, SOPHONISBE, LEPIDE, HERMINIE, gardes.

SYPHAX.

MAdame, à cet excès de générosité
Je n'ai presque plus d'yeux pour ma captivité ;
Et malgré de mon sort la disgrace éclatante,
Je suis encor heureux, quand je vous vois constante.
Un rival triomphant veut place en votre cœur,
Et vous osez pour moi dédaigner ce vainqueur?
Vous préférez mes fers à toute sa victoire,
Et savez hautement soutenir votre gloire!
Je ne vous dirai point aussi que vos conseils
M'ont fait choir de ce rang si cher à nos pareils,
Ni que pour les romains votre haine implacable
A rendu ma déroute à jamais déplorable.
Puisqu'en vain Massinisse attaque votre foi,
Je règne dans votre ame, & c'est assez pour moi.

SOPHONISBE.

Qui vous dit qu'à ses yeux vous y régniez encore?

Que

Que pour vous je dédaigne un vainqueur qui m'adore?
Et quelle indigne loi m'y pourrait obliger,
Lorsque vous m'aportez des fers à partager?

SYPHAX.

Ce soin de votre gloire, & de lui satisfaire . . .

SOPHONISBE.

Quand vous l'entendrez bien, vous direz le contraire.
Ma gloire est d'éviter les fers que vous portez,
D'éviter le triomphe où vous vous soumettez.
Ma naissance ne voit que cette honte à craindre.
Enfin détrompez vous, il siérait mal de feindre.
Je suis à Massinisse, & le peuple en ces lieux
Vient de voir notre hymen à la face des dieux;
Nous sortons de leur temple.

SYPHAX.

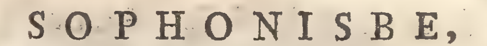
Ah! que m'osez-vous dire?

SOPHONISBE.

Que Rome sur mes jours n'aura jamais d'empire.
J'ai sû m'en affranchir par une autre union;
Et vous suivrez sans moi le char de Scipion.

SYPHAX.

Le croirai-je, grands dieux! & le voudra-t-on croire,
Alors que l'avenir en aprendra l'histoire?
Sophonisbe servie avec tant de respect,
Elle, que j'adorai dès le premier aspect,
Qui s'est vûe à toute heure & par-tout obéie,
Insulte lâchement à ma gloire trahie,
Met le comble à mes maux par sa déloyauté,
Et d'un crime si noir fait encor vanité!



SOPHONISBE.

Le crime n'eſt pas grand d'avoir l'ame aſſez haute
Pour conſerver un rang que le deſtin vous ôte :
Ce n'eſt point un honneur qui rebute en deux jours ;
Et qui régne un moment aime à régner toujours :
Mais ſi l'eſſai du trône en fait durer l'envie
Dans l'ame la plus haute à l'égal de la vie,
Un roi né pour la gloire, & digne de ſon ſort,
A la honte des fers ſait préférer la mort,
Et vous m'aviez promis en partant. . .

SYPHAX.

Ah, madame,
Qu'une telle promeſſe était douce à votre ame !
Ma mort faiſait dès-lors vos plus ardens ſouhaits.

SOPHONISBE.

Non, mais je vous tiens mieux ce que je vous promets ;
Je vis encor en reine, & je mourrai de même.

SYPHAX.

Dites que votre foi tient toute au diadême,
Que les plus ſaintes loix ne peuvent rien ſur vous.

SOPHONISBE.

Ne m'attachez point tant au deſtin d'un époux,
Seigneur, les loix de Rome, & celles de Carthage,
Vous diront que l'hymen ſe rompt par l'eſclavage,
Que vos chaînes du nôtre ont briſé le lien,
Et qu'étant dans les fers vous ne m'êtes plus rien.
Ainſi par les loix même en mon pouvoir remiſe,
Je me donne au monarque à qui je fus promiſe,
Et m'acquitte envers lui d'une premiére foi,
Qu'il reçut avant vous de mon père & de moi.



Ainsi mon changement n'a point de perfidie;
J'étais, & suis encor au roi de Numidie,
Et laisse à notre sort son flux & son reflux,
Pour régner malgré lui quand vous ne régnez plus.

SYPHAX.

Ah! s'il est quelques loix qui souffrent qu'on étale
Cet illustre mépris de la foi conjugale,
Cette hauteur, madame, a d'étranges effets,
Après m'avoir forcé de refuser la paix.
Me le promettiez-vous, alors qu'à ma défaite
Vous montriez dans Cyrthe une sûre retraite?
Et qu'outre le secours de votre général,
Vous me vantiez celui d'Hannon & d'Annibal?
Pour vous avoir trop crûe, hélas! & trop aimée,
Je me vois sans états, je me vois sans armée;
Et par l'indignité d'un soudain changement,
La cause de ma chûte en fait l'accablement.

SOPHONISBE.

Puisque je vous montrais dans Cyrthe une retraite,
Vous deviez vous y rendre après votre défaite:
S'il eût falu périr sous un fameux débris,
Je l'eusse apris de vous, ou je vous l'eusse apris:
Moi qui sans m'ébranler du sort de deux batailles,
Venais de m'enfermer exprès dans ces murailles,
Prette à souffrir un siége, & soutenir pour vous
Quoi que du ciel injuste eût osé le courroux.
Pour mettre en sûreté quelques restes de vie,
Vous avez du triomphe accepté l'infamie;
Et ce peuple déçu qui vous tendait les mains,

N'a revû dans ſon roi qu'un captif des romains.
Vos fers en leur faveur plus forts que leurs cohortes,
Ont abattu les cœurs, ont fait ouvrir les portes,
Et réduit votre femme à la néceſſité
De chercher tous moyens d'en fuir l'indignité,
Quand vos ſujets ont crû que ſans devenir traîtres
Ils pouvaient après vous ſe livrer à vos maîtres.
Votre exemple eſt ma loi; vous vivez, & je vi, *f*)
Et ſi vous fuſſiez mort, je vous aurais ſuivi;
Mais ſi je vis encor, ce n'eſt pas pour vous ſuivre,
Je vis pour vous punir de trop aimer à vivre;
Je vis peut-être encor pour quelqu'autre raiſon,
Qui ſe juſtifiera dans une autre ſaiſon.
Un romain nous écoute, & quoi qu'on veuille en croire,
Quand il en ſera tems je mourrai pour ma gloire.
    Cependant, bien qu'un autre ait le titre d'époux,
Sauvez moi des romains, je ſuis encor à vous;
Et je croirai régner malgré votre eſclavage,
Si vous pouvez m'ouvrir les chemins de Carthage.
Obtenez de vos dieux ce miracle pour moi,
Et je romps avec lui pour vous rendre ma foi.
Je l'aimai, mais ce feu dont je fus la maîtreſſe,

f) Il eſt bon que dans la poëſie on puiſſe ſuprimer ou ajouter des lettres ſelon le beſoin, ſans nuire à l'harmonie; *Je fai*, *je vi*, *je croi*, *je doi*, pour *Je vis*, *je fais*, *je crois*, *je dois* &c.

g) Cette ſcène n'eſt pas de la froideur des autres, par cette ſeule raiſon que la ſituation eſt embarraſſante; mais cette ſituation n'eſt ni noble, ni tragique, elle eſt révoltante, elle tient du comique. Un vieux mari qui vient revoir ſa femme, & qui la trouve mariée à un autre, ferait aujourd'hui un effet très-ridicule. On n'aime de telles

Ne met point dans mon cœur de honteuſe tendreſſe;
Toute ma paſſion eſt pour la liberté,
Et toute mon horreur pour la captivité.
Seigneur, après cela je n'ai rien à vous dire:
Par ce nouvel hymen vous voyez où j'aſpire;
Vous ſavez les moyens d'en rompre le lien:
Réglez vous là-deſſus ſans vous plaindre de rien. *g)*

SCENE VII.

SYPHAX, LEPIDE, gardes.

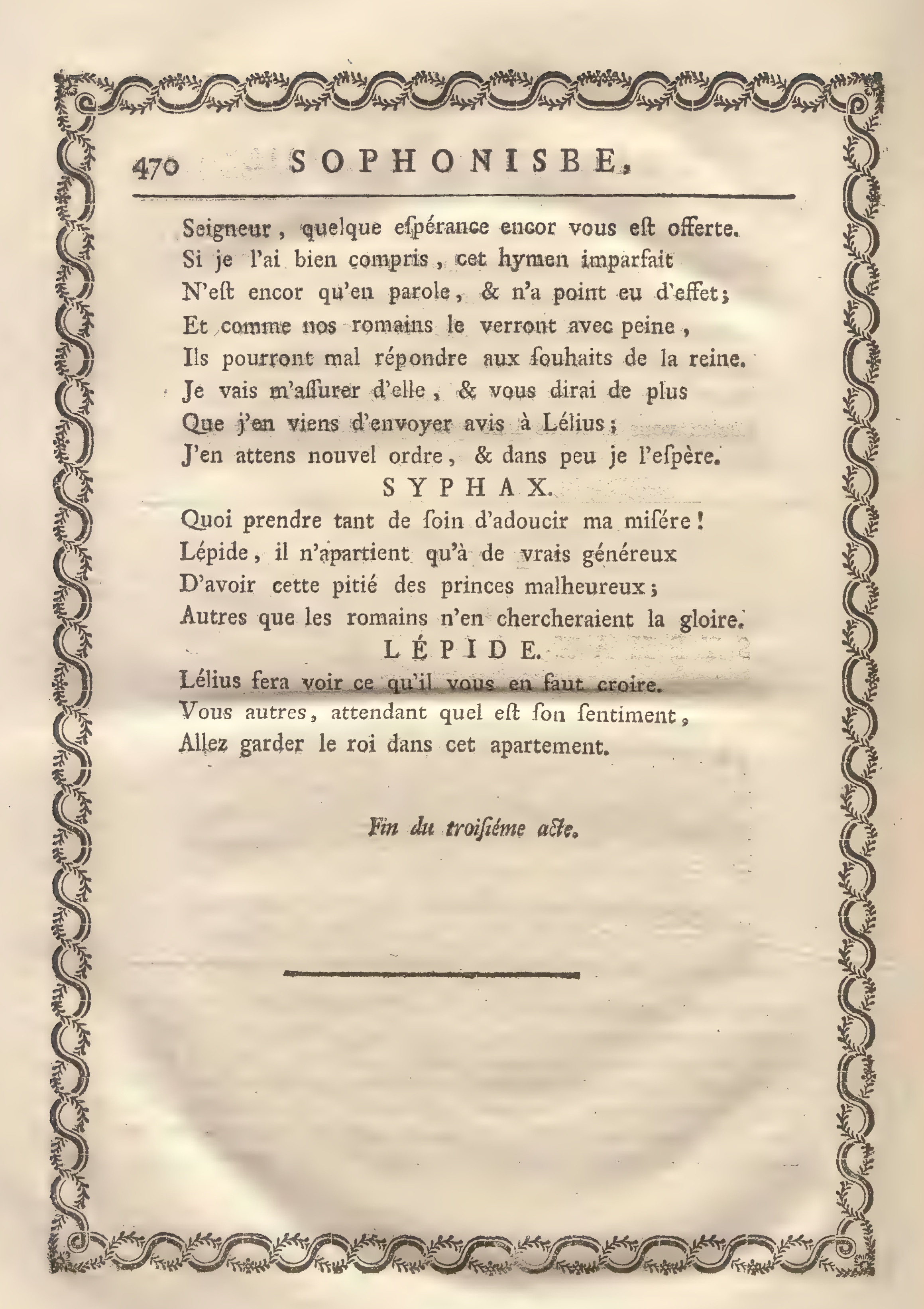
SYPHAX.

A-T-on vu ſous le ciel plus infâme injuſtice?
Ma déroute la jette au lit de Maſſiniſſe;
Et pour juſtifier ſes lâches trahiſons,
Les maux qu'elle a cauſés lui ſervent de raiſons.

LÉPIDE.

Si c'eſt avec chagrin que vous ſouffrez ſa perte,

avantures que dans les contes de *la Fontaine*; & dans des farces. Les mots de *roi*, de *couronne*, de *diadême*, loin de mettre de la dignité dans une avanture ſi peu tragique, ne ſervent qu'à faire mieux ſentir le contraſte de la tragédie & de la comédie. *Syphax* eſt ſi prodigieuſement avili, qu'il eſt impoſſible qu'on prenne à lui le moindre intérêt. Pour peu qu'on péſe toutes ces raiſons, on verra qu'à la longue une nation éclairée eſt toujours juſte, & que c'eſt en ſe formant le goût que le public a rejetté *Sophonisbe*.



Seigneur, quelque espérance encor vous est offerte.
Si je l'ai bien compris, cet hymen imparfait
N'est encor qu'en parole, & n'a point eu d'effet;
Et comme nos romains le verront avec peine,
Ils pourront mal répondre aux souhaits de la reine.
Je vais m'assurer d'elle, & vous dirai de plus
Que j'en viens d'envoyer avis à Lélius;
J'en attens nouvel ordre, & dans peu je l'espère.

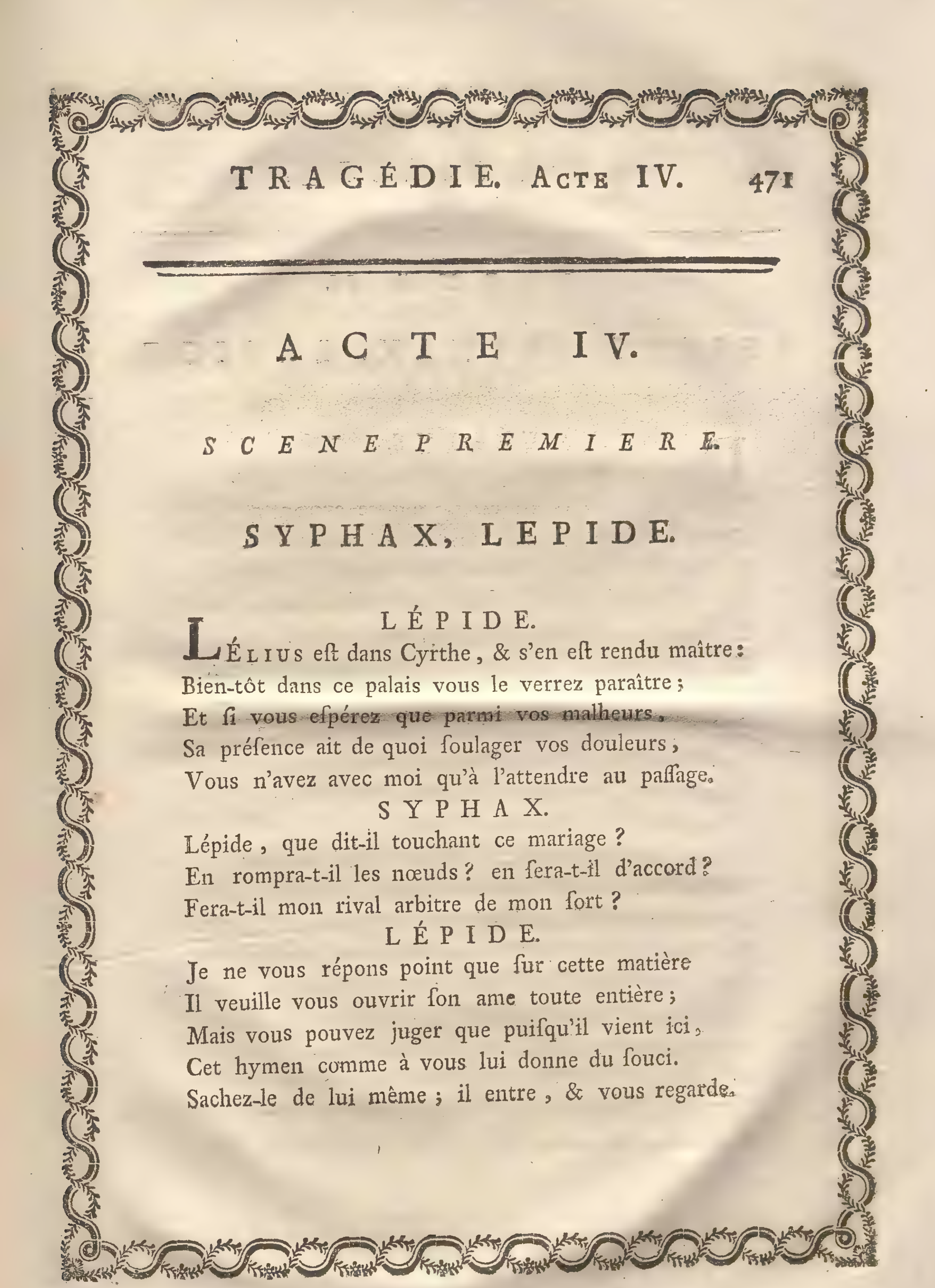
SYPHAX.

Quoi prendre tant de soin d'adoucir ma misére!
Lépide, il n'apartient qu'à de vrais généreux
D'avoir cette pitié des princes malheureux;
Autres que les romains n'en chercheraient la gloire.

LÉPIDE.

Lélius fera voir ce qu'il vous en faut croire.
Vous autres, attendant quel est son sentiment,
Allez garder le roi dans cet apartement.

Fin du troisiéme acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

SYPHAX, LEPIDE.

LÉPIDE.

LÉLIUS eſt dans Cyrthe, & s'en eſt rendu maître:
Bien-tôt dans ce palais vous le verrez paraître;
Et ſi vous eſpérez que parmi vos malheurs,
Sa préſence ait de quoi ſoulager vos douleurs,
Vous n'avez avec moi qu'à l'attendre au paſſage.

SYPHAX.

Lépide, que dit-il touchant ce mariage?
En rompra-t-il les nœuds? en fera-t-il d'accord?
Fera-t-il mon rival arbitre de mon ſort?

LÉPIDE.

Je ne vous répons point que ſur cette matière
Il veuille vous ouvrir ſon ame toute entière;
Mais vous pouvez juger que puiſqu'il vient ici,
Cet hymen comme à vous lui donne du ſouci.
Sachez-le de lui même; il entre, & vous regarde.



SCENE II.

LELIUS, SYPHAX, LEPIDE.

LÉLIUS.

DÉtachez lui ſes fers, il ſuffit qu'on le garde.
Prince, je vous ai vû tantôt comme ennemi,
Et vous vois maintenant comme un ancien ami.
Le fameux Scipion, de qui vous fûtes l'hôte,
Ne s'offenſera point des fers que je vous ôte;
Et ferait encor plus, s'il nous était permis
De vous remettre au rang de nos plus chers amis.

SYPHAX.

Ah! ne rejettez point dans ma triſte mémoire
Le cuiſant ſouvenir de l'excès de ma gloire;
Et ne reprochez point à mon cœur déſolé,
A force de bontés, ce qu'il a violé.
Je fus l'ami de Rome, & de ce grand courage
Qu'opoſent nos deſtins aux deſtins de Carthage;
Toutes deux, & ce fut le plus beau de mes jours,
Par leurs plus grands héros briguèrent mon ſecours.
J'eus des yeux aſſez bons pour remplir votre attente;
Mais que ſert un bon choix dans une ame inconſtante?
Et que peuvent les droits de l'hoſpitalité
Sur un cœur ſi facile à l'infidélité?
J'en ſuis aſſez puni par un revers ſi rude,
Seigneur, ſans m'accabler de mon ingratitude;

Il

Il ſuffit des malheurs qu'on voit fondre ſur moi,
Sans me convaincre encor d'avoir manqué de foi,
Et me faire avouer que le ſort qui m'oprime,
Pour cruel qu'il me ſoit, rend juſtice à mon crime.

LÉLIUS.

Je ne vous parle auſſi qu'avec cette pitié
Que nous laiſſe pour vous un reſte d'amitié;
Elle n'eſt pas éteinte, & toutes vos défaites
Ont rempli nos ſuccès d'amertumes ſecrettes.
Nous ne ſaurions voir même aujourd'hui qu'à regret,
Ce gouffre de malheurs que vous vous êtes fait.
Le ciel m'en eſt témoin, & vos propres murailles,
Qui nous voyaient enflés du gain de deux batailles,
Ont vû cette amitié porter tous nos ſouhaits
A regagner la vôtre, & vous rendre la paix.
Par quel motif de haine obſtinée à vous nuire
Nous avez-vous forcés vous-même à vous détruire?
Quel aſtre, de votre heur, & du notre jaloux,
Vous a précipité juſqu'à rompre avec nous?

SYPHAX.

Pourez-vous pardonner, ſeigneur, à ma vieilleſſe,
Si je vous fais l'aveu de toute ſa faibleſſe?
  Lorſque je vous aimai, j'étais maître de moi;
Et tant que je le fus, je vous gardai ma foi;
Mais dès que Sophonisbe avec ſon hyménée
S'empara de mon ame & de ma deſtinée,
Je ſuivis de ſes yeux le pouvoir abſolu,
Et n'ai voulu depuis que ce qu'elle a voulu.
  Que c'eſt un imbécille & ſévère eſclavage,

Que celui d'un époux ſur le penchant de l'âge,
Quand ſous un front ridé qu'on a droit de haïr
Il croit ſe faire aimer à force d'obéir!
De ce mourant amour les ardeurs ramaſſées
Jettent un feu plus vif dans nos veines glacées
Et penſent racheter l'horreur des cheveux gris
Par le préſent d'un cœur au dernier point ſoumis.
Sophonisbe par-là devint ma ſouveraine,
Régla mes amitiés, diſpoſa de ma haine,
M'anima de ſa rage, & verſa dans mon ſein
De toutes ſes fureurs l'implacable deſſein.
Sous ces dehors charmans qui paraient ſon viſage,
C'était une Alecton que déchaînait Carthage;
Elle avait tout mon cœur, Carthage tout le ſien,
Hors de ſes intérêts elle n'écoutait rien;
Et malgré cette paix que vous m'avez offerte,
Elle a voulu pour eux me livrer à ma perte.
Vous voyez ſon ouvrage en ma captivité,
Voyez-en un plus rare en ſa déloyauté.
  Vous trouverez, ſeigneur, cette même furie,
Qui ſeule m'a perdu pour l'avoir trop chérie,
Vous la trouverez, dis-je, au lit d'un autre roi,
Qu'elle ſaura ſéduire, & perdre comme moi.
Si vous ne le ſavez, c'eſt votre Maſſiniſſe,
Qui croit par cet hymen ſe bien faire juſtice;
Et que l'infame vol d'une telle moitié,
Le venge pleinement de notre inimitié:
Mais pour peu de pouvoir qu'elle ait ſur ſon courage,
Ce vainqueur avec elle épouſera Carthage.
L'air qu'un ſi cher objet ſe plait à reſpirer,

A des charmes trop forts pour n'y pas attirer ;
Dans ce dernier malheur c'eſt ce qui me conſole.
Je lui céde avec joie un poiſon qu'il me vole ;
Et ne vois point de don ſi propre à m'acquitter
De tout ce que ma haine oſe lui ſouhaiter.

LÉLIUS.

Je connais Maſſiniſſe, & ne vois rien à craindre
D'un amour que lui-même il prendra ſoin d'éteindre :
Il en ſait l'importance, & quoi qu'il ait oſé,
Si l'hymen fut trop promt, le divorce eſt aiſé.
Sophonisbe envers vous l'ayant mis en uſage,
Le recevra de lui ſans changer de viſage ;
Et ne ſe promet pas de ce nouvel époux
Plus d'amour ou de foi qu'elle n'en eut pour vous.
Vous, puiſque cet hymen ſatisfait votre haine,
De ce qui le ſuivra ne ſoyez point en peine ;
Et ſans en augurer pour nous ni bien, ni mal,
Attendez ſans ſouci la perte d'un rival ;
Et laiſſez nous celui de voir quel avantage
Pourrait avec le tems en recevoir Carthage.

SYPHAX.

Seigneur, s'il eſt permis de parler aux vaincus,
Souffrez encor un mot, & je ne parle plus.
  Maſſiniſſe de ſoi pourrait fort peu de choſe ;
Il n'a qu'un camp volant dont le hazard diſpoſe ;
Mais joint à vos Romains, joint aux Carthaginois,
Il met dans la balance un redoutable poids ;
Et par ma chute enfin ſa fortune enhardie
Va trainer après lui toute la Numidie.
Je le hais fortement, mais non pas à l'égal

Des murs que ma perfide eut pour séjour natal.
Le déplaisir de voir que ma ruïne en vienne,
Craint qu'ils ne durent trop, s'il faut qu'il les soutienne.
Puisse-t-il, ce rival, périr dès aujourd'hui!
Mais puissai-je les voir trébucher avant lui!
  Prévenez donc, seigneur, l'apui qu'on leur prépare;
Vengez moi de Carthage avant qu'il se déclare:
Pressez en ma faveur votre propre couroux,
Et gardez jusques-là Massinisse pour vous.
Je n'ai plus rien à dire, & vous en laisse faire.

LÉLIUS.

Nous saurons profiter d'un avis salutaire.
Allez m'attendre au camp, je vous suivrai de près.
Je dois ici l'oreille à d'autres intérêts,
Et ceux de Massinisse. . .

SYPHAX.

Il osera vous dire. . .

LÉLIUS.

Ce que vous m'avez dit, seigneur, vous doit suffire.
Encor un coup, allez sans vous inquiéter,
Ce n'est pas devant vous que je dois l'écouter. *a*)

---

a) Si le vieux *Syphax* a été humilié avec sa femme, il l'est bien plus avec *Lélius*, en demandant pardon d'avoir combattu les Romains, & s'excusant sur son *imbécile & sévère esclavage*, *sur ses cheveux gris*, *sur les ardeurs ramassées dans ses veines glacées*.

On demande pourquoi il n'est pas permis d'introduire dans la tragédie des personnages bas & méprisables? La

SCENE III.

MASSINISSE, LÉLIUS, MEZÉTULLE.

MASSINISSE.

L'Avez-vous commandé, ſeigneur, qu'en ma préſence
Vos tribuns vers la reine uſent de violence?

LÉLIUS.

Leur ordre eſt d'emmener au camp les priſonniers;
Et comme elle & Syphax s'en trouvent les premiers,
Ils ont ſuivi cet ordre en commençant par elle.
Mais par quel intérêt prenez-vous ſa querelle?

MASSINISSE.

Syphax vous l'aura dit, puiſqu'il ſort d'avec vous.
Seigneur, elle a reçû ſon véritable époux;
Et j'ai repris ſa foi par force violée
Sur un uſurpateur qui me l'avait volée.
Son père & ſon amour m'en avaient fait le don.

LÉLIUS.

Ce don pour tout effet n'eut qu'un lâche abandon.
Dès que Syphax parut, cet amour ſans puiſſance. . .

---

tragédie, dit-on, doit peindre les mœurs des grands, & parmi les grands il ſe trouve beaucoup d'hommes mépriſables & ridicules; cela eſt vrai; mais ce qu'on mépriſe ne peut jamais intéreſſer; il faut qu'une tragédie intéreſſe; & ce qui eſt fait pour le pinceau de *Teniers* ne l'eſt pas pour celui de *Raphaël*.



MASSINISSE.

J'étais lors en Espagne, & durant mon absence
Carthage la força d'accepter ce parti;
Mais à présent Carthage en a le démenti.
En reprenant mon bien j'ai détruit son ouvrage,
Et vous fais dès ici triompher de Carthage.

LÉLIUS.

Commencer avant nous un triomphe si haut,
Seigneur, c'est la braver un peu plus qu'il ne faut,
Et mettre en elle & Rome une étrange balance,
Que de confondre ainsi l'une & l'autre alliance,
Notre ami tout ensemble, & gendre d'Asdrubal.
Croyez moi, ces deux noms s'accordent assez mal;
Et quelque grand dessein que puisse être le vôtre,
Vous ne pourez longtems conserver l'un & l'autre.
Ne vous figurez point qu'une telle moitié
Soit jamais compatible avec notre amitié,
Ni que nous attendions que le même artifice,
Qui nous ôta Syphax, nous vole Massinisse.
Nous aimons nos amis, & même en dépit d'eux
Nous savons les tirer de ces pas dangereux.
Ne nous forcez à rien qui vous puisse déplaire.

MASSINISSE.

Ne m'ordonnez donc rien que je ne puisse faire;
Et montrez cette ardeur de servir vos amis,
A tenir hautement ce qu'on leur a promis.
Du consul & de vous j'ai la parole expresse;
Et ce grand jour a fait que tout obstacle cesse.
Tout ce qui m'apartient me doit être rendu.

LÉLIUS.

Et par où cet espoir vous est-il défendu ?

MASSINISSE.

Quel ridicule espoir en garderait mon ame,
Si votre dureté me refuse ma femme ?
Est-il rien plus à moi ? rien moins à balancer ?
Et du reste par-là que me faut-il penser ?
Puis-je faire aucun fonds sur la foi qu'on me donne,
Et traité comme esclave attendre ma couronne ?

LÉLIUS.

Nous en avons ici les ordres du sénat,
Et même de Syphax il y joint tout l'état ;
Mais nous n'en avons point touchant cette captive ;
Syphax est son époux, il faut qu'elle le suive.

MASSINISSE.

Syphax est son époux ! & que suis-je, seigneur ?

LÉLIUS.

Consultez la raison plutôt que votre cœur ;
Et voyant mon devoir, souffrez que je le fasse.

MASSINISSE.

Chargez, chargez moi donc de vos fers en sa place ;
Au lieu d'un conquérant par vos mains couronné,
Trainez à votre Rome un vainqueur enchaîné ;
Je suis à Sophonisbe, & mon amour fidelle
Dédaigne & diadême, & liberté sans elle.
Je ne veux ni régner, ni vivre qu'en ses bras :
Non, je ne veux. . .

LÉLIUS.

Seigneur, ne vous emportez pas.

MASSINISSE.

Résolus à ma perte, hélas! que vous importe
Si ma juste douleur se retient, ou s'emporte?
Mes pleurs & mes soupirs vous fléchiront-ils mieux?
Et faut-il à genoux vous parler comme aux dieux?
Que j'ai mal employé mon sang & mes services,
Quand je les ai prêtés à vos astres propices,
Si j'ai pû tant de fois hâter votre destin,
Sans pouvoir mériter cette part au butin?

LÉLIUS.

Si vous avez, seigneur, hâté notre fortune,
Je veux bien que la proie entre nous soit commune;
Mais pour la partager, est-ce à vous de choisir?
Est-ce avant notre aveu qu'il vous en faut saisir?]

MASSINISSE.

Ah! si vous aviez fait la moindre expérience
De ce qu'un digne amour donne d'impatience,
Vous sauriez... mais pourquoi n'en auriez-vous pas fait?
Pour aimer à notre âge en est-on moins parfait?

Les

b) *Vous parlez tant d'amour, qu'il faut que je confesse.*] Il y a bien de la force & de la dignité dans les vers suivans; c'est ce morceau singulier, ce sont quelques autres tirades contre la passion de l'amour, qui ont fait dire assez mal à propos que *Corneille* avait dédaigné de représenter ses héros amoureux. Le discours de *Lélius* est noble, & a quelque chose de sublime; mais vous sentez que plus il est grand, plus il rend *Massinisse* petit. *Massinisse* est le premier personnage de la piéce, puisque c'est lui qui est passionné & infortuné. Dès que ce premier personnage devient un subalterne traité avec mépris par son supérieur, il ne peut plus être souffert: il est impossible, comme on l'a déja dit, de s'intéresser à ce qu'on méprise. Quand le vieux Don *Diégue* dit a *Rodrigue* son fils:

Les héros des romains ne ſont-ils jamais hommes ?
Leur Mars a tant de fois été ce que nous ſommes ;
Et le maître des dieux, des rois & des amans,
En ma place aurait eu mêmes empreſſemens.
J'aimais, on l'agréait, j'étais ici le maître ;
Vous m'aimiez, ou du moins vous le faiſiez paraître.
L'amour en cet état daigne-t-il héſiter,
Faute d'un mot d'aveu dont il n'oſe douter ?
Voir ſon bien en ſa main, & ne le point reprendre,
Seigneur, c'eſt un reſpect bien difficile à rendre.
Un roi ſe ſouvient-il en des momens ſi doux,
Qu'il a dans votre camp des maîtres parmi vous ?
Je l'ai dû toutefois, & je m'en tiens coupable.
Ce crime eſt-il ſi grand qu'il ſoit irréparable ?
Et ſans conſidérer mes ſervices paſſés,
Sans excuſer l'amour par qui nos cœurs forcés...

LÉLIUS.

b) Vous parlez tant d'amour, qu'il faut que je confeſſe
Que j'ai honte pour vous de voir tant de faibleſſe.

L'amour n'eſt qu'un plaiſir, l'honneur eſt un devoir :

il n'avilit point *Rodrigue*, il le rend même plus intéreſſant, en mettant aux priſes ſa paſſion avec l'amour filial ; mais ſi un envoyé de *Pompée* venait reprocher à *Mithridate* ſa faibleſſe pour *Monime*, s'il inſultait avec une dériſion amère au ridicule d'un vieillard amoureux, jaloux de ſes deux enfans, *Mithridate* ne ſerait plus ſuportable.

Il paraît que *Lélius* ſe moque continuellement de *Maſſiniſſe*, & que ce prince n'exprime ni aſſez ce qu'il doit dire, ni aſſez bien ce qu'il dit.

Quel ridicule eſpoir en garderait mon ame,
Si votre dureté me refuſe ma femme ?
Eſt-il rien plus à moi, rien plus à balancer ?

Lélius répond à ces vers comiques, que ſa femme n'eſt point ſa femme ; le

N'alléguez point les dieux, si l'on voit quelquefois
Leur flamme s'emporter en faveur de leur choix :
Ce n'est qu'à leurs pareils à suivre leurs exemples ;
Et vous ferez comme eux, quand vous aurez des temples ;
Comme ils sont dans le ciel au-dessus du danger,
Ils n'ont là rien à craindre, & rien à ménager.
Du reste, je sais bien que souvent il arrive
Qu'un vainqueur s'adoucit auprès de sa captive.
Les droits de la victoire ont quelque liberté
Qui ne saurait déplaire à notre âge indomté :
Mais quand à cette ardeur un monarque défére,
Il s'en fait un plaisir, & non pas une affaire ;
Il repousse l'amour comme un lâche attentat,
Dès qu'il veut prévaloir sur la raison d'état ;
Et son cœur au-dessus de ces basses amorces,
Laisse à cette raison toujours toutes ses forces.
Quand l'amour avec elle a de quoi s'accorder,
Tout est beau, tout succède, on n'a qu'à demander ;
Mais pour peu qu'elle en soit, ou doive être allarmée,
Son feu qu'elle dédit doit tourner en fumée.
Je vous en parle en vain, cet amour décevant
Dans votre cœur surpris a passé trop avant.

Numide ne parle alors que de son amour fidelle, de ce qu'un digne amour donne d'impatience, des amours de *Mars* & de *Jupiter* ; il dit qu'il ne veut régner & vivre que dans les bras de *Sophonisbe* ; il parle beaucoup plus tendrement de sa passion pour elle à *Lélius* qu'il n'en parle à elle-même ; & par-là il redouble le mépris que *Lélius* lui témoigne. C'était là pourtant une belle occasion de répondre avec dignité à *Lélius*, de faire valoir les droits des rois & des nations, d'oposer la violence africaine à la grandeur romaine, de repousser l'outrage par l'outrage ; au lieu de jouer le rôle d'un valet qui s'est marié sans la permission de son maître, il soutient ce malheureux personnage dans

Vos feux vous plaisent trop pour les vouloir éteindre;
Et tout ce que je puis, seigneur, c'est de vous plaindre.

MASSINISSE.

Me plaindre, tout ensemble, & me tyranniser!

LÉLIUS.

Vous l'avoûrez un jour, c'est vous favoriser.

MASSINISSE.

Quelle faveur, grands dieux, qui tient lieu de suplice!

LÉLIUS.

Quand vous serez à vous, vous lui serez justice.

MASSINISSE.

Ah, que cette justice est dure à concevoir!

LÉLIUS.

Je la connais assez pour suivre mon devoir. c)

---

la scène suivante avec *Sophonisbe*; il la prie de venir demander grace avec lui à *Scipion*; & enfin la faiblesse de ses expressions ne répond que trop à celle de son ame.

c) *Massinisse* paraît dans un avilissement encor plus grand que *Syphax*; il vient se plaindre de ce qu'on lui prend sa femme; il fait l'apologie de l'amour devant le lieutenant de *Scipion*; & il fait cette apologie en vers comiques: *Pour aimer à notre âge en est-on moins parfait?* &c. Et *Lélius* qui ne paraît là que pour dire qu'il ne faut point aimer, joue un rôle aussi froid que celui de *Massinisse* est humiliant.

SCENE IV.

LELIUS, MASSINISSE, MEZETULLE, ALBIN.

ALBIN.

Scipion vient, ſeigneur, d'arriver dans vos tentes,
Ravi du grand ſuccès qui prévient ſes attentes ;
Et ne vous croyant pas maître en ſi peu de jours,
Il vous venait lui-même amener du ſecours ;
Tandis que le blocus laiſſé devant Utique
Répond de cette place à notre république.
Il me donne ordre exprès de vous en avertir.

LÉLIUS *à Maſſiniſſe.*

Allez à votre hymen le faire conſentir :
Allez le voir ſans moi, je l'en laiſſe ſeul juge.

MASSINISSE.

Oui, contre vos rigueurs il ſera mon refuge,
Et j'en raporterai d'autres ordres pour vous.

LÉLIUS.

Je les ſuivrai, ſeigneur, ſans en être jaloux.

MASSINISSE.

Mais avant mon retour ſi l'on ſaiſit la reine. . . .

LÉLIUS.

J'en répons juſques-là, n'en ſoyez point en peine.
Qu'on la faſſe venir. Vous pouvez lui parler,

---

d) Quoi ! *Maſſiniſſe* aprenant que le jeune *Scipion* arrive, conſeille à ſa femme d'aller lui faire des coquetteries, & de tâcher d'avoir en un jour trois

Pour prendre ſes conſeils, & pour la conſoler.
  Gardes, que ſans témoins on le laiſſe avec elle.
Vous pour dernier avis d'une amitié fidelle,
Perdez fort peu de tems en ce doux entretien,
Et juſques au retour ne vous vantez de rien.

SCENE V.

MASSINISSE, SOPHONISBE, MEZETULLE, HERMINIE.

MASSINISSE *à Lélius qui ſort.*

Voyez la donc, ſeigneur, voyez tout ſon mérite,
Voyez s'il eſt aiſé qu'un héros.... Il me quitte,
Et d'un premier éclat le barbare alarmé
N'oſe expoſer ſon cœur aux yeux qui m'ont charmé.
Il veut être inflexible, & craint de ne plus l'être,
Pour peu qu'il ſe permît de voir, & de connaître.
  Allons, allons, madame, eſſayer aujourd'hui
Sur le grand Scipion ce qu'il a craint pour lui.
Il vient d'entrer au camp, venez-y par vos charmes
Apuyer mes ſoupirs, & ſecourir mes larmes;
Et que ces mêmes yeux qui m'ont fait tout oſer,
Si j'en ſuis criminel, ſervent à m'excuſer.
Puiſſent-ils, & ſur l'heure, avoir là tant de force, *d*)

maris! *Sophonisbe* répond noblement; mais toute la grandeur de *Corneille* ne pourrait annoblir cette ſcène qui commence par une propoſition ſi lâche & ſi ridicule.



Que pour prendre ma place il m'ordonne un divorce!
Qu'il veuille conſerver mon bien en me l'ôtant ;
Je mourrai de douleur, mais je mourrai content.
Mon amour pour vous faire un deſtin ſi propice,
Se prépare avec joie à ce grand ſacrifice.
Si c'eſt vous bien ſervir, l'honneur m'en ſuffira,
Et ſi c'eſt mal aimer, mon bras m'en punira.

SOPHONISBE.

Le trouble de vos ſens dont vous n'êtes plus maître,
Vous a fait oublier, ſeigneur, à me connaître.
Quoi, j'irais mendier juſqu'au camp des romains
La pitié de leur chef qui m'aurait en ſes mains?
J'irais deshonorer, par un honteux hommage,
Le trône où j'ai pris place, & le ſang de Carthage?
Et l'on verrait gémir la fille d'Aſdrubal
Aux pieds de l'ennemi pour eux le plus fatal?
Je ne ſais ſi mes yeux auraient là tant de force,
Qu'en ſa faveur ſur l'heure il preſſât un divorce ;
Mais je ne me vois pas en état d'obéir,
S'il oſait juſques-là ceſſer de me haïr.
La vieille antipatie entre Rome & Carthage
N'eſt pas prête à finir par un tel aſſemblage.
Ne vous préparez point à rien ſacrifier
A l'honneur qu'il aurait de vous juſtifier.
Pour effet de vos feux & de votre parole,
Je ne veux qu'éviter l'aſpect du capitole ;
Que ce ſoit par l'hymen, ou par d'autres moyens,
Que je vive avec vous, ou chez vos citoyens,
La choſe m'eſt égale, & je vous tiendrai quitte,
Qu'on nous ſépare, ou non, pourvû que je l'évite.



Mon amour voudrait plus, mais je régne ſur lui,
Et n'ai changé d'époux que pour prendre un apui.
Vous m'avez demandé la faveur de ce titre,
Pour ſouſtraire mon ſort à ſon injuſte arbitre;
Et puiſqu'à m'affranchir il faut que j'aide un roi,
C'eſt là tout le ſecours que vous aurez de moi.
Ajoutez-y des pleurs, mêlez-y des baſſeſſes;
Mais laiſſez-moi, de grace, ignorer vos faibleſſes;
Et ſi vous ſouhaitez que l'effet m'en ſoit doux,
Ne me donnez point lieu d'en rougir après vous.
Je ne vous cèle point que je ſerais ravie
D'unir à vos deſtins les reſtes de ma vie;
Mais ſi Rome en vous-même oſe braver les rois,
S'il faut d'autres ſecours, laiſſez-les à mon choix:
J'en trouverai, ſeigneur, & j'en ſais qui peut-être
N'auront à redouter, ni maitreſſe, ni maître:
Mais mon amour préfére à cette ſûreté
Le bien de vous devoir toute ma liberté.

MASSINISSE.

Ah! ſi je vous pouvais offrir même aſſurance,
Que je ſerais heureux de cette préférence!

SOPHONISBE.

Syphax & Lélius pouront vous prévenir,
Si vous perdez ici le tems de l'obtenir.
Partez.

MASSINISSE.

M'enviez-vous le ſeul bien qu'à ma flamme
A ſouffert juſqu'ici la grandeur de votre ame?
Madame, je vous laiſſe aux mains de Lélius.
Vous avez pû vous-même entendre ſes refus;

Et mon amour ne ſait ce qu'il peut ſe promettre
De celles du conſul où je vais me remettre.
L'un & l'autre eſt romain, & peut-être en ce lieu
Ce peu que je vous dis eſt le dernier adieu.
Je ne vois rien de ſûr que cette triſte joie ;
Ne me l'enviez plus, ſouffrez que je vous voie :
Souffrez que je vous parle, & vous puiſſe exprimer
Quelque part des malheurs où l'on peut m'abîmer,
Quelques informes traits de la ſecrette rage
Que déja dans mon cœur forme leur ſombre image.
Non que je deſeſpére, on m'aime, mais hélas !
On m'eſtime, on m'honore, & l'on ne me craint pas.
M'éloigner de vos yeux en cette incertitude,
Pour un cœur tout à vous c'eſt un tourment bien rude ;
Et ſi j'en oſe croire un noir preſſentiment,
C'eſt vous perdre à jamais que vous perdre un moment.
  Madame, au nom des dieux, raſſurez mon courage ;
Dites que vous m'aimez, j'en pourai davantage :
J'en deviendrai plus fort auprès de Scipion :
Montrez pour mon bonheur un peu de paſſion,
Montrez que votre flamme au même bien aſpire ;
Ne régnez plus ſur elle, & laiſſez lui me dire. . .

SOPHONISBE.

Allez, ſeigneur, allez, je vous aime en époux,
Et ſerais à mon tour auſſi faible que vous.

MASSINISSE.

---

e) *Mézétulle, il eſt vrai, ſon amour eſt extrême.*] Il ſerait à ſouhaiter qu'il le fût, il y aurait au moins quelque intérêt dans la piéce ; mais *Sophoniſbe* n'a point du tout cette *illuſtre faibleſſe* dont *Maſſiniſſe* l'a priée de faire voir les dou-

MASSINISSE.

Faites, faites moi voir cette illuſtre faibleſſe;
Que ſes douceurs. . .

SOPHONISBE.

Ma gloire en eſt encor maîtreſſe
Adieu. Ce qui m'échape en faveur de vos feux,
Eſt moins que je ne ſens, & plus que je ne veux.

SCENE VI.

MASSINISSE, MEZETULLE.

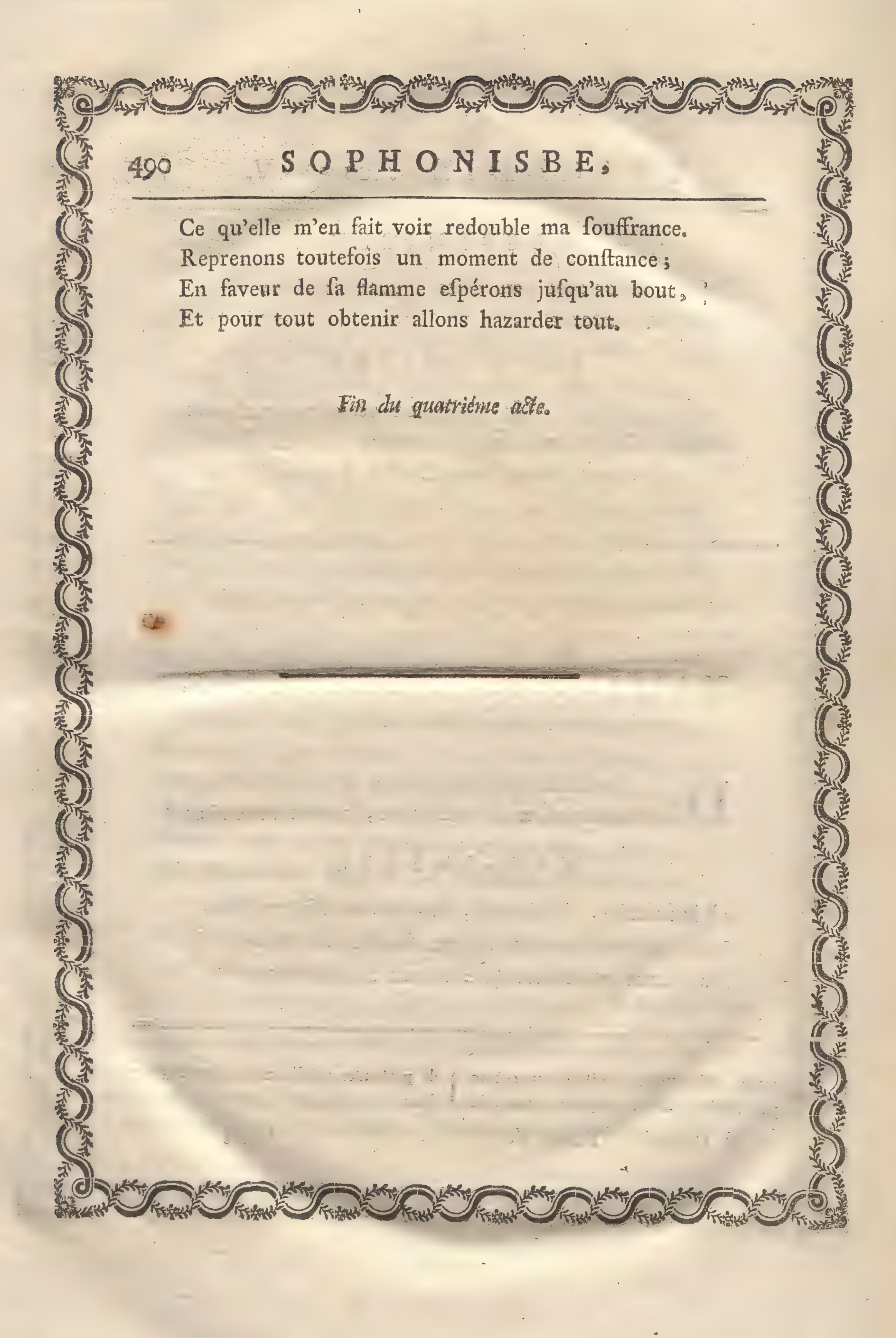
MÉZÉTULLE.

DOuterez-vous, encor, ſeigneur, qu'elle vous aime?

MASSINISSE.

e) Mézétulle, il eſt vrai, ſon amour eſt extrême;
Mais cet extrême amour, au lieu de me flatter,
Ne ſaurait me ſervir qu'à mieux me tourmenter;

ceurs. Elle ne lui a dit qu'un mot un peu tendre: elle a toujours grand ſoin de perſuader qu'elle n'aime que ſa grandeur.



Ce qu'elle m'en fait voir redouble ma fouffrance.
Reprenons toutefois un moment de conftance;
En faveur de fa flamme efpérons jufqu'au bout,
Et pour tout obtenir allons hazarder tout.

Fin du quatriéme acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

SOPHONISBE, HERMINIE.

SOPHONISBE.

Cesse de me flatter d'une eſpérance vaine.
Auprès de Scipion ce prince perd ſa peine.
S'il l'avait pû toucher, il ferait revenu;
Et puiſqu'il tarde tant, il n'a rien obtenu.

HERMINIE.

Si tant d'amour pour vous s'impute à trop d'audace,
Il faut un peu de tems pour en obtenir grace:
Moins on la rend facile, & plus elle a de poids.
Scipion s'en fera prier plus d'une fois;
Et peut-être ſon ame encor irréſolue. . .

SOPHONISBE.

Sur moi, quoi qu'il en ſoit, je me rens abſolue;
Contre ſa dureté j'ai du ſecours tout prèt,
Et ferai malgré lui moi ſeule mon arrèt.
Cependant de mon feu l'importune tendreſſe
Auſſi-bien que ma gloire en mon ſort s'intéreſſe,

Veut régner en mon cœur contre ma liberté,
Et n'ose l'avouer de toute sa fierté.
Quelle bassesse d'ame! O ma gloire! ô Carthage!
Faut-il qu'avec vous deux un homme la partage?
Et l'amour de la vie en faveur d'un époux
Doit-il être en ce cœur aussi puissant que vous?
Ce héros a trop fait de m'avoir épousée;
De sa seule pitié s'il m'eût favorisée,
Cette pitié peut-être en ce triste & grand jour
Aurait plus fait pour moi que cet excès d'amour.
Il devait voir que Rome en juste défiance...

HERMINIE.

Mais vous lui témoigniez pareille impatience;
Et vos feux rallumés montraient de leur côté
Pour ce nouvel hymen égale avidité.

SOPHONISBE.

Ce n'était point l'amour qui la rendait égale;
C'était la folle ardeur de braver ma rivale;
J'en faisais mon suprême & mon unique bien:
Tous les cœurs ont leur faible, & c'était là le mien. a)
La présence d'Eryxe aujourd'hui m'a perdue;
Je me serais sans elle un peu mieux défendue;
J'aurais sû mieux choisir & les tems, & les lieux;
Mais ce vainqueur vers elle eût pû tourner les yeux.

---

a) Toutes les scènes précédentes ayant été si froides, il est impossible que ce cinquiéme acte ne le soit pas. *Sophonisbe* elle-même avertit qu'elle n'avait point de passion, qu'elle n'avait que la folle ardeur de braver sa rivale, que

Tout mon orgueil disait à mon ame jalouse ;
Qu'une heure de remise en eût fait son épouse :
Et que pour me braver à son tour hautement,
Son feu se fût saisi de ce retardement.
Cet orgueil dure encore, & c'est lui qui l'invite,
Par un message exprès, à me rendre visite,
Pour reprendre à ses yeux un si cher conquérant,
Ou, s'il me faut mourir, la braver en mourant.
Mais je vois Mézétulle ; en cette conjoncture,
Son retour sans ce prince est d'un mauvais augure.
Raffermi toi, mon ame, & pren des sentimens
A te mettre au dessus de tous événemens.

---

c'était là son *suprême bien* & son *faible*. Un tel faible n'est nullement tragique.

Elle a donc un caractère aussi froid que ses deux maris, puisque de son aveu elle n'a qu'un *caprice* sans grandeur d'ame & sans amour.



SCENE II.

SOPHONISBE, MEZETULLE, HERMINIE.

SOPHONISBE.

Quand reviendra le roi ?

MÉZÉTULLE.

Pourai-je bien vous dire
A quelle extrémité le porte un dur empire ?
Et ſi je vous le dis, pourez-vous concevoir
Quel eſt ſon déplaiſir, quel eſt ſon déſeſpoir ?
Scipion ne veut pas même qu'il vous revoie.

SOPHONISBE.

J'ai donc peu de raiſon d'attendre cette joie ;
Quand ſon maître a parlé, c'eſt à lui d'obéir.
Il lui commandera bientôt de me haïr ;
Et dès qu'il recevra cette loi ſouveraine,
Je ne dois pas douter un moment de ſa haine.

MÉZÉTULLE.

Si vous pouviez douter encor de ſon ardeur,
Si vous n'aviez pas vû juſqu'au fond de ſon cœur,
Je vous dirais. . . .

SOPHONISBE.

Que Rome à préſent l'intimide ?

MÉZÉTULLE.

Madame, vous ſavez. . . .

SOPHONISBE.

Je ſais qu'il eſt Numide.
Toute ſa nation eſt ſujette à l'amour;
Mais cet amour s'allume & s'éteint en un jour:
J'aurais tort de vouloir qu'il en eût davantage.

MÉZÉTULLE.

Que peut en cet état le plus ferme courage?
Scipion, ou l'obſéde, ou le fait obſerver;
Dès demain vers Utique il le veut enlever. . .

SOPHONISBE.

N'avez-vous de ſa part autre choſe à me dire?

MÉZÉTULLE.

Par grace on a ſouffert qu'il ait pû vous écrire,
Qu'il l'ait fait ſans témoins; & par ce peu de mots
Qu'ont arroſé ſes pleurs, qu'ont ſuivi ſes ſanglots,
Il vous fera juger. . .

SOPHONISBE.

Donnez.

MÉZÉTULLE.

Avec ſa lettre,
Voilà ce qu'en vos mains j'ai charge de remettre.

SOPHONISBE *lit.*

Il ne m'eſt pas permis de vivre votre époux;
Mais enfin je vous tiens parole,
Et vous éviterez l'aſpect du capitole,
Si vous êtes digne de vous.
Ce poiſon que je vous envoye,

En est la seule & triste voye ;
Et c'est tout ce que peut un déplorable roi,
Pour dégager sa foi.
Voilà de son amour une preuve assez ample ;
Mais s'il m'aimait encor, il me devait l'exemple :
Plus esclave en son camp que je ne suis ici,
Il devait de son sort prendre même souci.
Quel présent nuptial d'un époux à sa femme !
Qu'au jour de l'hyménée il lui marque de flamme !
Reportez, Mézétulle, à votre illustre roi,
Un secours dont lui-même a plus besoin que moi ;
Il ne manquera pas d'en faire un digne usage,
Dès qu'il aura des yeux à voir son esclavage.
Si tous les rois d'Afrique en sont toujours pourvûs,
Pour dérober leur gloire aux malheurs imprévûs,
Comme eux, & comme lui j'en dois être munie ;
Et quand il me plaira de sortir de la vie,
De montrer qu'une femme a plus de cœur que lui,
On ne me verra point emprunter rien d'autrui. *b*)

SCENE

b) Comment se peut-il faire qu'une scène où un mari envoye du poison à sa femme, soit froide & comique ? C'est que cette femme lui renvoye son poison après que ce poison lui a été présenté comme un message tout ordinaire ;

SCENE III.

SOPHONISBE, un page, BARCÉE, HERMINIE, MEZETULLE,

SOPHONISBE *au page.*
ERyxe viendra-t-elle ? As-tu vû cette reine ?
LE PAGE.
Madame, elle eſt déja dans la chambre prochaine,
Surpriſe d'avoir ſû que vous la vouliez voir.
Vous la voyez, elle entre.
SOPHONISBE.
Elle va plus ſavoir.

c'eſt qu'elle lui fait dire qu'il n'a qu'à s'empoiſonner lui-même. Après une ſi étrange ſcène tout ce qui peut étonner, c'eſt qu'il ſe ſoit trouvé autrefois des défenſeurs de cette tragédie; & ce qui ferait plus étonnant, c'eſt qu'on la rejouât aujourd'hui.

SCENE IV.

ERYXE, SOPHONISBE, BARCÉE, HERMINIE, MÉZETULLE.

SOPHONISBE *à Éryxe.*

SI vous avez connu le prince Maſſiniſſe...

ERYXE.

N'en parlons plus, madame, il vous a fait juſtice.

SOPHONISBE.

Vous n'avez pas connu tout-à-fait ſon eſprit :
Pour le connaître mieux, liſez ce qu'il m'écrit.

ERYXE *après avoir lû.*

Du côté des Romains je ne ſuis point ſurpriſe ;
Mais ce qui me ſurprend, c'eſt qu'il les autoriſe,
Qu'il paſſe plus avant qu'ils ne voudraient aller.

SOPHONISBE.

Que voulez-vous, madame? il faut s'en conſoler.
[*à Mézétulle.*]
Allez, & dites lui que je m'aprête à vivre,
En faveur du triomphe, en deſſein de le ſuivre ;

c) Cette ſcène paraît au-deſſous de toutes les précédentes, par la raiſon même qu'elle devait être touchante. Une femme à qui ſon mari envoye du poiſon, & qui en fait confidence à ſa rivale, ſemble devoir produire quelques grands mouvemens, quelque changement ſurprenant de fortune, quelque cataſtrophe. Mais cette confidence faite froidement & reçue de même, ne pro-

Que puiſque ſon amour ne ſait pas mieux agir,
Je m'y réſerve exprès pour l'en faire rougir.
Je lui dois cette honte, & Rome ſon amie
En verra ſur ſon front rejaillir l'infamie :
Elle y verra marcher, ce qu'on n'a jamais vû,
La femme du vainqueur à côté du vaincu,
Et mes pas chancelans ſous ces pompes cruelles
Couvrir ſes plus hauts faits de taches éternelles.
Portez lui ma réponſe, allez.

MÉZÉTULLE.

Dans ſes ennuis...

SOPHONISBE.

C'eſt trop m'importuner dans l'état où je ſuis.
Ne vous a-t-il chargé de rien dire à la reine?

MÉZÉTULLE.

Non, madame.

SOPHONISBE.

Allez donc, & ſans vous mettre en peine
De ce qu'il me plaira croire, ou ne croire pas,
Laiſſez en mon pouvoir ma vie & mon trépas. *c*)

---

duit qu'un vers de comédie :

Que voulez-vous, Madame, il faut s'en conſoler.

Les expreſſions les plus ſimples dans de grands malheurs ſont ſouvent les plus nobles & les plus touchantes. Mais nous avons déja remarqué combien il faut craindre en cherchant le ſimple de tomber dans le comique & dans le bas.

SCENE V.

SOPHONISBE, ÉRYXE, HERMINIE, BARCÉE.

SOPHONISBE.

Une troisiéme fois mon sort change de face,
Madame, & c'est mon tour de vous quitter la place.
Je ne m'en défens point, & quel que soit le prix
De ce rare trésor que je vous avais pris,
Quelques marques d'amour que ce héros m'envoïe,
Ce que j'en eus pour lui vous le rend avec joïe.
Vous le conserverez plus dignement que moi.

ERYXE.

Madame, pour le moins j'ai sû garder ma foi;
Et ce que mon espoir en a reçû d'outrage,
N'a pû jusqu'à la plainte emporter mon courage.
Aucun de nos Romains sur mes ressentimens...

SOPHONISBE.

Je ne demande point ces éclaircissemens;
Je m'en raporte aux dieux, qui savent toutes choses.
Quand l'effet est certain, il n'importe des causes.

d) Cette fin de la piéce est quant au fonds très-inférieure à celle de *Mairet*. Car du moins *Massinisse* dans *Mairet* est au desespoir; il montre aux Romains sa femme expirante, & il se tue auprès d'elle. Mais ici *Sophonisbe* parle de *Massinisse* comme du dernier des hommes, & cet homme si méprisé épouse *Eryxe*. La piéce de *Corneille* finit donc par le mariage de deux personnages

Que ce ſoit mon malheur, que ce ſoient nos tyrans,
Que ce ſoit vous, ou lui, je l'ai pris, je le rens.
Il eſt vrai que l'état où j'ai ſû vous le prendre,
N'eſt pas du tout le même où je vais vous le rendre:
Je vous l'ai pris vaillant, généreux, plein d'honneur,
Et je vous le rens lâche, ingrat, empoiſonneur;
Je l'ai pris magnanime, & vous le rens perfide;
Je vous le rens ſans cœur, & l'ai pris intrépide;
Je l'ai pris le plus grand des princes Africains,
Et le rens, pour tout dire, eſclave des Romains.

ERYXE.

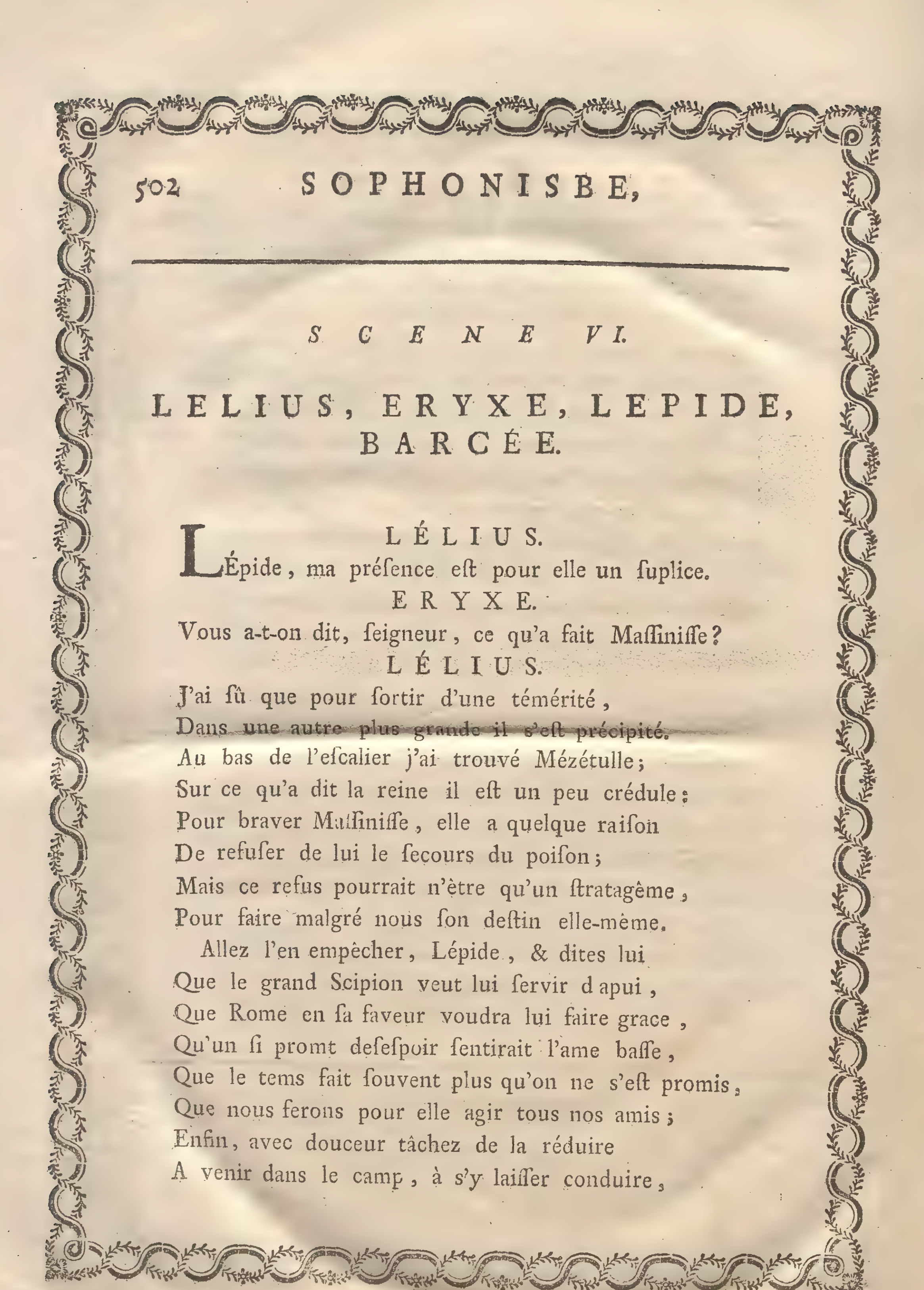
Qui me le rend ainſi n'a pas beaucoup d'envie
Que j'attache à l'aimer le bonheur de ma vie.

SOPHONISBE.

Ce n'eſt pas là, madame, où je prens intérêt.
Acceptez, refuſez, aimez-le tel qu'il eſt,
Dédaignez ſon mérite, eſtimez ſa faibleſſe,
De tout votre deſtin vous êtes la maîtreſſe;
Je la ſerai du mien, & j'ai crû vous devoir
Ce mot d'avis ſincère avant que d'y pourvoir.
S'il part d'un ſentiment qui flatte mal les votres,
Lélius que je vois vous en peut donner d'autres;
Souffrez que je l'évite, & que dans mon malheur
Je m'oſe de ſa vûe épargner la douleur. *d*)

---

dont perſonne ne ſe ſoucie; & *Corneille* a ſi bien ſenti combien *Maſſiniſſe* eſt bas & odieux, qu'il n'oſe le faire paraître: deſorte qu'il ne reſte ſur la ſcène qu'un *Lélius* qui ne prend nulle part au dénouement, la froide *Eryxe*, & des ſubalternes.



SCENE VI.

LELIUS, ERYXE, LEPIDE, BARCÉE.

LÉLIUS.

LÉpide, ma préſence eſt pour elle un ſuplice.

ERYXE.

Vous a-t-on dit, ſeigneur, ce qu'a fait Maſſiniſſe?

LÉLIUS.

J'ai ſû que pour ſortir d'une témérité,
Dans une autre plus grande il s'eſt précipité.
Au bas de l'eſcalier j'ai trouvé Mézétulle;
Sur ce qu'a dit la reine il eſt un peu crédule:
Pour braver Maſſiniſſe, elle a quelque raiſon
De refuſer de lui le ſecours du poiſon;
Mais ce refus pourrait n'être qu'un ſtratagême,
Pour faire malgré nous ſon deſtin elle-même.
  Allez l'en empêcher, Lépide, & dites lui
Que le grand Scipion veut lui ſervir d'apui,
Que Rome en ſa faveur voudra lui faire grace,
Qu'un ſi promt deſeſpoir ſentirait l'ame baſſe,
Que le tems fait ſouvent plus qu'on ne s'eſt promis,
Que nous ferons pour elle agir tous nos amis;
Enfin, avec douceur tâchez de la réduire
A venir dans le camp, à s'y laiſſer conduire,

A se rendre à Syphax, qui même en ce moment
L'aime & l'adore encor malgré son changement.
Nous attendrons ici l'effet de votre adresse,
N'y perdez point de tems.

SCENE VII.

LELIUS, ERYXE, BARCÉE.

LÉLIUS.

Et vous, grande princesse,
Si des restes d'amour ont surpris un vainqueur,
Quand il devait au vôtre & son trône & son cœur,
Nous vous en avons fait assez promte justice,
Pour obtenir de vous que ce trouble finisse;
Et que vous fassiez grace à ce prince inconstant,
Qui se voulait trahir lui-même en vous quittant.

ERYXE.

Vous aurait-il prié, seigneur, de me le dire?

LÉLIUS.

De l'effort qu'il s'est fait, il gémit, il soupire;
Et je crois que son cœur encor outré d'ennui,
Pour retourner à vous n'est pas assez à lui:
Mais si cette bonté qu'eut pour lui votre flamme,
Aidait à sa raison à rentrer dans son ame,
Nous aurions peu de peine à rallumer des feux,
Que n'a pas bien éteints cette erreur de ses vœux.



ERYXE.

Quand d'une telle erreur vous puniſſez l'audace,
Il vous ſied mal pour lui de me demander grace :
Non que je la refuſe à ce perfide tour ;
L'hymen des rois doit être au-deſſus de l'amour ;
Et je ſais qu'en un prince heureux & magnanime,
Mille infidélités ne ſauraient faire un crime :
Mais ſi tout inconſtant il eſt digne de moi,
Il a ceſſé de l'être en ceſſant d'être roi.

LÉLIUS.

Ne l'eſt-il plus, madame, & ſi la Gétulie
Par votre illuſtre hymen à ſon trône s'allie,
Si celui de Syphax s'y joint dès aujourd'hui,
En eſt-il ſur la terre un plus puiſſant que lui ?

ERYXE.

Et de quel front, ſeigneur, prend-il une couronne,
S'il ne peut diſpoſer de ſa propre perſonne ?
S'il lui faut pour aimer attendre votre choix,
Et que juſqu'en ſon lit vous lui faſſiez des loix ?
Un ſceptre compatible avec un joug ſi rude
N'a rien à me donner que de la ſervitude ;
Et ſi votre prudence oſe en faire un vrai roi,
Il eſt à Sophonisbe, & ne peut être à moi.
Jalouſe ſeulement de la grandeur royale,
Je la regarde en reine, & non pas en rivale ;
Je vois dans ſon deſtin le mien envelopé,
Et du coup qui la perd tout mon cœur eſt frapé.
Par votre ordre on la quitte, & cet ami fidelle
Me pourrait au même ordre abandonner comme elle.

Diſpoſez

Diſpoſez de mon ſceptre, il eſt entre vos mains :
Je veux bien le porter au gré de vos romains.
Je ſuis femme, & mon ſexe accablé d'impuiſſance
Ne reçoit point d'affront par cette dépendance ;
Mais je n'aurai jamais à rougir d'un époux,
Qu'on voye ainſi que moi ne régner que ſous vous.

LÉLIUS.

Détrompez vous, madame, & voyez dans l'Aſie
Nos dignes alliés régner ſans jalouſie,
Avec l'indépendance, avec l'autorité
Qu'exige de leur rang toute la majeſté.
Regardez Pruſias, conſidérez Attale,
Et ce que ſouffre en eux la dignité royale ;
Maſſiniſſe avec vous, & toute autre moitié,
Recevra même honneur, & pareille amitié.
Mais quant à Sophonisbe, il m'eſt permis de dire
Qu'elle eſt Carthaginoiſe, & ce mot doit ſuffire.
Je dirai qu'à la prendre ainſi ſans notre aveu,
Tout notre ami qu'il eſt, il nous bravait un peu ;
Mais comme je lui veux conſerver votre eſtime,
Autant que je le puis je déguiſe ſon crime,
Et nomme ſeulement imprudence d'état
Ce que nous aurions droit de nommer attentat.
Mais Lépide déja revient de chez la reine.



SCENE DERNIERE.

LÉLIUS, ÉRIXE, LÉPIDE, BARCÉE.

LÉLIUS.

QU'avez-vous obtenu de cette ame hautaine?

LÉPIDE.

Elle avait trop d'orgueil pour en rien obtenir;
De sa haine pour nous elle a sû se punir.

LÉLIUS.

Je l'avais bien prévû, je vous l'ai dit moi-même,
Que ce dessein de vivre était un stratagême,
Qu'elle voudrait mourir: mais ne pouviez-vous pas...

LÉPIDE.

Ma présence n'a fait que hâter son trépas.
A peine elle m'a vû, que d'un regard farouche,
Portant je ne sais quoi de sa main à sa bouche,
Parlez, m'a-t-elle dit, *je suis en sûreté*,
Et recevrai votre ordre avec tranquilité.
Surpris d'un tel discours, je l'ai pourtant flattée;
J'ai dit qu'en grande reine elle serait traitée,
Que Scipion & vous en prendriez souci,
Et j'en voyais déja son regard adouci,

---

e) *La pompe d'un couroux qui semble moins mourir que triompher.*] On voit assez que c'est là de l'enflure dépourvue du mot propre, & qu'un couroux n'est pas pompeux. *Eryxe* répond avec noblesse & avec convenance. Il eût été

Quand d'un souris amer me coupant la parole,
Qu'aisément, reprend-elle, *une ame se console!*
Je sens vers cet espoir tout mon cœur s'échaper,
Mais il est hors d'état de se laisser tromper;
Et d'un poison ami le secourable office
Vient de fermer la porte à tout votre artifice.
Dites à Scipion qu'il peut dès ce moment
Chercher à son triomphe un plus rare ornement.
Pour voir de deux grands rois la lâcheté punie,
J'ai dû livrer leur femme à cette ignominie;
C'est ce que méritoit leur amour conjugal;
Mais j'en ai dû sauver la fille d'Asdrubal.
Leur bassesse aujourd'hui de tous deux me dégage,
Et n'étant plus qu'à moi, je meurs toute à Carthage:
Digne sang d'un tel père, & digne de régner,
Si la rigueur du sort eût voulu m'épargner!
A ces mots la sueur lui montant au visage,
Les sanglots de sa voix saisissent le passage;
Une morte pâleur s'empare de son front;
Son orgueil s'aplaudit d'un remède si promt:
De sa haine aux abois la fierté se redouble;
Elle meurt à mes yeux, mais elle meurt sans trouble,
Et soutient en mourant la pompe d'un couroux, *e*)
Qui semble moins mourir que triompher de nous.

ERYXE.

Le dirai-je, seigneur? je la plains, & l'admire.

à désirer que la piéce finit par ce discours d'*Eryxe*, ou que *Lélius* eût mieux parlé: car qu'importe qu'on *aille voir Scipion & Massinisse?*

Une telle fierté méritait un empire ;
Et j'aurais en sa place eu même aversion
De me voir attachée au char de Scipion.
La fortune jalouse, & l'amour infidelle
Ne lui laissaient ici que son grand cœur pour elle :
Il a pris le dessus de toutes leurs rigueurs,
Et son dernier soupir fait honte à ses vainqueurs.

LÉLIUS.

Je dirai plus, madame, en dépit de sa haine ;
Une telle fierté devait naître Romaine :
Mais allons consoler un prince généreux,
Que sa seule imprudence a rendu malheureux.
Allons voir Scipion, allons voir Massinisse.
Souffrez qu'en sa faveur le tems vous adoucisse ;
Et préparez votre ame à le moins dédaigner,
Lorsque vous aurez vû comme il saura régner ?

ERYXE.

En l'état où je suis je fais ce qu'on m'ordonne ;
Mais ne disposez point, seigneur, de ma personne ;
Et si de ce héros les désirs inconstans....

LÉLIUS.

Madame, *f*) encor un coup, laissons-en faire au tems.

Fin du tome Cinquiéme.

f) *Encor un coup, laissons-en faire au tems*,] n'est pas une fin heureuse. Les meilleures sont celles qui laissent dans l'ame du spectateur quelque idée sublime, quelque maxime vertueuse & importante, convenable au sujet : mais tous les sujets n'en sont pas susceptibles.

On n'a point remarqué tous les défauts dans les détails que le lecteur remarque assez. La piéce en est pleine. Elle est très froide, très mal conçue & très mal écrite.

TABLE DES PIECES

Contenues dans ce cinquiéme volume.

Epitaphe sur la mort de Damoiselle Elisabeth Ranquet, *femme de Monsieur du* Chevreul, *Ecuyer*, *Seigneur d'*Elturnville. . . . . page 3

Vers présentés à Monseigneur le procureur général Fouquet, *surintendant des finances.* 5

Avis de CORNEILLE *au lecteur.* . . . 9

Acteurs. 14

ŒDIPE, *tragédie.* 15

Déclaration de l'Editeur. 128

*Examen d'*ŒDIPE *par* CORNEILLE. . . . 129

LA TOISON D'OR, *tragédie.* . . 133

Préface de l'Editeur. 135

Argument de LA TOISON D'OR. . . . 142

Acteurs du Prologue. 146

Examen de LA TOISON D'OR, *par* CORNEILLE. 255

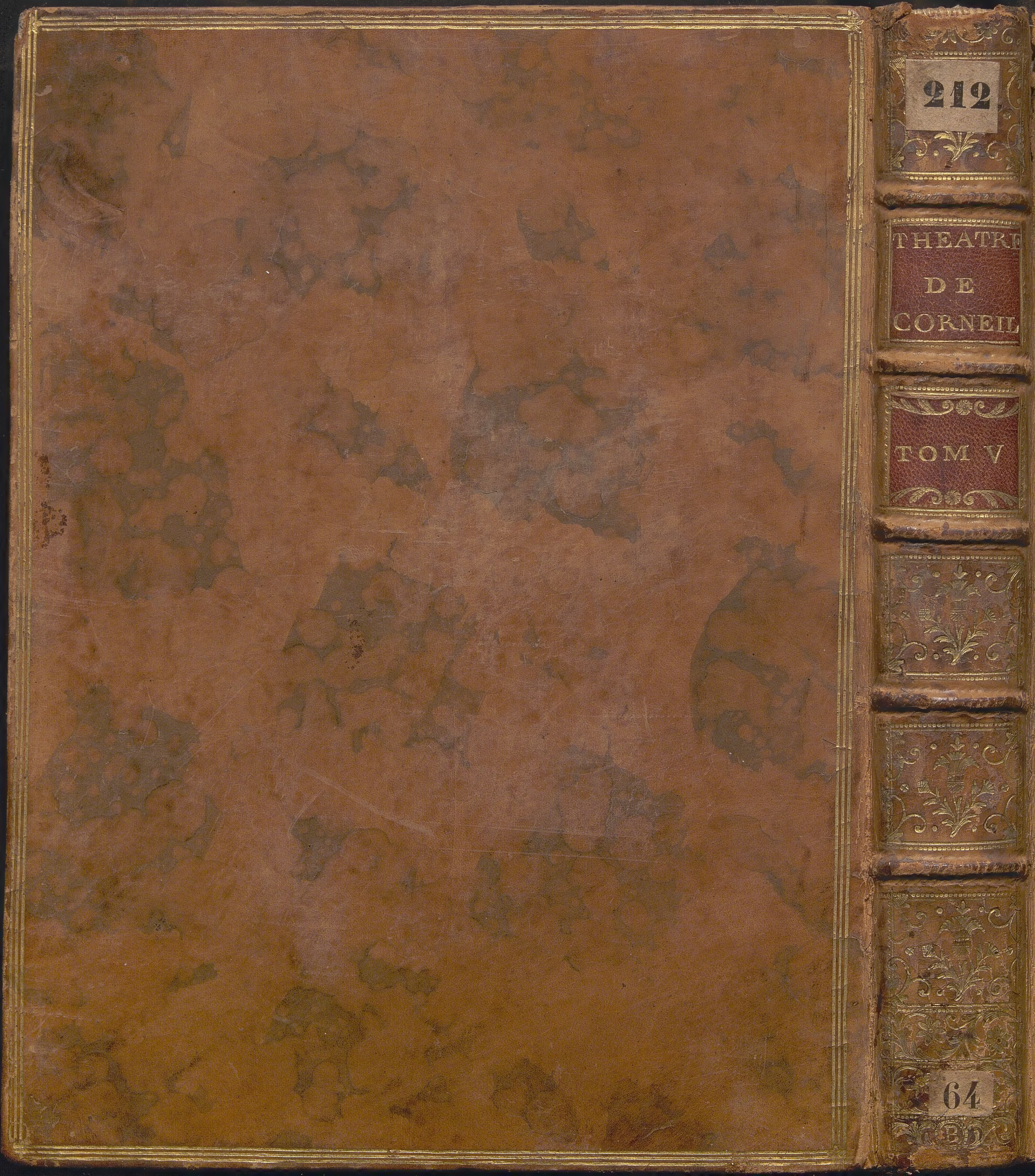
SERTORIUS, *tragédie.* . . . 261

Préface de l'Editeur. 263
L'Auteur au Lecteur. 268
Acteurs. 272
SOPHONISBE, *tragédie.* . . . 399
Préface de l'Editeur. 401
Au Lecteur. 405
Acteurs. 412

Fin de la Table.




212/64
Biblioteca
UNIVERSIDAD DE SEVILLA
UNIVERSIDAD DE SEVILLA
600717967
128576767


212
THEATRE
DE
CORNEIL
TOM V
64


colorchecker CLASSIC
calibrite
mm